Université Montpellier III - Paul Valéry
Arts et Lettres, Langues et Sciences Humaines et Sociales
UMR 6012 – ESPACE, TEMPS, CIVILISATION

Doctorat de l'Université Paul Valéry – Montpellier III
Géographie : mutations spatiales : développement, réseaux, littoraux

THESE

Présentée et soutenue publiquement par
GUILBERT Marie-Laetitia

EL TERRADO (POTOSI, BOLIVIE),
UNE COMMUNAUTE ANDINE FACE A SON DEVENIR

Sous la direction de :
M. Pierre USSELMANN

Membres du jury :
Jean-Paul CHEYLAN, Directeur de recherche au CNRS, Montpllier III, Président
Jean-Claude ROUX, Directeur de Recherche IRD, Rapporteur
Alain GIODA, Chargé de recherche IRD, Rapporteur
Geneviève CORTES, Maître de conférences, Montpellier III
Charles-Edouard DE SUREMAIN, Chargé de recherche IRD

21 octobre 2005

A Béli, ma grand-mère adoptive
A tous les Terradeños

A Stéphane

REMERCIEMENTS

Je voudrais prendre le temps de remercier l'ensemble des personnes qui ont rendu possible l'élaboration de ce document, et particulièrement à Pierre Usselmann qui a su diriger mes recherches avec énormément de patience, de disponibilité et de gentillesse, ainsi qu'à Charles-Edouard de Suremain et Patrice Lecoq pour tous leurs conseils.
Ce travail n'aurait pas pu être mené à son terme sans l'appui de tous ceux qui, à Paris, à Sucre et à El Terrado, y ont contribué.

Un grand merci à Mercedes Arce de Diez Canseco, ma grand-mère d'adoption à Sucre, et toute sa famille, pour avoir soutenu et partagé, durant tous ces mois, mon expérience de terrain.

Merci à Catherine Clamart, pour avoir été présente à tous les moments critiques et pour ses explications concernant les textiles, à Céline Komadina et son époux, pour m'avoir guidé plusieurs fois dans mon travail d'enquête, à Maria-Teresa Lema Garett, consul et amie à Sucre, pour sa gentillesse, à Florence et David Masson, avec qui je suis allée la première fois à El Terrado, à Patricia et François Dorgeuille, toujours à l'écoute, et à Alain Gioda.

Ma dette n'est pas moindre envers Guillermo Calvo, directeur des Archives de l'Archidiocèse "Monseigneur Tarboga", Marcela Inch et le personnel de la Bibliothèque et des Archives Nationales de Sucre. Merci surtout à Ana Forenza qui a guidé mes premiers pas dans les archives et m'a soutenue si généreusement.

Je voudrais exprimer ma profonde gratitude aux habitants de la communauté d'El Terrado, pour leur hospitalité et toute la bienveillance qu'ils ont eues à mon égard, ainsi qu'à Eduardo Sanches, chauffeur du « camion jaune ».
Une pensée particulière pour Felicia et Simon, Loyda et Modesto, Teofila et Zenón, Modesta et Crecencio, sans qui, rien de tout cela n'aurait été possible, et pour toutes les femmes et les enfants de la communauté d'El Terrado qui m'ont fait confiance et par qui tout a pu réellement commencer…
Sur le terrain, l'amitié des sœurs de Charles de Foucauld, Anakusi, Anita et Nicolasa m'a été précieuse, particulièrement dans les moments difficiles.

Et je n'oublie pas Stéphane Lacombe, pour sa présence sans faille à mes côtés, son soutien et sa patience qui ont compté jusqu'au terme de ce travail.

RESUME

Résumé :

A 3 000 mètres d'altitude, entre Sucre et Potosi, El Terrado est une petite communauté paysanne quechua de 80 familles. En général, les récoltes sont insuffisantes pour que les familles puissent se nourrir toute l'année, et il n'existe pas non plus d'autre de source de travail. Ainsi, pour faire face, les hommes émigrent de trois à six mois par an, dans la région de Santa Cruz de la Sierra, où ils louent leurs bras pour les récoltes de canne à sucre et de coton.
Face à une telle contrainte, les habitants ne veulent pourtant pas quitter leurs terres et leur communauté. Depuis quatre ans, ils disposent de l'électricité et ont nettement amélioré leurs ressources en eau par la construction d'un barrage, de réservoirs et de puits. Ils ont également mis en place un poste de santé et construit une maison communale, ainsi que des ateliers de travail ouverts vers l'extérieur.
Aujourd'hui, l'émigration est une stratégie de survie s'enracinant dans le système d'organisation communautaire de la société locale. Celle-ci résistera-t-elle encore longtemps au danger d'éclatement ?

Summary :

2 000 miles high in the mountains, between Sucre and Potosi, El Terrado is a small rural Quechua community of 80 families. Most of the time, the crops are not sufficient for the families to be able to feed on year round, and there is no other existing source of work. Hence, in order to cope, men emigrate from three to six months a year towards the region of Santa Cruz de la Sierra, where they are for hire in the sugar cane and cotton plantations.
The constraint is high, and the dwellers do not really want to leave their land and community. Electrical power has been available in the community for four years now, and they have developed their water supply thanks to the building of a dam, of reservoirs and wells. They also have installed a healthcare center and built a community house, as well as several workshops.
Today, emigration is a survival strategy rooted deep into the local society's communitarian organization system. How long the community will still be able to resist to the danger of bursting apart ?

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS ..... **I**

RESUME **2**

SOMMAIRE **3**

INTRODUCTION **7**

PARTIE 1
UN ENVIRONNEMENT CONTRASTÉ ENTRE VALLÉES ET HAUT PLATEAUX **14**

1. 1 – LE CADRE NATUREL **15**

1. 1. 1 – LA SITUATION DE LA COMMUNAUTE D'EL TERRADO 15
1. 1. 2 – LE CLIMAT 16
1. 1. 3 – L'HYDROGRAPHIE 18
- Les ressources hydriques saisonnières *20*
- L'hydrographie permanente *20*
1. 1. 4 – LA TERRE 22
1. 1. 5 – LA VEGETATION 24
- Les arbres et les arbustes *24*
- Les plantes médicinales *25*
- Les herbacées et les autres plantes *28*
1. 1. 6 – LA FAUNE SAUVAGE 28
- Les animaux dont l'homme tire un bénéfice *28*
- Les animaux nuisibles *29*
- Les autres animaux *30*

1. 2 – LES MARQUES DE L'HISTOIRE **31**

1. 2. 1 – DES ORIGINES D'EL TERRADO A LA FIN DU 19EME SIECLE 32
1. 2. 2 – DE L'INDEPENDANCE (1825) AU DEBUT DU 21EME SIECLE 36
1. 2. 3 – UN CONTEXTE NOUVEAU : EL TERRADO DANS LA LOI DE PARTICIPATION POPULAIRE ET LA DECENTRALISATION ADMINISTRATIVE 38

PARTIE 2
L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE D'EL TERRADO CONFRONTEE AU DEVELOPPEMENT ET A LA MIGRATION DE SES MEMBRES **41**

2. 1 – LES PARTICULARISMES DE LA POPULATION D'EL TERRADO **42**

2. 1. 1 – LA POPULATION TERRADEÑA 42
- Les caractéristiques socio-démographiques des habitants *43*
- Le rôle et la place de la famille dans la communauté *44*
- Une petite école à Vila Vila *46*

2. 1. 2 – UNE POPULATION A GEOMETRIE VARIABLE : L'EMIGRATION TEMPORAIRE ET DEFINITIVE 47
2. 1. 3 – LES DIFFERENTES SOURCES DE REVENUS DES FAMILLES 48
- Les revenus financiers 49
- L'utilisation de ces ressources 50
2. 1. 4 – L'ALIMENTATION ACTUELLE DES CAMPESINOS 50
- Le contexte alimentaire d'El Terrado 51
- Le modèle alimentaire des habitants de la communauté 53
2. 1. 5 – LA SITUATION SANITAIRE DES CAMPESINOS DE LA COMMUNAUTE 55
- Les infrastructures et le personnel de santé dans la région 55
- Les maladies à El Terrado 56

2. 2 – L'ORGANISATION SPATIALE DU TERRITOIRE 59

2. 2. 1 – LE MAILLAGE DE LA REGION D'EL TERRADO 59
2. 2. 2 – LES HABITATS ET LES CONSTRUCTIONS DES TERRADEÑOS 60
- La maison des campesinos 60
- Les constructions de prestige : l'hacienda, la chapelle, le Tambo wasi 63
2. 2. 3 – LES CHAMPS CULTIVES DANS LA COMMUNAUTE 66
- La superficie des terres et leur localisation 66
- La propriété des terres 67

2. 3 – L'ORGANISATION POLITIQUE ET SOCIALE DE LA COMMUNAUTE 70

2. 3. 1 – L'AUTORITE POLITIQUE DE LA COMMUNAUTE 70
- El Terrado : un sindicato campesino 71
- Le dirigente et la directiva 72
2. 3. 2 – LES AUTORITES SOCIALES D'EL TERRADO 73
- L'alcalde 73
- Le curaca ou cacique 74
- La désignation de l'alcalde et du curaca par les terradeños 74
2. 3. 3 – LE FONCTIONNEMENT DES INSTANCES DE LA COMMUNAUTE 75
2. 3. 4 – LES AUTORITES LOCALES DE VILA VILA : LE CORREGIDOR ET LE POLICIER 77

2. 4 – LE CYCLE DES FETES A EL TERRADO 79

- Au mois d'août, la fête de la Pachamama 82
- Le 1er novembre, la Toussaint ou Todos Santos 83
- Sainte Barbe ou Santa Barbara, le 4 décembre 83
- Le 24 décembre, Noël 85
- Le 31 décembre 86
- Le 28 décembre et le 1er janvier, le renouvellement des autorités 86
- L'épiphanie ou la fiesta de los bueyes : le 6 janvier 87
- Le Carnaval en Février ou mars 88
- Pâques en mars ou avril 88
- La San Juan, le 24 juin 89

2. 5 – L'AGRICULTURE ET L'ELEVAGE : DES ACTIVITES ECONOMIQUES ESSENTIELS DANS LA COMMUNAUTE 91

2. 5. 1 – LA ROTATION DES CULTURES ET LE CALENDRIER DES TRAVAUX AGRICOLES 91
- Un calendrier agricole établi sur trois ou quatre ans 91
- Un calendrier annuel de culture 92
2. 5. 2 – L'ORGANISATION DU TRAVAIL A EL TERRADO 94
2. 5. 3 – L'AGRICULTURE DANS LA COMMUNAUTE 96
- Les variétés de plantes cultivées 97
- La production et la conservation locales des aliments 99
- Les pratiques agricoles terradeñas 101
2. 5. 4 – L'ELEVAGE A EL TERRADO 103
2. 5. 5 – LES ECHANGES COMMERCIAUX DANS LA REGION D'EL TERRADO 105

2. 6 – LA CONFRONTATION ENTRE LES RELATIONS DES TERRADEÑOS AVEC LEUR ESPACE ET LES ELEMENTS EXTERIEURS 107

2. 6. 1 – LEUR REPRESENTATION DE LEUR ESPACE 107
2. 6. 2 – LES PERCEPTIONS DE L'ESPACE FACE AUX ELEMENTS NOUVEAUX 108
- La disparition des croyances 108
- Les incertitudes sur ce qui les entoure 110
- Les interdictions et les prescriptions 111
- Le respect du sacré 112
2. 6. 3 – MAINTENIR LES RELATIONS AVEC LEUR ESPACE ET LE RESPECTER 113
- La k'oa 113
- Les ch'allas 114

PARTIE 3
VERS LA CONSTRUCTION D'UNE FORME LOCALE DE DEVELOPPEMENT ? 116

3. 1 – LE DEVELOPPEMENT ET SES ACTEURS 117

3. 1. 1 – LA JURIDICTION BOLIVIENNE EXISTANTE 117
3. 1. 2 – UNE SUPERPOSITION EFFICACE D'ACTEURS EXTERIEURS 118
- ACLO : la première ONG à El Terrado 119
- L'installation de la Congrégation Charles de Foucauld à El Terrado 122
- Naissance de l'Association Solidaridad El Terrado 123
3. 1. 3 – LES INITIATIVES LOCALES DE DEVELOPPEMENT 125
- Le choix de se former 125
- L'amélioration de la santé : un objectif primordial 127
- De nouvelles infrastructures pour améliorer l'approvisionnement en eau 127
- Les récentes huertas 129
- Les effets du courrant électrique 130
- Un lieu de rencontre : le terrain de sports 132
- L'importance de la construction de leur Casa communal 132

3. 2 – DEUX ETUDES DE CAS 136

3. 2. 1 – *EL GRUPO DES MUJERES*, LE GROUPE DES FEMMES 136
- La création du « groupe des femmes » 136
- Le fonctionnement et les activités du groupe 139
- Les revenus et les possibilités du groupe 143
3. 2. 2 – L'*ATAJADO*, LA RETENUE D'EAU 144
- L'idée de départ 144
- La construction de l'ouvrage 146
- Les possibilités offertes par l'atajado 148

3. 3 – LE BINOME AMBIVALENT DEVELOPPEMENT-MIGRATION 151

3. 3. 1 – DEUX REALISATIONS CONSTITUTIVES DE DEVELOPPEMENT LOCAL 151
- Les implications du groupe des femmes et de l'atajado dans la vie de la communauté 151
- Les répercussions du développement dans la communauté et aux alentours 154
3. 3. 2 – L'EMIGRATION COMME COMPLEMENT POUR SURVIVRE 158
- Quels enchaînements sur la vie de la population terradeña 159
- Les apports de l'émigration 161

CONCLUSION
ENTRE EMIGRATIONS RURALES ET DYNAMIQUES DE DEVELOPPEMENT : DESTINS CROISES 164

BIBLIOGRAPHIE **168**

Livres et documents *168*
Archives *184*
Entretiens *186*
Entretiens formels et/ou semi-dirigés *186*
Discussions informelles *190*
Communications personnelles *190*
Internet *191*

CARTES ET PLANS **192**

CARTE N°1 - CARTE DE LA BOLIVIE 193
CARTE N°2 - CARTES POLITIQUES DE LA BOLIVIE : LES DÉPARTEMENTS, LE DÉPARTEMENT DE POTOSÍ ET LA PROVINCE DE CORNELIO SAAVEDRA 194
CARTE N°3 - LES PRINCIPAUX RELIEFS DE LA CORDILLÈRE ORIENTALE AUTOUR DE POTOSÍ 195
CARTE N°4 - PROVINCE DE CORNELIO SAAVEDRA 196
CARTE N°5 - LOCALISATION DANS LE CANTON DE POTOBAMBA 197
CARTE N°6 - SCHÉMA DE LA COMMUNAUTÉ D'EL TERRADO 198
CARTE N°7 - SCHÉMA DE LA SITUATION ADMINISTRATIVE DE LA COMMUNAUTÉ D'EL TERRADO 199

PLAN N°1 - PLANS DES MAISONS 200
PLAN N°2 - PLAN DE LA CASA COMUNAL 201
PLAN N°3 - PLAN DU TAMBO WASI 202
PLAN N°4 - PLAN DE LA HUERTA 203

PHOTOGRAPHIES **204**

PLANCHE N°1 - LE RELIEF ET LES PARTICULARITES GEOGRAPHIQUES DE LA COMMUNAUTE D'EL TERRADO 205
PLANCHE N°2 - L'EAU ET LES AMENAGEMENTS 207
PLANCHE N°3 - L'ATAJADO 209
PLANCHE N°4 - LE SOL DE LA COMMUNAUTE D'EL TERRADO 210
PLANCHE N°5 - LES PLANTES MEDICINALES 211
PLANCHE N°6 - LA FLORE DE LA COMMUNAUTE D'EL TERRADO 212
PLANCHE N°7 - LE MOULIN AU PIED D'EL TERRADO, DANS LA QUEBRADA ENTRE TAMBILLO ET MARAN K'ASA 214
PLANCHE N°8 - L'HABITAT 216
PLANCHE N°9 - L'HACIENDA ET LA NOUVELLE CASA COMUNAL 217
PLANCHE N°10 - LE TAMBO WASI 218
PLANCHE N°11 - LES AUTORITES 219
PLANCHE N°12 - LES PLANTES CULTIVEES 220
PLANCHE N°13 - LES TUBERCULES ET LES « RACINES » 221

INTRODUCTION

Les populations andines autochtones ou peuples d'origine vivent leur relation avec « leur nature » de façon particulière. Pour définir les autochtones, la communauté internationale utilise des définitions générales. Si l'on se base sur une définition du World Council of Indigenous Peoples (Encyclopaedia of Associations, 1988), il s'agit des « ... descendants des plus anciennes populations d'un pays donné ; à titre collectif, ils n'ont aucun contrôle sur le gouvernement du pays où ils se trouvent ». Un peuple autochtone se caractérise par son antériorité historique à la société dominante, ses liens privilégiés avec le territoire ancestral, la volonté de préserver et de développer son identité culturelle.
Dans la Cordillère andine, une multitude de groupes humains se sont organisés, mettant à profit des conditions de climat, d'altitude et de sols très contrastés, permettant de ce fait des formes d'évolution autonomes et différenciées (Marticorena, 1994).

Les paysans boliviens connaissent leur environnement : depuis des millénaires, ils développent leur capacité d'innovation et d'adaptation, modifient leurs outils et en créent de nouveaux. Ils maintiennent leurs techniques d'agriculture, assimilent les nouvelles formes technologiques et de gestion considérées comme plus efficaces (Ibid). La modernisation des campagnes a entraîné des changements dans les statuts traditionnels et des différences dans l'ordre et l'organisation des sociétés. L'école remet en cause la situation, la place et le rôle social de chacun, le discours change. La participation populaire a également bouleversé l'ordre des choses.

Les réformes agraires et la politique foncière n'ont pas seulement modifié l'utilisation des ressources naturelles, elles ont fait évoluer le monde rural lui-même. Depuis la réforme agraire de 1952, le terme « *indio* » (indien) a été rejeté, considéré comme péjoratif, déterminant d'une catégorie ethnique, sociale ou culturelle. Il symbolise quatre siècles et demi d'oppression et de mépris : « Mais la culture ne s'efface pas d'un "coup de crayon" » (Del Pozo, 1997) et le terme « indien » ou « *indio* » est employé par les classes sociales non-indiennes pour désigner l'autochtone (Albó et Barnadas, 1984 : 155). Le terme « *campesino* », difficile à traduire en français à cause de son enracinement dans la culture andine, signifie paysan. Il s'agit d'un agriculteur exploitant une superficie très réduite.

Le terme de « *comunidad campesina* », communauté paysanne, désigne l'organisation sociale de base dans les Andes. Ce concept fait référence « à un espace dans lequel évolue un groupe déterminé de population rurale » (Platt, 1996 : 38). Une communauté est un tout où fusionnent la culture, le territoire et la vie communautaire de ses habitants. C'est aussi une unité économique entretenant des relations avec les autres collectivités locales. « La communauté *campesina* andine est une entité imprégnée d'une conjoncture historique spécifique et qui ne peut être analysée sans prendre en compte la société globale dont elle fait partie » (Spedding et Llanos, 1999 : prologue).

Les communautés existantes aujourd'hui, découlent de deux situations historiques (Albó, 1998 : 20 ; Peigne, 1992 : 51 ; Saignes, 1989) :
- les communautés d'origine (*comunidad originaria*) : ces communautés ont conservé, plus concrètement que d'autres, leurs organisations territoriales d'origine, et perdurent encore aujourd'hui.
- les communautés s'articulant autour d'une ancienne hacienda (*comunidad de ex-hacienda*) : l'administration de ces haciendas a désorganisé ces communautés, qui se sont reconstruites sur de nouvelles bases à la suite de la réforme agraire de 1953.
Saignes (1989 : 92) explique que la terminologie « communauté » était destinée, dans les textes de Toledo (1570-1580), aux biens collectifs, principalement les terres et les finances. Aujourd'hui le terme désigne les regroupements de populations et leurs environs.
La communauté d'El Terrado est une communauté d'ex-hacienda. Il s'agit d'une communauté paysanne quechua située dans la Province de Cornelio Saavedra, au nord-est du département de Potosí, dans la partie sud-ouest de la Bolivie.
Le canton de Potobamba, dont dépend la communauté d'El Terrado, se localise à l'est de la Cordillère de Los Frailes, au sud de la Cordillère de Azanaques.
☞ *Carte n°3 : Les principaux reliefs de la Cordillère Orientale autour de Potosí*
☞ *Carte n°7 : Schéma de la situation administrative de la communauté d'El Terrado*

El Terrado est rattachée à la sous-préfecture de Vila Vila, ancienne station de chemin de fer, et à la municipalité de Betanzos au sud. Située sur l'axe Potosí (au sud-est) - Sucre (au nord), elle est proche de la province de Chuquisaca dont elle est séparée par le Fleuve Pilcomayo (ou Pilcomayu).
Le Pilcomayo limite la communauté au nord-est. Selon *le Diccionario histórico de Bolivia* (2002, T. 2) le *pillku* serait un oiseau. « Etymologiquement, le nom Pilcomayo dériverait du nom d'un oiseau appelé « *pitulco* », qui chante, et de « *mayu* », rivière ; c'est-à-dire que [Pilcomayo] signifierait « l'oiseau qui chante » sur les bords de cet important cours d'eau » (Tapia Vargas, 1992 : 34).

La communauté d'El Terrado est divisée en deux parties, séparées par le *Camino Real*. A l'est, la communauté se nomme Lourdes, sans raison connue, et à l'ouest elle s'appelle Terrada. Elle est composée de plusieurs hameaux, qui portent les noms d'hacienda, Tambo, T'ako Pampa, Tambillo, Lhopital, Pilima et Jatum Orcko.
☞ *Carte n°6 : Schéma de la communauté d'El Terrado*

El Terrado est plus proche de Sucre que de Potosí. Par la voie de chemin de fer, la communauté se situe à quatre-vingt quinze kilomètres de Potosí et à soixante kilomètres de Sucre. Il faut une journée pour aller à Potosí et cinq heures pour Betanzos ou Sucre. Aucun pont praticable pour les véhicules n'existe sur le Pilcomayo. Le seul encore existant est celui du train. Il est question de l'aménager pour permettre aux véhicules de traverser le fleuve en toute saison, ce qui permettrait de gagner une heure de trajet. En effet, il y a cinquante kilomètres en passant par le pont et Tipaza pour aller à Sucre à pied, (Département de Chuquisaca) et plus de cent kilomètres par Otuyo (Département de Potosí).

La ligne de chemin de fer Sucre-Potosí n'est plus en service depuis la privatisation du réseau de chemin de fer en décembre 1995 et son attribution à l'entreprise chilienne Cruz Blanca (Franqueville, 2000 : 23), laissant de nombreuses communautés sans moyen de transport.

C'est à la suite de plusieurs déplacements dans des communautés paysannes du département de Chuquisaca, que je me suis rendue dans la communauté d'El Terrado, dans le département de Potosí. J'accompagnais, alors, la responsable d'une petite association française, Solidaridad El Terrado, et son mari, s'occupant d'un groupe de femmes et de prévention médicale. L'accueil et les relations avec les mamans et les enfants étant favorables, j'y suis retournée, seule. Après quelques jours parmi les membres de la communauté, j'ai décidé d'engager un travail de longue haleine.

Lorsque je suis arrivée la première fois dans cette communauté en 2001, il n'y avait ni eau, ni électricité, ni maison de santé, seulement une maison de maître en ruine, des cultures peu diversifiées et de faibles rendements… Trois ans plus tard, lors de mon troisième et dernier séjour, il y avait l'électricité, trois puits, trois réservoirs d'eau, une maison de santé (*Jampina wasi*), une maison communale (*Casa comunal*) remplaçant l'ancienne bâtisse de l'hacienda, un petit barrage, des ateliers pour les femmes, les enfants et les hommes. Surtout, il existait une volonté collective pour améliorer le quotidien de la communauté. Diverses personnes et un certain nombre d'éléments nouveaux, ont permis cette transformation : l'ONG ACLO, les Sœurs de la Congrégation de Charles de Foucauld et l'association Solidaridad El Terrado.
ACLO, *Acción Cultural Loyola*[1], est une entité privée bolivienne fondée en 1966 pour travailler à la promotion du développement des campesinos dans les départements de Chuquisaca (Sucre) et Potosí. Cette institution jésuite est composée d'une direction, d'un secrétariat, d'un département de promotion rurale. Une équipe interdisciplinaire de professionnels, agit directement dans 270 communautés paysannes.
Sur une proposition de l'évêché de Potosí il y a onze ans, trois sœurs de Charles de Foucauld, francophones et européennes, ont choisi de vivre à El Terrado. La communauté était alors relativement proche d'une ville et disposait de moyens de transport (les camions et le train à ce moment-là).

1 - San Ignacio de Loyola (basque espagnol, 1491-1556) créa la Compagnie de Jésus à Paris, le 15 août 1534, approuvée par Rome en 1540.

L'Association Solidaridad El Terrado est une association créée par un couple de Français. Lui, médecin pédiatre, agit dans le cadre d'un programme de santé touchant principalement la prévention médicale et l'éducation familiale. Elle s'occupe de l'artisanat en soutenant le groupe de mamans à travers des activités de tricot, de tissage. Présents à El Terrado depuis 1999, ils se sont retirés en avril 2004, laissant deux leaders[2] de la communauté en charge de l'association et responsables de sa pérennité (Simon et Zenón).

Ma position dans la communauté d'El Terrado a considérablement évolué au fil de mes séjours. Si au début les habitants m'appelaient, affectueusement, « *gringuita* » (petite étrangère blanche nord-américaine), je suis devenue rapidement « *hermanita* » (petite sœur), en référence aux religieuses, puis désormais Léti ou Laetitia selon les circonstances, y compris pour les communautés environnantes.
A cause de mon statut, de mon mode de vie, de ma tenue vestimentaire, les habitants n'ont jamais su dans quelle catégorie de personnes ils peuvent me situer. En effet, après avoir interrogé les terradeños[3], il ressort qu'en plus d'être une *gringita* blonde, je suis une femme (mais en pantalon et avec les cheveux longs), célibataire (donc n'entrant pas dans la catégorie mariée) mais non religieuse (les sœurs sont considérées comme mariées), jeune, mais pas trop donc respectable (au-dessus de trente ans, en fonction de son comportement, on entre en général dans la catégorie respectable). Et, pour quelques habitants d'El Terrado, il n'est pas exclu que je vienne du dessous de la terre, l'*ukhu pacha*, ou d'une autre planète. Habillée comme un homme, ou en étranger pour les campesinos allés en ville, ma vie à la communauté était toutefois liée à celle des mamans, et était celle d'une femme.

Le terrain a guidé cette recherche, elle a été l'objet de toutes les interrogations et a amené un réajustement perpétuel de l'orientation de cette étude. Au cours de celle-ci, j'eus recours à plusieurs outils d'enquête : l'observation (présence lors d'assemblées, d'évènements communautaires ou familiaux, cérémonies traditionnelles ou religieuses, fêtes, etc.), la participation à certains travaux (garder les animaux, vanner les petits pois, réparer les dégâts causés par les cochons, ramasser des plantes médicinales, récolter le maïs, etc.). Pour les entretiens semi directifs, j'ai privilégié quelques informateurs. Si les questions des entretiens étaient préparées, souvent les sujets abordés déviaient, s'étalaient et permettaient d'aborder d'autres thèmes. De nombreuses discussions informelles avec les terradeños se sont déroulées au gré des diverses occasions de la vie sociale. Tous ont accepté l'emploi du dictaphone et se sont très vite familiarisés avec l'appareil.
Ce document repose également beaucoup sur la mémoire des habitants d'El Terrado, c'est-à-dire une génération de référence : « *lo que me enseñe mis papas* » ou « *así me ha dicho mi mama* » (« ce que m'enseignèrent mes parents » ou « ainsi m'a dit ma maman »).

2 - Le mot « leader » recouvre la notion de chef, de promoteur et d'instigateur reconnu et accepté. Si ce terme est employé par les ONG notamment, il est entré dans le vocabulaire quotidien des terradeños. C'est la raison pour laquelle j'utiliserai également ce concept.
3 - Les terradeños : les habitants de la communauté d'El Terrado.

Les langues utilisées sont l'espagnol et le quechua. Ma bonne compréhension du quechua m'a permis de suivre le déroulement des réunions et assemblées communautaires. Les hommes s'adressaient toujours à moi en espagnol. Les enfants me parlaient en espagnol lorsqu'ils voulaient s'assurer de ma compréhension, et en quechua quand il s'agissait de me taquiner. Les femmes, les femmes âgées en particulier, conversaient en quechua. Souvent, les dialogues s'établissaient en deux langues simultanément : les femmes parlaient quechua et je répondais en espagnol.

Aucune recherche approfondie n'a été effectuée auparavant dans le canton de Potobamba. L'éparpillement des archives, la rigidité du système des bibliothèques et la notion bolivienne du temps ont pesé sur le rythme de travail espéré.
Trois séjours en Bolivie (janvier-juillet 2001, juillet 2002-janvier 2003 et décembre 2003-juin 2004) m'ont permis de réaliser mon travail de terrain à raison de deux à trois semaines par mois dans la communauté.
A Sucre, mon temps a été partagé entre les archives nationales, diocésaines, universitaires et la bibliothèque nationale. Je me suis également rendue à l'Institut National de la Réforme Agraire de Potosí (INRA) et à la Casa de la Moneda afin d'y consulter les archives et les documents de la région.

Les communautés s'accommodent de manières diverses des actions des ONG. A El Terrado, les acteurs et les programmes de développement ont pour objectif de développer la communauté afin de maintenir les campesinos sur leurs terres dans de meilleures conditions, et de leur permettre d'y vivre en limitant leur émigration.

Les difficultés et les conditions de survie dans la communauté d'El Terrado conduisent les habitants à émigrer à Santa Cruz. Cependant, les terradeños balancent entre émigration et développement de leur lieu de vie. Cette situation montre l'ambivalence entre volonté d'améliorer les conditions de vie à El Terrado, et nécessité d'émigrer afin d'obtenir les revenus nécessaires pour y vivre. Pourquoi, et comment, veulent-ils la développer tout en conservant son organisation ? L'émigration temporaire est-elle une obligation ?
Le paradoxe est précisément de contribuer au développement local tout en maintenant une stratégie de survie par l'émigration. Comment les terradeños combinent-ils ces deux politiques ?

Ce travail débute par une présentation du milieu naturel. Il aborde ensuite l'organisation et les évolutions actuelles qui se déroulent dans la communauté d'El Terrado.
La vie dans la communauté se base sur l'agriculture et la *chacra* (ou *chakra*), la parcelle de terre en quechua. Elle témoigne du rapport indéfectible entre les hommes et la terre. Pour les campesinos d'El Terrado, comme dans toutes les Andes, la vie existe et se maintient si les hommes entretiennent le lien avec leur espace et la *Pachamama*. Le déséquilibre présent montre l'importance de respecter la *Pachamama,* de bien réaliser les pratiques, les rites et les fêtes tout au long de l'année.

Pour les habitants, il est extrêmement dangereux pour la survie de la communauté de rompre et de perturber l'harmonie de leur espace. Toute rupture entraîne la faim, la misère et la perte de repère.

La première partie est consacrée à étudier le cadre naturel particulier de la région où se localise la communauté d'El Terrado. Le climat, les ressources en eau, les sols, la végétation et les animaux, sont indissociables car ce sont ces éléments qui permettent aux campesinos de vivre dans leur communauté.
Les aléas de l'histoire influent sur l'espace et agissent sur les perspectives de développement des terradeños. A mi-chemin entre les hauts plateaux, les régions minières et la ville de Potosí, et les vallées chaudes, humides et Sucre, les caractéristiques environnementales et historiques conditionnent le quotidien des gens.
Ainsi, à travers ce double contexte, les spécificités géographiques et culturelles permettent d'abord d'analyser l'environnement quotidien de cette communauté bolivienne.

La seconde partie traite de la population, de ses conditions de vie et de l'organisation interne à la communauté d'El Terrado.
Les caractéristiques de la population terradeña sont dominées par le thème de l'émigration car en découlent de nombreuses conséquences dans le déroulement de la vie de la communauté.
Les denrées alimentaires des campesinos proviennent encore de leur agriculture et de leur élevage. Des changements sont cependant entrain de s'opérer car l'évolution de la communauté permet une diversification des productions, tout en subissant l'attirance vers de nouveaux besoins et de nouvelles convoitises, causée par son ouverture.
De l'alimentation dépend l'état de santé. Elle est aussi le fait de maladies endémiques occasionnées par l'environnement et l'espace de vie des habitants d'El Terrado.
Eparpillés et vivant proches de leurs terrains il y a une dizaine d'années, ils se sont déplacés vers l'ancienne maison d'hacienda et ont construit leurs nouveaux habitats à proximité de ce qui est désormais devenu le centre de la communauté.
Politiquement et socialement, l'organisation d'El Terrado passe par le *sindicato*, le syndicat paysan, dont le responsable est le *dirigente*. Le *curaca* et l'*alcalde* représentent les autorités sociales et morales d'El Terrado.
Tout comme le cycle de fête doit être respecté, la gestion des terres est un élément central de la vie rurale. L'activité économique repose sur l'agriculture et l'élevage. Celles-ci sont interdépendantes, cependant l'importance de l'élevage est proportionnelle aux contraintes agricoles et familiales.
Les membres de la communauté constatent la désagrégation de leurs relations avec leur espace. Certains phénomènes se déroulant dans la communauté d'El Terrado, sont l'objet de nombreuses croyances et craintes, tendant cependant de plus en plus à tomber dans l'oubli et à disparaître.

La troisième partie aborde le sens que l'Etat et les ONG donnent au mot développement, ainsi que celui que les campesinos lui attribuent. L'Etat et le gouvernement bolivien en définissent le cadre législatif.

Au centre de ces préoccupations, les campesinos tentent d'agir, mais ils ont besoin, la plupart du temps, d'un appui extérieur, tant pour leur formation technique que pour les aspects financiers.
En quelques années, la communauté s'est transformée. De nombreuses réalisations de base ont vu le jour, telles que la retenue et les réservoirs d'eau, l'électricité, un terrain de sport et une *Casa Comunal,* pour ne citer que les principaux.
Deux exemples illustrent la volonté de développement de la communauté d'El Terrado. Le premier concerne les réalisations artisanales du groupe des femmes, et le second relate la construction, par quelques hommes, d'une retenue d'eau pour irriguer leurs parcelles.
Ces études de cas permettent d'illustrer les perceptions des changements qui ont modifié le comportement les habitants de la communauté, puis de présenter la volonté et la recherche de développement par les habitants eux-mêmes.
Une dernière section concerne les impressions des terradeños sur l'ensemble des changements dans la vie quotidienne d'El Terrado. Le groupe des femmes et l'*atajado* y occupent aujourd'hui une place fondamentale. Toutefois, même fragilisée par les difficultés et l'importance que représente l'émigration, la volonté de développement demeure tenace.

ଔଔଔଔଔଔଔ

PARTIE 1

UN ENVIRONNEMENT CONTRASTÉ ENTRE VALLÉES ET HAUT PLATEAUX

La région présente un relief particulier, original et extrême. Elle s'insère au cœur des « *cabeceras de valle* » : des têtes de vallées d'altitude entre 2 800 et 3 500 mètres d'altitude, se localisent sur le versant oriental de la Cordillère des Andes, entre les basses vallées et les plateaux de haute altitude. Le climat y est tempéré. Ces têtes de vallées étaient désignées, à l'époque coloniale, par le terme *qhiswa*. En 1560, ce terme apparaît dans le premier dictionnaire et la première grammaire de Domingo Santo Tomás pour définir la langue de ses habitants (Itier, 1997 : 29).

Les noms des communautés, de lieux et autres toponymes géographiques ont une signification échappant souvent aux terradeños : *Chachakunitayuq*, *Pilima*, *Pujyuni*, etc. Ces noms, utilisés aujourd'hui, sont identiques à ceux employés durant les siècles précédents, et que l'on trouve dans des documents d'archives. Dans la plupart des cas les critères sont ceux de l'usage du lieu : il s'agirait ainsi pour *Era Moqo* d'un coin venteux de battage. L'aspect physique est également mis en avant : Maran K'asa, de *maran* signifiant pierre pour moudre et de *k'asa*, la *quebrada* ou le ravin ; la source *Puca puca* se situe dans un lieu de pierres et de roches rouges. Il peut aussi s'agir de la provenance comme dans le cas d'*Ichu Mayu*, le lieu où pousse l'*ichu.*

1. 1 – LE CADRE NATUREL

La Cordillère des Andes traverse l'occident de la Bolivie du nord au sud et s'étend sur 1 100 kilomètres, constituant une barrière entre l'ouest et l'est pour les masses d'air (Oceano, 1999). Elle se divise en deux chaînes, orientale et occidentale, séparées par un large plateau : l'Altiplano. La Cordillère Orientale se divise en deux Cordillères : la Cordillère Real et la Cordillère Centrale. Leur axe suit une direction nord-sud. Dans le département de Potosí, la Cordillère Centrale est composée de quatre chaînes montagneuses : la Cordillère de Azanaque servant de limite avec le département d'Oruro, la Cordillère de Los Frailes, la Cordillère de Los Chichas, la Cordillère de Los Lipez, qui forme au sud du pays la frontière avec l'Argentine (Monografía de Potosí, 1975 : 217).

Le département de Potosí est limité au sud par l'Argentine, à l'ouest par le Chili, au nord-ouest par le département d'Oruro, au nord par celui de Cochabamba et à l'est par les départements de Chuquisaca et Tarija. Montagneux, il englobe :
- Les *punas*, hauts plateaux situés au-dessus de 3 500 mètres, dominés par des reliefs atteignant 5 000 mètres d'altitude,
- Les têtes de vallées intermédiaires entre 2 800 et 3 500 mètres,
- Les vallées entre 2 000 et 2 800 mètres.

Ces têtes de vallées aux terres réputées fertiles, aptes à l'agriculture et à l'élevage, « ont été appelées garde-manger de la Capitale et des centres miniers » (Tapia Vargas, 1992 : 32) : elles correspondent à la situation de notre communauté.

1. 1. 1 – LA SITUATION DE LA COMMUNAUTE D'EL TERRADO

Le canton de Potobamba, dont dépend la communauté d'El Terrado, se localise à l'est de la Cordillère de Los Frailes, au sud de la Cordillère de Azanaques et des Serranias de Chayanta, et est orienté en direction des vallées de Santa Cruz et du Chaco. Le territoire est dominé par des chaînes de montages, entrecoupées de *quebradas,* gorges ou ravines profondes, creusées par de petits cours d'eau.
☞ *Carte n°3 : Les principaux reliefs de la Cordillère Orientale autour de Potosí*

La communauté d'El Terrado est établie entre 2 300 mètres dans le lit du Pilcomayo[4], et 3 356 mètres d'altitude au sommet du Jatum Orcko, la Grande Montagne en langue quechua (de *jatum* : grand, et *orcko* : montagne). Le centre géographique (et social) de la communauté se situe à 3 200 mètres. La superficie couvre environ 7,47 Km².
☞ *Carte n°6 : Schéma de la communauté d'El Terrado*

4 - Le Puente Sucre en aval est à 2 229 mètres d'altitude (Tapia Vargas, 1992 : 25).

Dominant le fleuve Pilcomayo, le Cerro Jatum Orcko marque le Nord de la communauté. Il s'agit du plus haut sommet d'un ensemble de trois monts se prolongeant vers le Nord.
A l'ouest, plus proche de la communauté et moins imposant que le Jatum Orcko, se trouve le Pilima au sommet arrondi d'environ 3 300 mètres d'altitude.
Le Cerro Terrado domine le centre de la communauté d'une dizaine de mètres et surplombe toute la zone du nord à l'est : Villca Pujyu, Tambillo, Maran K'asa et le versant de la rive droite du Pilcomayo. Vers le sud, le Cerro Terrado surplombe le village de Vila Vila, Molle Molle et l'ensemble de la vallée qui se prolonge vers le sud.

Au nord de la communauté et à l'est du Jatum Orcko, prend naissance la *quebrada* Terrado qui rejoint le Pilcomayo en longeant le nord-est d'El Terrado. La *quebrada* Aguada borde l'est de la communauté et se dirige vers le Pilcomayo au nord. Dans la partie sud, une petite *quebrada,* rejoint la *quebrada* de Vila Vila. Au pied nord du Cerro Terrado, la *quebrada* Tambilo sépare la communauté de l'*Estancia* Tambilo.
Entre ces quatre *quebradas*, se trouvent des superficies planes où la communauté d'El Terrado s'est établie et où sont les terrains les plus propices à l'agriculture, dont « *la pampa* », la plaine en quechua, située au centre de la communauté.

Entre la communauté d'El Terrado et le Jatum Orcko, se trouve le *Calvario*, la colline du calvaire. Une seconde colline, celle du cimetière, est limitée au nord par la *quebrada* Terrada et par la *quebrada* de Vila Vila au sud. Le Río Ichu Mayu prend naissance au pied du Pilima, traverse le sud de la communauté pour finalement rejoindre la *quebrada* de Vila Vila.
L'espace situé entre le Pilima et le Jatum Orcko est aride et désertique. Entre ces deux Cerros, la *quebrada Charcona*, vallée très encaissée, et le Río Pilima longent le Jatum Orcko, traversent la communauté de Potobamba pour rejoindre le Pilcomayo.
☞ *Photographies, planche n°1 : Le relief et les particularités géographiques de la communauté.*

1. 1. 2 – LE CLIMAT

La région de Potobamba possède une diversité géographique et un climat favorable, qui attirèrent les Espagnols dès leur arrivée. La communauté El Terrado dispose d'un climat tempéré et sec. Toutefois, l'étagement topographique de la communauté produit des micro-climats variés, très contrastés entre les secteurs d'altitudes hauts et bas, encaissées et proches du Pilcomayo, ou planes et exposés au vent.

Le climat varie d'une région à une autre en fonction de l'altitude et de la géographie locale. La complexité des systèmes climatiques des hautes montagnes est connue. Des changements importants apparaissent sur de faibles distances (CIP-CIAT-PNUMA, 1995).

Les températures suivent le rythme des saisons, mais sont aussi liées à l'altitude. A El Terrado, la température moyenne annuelle oscille de 5 et 28°Celsius, avec une moyenne comprise entre 12 et 14°. En altitude, au-dessus de 3 300 mètres, l'amplitude thermique

est très importante entre le jour et la nuit où les gelées sont fréquentes. Durant la saison sèche, les températures observées le jour sont agréables et peuvent atteindre 15 à 20°, alors que les nuits sont froides, mais avec des températures rarement négatives. Les gelées, une dizaine par an, surviennent durant les mois de mai et d'août. A la saison des pluies, les températures diurnes varient entre 20 et 28° et les nuits sont très tempérées : 15-20°. Aucune amplitude importante des températures quotidiennes ou annuelles, n'est relevée.

A El Terrado, comme dans le reste de la Bolivie, l'année se divise en deux saisons bien distinctes :

- La saison des pluies, relativement chaude, se situe entre les mois de septembre et de février-mars. La période la plus chaude se présente en octobre ou novembre (avec des températures de l'ordre de 15-20° le jour). Les pluies deviennent plus importantes en décembre, janvier et février. Alors que le bassin du Pilcomayo reçoit, en altitude, 478 millimètres de précipitations par an, et 700 millimètres sur les versants, la communauté d'El Terrado ne reçoit, quant à elle, qu'une moyenne annuelle de 440 millimètres d'eau (ACLO). Durant cette période, le ciel reste couvert et gris. Il fait moins chaud le jour, mais moins froid la nuit. Les chutes de grêle sont un phénomène peu fréquent (deux ou trois forts orages de grêle par an) et ponctuel, qui n'affecte que certains secteurs.

- La saison sèche, nettement plus froide, s'étale durant sept mois, d'avril-mai à septembre-octobre avec des températures inférieures à 10°.

On observe parfois une petite saison des pluies et une petite saison sèche secondaire :

- Une saison humide entre la mi-août et jusqu'aux mois d'octobre ou novembre,
- Une diminution de pluie durant les mois mars et avril, mois les plus froids.

L'alternance des saisons et leur bon déroulement sont vitaux pour les cultures. Trop précoce ou trop tardive, trop ou trop peu abondante, la pluie commande l'agriculture. Si les pluies ne se sont pas manifestées au début du mois de décembre, les paysans vont prier et invoquer *Santa Barbara* (Sainte Barbe) le 4 décembre (Voir supra, seconde partie : *Le cycle des fêtes à El Terrado)*.

A El Terrado, les vents viennent en général de la vallée du Pilcomayo, et longent la communauté du nord-est et à l'est. Ils soufflent presque constamment et par violentes rafales sur le versant du Pilcomayo. La chaleur accumulée dans la vallée augmente en milieu de journée, et l'air chaud remonte en provoquant des tourbillons, qui ont également un rôle déterminant pour la communauté. Dès que l'on passe le col de la communauté, ces vents baissent aussitôt d'intensité.
Le vent se renforce toujours en début d'après-midi alors que les matinées et les nuits sont calmes. Les jours de grand vent sont assez rares et plus fréquents au début de la saison des pluies.

Cette quantité de pluie est sujette à des variations inter-annuelles, notamment avec des phénomènes périodiques comme El Niño et La Niña. Ce dernier est un phénomène caractéristique de l'Océan Pacifique. Il se manifeste d'ordinaire avec une périodicité de trois à cinq ans au plus, au moment des fêtes de Noël, d'où son nom, l'Enfant Jésus. Selon les années, il peut être de plus ou moins forte intensité jusqu'à devenir extrêmement destructeur. Rappelons pour mémoire que le phénomène de El Niño se caractérise par le réchauffement des eaux superficielles de l'Océan Pacifique jusqu'aux côtes du Pérou et de l'Equateur. La Niña, par opposition, correspond à la phase froide de ce phénomène d'oscillation thermique du Pacifique. Ces phénomènes se succèdent rapidement. Il s'en suit des conditions climatiques très différentes, voire extrêmes, lors du basculement du phénomène El Niño vers son opposé La Niña.
El Niño se traduit en général dans les Andes boliviennes par une diminution notable des précipitations et une légère augmentation des températures. « Les pluies des années 1981-1983 furent rares sur l'altiplano. Durant cette période survint une sécheresse notable à Potosí où il plut seulement 243 mm par année, au lieu d'une moyenne de 437,7 mm durant 30 ans (…). Cette période de sécheresse fut attribuée, entre autres causes, au courant océanique "El Niño" (...) » (Montes de Oca, 1997 : 132). Celui de l'année 1982-1983 fut particulièrement violent et ravageur, et même supérieur à ceux de 1791, 1891, 1925, 1992, 1994, 1997.

Les paysans d'El Terrado ont toujours en mémoire certaines années de El Niño qui les ont particulièrement marquées :
- 1982-1983 : le plus dramatique par la sécheresse dans les Andes durant la période des pluies d'octobre à mars,
- celui de 1992 provoqua des inondations dans l'Altiplano et le Chaco de décembre à février 1992,
- le mois de décembre 1994 marqua par sa sécheresse,
- 1998 fut une année où El Niño fit beaucoup de dégâts sur l'Altiplano à cause de la sécheresse provoquée. A partir d'octobre 1998, La Niña a provoqué, dans différentes régions une hausse inhabituelle des températures, et dans d'autres des pluies violentes détruisant toutes les récoltes et infrastructures routières.
- la fin de l'année 2002 fut une période où les cultures ont beaucoup souffert de la sécheresse, mais ce El Niño fut moins destructeur que les précédents.

En raison de la topographie de la communauté, la distribution des précipitations et leur variabilité sont notables. Les agriculteurs connaissent bien ces oppositions de versants qui exercent une influence non négligeable sur la production agricole de certains lopins de terres. Les campesinos font remarquer qu'il pleut moins sur la section Tambillo situé à une altitude plus basse qu'El Terrado. Afin de connaître ces variations, aujourd'hui, deux habitants du centre de la communauté, formés par un ingénieur d'ACLO, relèvent les quantités de pluies tombées sur les deux versants opposés.

1. 1. 3 – L'HYDROGRAPHIE

De multiples petites *quebradas* drainent toute la communauté. Elles sont formées par les eaux de ruissellement qui entraînent sable et terre, tout particulièrement en saison des pluies lorsque les orages sont longs et violents (entre octobre et février-mars).

L'approvisionnement en eau de la population, provient principalement des puits. Aujourd'hui, tout le monde peut puiser l'eau selon ses besoins et pour sa consommation personnelle. Néanmoins, cette eau n'est pas destinée aux champs ou aux animaux.
Onze points d'eau d'importance sont dispersés dans le centre de la communauté d'El Terrado. Quatre de ces points d'eau sont situés dans la section « Lourdes[5] » (Est de la communauté) et six dans la partie Terrada (Ouest, côté de l'hacienda). Il existe, en plus, des petites sources permettant un approvisionnement très local et ponctuel.
Selon leur lieu d'habitation, certains habitants n'ont presque pas d'eau en hiver, entre les mois de juin-juillet et la Toussaint, en novembre. Ils peuvent toutefois collecter l'eau de minces filets d'eau de source pour la boisson et la cuisine. Pour se laver et laver leur vêtement, ils descendent dans les *quebradas* ou montent jusqu'à la *Fuente*[6].

Les habitants distinguent les différentes eaux conformément à leurs couleurs et de leurs goûts, mais ils n'y attribuent pas de caractéristiques spécifiques. Il existe l'eau claire, l'eau bleutée, l'eau verte, l'eau salée, l'eau avec saveur et l'eau sans saveur.

Les précipitations étant faibles à El Terrado et les saisons sèches très marquées, il est fondamental de différencier l'hydrographie temporaire de l'hydrographie permanente.

	Hydrographie saisonnière	Hydrographie permanente
Section Terrada	- le *Río Iichu Mayu*, l'*atajado*[7] et les réservoirs - la source de Puca Puca	- le *ríachuelo* et le réservoir de Lhopital - la source de Doña Costa - la source de Valeriano - la source de la *huerta* du Jatum Orcko
Section Lourdes	- le puits du centre - les *ojos de agua* du versant de la huerta	- le puits du *Tambo* - le puits de Francisco - la source de la *huerta* - la *Fuente*

Durant la saison des pluies, la communauté peut compter sur une eau relativement abondante. Le réseau hydrographique fonctionne et les *quebradas* s'écoulent vers le Pilcomayo et le versant de Vila Vila. Cependant, en saison sèche, le débit des ruisseaux est très faible voire inexistant dans la plupart des cas.

5 - « *Lourdes* » : il n'y aucune raison connue à cette dénomination.
6 - La *Fuente* est la source elle-même, mais elle désigne également un lieu-dit, c'est la raison pour laquelle j'emploierai une majuscule.
7 - *Atajado*, littéralement « le petit barrage », nom de l'ouvrage et du lieu-dit.

- LES RESSOURCES HYDRIQUES SAISONNIERES

Le Río Ichu Mayu prend sa source à l'est du Cerro Pilima. L'eau y coule en abondance durant la saison des pluies et il est totalement sec le reste de l'année.
Une petite retenue, l'*atajado*, construite en amont du centre de la communauté, permet d'approvisionner les réservoirs-tampons. Ceux-ci servent à irriguer les champs des campesinos situés au-dessous. Les bénéficiaires sont huit paysans qui se sont lancés dans la construction de ce petit barrage en 2000. S'il n'y a pas de pluies permettant d'en maintenir le niveau, le niveau du réservoir de l'*atajado* baisse de façon conséquente à partir des mois de mars-avril (Voir infra : troisième partie : *Le développement et ses acteurs*, Point 3. 1. 3 *Les initiatives locales de développement)*.
☞Photographies, planche n°2 : L'eau et les aménagements.

La source du cimetière porte le nom de Puca Puca (rouge en quechua), car la terre est de couleur rouge à cet endroit. Elle se situe une dizaine de mètres en contrebas à droite du mur du cimetière.

Le puits du centre, le second à avoir été construit en 2002, n'a de l'eau qu'en saison des pluies, car il n'a pas été creusé au bon endroit. Situé sur un terrain en pente, les travaux furent réalisés dans un creux pour plus de commodité, mais une dizaine de mètres trop à l'ouest.

Sur le versant du Pilcomayo, autour de la *huerta*, une grande quantité d'*ojos de agua*, d'écoulements d'eau sont dispersés, ils ont de très faibles débits. Ces sources sont, en réalité, inutilisables.

Afin de recueillir l'eau de pluie, d'infiltration ou de ruissellement, les familles ont aussi pris l'habitude de creuser de grandes excavations à proximité de leurs domiciles. Ces réservoirs mesurent approximativement un ou deux mètres de large sur deux mètres de longueur, avec une profondeur variant de cinquante centimètres à un mètre. Cette eau collectée, boueuse, dégage parfois une odeur fétide car les déchets végétaux, et surtout le bétail, la salissent. Elle est destinée principalement aux animaux, mais elle peut également servir à laver les ustensiles de cuisine.

Proche du centre, un paysan a patiemment creusé une très grande retenue d'eau dans la pente (Voir infra : troisième partie : *Le développement et ses acteurs*, Point 3. 1. 3 *Les initiatives locales de développement)*. D'autres paysans, moins audacieux, ont creusé de petits réservoirs et de petites rigoles au-dessus de leurs champs.

- L'HYDROGRAPHIE PERMANENTE

En saison sèche, huit lieux comptent encore avec de l'eau : le *ríachuelo et* le réservoir de Lhopital, la source de Doña Costa, celle de Valeriano et celle de la *huerta* du Jatum

Orcko, le puits du *Tambo* et celui de Francisco, la source de la *huerta* et la *fuente*. Cependant, même si l'eau est toujours présente, la quantité devient relativement faible.

A Lhopital, l'eau collectée du *ríachuelo* vient des hauteurs du Calvario. L'ancien réservoir fut refait et amélioré (Voir infra : troisième partie : *Le développement et ses acteurs*, Point 3. 1. 3 *Les initiatives locales de développement)*.

La source de Doña Costa appartient, en réalité, à deux familles : en aval à Doña Costa et son mari, en amont à un autre habitant. En 2001, l'un des propriétaires souhaitait faire de l'irrigation, mais sans accord entre les familles, ACLO refusa de soutenir le projet.

La source de Valeriano, dénommée *Chachakunitayoq*, est située au pied du Jatum Orcko, à 3 120 mètres d'altitude. Vivant à proximité, elle lui appartient. Il évalue le débit à vingt ou vingt-cinq litres par minute, mais dit qu'elle s'assèche rarement.

La source de la *huerta* du Jatum Orcko a la particularité d'être légèrement salée. Son propriétaire a construit deux réservoirs pour ses animaux et sa *huerta,* située en contre-bas.

Le puits du *Tambo*, communément appelé « *pozo del Tambo* » de par sa localisation derrière le *Tambo wasi,* est le premier puits de la communauté. Sa construction laborieuse dura trois ans. La première année, il se mit à pleuvoir et la terre extraite du trou le reboucha. La seconde année, les énormes pierres déposées en cercle ne laissaient pas l'espace suffisant pour retourner le seau dans le fond. Finalement, la troisième année, les conseils d'une personne extérieure permirent la réalisation du puits. Son niveau baisse en saison sèche et atteint pourtant une hauteur de deux ou trois mètres sur 5,50 mètres de profondeur et 1,25 mètre de diamètre. Son emplacement fut choisi en raison de la présence d'une humidité constante et de la présence d'eau de ruissellement provenant de l'amont. Les familles habitant autour, et qui ont participé à sa construction, possèdent les clefs du cadenas d'accès fermant la trappe.

Dernier puits construit, avec l'aide technique de l'ONG ACLO, le puits de Francisco possède une marelle et une poulie.

La source de la *huerta*, jamais tarie, a un débit supérieur à dix litres par minute. Selon Doña Beatriz Carrasco Roso, ex-propriétaire de l'hacienda et propriétaire de la *huerta*, cette source s'appellerait « *Yaku Wisina* » (« l'eau du voisin[8] ») mais pour les habitants, elle ne porte aucun nom spécifique. Cette source est en réalité composée de trois ou quatre points d'eaux situées au-dessus de la *huerta*. Trois petits canaux furent construits, selon Beatriz Carrasco, « au début du 19ème siècle, par ses ancêtres » et s'unissent, une vingtaine de mètres au-dessus de la *huerta* (Sucre, 31/05/2001). Ces canaux sont couverts de dalles de pierres, et presque totalement enfouis sous la terre et la végétation. Le canal principal conduit l'eau dans la *huerta*. Il passe sous le mur de celle-ci et se dirige jusqu'à un bassin de cinq mètres sur cinq, surnommé la « piscine ».

8 - *Yaku* signifie eau en quechua. *Wisina* pourrait être la transcription de l'espagnol en quechua de *vecino*, voisin.

Par manque d'entretien, le bassin déborde et l'eau se répand en aval, entre les arbres fruitiers, les fleurs et les ronces.

La *Fuente*, source pérenne, se situe à mi-chemin entre la communauté et la *huerta*. La majorité des habitants du centre de la communauté, vient s'approvisionner en eau lorsque le nouveau réservoir de la *Jampina wasi* est vide. Ils s'y lavent et y lavent également leurs vêtements lorsque le Río Ichu Mayu est sec. Un nouvel aménagement cimenté facilite la collecte, assainissant également le lieu en permettant de remplir les bidons aisément et proprement (Voir supra, troisième partie : *Vers la construction d'une forme locale de développement*, *Les initiatives locales de développement*).

1. 1. 4 – LA TERRE

Selon les campesinos, la production agricole est en baisse en raison de l'épuisement des sols et de l'érosion, notamment sur les pentes. En effet, selon ACLO (ACLO, 2000), 20 % des terres de la communauté d'El Terrado sont érodées. En général, les terres fragiles perdent leur fertilité rapidement. L'agriculture sur les pentes, l'excès de pâturage, la construction inadaptée de chemins ou de routes et la déforestation ont contribué et contribuent encore à provoquer l'érosion des sols. Mais après avoir été dégradée, la terre se récupère très lentement. L'un des secteurs les plus affectés par l'érosion et la dégradation des sols, est la partie basse de la communauté, proche du Pilcomayo. Les sols, qui avaient été habilités pour l'agriculture, ont peu à peu été abandonnés suite à leur lessivage accru. Ce secteur est aujourd'hui couvert d'une végétation éparse jusqu'à la mi-hauteur de la pente.
Mais l'amélioration de la qualité des terres est possible : il s'agit d'accroître l'apport de nutriments dans les parcelles agricoles. Les paysans utilisent abondamment le *wañu*[9] pour améliorer la qualité de leurs terres et font paître les animaux sur leurs terrains.
☞ *Photographies, planche n° 3 : Le sol de la communauté d'El Terrado.*

Les sols de la région de Potobamba se composent d'argile, de sable, de limonite, d'orthoquartzite (Montes de Oca, 1997, 184). Dans la communauté d'El Terrado, ils sont très colorés, variant du bordeaux-rouge au gris, en passant par l'orangé. Les habitants donnent des noms différents aux sols : *llink'i* en quechua (terre argileuse), *t'iyu* (sablonneuse), *chaqwa jallpa* (terre jaune), *puka jallpa* (terre rouge), *tore* ("*mala tierra*"), *pisara* (sèche).
De la même façon, les pierres rondes et rouge-rose sont appelées des « *manzanas* », sans raison apparente. M. Mamani (Herve, 1994 : 266-267) classe la terre selon sa texture, sa localisation, son usage et son état. La qualité et les caractéristiques de la terre déterminent son emploi. Mais les paysans d'El Terrado, reconnaissent, eux, deux types de terres : la *pampa*, ensemble de terres planes et très productives, qui se trouvent à l'altitude de l'hacienda dans le centre de la communauté, ainsi que le versant du *Tambo wasi* (la maison du *Tambo*) recouvert d'une terre sablonneuse rouge qui permet

9 - *Wañu* ou *guano* : engrais animal, provenant normalement les excréments des oiseaux marins

une bonne culture ; et les versants du Pilcomayo couverts de terre grise et sèche, peu productive.

Les deux Cerros, le Jatum Orcko et le Pilima sont, en très grande partie, recouverts de rocailles et de pierres. Certains endroits sont sablonneux et composés d'une abondance de pierres fragmentées. Malgré la présence de matière organique, ils ne sont pas suffisamment fertiles pour y pratiquer une agriculture quelconque. A partir de la mi-hauteur et jusqu'au sommet, le Jatum Orcko est rocailleux et sec. Le Pilima est entièrement rocheux, seules quelques graminées y poussent.
L'ensellement entre ces deux montagnes est la partie la plus érodée et la plus détériorée de la communauté. Ces parties sont très sablonneuses, avec un sous-sol imperméable, car constitué d'argile. Aucune culture n'est possible dans cette zone et seules quelques graminées y poussent. Les campesinos la nomment « *malas tierras* », c'est-à-dire, « zones de mauvaises terres composées de sédiments compactés, ravinés par les eaux » (équivalent de *bad lands*).
Les couches d'argile permettent la fabrication de tuiles, briques en *adobe* (briques de terre crue) et d'ustensiles comme des jarres, des assiettes et des bols.

D'après les informations d'ACLO, une mine d'argent était exploitée à Talahuanca, communauté voisine, mais des difficultés techniques, la méconnaissance de ce type de travail et les éboulements fréquents, ont motivé l'abandon de cette petite activité minière.
El Terrado avait également d'autres mines : une de plomb, une de soufre et une d'argent (selon le chauffeur du camion (Eduardo, 50 ans, Vila Vila/Sucre, 17/02/2004), il s'agirait d'une mine de cuivre). Proches les unes des autres (dans la même *quebrada*), les entrées ont été bouchées à cause des nombreux éboulements qui s'y produisaient, explique un habitant y ayant travaillé. La mine de plomb ne fut pas totalement exploitée et rapidement délaissée par ses propriétaires urbains. Entre El Terrado et Villca Pujyu se trouve la mine de soufre abandonnée. L'entrée de la mine d'argent, la seule que l'on puisse voir encore aujourd'hui, est une excavation de quatre-vingt centimètres de diamètre maintenant éboulée. Quelques terradeños connaissaient l'existence de cette mine et donnaient le nom de *lujma* ou *luta* au minéral extrait ; ils se souviennent seulement qu'« il brillait joliment » (Simon, 35 ans, El Terrado, 05/01/2004). Elle fut exploitée un ou deux ans et presque rien n'en fut extrait (Eduardo, 50 ans, Vila Vila/Sucre, 17/02/2004).
☞ *Photographies, planche n° 3 : Le sol de la communauté d'El Terrado.*

1. 1. 5 – LA VEGETATION

Dans le département de Potosí, de même que dans la communauté d'El Terrado, la végétation est très clairsemée et peu diversifiée. Une grande partie de la végétation originelle a été détruite pour la mise en valeur agricole, l'élevage et l'extraction de bois, notamment au cours de la période coloniale pour ravitailler les hauts fourneaux d'argent. Le manque d'humus lié à la maigre couverture végétale, entraîne une érosion naturelle forte, aggravée par l'action de l'homme et les animaux.

Les habitants d'El Terrado marquent la différence entre les « *plantas* », les plantes sylvestres et les « *cultivos* », les cultures (Felicia et Simon, 30 et 35 ans, El Terrado, 06/12/2002), (Voir supra, seconde partie : *L'agriculture et l'élevage : des activités économiques essentiels dans la communauté*). Parmi les plantes, ils différencient également les arbres qui poussent ou repoussent seuls : les *mallki*, et ceux qui ont besoin de l'intervention humaine.
Même si la végétation est chétive, il est impossible de répertorier l'ensemble des plantes croissant dans la communauté. Cette description de la flore n'est pas exhaustive et s'appuie notamment sur des données de Beyersdorff (1984), Bolivia Ecológica (2001), Calla Ortega (1997), Gade (1992, 1997), Liberman et Seemin (1994), Montes de Oca (1995, 1997), Muños Reyes (1991), Pestalozzi (1998), Warisapa (1997) et de Girault (1984) en ce qui concerne les plantes médicinales.

- LES ARBRES ET LES ARBUSTES

Dans leur ensemble, les arbres ont une double utilisation : comme combustible et pour la fabrication d'outils. Le feuillage sert aussi d'aliment pour les animaux.

Dans la communauté d'El Terrado, les espèces natives d'arbres les plus représentatives sont : le molle (*Schinus molle*), le chiri molle (*Schinus tependes*), l'orcko molle (*Sideroxylon obtusilolium*), la chiqu'ita (*Fugara coco*), la jarka (*Acacia visco*), le khewiña (*Polylepis spp.),* le tarco (*Jacaranda acutifolia, Jacaranda minosifolia*), le soto (*Schinopsis haenkeana*), le tipa (légumineuse) (*Tipuana tipu*), le t'aqo ou algarrobo ou caroubier (*Prosopis juliflora, Prosopis alba, Prosopis laevigata*), le sureau (*Fagara sp.)* et le kishuara (*Buddleja spp., Buddleja tucumanensis*), bois noueux et tordu, utilisable pour le feu.
Dans la *huerta*, croissent quelques cyprès (*Cupressus sempervirens*). Des pins (*Podocarpus spp.*) ont également été plantés, tout comme la plupart des arbres fruitiers.
La t'ola (*Baccaris sp.*)[10], le quichi ou q'ichi, le k'eñua (*Polylepis incana*), le lloq'e (*Kageneckia lanceolata, Litraea ternifolia*), l'alisier (*Alnus acuminata*), le sunch'u (*Viguiera lanceolata)* sont les principaux arbustes auxquels se joignent, quelques plants de genêts ou retama (*Retama monosperma, Cystisus scoparius*), la cegadera, la janacachi,

10 - Ces noms sont donnés en quechua par les habitants de la communauté.

la hediondilla. Dans les parties basses de la communauté, proche du Pilcomayo, poussent de nombreux ñujchu, des pommiers d'amour (*Solanum pseudocapsicum)*.

Les arbres et les arbustes sont très épars et quasiment tous sont exploités pour le bois de feu et pâturés par les chèvres.

Les Andes centrales, ainsi que de la région étudiée, ont été boisées d'eucalyptus (*Eucalyptus globulus l.*) depuis le 19ème siècle. L'eucalyptus fut introduit dans le département de Chuquisaca dans les années 1865-1870, dans l'hacienda de Tirispaya, au bord du Pilcomayo, propriété de l'ancien Président de la République Aniceto Arce (Centro Warisapa, 1997 : 10) avec comme finalité d'obtenir du bois de construction et du combustible. Longtemps associés au système de l'hacienda, les eucalyptus poussent à présent partout (Nelson Gómez, 1996 : 177). Pour le paysan d'aujourd'hui, l'eucalyptus est une ressource économique à court terme, mais il ne devrait être planté que sur les terrains où l'agriculture n'est pas possible.
Dans la communauté d'El Terrado, sur le versant du *Tambo*, poussent quelques plants d'eucalyptus donné par ACLO dans le cadre du programme de reforestation. La plupart des eucalyptus forment de petits bosquets situés sur le Cerro Terrado et dans la *huerta*.
On remarque qu'il n'y a pas d'eucalyptus dans le hameau de Tambillo, de Lhospital ou sur le Jatum Orcko.

- LES PLANTES MEDICINALES

Les femmes ou les hommes, indifféremment, récoltent les plantes médicinales, soit pour la consommation familiale soit pour les vendre sur le marché local de Vila Vila, à Sucre ou Potosí. Ces plantes sont différentes selon les saisons et les écosystèmes.

Les principales plantes médicinales utilisées par les habitants d'El Terrado sont les suivantes :

☞ *Photographies, planche n° 4 : Les plantes médicinales*

Nom commun français et/ou autochtone	**Nom scientifique**	**Propriétés**
artichaut	*Cynara scolymus*	en infusion : favorise la détoxication de l'organisme, contre les douleurs du foie, les diarrhées, les rhumatismes, le paludisme et l'anémie.
camomille	*Matricaria chamomilla*	en cataplasme : vertus apaisantes pour les yeux, les conjonctivites. en infusion : contre les douleurs d'estomac, les blessures et les enflures, les hémorroïdes, les courbatures, les fièvres les rhumes, les douleurs de rein.
eucalyptus	*Eucalyptus globulus myrtacea*	en infusion : les feuilles sont utilisées contre les bronchites et l'encombrement des voies respiratoires.
ortie *ita pallú* ou *itapallu*	*Urtiga echinata*	en infusion : calme les hémorragies nasales, purifie le sang, dépurative.
plantain *llanti llanti*	*Plantago orbignyana*	en infusion : contre les inflammations du rein, pour la désinfection des blessures, contre la toux et les envies de vomir.
mauve	*Malva*	en infusion : pour les refroidissements, les rhumes, les attaques hépatiques, la fièvre, contre les diarrhées, les blessures infectées.
menthe	*Menta arvensis*	en infusion : elle est employée comme stimulant, antiseptique et activant la digestion.
muña variétés : *buro muña,* *yuraq muña,* *muña mikuna…*	*Satureja boliviana*	en infusion : utilisée pour les douleurs d'estomac ou d'intestins, les problèmes d'asthme, les nausées dues à l'alcool. en cataplasme : les feuilles sont utilisées pour soigner les fractures, les luxations et les coups.

payco ou *paico*	*Chenopodium ambrosoide*	en infusion : traitement des diarrhées et les coliques, des parasites, vers intestinaux, antipaludique, vermifuges et également pour les bronchites.
pissenlit *k'ana*	*Taraxacum oficinale*, surnommé dent de lion, *diente de león*	en infusion : contre les douleurs d'estomac, de dents, les inflammations du foie, les coliques et diarrhées, les douleurs de rein, les vertiges.
reloj reloj alfilerillo	*Erodium circutorium*	en infusion : permet de faire baisser la fièvre et soulager les douleurs dans le corps.
salvia	*Salvia*	en infusion : soulage le foie, fébrilité musculaire, refroidissement, antispasmodique, asthme.
San Marcos		en cataplasme : sert pour les douleurs de pieds, bouillir et faire des frictions.
tian tian ou *t'iyan t'iyan*	*Trixis aggregata*	en infusion : soigne les douleurs des côtes et de la fièvre typhoïde, digestive.
valériane	*Valeriana spp.*	en infusion : la racine s'utilise pour purifier le sang et désintoxiquer le corps, effet tranquillisant.
verveine *cedrón*	*Lippia lycioides*	en infusion : digestive et apaisante, contre les douleurs internes, permet d'éliminer les gaz de l'estomac, adoucit les inflammations de la gorge.

On peut aussi parler de l'anis (*Tagetes pusilla)* qui pousse dans les endroits humides et du *kita perejil* (*Aethusa cinapium*) à l'abri dans les *huertas*.
Les habitants connaissent les endroits où poussent les plantes dont ils ont besoin dans l'année. Même si ce n'est pas précisément la saison, ils savent qu'il peut y en avoir dans les *huertas* et les enclos protégés des animaux (Felicia et Simon, 30 et 35 ans, El Terrado, 05/01/2004).

Chaque habitant connaît un minimum de huit plantes médicinales. Les personnes âgées particulièrement, et quelques jeunes, en connaissent beaucoup plus et sont consultés si nécessaire.
Les plantes sont cueillies en fonction des besoins de chacun. Si la *muña*, connue de tous, ou la mauve poussent tout au long de l'année, les autres plantes ne se trouvent pas aussi facilement. Les campesinos cueillent, au moment favorable de leur croissance, certaines plantes (telle la *muña* avant la floraison) et les font sécher.

- LES HERBACEES ET LES AUTRES PLANTES

L'ichu ou paja brava (parmi toutes les espèces existantes : *Stipa punguens*) pousse par touffes. Les tiges de cette herbe sèche, dure et généralement jaune a de nombreux usages : fourrage, combustible, torchis, fabrication de balais, chaume du toit.

La sunch'u ou waycha (*Senecio clivicolus*) joue un rôle déterminant pour la population. Cette plante a deux périodes de floraison, la première de septembre à décembre, et la seconde entre avril et juin. En l'observant en septembre, la présence de nombreuses fleurs, signifie pour les habitants que les récoltes seront bonnes. Les tiges servent à la teinture de la laine (Pestalozzi, 1988 : 136).
☞*Photographies, planche n°5 : La flore de la communauté d'El Terrado*

Parmi toutes les herbacées poussant dans la communauté, on peut citer également : la malvasa (*Tarasata tenella)*, le zapatillo (*Calceolaria parvifolia*), la maych'a, etc.

Une cactée, la *zábila* ou aloe (*Aloe vulgaris l.*), tout comme *cabuya* (*ch'awar* en quechua) ou agave (*Agave amarillidace*) poussent dans les parties basses de la communauté. L'agave, dont les fibres des feuilles sont généralement tressées pour fournir des cordes, ne fleurit qu'une seule fois au bout de plusieurs dizaines d'années en produisant une inflorescence haute d'une dizaine de mètres, puis la plante meurt et sèche. Les paysans utilisent les deux cactus comme bois de feu.

Des cactus candélabres (*Cereus candelabum*), des waraqo dont il existe plusieurs sortes (*Opuntia boliviana, Echinopsis maximiliana, Rebutia steinbachii*), des qiwayllu, des sanki, et des cactus ayrampu (*Berberis lutea)* croissent jusqu'au bas du Cerro Jatum Orcko. Des ficus (*Ficus spp.)* poussent dans le lit des rivières.

1. 1. 6 – LA FAUNE SAUVAGE

La faune tient une place importante pour les habitants d'El Terrado. Toutefois de nombreuses espèces originelles ont disparu, décimées par l'homme ou par les animaux qu'il a introduits.

- LES ANIMAUX DONT L'HOMME TIRE UN BENEFICE

Ainsi des documents anciens[11] (chroniques, articles, textes), nous apprennent qu'au siècle dernier, le Río Pilcomayo regorgeait de nombreuses espèces de poissons tels que des sávalos (*Prohilodus nigricans agassiz* et *Prohilobus platensis)*, des bagres, des surubis (*Surubim lima*), des palometas (*Serrasalmus marginatus*) et d'autres espèces plus petites (Muños Reyes J., 1991). Mais depuis une quinzaine d'années, la pollution chimique très

11 - Cronicas del Perú, Edición d'Ignacio Prado Pastor, Lima, Pérou, Vol. IV, Transcripción de la Crónica, Marzo 1976, p. 1169.

importante, provenant des exploitations minières de l'amont, a décimé la plupart des espèces. Néanmoins, en novembre 2002, un habitant d'une communauté voisine pêcha un poisson et l'évènement remarqué fut fêté.

Pour les populations andines, la viande des cobayes[12] (*Cavia porcellus, Microcavia niata, Cavia aparea, Galea musteloides*) ou *cuy*, généralement domestiqués, constitue une composante importante du régime alimentaire (Albó, 1989, 1998). Mais, curieusement, dans la communauté d'El Terrado, les cochons d'inde ne font pas partie de l'alimentation des habitants et ne sont pas élevés comme dans la plupart des autres régions. On ne voit les *cuyes* que dans les champs ou au bord des chemins, notamment durant la période sèche où les *cuyes* s'attaquent aux cactus, aux cultures et aux détritus végétaux. Les enfants et les hommes les tirent à la fronde, mais ils ne sont pas tués pour être consommés : on les donne plutôt aux chats. Les habitants restent très étonnés et sceptiques quant à leur consommation. Pour les enfants, le *cuy* est un animal qui se mange dans les prisons ou durant la période du service militaire, comme s'il était assimilé à une nourriture de survie.

- LES ANIMAUX NUISIBLES

Parmi les animaux susceptibles de causer des préjudices, se trouvent un certain nombre de volatiles, causant des ravages dans les champs et sur le bétail.
Le condor (*Vultur gryphus*), plutôt rare dans cette région, se nourrit surtout de cadavres et il chasse. Un couple vit dans le Jatum Orcko et, chaque semaine selon les campesinos, une chèvre ou une poule est dévorée. Les terradeños désignent le plus grand des deux, sous le nom de « *mallku* », mot utilisé à la fois dans les langues quechua et aymara, pouvant être traduit, suivant le contexte, par condor ou autorité-cacique[13]. On observe également beaucoup d'aigles et de faucons (*Falco femoralis)*, prêts à attraper un animal.

Vivant par bande d'une dizaine, les perroquets verts à tête rouge, les *loros* (*Bolborhynchus orbygnesius*) sont nombreux : ils volent sur l'ensemble de la région, mais dorment plus bas, à Vila Vila. Ils peuvent être terriblement destructeurs dans les champs de maïs.
Autres animaux ravageurs dans les champs : les fourmis *sipe sipe* et les fourmis *q'ara chacras* (« champs pelés » en quechua) qui dévorent tout dans leur périmètre d'action et se déplacent lorsqu'elles n'y ont plus de nourriture.
ACLO répertorie également, dans cette faune, les chats sauvages (diverses espèces : *Felis jacobitaí, Felis tigrina, Oncifelis goffrey*), qui s'en prennent, la nuit, au bétail des campesinos.

12 - *Cuy* : A leur arrivée, les Espagnols l'appelèrent « *conejillo de indias* », cochons d'inde.
13 - Pour plus de détails sur les traductions et les significations, on se référera aux dictionnaires de : Lozada, Herrero et Sanchez de (1982) ; BERTONIO, Ludovico 1984, T. 2 : 212 (1612) ; González Holguín G, 1952 (1608) ; Santo Tomás D. de, 1994 (1560) ; Cusihuamán, Antonio (1976) ; Cerrón-Palomino, Rodolfo (1994).

Ce que les habitants appellent un *león* est, en réalité, un puma (*Puma concolor*), un animal supposé apparaître au moment du crépuscule et devant faire peur, mais s'attaquant aux animaux domestiques. Il a aujourd'hui presque totalement disparu[14].

- LES AUTRES ANIMAUX

D'autres animaux méritent, encore, d'être cités, pour leur impact dans la vie des populations.
Ainsi, les personnes âgées disent que dans leur jeunesse, il y avait encore beaucoup de renards, descendants d'un Renard sacré mythique (*Canis culpaeus andinus*).
Le conte du renard montant au ciel (Itier, 1997, b) explique qu'en tombant sur la terre, le renard n'a pas seulement apporté des graines et des fruits aux hommes, mais les fragments de son corps ont donné naissance aux renards actuels. Aujourd'hui, il n'y en aurait plus. Ils causaient de tels ravages en s'attaquant aux poules et autres animaux domestiques, qu'ils ont été chassés et ont fini par disparaître dans cette région de Potobamba.

On trouve également des lièvres, des moufettes (*Conepatus chinga*), des taupes (*Belonys berlepchii*), des souris, des viscaches (*Lagidium viscacia*), des crapauds et grenouilles, des grosses libellules, des scarabées, des mille-pattes (*Cutigera forceps*), des lézards (*Viboras culebras*), des tarentules (*Lycosa tarentula*), des alacranes (petits scorpions) (*Centrurus americanus*).

On aperçoit aussi souvent des colibris verts (*Trochilidae*), des perdrix (*Nothoprocta cinarescens, Tinamotis pentlandis*). Les fourniers (*Furnarius rufus*) vivent dans les *quebradas* où ils creusent leurs nids. Les passereaux (*Turturella*) et les palombes (*Leptotila verreauxi*) sont présents en très grande quantité, ainsi que de nombreux autres oiseaux (*chulupia*, *chiwanku*, etc.) dont il n'est pas possible d'établir une liste exhaustive. Le *taruca*, grand papillon noir de nuit, est redouté pour être annonciateur de la mort d'un membre de la communauté.

14 - Cependant, des bœufs et des chèvres ont été tués à Vila Vila, Maran k'asa et Villca Pujyu. Les habitants accusent un puma de ces méfaits. En fait, selon les autorités de Vila Vila, il s'agirait d'un vrai lion, un couple avec deux petits qui se seraient échappés d'un cirque de la région.

1. 2 – LES MARQUES DE L'HISTOIRE

Cette partie historique s'appuie sur des lectures telles Albó (1984, 1988, 1989, 1998), Bouysse-Cassagne (1978, 1980, 1987, 1988, 1995, 1997, 1999), Gisbert (1987, 1988, 1994, 2000), Klein (1997), Lecoq (1985, 1991, 2004), Malengreau (1995), Platt (1976, 1978, 1999), Rasnake (1990), Ríos Montero (2002), et des documents d'archives concernant El Terrado et Potobamba (Casa de la Moneda à Potosi, bibliothèque nationale de Sucre et archives diocésaines de Sucre). Quelques documents d'archives permettent de retracer les grandes lignes de l'histoire depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours.

Dans les Andes boliviennes centrales se sont succédé Aymaras, Incas et Espagnols, chacun apporta sa culture, ses modes de vie et sa langue. Antérieurement marquée par l'influence de grandes civilisations, dont les plus connues sont Tiwanaku[15], au sud-est du Lac Titicaca, et Wari, l'histoire de l'Empire Inca occulte souvent l'histoire de l'actuelle Bolivie. Après la chute de l'Empire de Tiwanaku (700-1170), l'influence des Chefferies Régionales Aymaras[16] entre 1100 et 1450, s'étendait jusque dans la région de Potobamba jusqu'à l'arrivée des incas (1450-1533) (Gisbert, 2001, 2002). En effet « les groupes membres de la Confédération Charkas maintinrent historiquement leur filiation ethnique aymara (…) » (Pacheco, 1996) et « dans presque tous les territoires [de cette région de Potobamba] se parlait l'aymara » (Rios Montero, 2002 : 21). Dans les vallées tempérées se trouvent les fédérations Charkas et sur la puna les Yamparas : ainsi la localisation agro-écologique différencie les groupes Charkas et Yamparas. « Cependant, il n'a pas été établi de frontière géographique pour ces deux cultures (…). D'autres groupes de ces cultures se partageaient des territoires multiethniques de Tacobamba[17], Potobamba et Tinguipaya[18] (…) » (Ibid : 32). Un document d'archives (18/01/1863, dans Archivos Parroquias y Vicarias Foraneas - Potobamba – 1837-1924) rédigé par le curé de Potobamba (José Antonio Ugarte) relate ses difficultés de tous ordres dues « à [son] ignorance de l'aymara » qui l'ont amené à renoncer à sa charge. « Aux alentours de 1450 après Jésus-Christ, selon les sources historiques, toute la région passa sous le contrôle des *Inka* » (Lecoq, 2004 : 305).
Que ce soit dans l'Empire Inca, puis dans les provinces de Charkas, et enfin dans la Vice-Royauté de la Plata, il y a toujours eu diverses populations parlant différentes langues, chacune se développant indépendamment (Itier, 1997). L'arrivée des Espagnols constitue toutefois une rupture fondamentale dans la longue période de développement autonome de ces régions.

La population du Collasuyu correspond à peu près aux anciens Collas (aymaras) qui occupèrent le centre et le Nord de l'Altiplano ainsi que les abords du Lac Titicaca (Albó et Barnabas, 1984 ; Albó, 1998). Les plateaux et les vallées de Potosí, Cochabamba, quelques secteurs des régions de La Paz, Oruro et Chuquisaca sont peuplés de

15 - Tiahuanacu, Tuhuanacu ou Tiwanaku, selon l'orthographe adoptée par les auteurs.
16 - Dont les Carangas, Quillacas, Asanaques, Caracaras, Chichas, dans la région de Potosí.
17 - Concernant l'alimentation en Bolivie, on se réfèrera notamment : RIOS MONTERO Héctor, 2002, *Los ayllus de Tacobamba – Procesos históricos, desarrollo y poder local*, 184 p.
18 - Département de Cochabamba.

quechuaphones. Les Aymaras, encore très présents dans les départements d'Oruro, de La Paz et dans une partie du département de Potosí, constituent un des groupes les plus anciens de l'Altiplano. Ils ont profondément marqué notre région d'étude.
Toutefois pour les actuels terradeños, l'histoire de leur communauté ne commence qu'avec l'hacienda et le prêtre Saturnino Roso à la fin du 19ème siècle. Un tournant est marqué en 1952 par la réforme agraire le départ des propriétaires de l'hacienda.

1. 2. 1 – DES ORIGINES D'EL TERRADO A LA FIN DU 19EME SIECLE

La communauté d'El Terrado a pour origine l'établissement d'une hacienda au tout début du 16ème siècle. Il est évident qu'à l'origine, l'emplacement de l'hacienda a été choisi en raison de la proximité des meilleures terres et du passage du *Camino Real* entre La Plata (Sucre) et Potosí. Plus tard, lors de la réforme agraire, les habitants ont acheté certaines de ces terres et se sont installés dans ce qui est aujourd'hui le centre de la communauté, attirés par la possibilité d'avoir l'électricité et de se rapprocher de leurs champs. La plupart des habitations sont aujourd'hui construites dans un périmètre de 200 mètres autour de l'hacienda, au croisement du *Camino Real* et du chemin en direction de Maran K'asa
☞ *Photographies, planche n°8 : L'habitat.*

Durant la période inca, le commerce et les communications dans les Andes se font au long de l'important réseau de chemins empierrés résistant aux intempéries, où courent les messagers au service de l'administration inca, les *chaskis*, et où se situent les relais, les *tambos*. Un *tambo*[19] est une sorte de caravansérail : « Par tambos nous devons comprendre les demeures, qui ont en Amérique certaines caractéristiques spéciales comme les patios destinés à la vente de produits » (Gisbert, 1988 : 45). Les *tambos*, que les populations locales entretenaient, étaient réalisés pour que les messagers, les autres voyageurs et les animaux de charge puissent prendre repos et nourriture. Ils se trouvent à une journée de marche les uns des autres et plus rapprochés en montagne, c'est-à-dire entre dix et quarante deux kilomètres (Itier, 1997 : 20).

A l'époque coloniale, entre 1534 (date de l'entrée des espagnols sur le territoire de l'actuelle Bolivie) et 1825 (date de l'Indépendance), la ville de Sucre joue un rôle politique et religieux. Cette ville se développe grâce à l'activité de Potosí, pour devenir un centre administratif influent. Entre 1542 et 1545, les Espagnols découvrent les mines d'argent. Ils fondèrent, dès 1546, la ville de Potosí. En 1559, l'Audience de Charcas, également appelée Haut-Pérou, est créée, et est rattachée à la vice-royauté de Lima. Dépendant de l'Audiencia de Charcas et appartenant au District de La Plata (Charcas), la région de Potosí est scindée, vers 1575 par le Vice-roi Toledo, en deux provinces : Carangas et París. Cette dernière est elle-même divisée en trois régions : Aullagas et Uruquillas, Quillacas et Asanaque, et París, dont dépend la Doctrine de Potobamba (Rivière, 1983 : 42).

19 - *Tampu* ou *Tambu* en quechua est devenu *tambo* en espagnol.

Les qhara qhara occupaient notamment l'actuelle province de Cornelio Saavedra. Cette confédération se divisait en deux moitiés : une supérieure et une inférieure (*urcu* et *uma* réciproquement), chacune de celles-ci se subdivisaient en moitié supérieure et inférieure (*hanan* et *urin*), elles-mêmes également divisées. Les moitiés se séparaient en *ayllus*[20] *mayores* et *ayllus menores* (Ríos Montero, 2002 : 21).

En quelques années, Potosí devient la plus grande ville des Amériques (160 000 habitants au 17ème siècle, Lange, 1984 : 11). Le cycle de l'argent dure de 1545 à 1650, et toute la vie économique du Haut-Pérou repose sur l'exploitation minière. Les riches propriétaires d'exploitations minières à Potosí ou dans sa région, résident à Sucre où le climat est plus agréable qu'à Potosí (Gade, 1992 : 473 ; Franqueville, 2000 : 58). Ils possèdent également des haciendas et des *fincas* dans toute la région afin de pouvoir compenser les baisses du cours des minéraux par l'agriculture (Langer, 1984). Ces terres agricoles permettent aussi de pourvoir à l'alimentation de Potosí (Albó et Barnadas, 1984 : 64). Il est également probable qu'« au début coïncidèrent, à travers une même personne, les trois figures de l'*encomendero*[21], du propriétaire minier et de *l'hacendado* » (Langer, 1984).

La région de Potobamba se situe entre le Salar d'Uyuni (anciens lacs salés de l'Altiplano), le Lac Poopo et les vallées, entre les villes espagnoles : La Plata-Sucre, Potosí, Chayanta et Tarija. C'est une zone stratégique de contacts.
Le chemin Potosí-Sucre était si fréquenté au début du 17ème siècle que, sur la distance de 18 *leguas*[22] entre Potosí et La Plata, se trouvaient 18 *tambos*, « sans les autres petits tambos pour les indiens » (Ramirez del Aguila, 1639 [1978] : 42). En venant de La Plata se trouvent notamment « (…) celui du pont du Cachimayo, de la Calera, deux sur le Pilcomayo, avant et après le pont, deux à El Terrado (…) » (Ibid).
Il est question de l'hacienda d'El Terrado dans les documents d'archives dès l'année 1561 (ANB – EP – Aguila 1561, 4). Localisée dans la *Doctrina de Potobamba*[23], elle occupe un lieu de transit important du fait de l'existence du *Camino Real* ou *Camino Alto* entre Sucre et Potosí, du pont sur le Pilcomayo et du *Tambo*.
Un second document de 1586 atteste l'appartenance de l'hacienda « d'Apapaya, aussi appelée El Terrado » (EC 1586 – 4, p. 1) à la Province de París. Le nom d'Apapaya désignant l'hacienda, disparaît ensuite totalement, au bénéfice de celui d'hacienda del Terrado. Il ne réapparaît qu'une seule fois dans un document de 1713, sous l'expression « haciendas de Hapapaía y Tambo del Terrado » (Capilanías - Chuquisaca - 1595-1668, n°1829, p. 18 v).

Gade fait le commentaire suivant : « l'impact de l'après conquête sur les forêts des hauteurs de Chuquisaca fut particulièrement pesant. Entre 1545 et 1650, l'activité minière de Potosí requit d'énormes quantités de bois sur un large éventail autour de la

20 - *Ayllu* : « cellule fondamentale de la société pré-incaïque, déterminée par le système de lignage et de groupe de parenté » (Cortés, 2000 : 10).
21 - L'*encomendero* est une personne bénéficiant d'une *encomienda*, institution coloniale répartissant les domaines entre les conquérants. L'*hacendado* est le propriétaire de l'hacienda.
22 - Une *legua*, une lieu : 5,572 Km en Espagne et 4 Km en France.
23 - *Doctrina* ou *Parroquias* : Les paroisses sont localisées dans des zones habitées par des gens sédentaires.

ville » (1999 : 68). La couverture végétale de l'Altiplano et de l'ouest de Potosí étant limitée, avant même le début de la colonisation, le bois est apporté de la région de La Plata et « des parties de la vallée qui se trouvaient à environ dix kilomètres au nord et au sud du chemin royal entre Potosí et la Plata/Sucre (Sarabia Viejo, 1989 : 393-94) » (Gade, 1999 : 68-69). C'est la raison pour laquelle « le vice-roi Francisco Toledo, qui visita la ville [de La Plata] en 1574, nota les effets destructeurs des excessives coupes de bois autour de la ville » et prit un certain nombre de mesures pour y parer (Gade, 1999 : 70). Ces restrictions ne suffirent cependant pas à protéger les arbres et les forêts.

« Durant la période allant de la conquête jusqu'au réforme de Toledo en 1575, les ayllus de Tacobamba connurent des processus de destructions sur divers points » (Ríos Montero, 2002 : 28).
A la suite de ses visites, enquêtes détaillées, entre 1570 et 1580, le Vice Roi Toledo remodela les communautés préhispaniques. A partir de 1573, il regroupa en nouveaux villages, les *reducciones*, la majeure partie de la population indigène. Cette initiative avait pour objectif de faciliter la collecte du tribut et de contrôler la population indienne qui vivait jusque là dispersés dans leur communauté (Platt, 1999 : 20 ; Sebill, 1989 ; Cusicanqui, 1992 ; Saignes, 1989). Ce regroupement en villages, comme Potobamba, ne reconnaît pas l'organisation traditionnelle des populations : les réformes de Toledo modifient l'organisation territoriale de l'ensemble de la région de Tacombamba dans les années 1575 (Ríos Montero, 2002 : 33). C'est ainsi que deux réductions sont créées : San Pedro de Tacobamba et Santa Ana de Potobamba.
« Cependant, le repartimiento maintint comme une seule unité politico-administrative les moitiés de Tacombamba et Potobamba. (…) Les repartimientos sont des juridictions en terme de tributs et de conscription d'indiens pour la mita dans les mines de Porco et Potosí » (Ríos Montero, 2002 : 28).
Les nouvelles localités sont construites le long des voies de communications, toutes selon le même modèle : une place centrale carrée sur laquelle se trouvent une église et un édifice municipal (Gisbert, 1987). Les rues et les pâtés de maisons sont tracés au cordeau selon un plan en damier. Curieusement cependant, Potobamba, *reducción* très importante, est aujourd'hui devenue un tout petit bourg. Située dans une vallée encaissée à la terre pourpre, elle ne fut pas construite directement sur le *Camino Real*. Précisons toutefois que ce n'est pas là l'origine d'El Terrado, ce sont le ou les *Tambo*, puis l'hacienda.

En 1626, un document relatif à l'hacienda d'El Terrado à la mort de son propriétaire (le prêtre Diego Bedia) et à son héritier (Francisco de Bedia y Arriaga) indique l'existence de moulins et de vignes (EC – 1626, n° 9 - 31 f). En 1638, un texte relate que « [s]es rives [du Pilcomayo] abondent de *huertas*, de moulins et de vignes » (Calancha Antonio de la, 1638 : 1170).

Un document d'archives de 1652 relate le démêlé judiciaire concernant la vente d'un terrain, situé à côté de la propriété d'El Terrado, allant du pied du Pilima jusqu'au Pilcomayo, section de la communauté d'El Terrado aujourd'hui connue sous le nom de

Lhopital (EC – 1652, n°2). L'acheteur remit ce terrain à l'« hospital de las indias del dicho Potossi » ou hôpital de Veracruz de Potosí (aussi dénommé « Belén ») (p. 13v). Les hôpitaux revêtaient, à cette époque, une importance particulière à cause des travaux dans les mines. « Jusqu'en 1700, il [l'hôpital] fut administré par le Cabildo Civil[24], date à laquelle il passa dans les mains des Béthlemistes » (Diccionario historico de Bolivia, T 1, 2002, pp. 1043-1046). C'est dans le cadre de l'œuvre dénommée « *Comunidades y Hospitales de Paria* » (fondée en 1568), que l'ordre des Augustins dirigeait et administrait les hôpitaux de la Province de Paria[25] (EC – 1576-1669 – 1627 – n°11 ; Bouysse-Cassagne, 1997 : 261).
Ce même document de 1652, fait référence « au Camino Alto menant au pont sur le Pilcomayo » (EC – 1652, n°2, p. 7v, 8). Un autre document rédigé quelques années plus tard relate les travaux qui doivent être réalisés pour le chemin et le pont du Pilcomayo (EC – 1658, n°5 – 15/3 – 5 fs).

En 1708, il est fait référence au *Tambo* localisé au pied de la côte d'El Terrado, qui pourrait être le lieudit aujourd'hui appelé Tambillo (ABAB – Capillanias – 1595-1668, Chuquisaca, n°182). Ce document confirme la présence d'un canal menant aux moulins (p. 29v). Le propriétaire des terres traversées par ce canal doit le faire nettoyer sous peine d'amende. Sont mentionnés deux moulins, des maisons et une chapelle « dans la vallée du Pilcomayo à une demi legua du pont, au pied de la côte d'El Terrado » (Ibid, p. 22v).
L'emplacement des moulins et les traces d'exploitation sont visibles : la *huerta*, le canal, le lieu de la retenue d'eau, aujourd'hui comblée, et deux meules, l'une dormante ou gisante (meule inférieure) et l'autre tournante (meule supérieure). Celles-ci sont en grès rouge, d'environ quatre vingt centimètres de diamètre et une trentaine de centimètres d'épaisseur. La meule inférieure est piquée ou rhabillée (rayons taillés sur la surface travaillante).
☞ *Photographies, planche n° 6 : Le moulin*

Le document de 1708 révèle également que Joseph de Bedia dont la famille, déjà présente dans les années 1620, possède, dans la Doctrine de Potobamba, l'hacienda de « Pucuini » et d'autres haciendas dans la région, ainsi que des moulins. En 1741, Juan de Bedia y Arriaga est nommé « lieutenant corregidor des Doctrines de Santa Ana de Potobamba et San Pedro de Tacobamba à Porco » (EC – 1741, n°78, fs 7, 23/9). « Quant à Porco, nous savons que ce fut une réduction et une doctrine après la conquête espagnole et qu'elle était dirigée par Gonzalo Pizarro » (Lecoq, 2003 : 300). De la Doctrine de Sainte Anne de Potobamba dépendent Tacobamba, Siporo y Bartolo (actuel Betanzos).

24 - *Cabildo* : Organisme élu dont la fonction traditionnelle est de répartir la terre au sein du groupe.
25 - Ville près d'Oruro.

1. 2. 2 – DE L'INDEPENDANCE (1825) AU DEBUT DU 21EME SIECLE

La période suivant l'indépendance consolide les grandes propriétés. « Avec la fondation de la nouvelle République et sous l'influence des idées libérales de l'époque en 1824, par le Décret Bolivar (8 avril) qui entre en vigueur en 1825 (29 août) », les communautés indiennes cessent d'exister. Les indiens doivent dès lors devenir de petits propriétaires exploitants. Vulnérables face aux grands propriétaires, beaucoup cèdent leurs parcelles dans de mauvaises conditions financières (Hernaiz et Pacheco, 2001 : 8-9).

A la même époque (1833), un commerçant en plantes médicinales à Sucre demande la construction « d'un pont sur le Pilcomayo entre El Terrado et l'autre rive » (MH 1833 – T 35 – n° 11) ; le Ministre des Finances en accepte la construction pour remplacer le précédent détruit (Archives Universitaires de Sucre, 04/09/1833).

Le 20 novembre 1883, date de création de la Province de Linares, Betanzos est rattaché à cette province. Le décret du 6 novembre 1925 crée la nouvelle province de Cornelio Saavedra, divisée en trois sections municipales : Betanzos, Chaqui, Tacobamba (Tapia Vargas, 1992 : 133).
☞ *Carte n°4 : Carte de la Province de Cornelio Saavedra.*

Saturnino Roso, prêtre à Potobamba et Tacobamba en 1882, achète l'hacienda d'El Terrado au début des années 1880 (Doña Beatriz Carrasco Roso, Sucre, 31/05/2001). Au début du 20ème siècle, l'hacienda couvrait une étendue beaucoup plus grande qu'aujourd'hui : El Terrado et Maran K'hasa n'était qu'une seule et même hacienda. La division en deux communautés distinctes surviendra à la mort de Saturnino Roso.
Le 7 septembre 1884, Saturnino Roso est désigné curé à El Terrado. En charge de la paroisse d'El Terrado, il est, en 1895, en même temps propriétaire de la « Finca d'El Terrado ». Cependant de nombreux conflits avec ses paroissiens le conduisent plusieurs fois devant le juge ecclésiastique de La Plata entre 1880 et 1914 (Archivos Parroquias y Vicarias Foraneas - Potobamba – 1837-1924).
Il n'existe aucune référence au curé Saturnino Roso dans les documents après 1915. A la mort de la concubine du curé Saturnino Roso (selon l'expression employée dans les archives, Ibid), vers 1920, l'hacienda est divisée entre ses trois enfants (Beatriz Carrasco Roso, Sucre, 31/05/2001). La partie ouest de la communauté d'El Terrado (surnommée « *el Canchón* ») où se situe la *Capilla*, revient à Angelica Roso. La partie est (« *la Loma* ») entre la *huerta* et la ligne de chemin de fer passe à son fils aîné Claudio. La mère de Beatriz Roso hérite de la *huerta* et de la partie de la communauté dénommée Lourdes. Rapidement, Angelica Roso donne à la communauté les terres situées entre l'hacienda et le cimetière.

Le Président Aniceto Arce décida de la construction de la ligne de chemin de fer, au début du 20ème siècle, donnant son nom à la station ferroviaire de Sucre. La construction, chaotique, débute en 1920 : la ligne parcourt 215 kilomètres[26], dont 129

26 - Route Sucre-Potosí : 169 kilomètres (Tapia Vargas, 1992 : 175).

kilomètres entre Potosí et Vila Vila et 86 kilomètres dans le département de Chuquisaca (Tapia Vargas, 1992 : 178). Vila Vila prend de l'importance grâce à la station du chemin de fer (Eduardo, Vila Vila/Sucre, 17/02/2004).

L'année 1952 connaît une instabilité politique et une série de coups d'Etat. Entre janvier et juillet 1952, la révolution agricole souhaite mettre fin à un régime agraire complexe et arbitraire, communal, féodal, colonial et républicain. La réforme agraire, décrétée et signée le 2 août 1953 à Ucureñas (Département de Cochabamba), repose sur trois points fondamentaux : « la terre appartient à celui qui la cultive », la propriété a une fonction sociale, le principe de la propriété privée est reconnu (Platt, 1999).
La loi établit une classification nationale des terres selon les zones géographiques : l'altiplano et la puna, les vallées, les terres chaudes. (Hernaiz et Pacheco, 2001 : 13). En tête de vallée, est considérée comme petite propriété une superficie de 20 hectares maximum et une moyenne propriété peut atteindre 200 hectares maximum. « La petite propriété est la terre travaillée personnellement par le campesino et sa famille, et dont la production lui permet de satisfaire rationnellement ses besoins. (…) La moyenne propriété est celle travaillée avec des travailleurs salariés ou employant des moyens techniques mécaniques, de telle manière que le volume principal de sa production est destiné au marché » (Hernaiz et Pacheco, 2001 : 13).
Franqueville note que « les conséquences de l'opération ne furent donc pas exactement celles qu'affichaient ses promoteurs, ni celles qu'espéraient les paysans » (2000 : 174). Les dispositions relatives aux régions et types de propriétés à mettre en œuvre, ont été partiellement appliquées. La réforme agraire « n'était qu'une réforme juridique » et ne prévoyait aucune aide ou formation à destination des nouveaux propriétaires de terres (Franqueville, 2000 : 178).
En outre, « la réforme agraire (1953) a distingué les "*comunidades originarias*", qui correspondent généralement au niveau le plus bas de l'organisation ancienne[27], et les "*comunidades de ex-haciendas*", nouvelles communautés constituées par les colons libérés de leurs obligations envers l'hacienda » (Franqueville, 2000 : 72). Parallèlement, la réforme agraire inventa le *sindicato* et la *directiva* (Voir infra, seconde partie : *L'organisation sociale et politique de la communauté confrontée au développement et à la migration de ses membres*).

Les habitants d'El Terrado racontent qu'à l'époque de l'hacienda, leurs parents et grands-parents servaient gratuitement les propriétaires, les « patrons » comme ils les appellent toujours. Une personne âgée (Don Antonio, 60 ans, El Terrado, 17/02/2004) explique qu'une vingtaine de personnes vivait dans l'hacienda et que « les patrons étaient très durs, qu'ils frappaient et punissaient ». Un majordome contrôlait les travaux des divers services dans l'hacienda. A l'annonce de la réforme agraire, le propriétaire s'affirme indien, déclarant qu'il restera et n'abandonnera pas son hacienda (Ibid). Les campesinos expliquent que leurs « parents se sont battus pour leur liberté et que les

27 - Franqueville explique l'*ayllu* comme étant « la grande communauté, qui peut compter plusieurs milliers de familles dispersées sur un vaste territoire », l'organisation sociale est divisée en différents niveaux, la communauté correspondant au niveau le plus bas (2000 : 72). Pour plus d'informations sur les *ayllus*, on se réfèrera aux ouvrages de notamment : Albó, Bouysse-Cassagne, Gisbert, Harris, Lecoq, Malengreau, Platt, Rasnake, Rivière.

propriétaires ne sont pas partis facilement » (Valeriano, 55 ans, El Terrado, 16/04/2004). Au moment de redistribuer la terre selon la Réforme Agraire de 1953, aucun accord n'est recherché entre les propriétaires et les campesinos pour unifier les parcelles. Les compensations prévues pour les uns et pour les autres ne furent jamais réalisées (Hernaiz, Pacheco, 2001 : 57). Cette situation ambiguë dura dix ans. Les habitants se souviennent que des techniciens de Institut National de la Réforme Araire arrivent à El Terrado en 1961 (les documents de l'INRA – Potosí concernant le canton de Potobamba l'attestent) avec des topographes. Ils réalisent des plans généraux de la communauté et donnent une partie des terrains à ceux qui les cultivaient et une autre partie à la communauté (Valeriano, 55 ans, 16/04/2004, El Terrado). En 1963 les paysans reçoivent gratuitement leurs titres de propriété (date figurant sur les documents de propriété). Cette redistribution des terres, huit ans après la déclaration de la réforme agraire, se déroule alors que les propriétaires de l'hacienda y vivent encore.

Les terres de l'hacienda d'El Terrado de 1960 jouxtent alors le Pilcomayo, Pujyuni, Potobamba et Vila Vila. Dans les documents de l'INRA, datés de 1966 (mais certainement élaborés lors du cadastre en 1961), El Terrado figure dans les registres de Molle Molle. Dans ces dossiers, il est intéressant de relever que Maran K'hasa est aussi appelé Santa Barbara. Un autre élément notable est le nom sous lequel figure El Terrado dans ce registre de 1966 : *Hacienda de Apacheta*. Une *apacheta* désigne un lieu sacré, en altitude, matérialisé par un amas de pierres balisant un passage : « Aujourd'hui encore, le terme *apacheta* désigne des monticules de pierres construits sur les sommets des monts, aux croisements des routes ou sur des lieux de frontières », comme les cols par exemple (Vérirourt, 2000 : 35). Ce nom pourrait donc avoir été donné à l'hacienda pour ces raisons : un lieu de passage, un col et un croisement.

Après 1952, les terradeños font valoir leur titre de propriété, demandent des centres éducatifs, des centres médicaux et d'autres services de base. De nouvelles voies de communication et des infrastructures se développent (Sanchez Serrano, 1994 : 21).

1. 2. 3 – UN CONTEXTE NOUVEAU : EL TERRADO DANS LA LOI DE PARTICIPATION POPULAIRE ET LA DECENTRALISATION ADMINISTRATIVE

Récemment, la Bolivie a confirmé l'importance des communes, principal niveau territorial décentralisé. La décentralisation des collectivités territoriales repose sur deux lois :
- la Loi de Participation Populaire (LPP) du 20 avril 1994,
- la loi de décentralisation administrative du 28 juillet 1995 (appelé aussi loi de municipalisation).

Les objectifs de la loi de participation populaire sont de permettre l'amélioration de la qualité de la vie des habitants à travers leur participation aux prises de décision (Garcia Mora, 1999 : 92).

Ces deux lois représentent les mécanismes institutionnels de planification, de protection des aires naturelles, d'évaluation environnementale, de contrôle des ressources naturelles renouvelables et de la réforme de la propriété foncière.
Le Ministère du Développement Durable et de l'Environnement, incluant dans sa nouvelle acception le Conseil Bolivien pour le Développement Durable, crée, en 1996, 324 nouvelles municipalités[28] et neuf administrations départementales, subdivisant le pays en communes administrées par des maires désignés par le conseil municipal et élargissant les pouvoirs et les ressources financières des communes (Liberman, 1995 ; Garcia Mora, 1999 : 92).
Ces lois permettent la décentralisation du pouvoir politique et donnent une plus grande capacité de décision aux instances étatiques décentralisées (préfectures départementales) et aux instances autonomes (mairies). La décentralisation distribue ainsi les pouvoirs à de nouveaux acteurs et institutions pouvant gérer, répartir et contrôler les ressources financières, matérielles et humaines. La municipalité devient l'unité territoriale de base de la participation sociale (Ministerio de desarrollo y planificacíon, 1997).

La Loi de Participation Populaire (LPP) donne les mêmes droits, compétences et responsabilités aux municipalités sur l'ensemble de leur territoire. Elles jouent un rôle très important dans le développement local, départemental et national. Les municipalités deviennent le lieu de planification des programmes mis au point à partir d'un processus de participation populaire. Cette LPP renforce ainsi considérablement le pouvoir des autorités municipales qui disposent, dès lors, de responsabilités et de moyens nouveaux pour la préparation et l'exécution du plan de développement local. La municipalité reçoit les ressources économiques nécessaires pour financer des projets d'amélioration de la qualité de vie des habitants : 25 % du budget national est redistribué aux municipalités du pays proportionnellement au nombre d'habitants, cherchant ainsi à corriger les déséquilibres existant entre les zones rurales et les zones urbaines. La loi stipule que 90 % de ces budgets doivent être utilisés dans des investissements directs.
La communauté d'El Terrado obtint la personnalité juridique depuis le 29 avril 1997. Les habitants l'ont demandée, et acquise, afin de pouvoir obtenir des financements pour des objectifs collectifs à travers la LPP. Ainsi, les terradeños établissent, chaque année, des projets qui sont transmis à la municipalité de Betanzos. Si les autorités municipales choisissent et retiennent un projet, elles établissent un programme et passent un contrat avec les entreprises exécutantes.

En 1996, le gouvernement veut approuver la loi du Service National de Réforme Agraire instaurant l'*Instituto Nacional de Reforma Agraria* (INRA), celle-ci laissant craindre aux agriculteurs un retour en arrière, ils s'y opposent. Le gouvernement cherche, officiellement, à travers cette réforme ambiguë, à améliorer le fonctionnement de la réforme agraire (Franqueville, 2000 : 179). La loi Inra est cependant adoptée et promulguée en octobre 1996.

28 - Les municipes (*municipios*) incluent les municipalités urbaines et les communautés paysannes.

Le cadastre des terres prévu par cette dernière, débute en mai 2004 dans la communauté d'El Terrado comme dans toutes les communautés dépendant de la sous-centrale de Vila Vila.

ଔଔଔଔଔଔଔ

PARTIE 2

L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE D'EL TERRADO CONFRONTEE AU DEVELOPPEMENT ET A LA MIGRATION DE SES MEMBRES

Depuis trente ans, trois recensements permettent de suivre les transformations de la population bolivienne : 1976, 1992 et 2001. Pour établir ces données, les enquêtes de l'institut national de statistiques relèvent différentes spécificités : sexe, âge, identité, parenté, groupe nucléaire, langue maternelle, langue parlée, état civil, appartenance ethnique et migration. Elles s'intéressent également à l'éducation : niveau d'instruction, inscription ou non à un établissement éducatif et type d'établissement (INE, internet[29]).

En 2004, la population de la Bolivie était estimée à 8,7 millions d'habitants, avec une densité de seulement 8 habitants au Km^2 [30]. Les amérindiens représentent l'essentiel de la population : environ 33 % sont des quechuas, 23 % des aymaras et 41 % des créoles[31]. Dans l'ensemble du pays « en 1992, 58 % de la population vit dans des villes, quand cette proportion n'était encore que de 42 % au recensement de 1976 et de 26 % à celui de 1950 » (Franqueville, 2000 : 55). Le recensement de 2001, indique que 62,4 % de la population est urbaine et 37,6 % est rurale, répartie de manière très inégale sur l'ensemble du territoire (Oceano, 1999 : 28).

29 - INE, 2002, sur internet : www.ine.org.bo
30 - Encarta 2005.
31 - Franqueville, 2000 : 61, selon les estimations de l'INE (1992).

2. 1 – LES PARTICULARISMES DE LA POPULATION D'EL TERRADO

Selon le recensement de 2002, la population du département de Potosí atteint 645 889 habitants, dont 216 835 urbains et 429 054 ruraux, c'est-à-dire deux fois plus de ruraux que d'urbains (INE, internet). La densité de population du département de Potosí en 2002 est de 6,64 habitants par Km².
La population de la province de Cornelio Saavedra s'élève à 58 706 habitants dont 31 862 habitants pour la municipalité de Betanzos[32]. La population urbaine est de 4 167 habitants, regroupés dans la ville de Betanzos, alors que 54 539 personnes vivent en milieu rural. La municipalité même de Betanzos, estimait en 2002, la densité de sa population à 25 habitants par Km².
A l'intérieur de la municipalité de Betanzos, les dix communautés dépendant de Vila Vila (hors Vila Vila même), comptent 1 112 familles et une population totale évaluée approximativement à 6 160 personnes (ACLO, 2000).
☞ *Carte n°7 : Schéma de la situation administrative de la communauté d'El Terrado*

2. 1. 1 – LA POPULATION TERRADEÑA

L'ensemble de la zone de Potobamba est métissé. Ancien lieu de passage du *Camino Real* reliant Sucre à Potosí, cette situation a certainement joué un grand rôle pour favoriser ces mélanges de population.

Les premières données démographiques de la communauté d'El Terrado proviennent d'un recensement effectué par un habitant à la demande d'ACLO (1999). Elles reposent sur des entretiens familiaux et différentes réunions de la communauté. Toutefois, et c'est là qu'intervient la géométrie variable de la population, l'émigration, selon les années, rend difficiles les évaluations.
Ces informations d'ACLO dénombraient 86 familles, c'est-à-dire environ 500 habitants, avec une moyenne de 5,9 enfants par famille. Le taux national de fécondité s'élève à 4,8 enfants pas femme (INE, 2002). Les familles d'El Terrado comptent actuellement entre trois et cinq enfants. Cependant certaines femmes ont jusqu'à dix enfants.
Le recensement de 2001, fait état de 70 ou 80 familles, c'est-à-dire environ 394 personnes vivant dans la communauté.
Un dernier recensement en 2003 montre l'importance de l'émigration à Santa Cruz de la Sierra. Il comptabilise 89 hommes et 91 femmes, donc seulement 180 personnes au total.
Toutefois, le 06 mai 2003, un dernier inventaire pour le traitement contre le vecteur de la maladie de Chagas, aboutit à 117 maisons et 215 habitants.

Il n'en demeure pas moins que ces informations montrent que la population de la communauté d'El Terrado, serait passée de 500 habitants à 180 entre 1999 et 2003.

32 - Le *municipe*, équivalent de notre municipalité, est divisé en sections administratives. Le *municipe* de Betanzos est composé de trois sections : Betanzos, Chaquí et Tacobamba.

L'émigration vers Santa Cruz s'est généralisée, mais varie selon les années. Ainsi, des retours ont lieu, comme des départs définitifs, et il reste actuellement difficile de rendre compte d'une situation non stabilisée.

- LES CARACTERISTIQUES SOCIO-DEMOGRAPHIQUES DES HABITANTS

Les habitants d'El Terrado se désignent mutuellement comme appartenant à une seule catégorie de personnes, ou à une autre. Cette appartenance diffère en fonction de la position sociale de l'individu dans la communauté.

Les terradeños les plus modestes distinguent les habitants en deux catégories contraires :
- d'une part les personnes mariées par opposition aux personnes non mariées,
- d'autre part les *forasteros* par rapport aux *originarios*.

Ainsi, explique-t-on, aussi bien pour les hommes que pour les femmes : « les personnes qui ne sont pas encore mariées religieusement sont dans une catégorie inférieure. Les personnes mariées religieusement, âgées et qui ont effectué leurs obligations envers la communauté, sont des gens respectables, respectés et considérés, appartenant à la catégorie supérieure » (Simon, 35 ans, El Terrado, 26/12/2002). A partir du moment où ils sont mariés, hommes et femmes ont des droits et des devoirs vis-à-vis de la communauté, et ils occupent une place sociale en fonction des charges qu'ils ont déjà accomplies. Les jeunes hommes revenant de leur service militaire acquièrent un nouveau statut au sein de la communauté : célibataires, ils ont désormais une existence au niveau de l'état civil car ils peuvent se marier, voter et sortir du pays.

L'*originario* est un habitant possédant une terre à transmission héréditaire dans la communauté et descendant des habitants d'origine de l'*ayllu* ou de la région. « Aux débuts du 19ème siècle, on appelait *originario* celui qui disposait d'une terre sur laquelle pesait un impôt de 7 à 24 pesos, et *agregado* o *forastero* celui qui devait annuellement 3 à 5 pesos au trésorier » (Demelas Bohy, 1999 : 131). Le *forastero* est un individu ou un couple, vivant dans la communauté sans avoir accès à la terre, soit parce qu'il vient d'une autre communauté, soit parce qu'il n'a pas hérité de terres. Pour les terradeños, un *originario* « vit dans la communauté, y travaille, y a ses terres et adhère à son organisation » (Simon, 35 ans, El Terrado, 10/05/2001). Alors qu'ils sont considérés comme *originarios*, il arrive que « certains habitants se considèrent comme *forasteros* afin de se soustraire à des obligations », évoquant le fait qu'ils ne vivent qu'une partie de l'année dans la communauté (Ibid). De plus, appartenir à la communauté d'El Terrado, c'est y être né. Dans le cas contraire, l'individu sera toujours considéré comme étant d'ailleurs et venant d'un autre lieu, proche ou éloigné. La naissance est le critère essentiel de base pour être membre d'El Terrado. Si, dans le quotidien, les habitants disent appartenir à la communauté d'El Terrado, ils en viennent à préciser, selon les circonstances, leur communauté d'origine, ou d'où vient un autre habitant.

Les terradeños reconnus comme les leaders de la communauté distinguent, quant à eux, deux niveaux sociaux-économiques. Ils considèrent un groupe de la population, comme celui souhaitant améliorer leurs conditions de vie et celles de leur entourage, ainsi que le développement de la communauté. L'autre groupe d'individus ou de familles, est celui taxé de « suiveurs », c'est-à-dire des personnes ne cherchant pas particulièrement à aller de l'avant, mais conscientes des aspects positifs des propositions des leaders. Cette stratification des habitants se traduit dans les équipements disponibles notamment dans leurs cuisines : ceux qui possèdent des réchauds à gaz font partie des meneurs, et ceux qui n'en ont pas sont les suiveurs.

Deux leaders ajoutent une catégorie supplémentaire officieuse et personnelle. Il s'agit des « personnes respectables, ceux qui font quelque chose socialement, ceux qui enseignent et donnent l'exemple » (Felicia et Simon, 30 et 35 ans, El Terrado, 26/12/2004).
Ce sont les responsabilités, les charges exercées par les individus qui les amènent peu à peu à devenir et à s'affirmer comme leader. Ils sont respectés, s'imposent dans la communauté au fur et à mesure des résultats et des succès qu'ils obtiennent dans ce qu'ils entreprennent. Leur parcours individuel construit leur personnalité de leaders, car ils ne naissent pas meneurs mas le deviennent. Ils sont désignés tacitement mais explicitement par l'ensemble des terradeños.
Ces habitants sont également l'exemple pour les autres membres de la communauté quant à leur respect des valeurs morales et spirituelles.

Les adolescents créent une nouvelle catégorie depuis la rentrée scolaire de 2004. La plupart des adolescentes ne portent plus les jupes traditionnelles (*polleras)* à l'école : elles mettent un pantalon. Cette influence vient du village de Vila Vila où les pantalons sont habituels depuis quelques années. Ainsi, distingue-t-on désormais les jeunes filles en jupe « *chicas de pollera* », ou celles en pantalon « *chicas de pantalón* »[33].

- LE ROLE ET LA PLACE DE LA FAMILLE DANS LA COMMUNAUTE

L'accès à la terre et l'appartenance à la communauté se transmettent donc par la famille. Par famille, il faut localement comprendre le ménage et ses enfants célibataires, représentant l'unité de production et de consommation, et le lieu où est organisé le travail.
Lors de son mariage, la femme part vivre dans la communauté de son époux. En réalité, dès le *servinakuy,* la femme quitte sa communauté d'origine. Le *servinakuy* n'est pas considéré comme un mariage : c'est une cohabitation prématrimoniale permettant d'éprouver le futur couple sous la surveillance des parents (Malengreau : 1995). « Pour se marier, il faut aller devant un notaire, puis voir le curé aussitôt, quelques mois ou un an au plus tard. Il est obligatoire de se marier religieusement, surtout s'il y a des enfants » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 05/01/2004). Les femmes expliquent l'importance

33 - Ce clivage existe dans toute la Bolivie

du mariage religieux par le fait que si le couple n'est pas marié, leurs enfants ne pourront pas faire leur service militaire ou se marier à leur tour.
Dans la communauté, si, dans la quasi-totalité des cas, la femme suit son mari, ce n'est pas une obligation. Les femmes revendiquent le fait que l'homme puisse aller dans la communauté de sa femme, surtout si elle possède des terres.

Les familles de la communauté sont solidaires et tissent des liens entre elles. Le *compadrazgo* est une relation étroite entre deux personnes, fondée sur le soutien mutuel. Elle consiste à mettre en place une forme de relations privilégiées entre deux familles, créant ainsi un ensemble de droits et d'obligations. Ces relations sont marquées par la réciprocité dans la solidarité et l'échange, consistant généralement en biens ou services. Albó (1989 : 67 ; 1998 : 34) décrit le *compadrazgo* horizontal comme le lien avec une personne de même rang dans la communauté ou dans une communauté voisine. Le *compadrazgo* vertical se réalise avec des personnes de rangs différents à l'intérieur de la communauté ou à l'extérieur (avec autrefois le *patrón* de l'hacienda, ou aujourd'hui le commerçant ou le camionneur). Chacun doit retirer des avantages dans la création de ces liens de famille. Le *compadrazgo* donne prestige et avantages au *compadre* ou à la *comadre* (parrain ou marraine) de nombreux *ahijados* (filleuls). Mais si certains habitants ont beaucoup de filleuls, d'autres n'en ont aucun. Un parrain ou une marraine doit être choisi avec précaution : « tout le monde se connaît dans la communauté et dans la zone, et tout le monde sait comment vit chacun. C'est en fonction de cela et de la relation entretenue avec la personne, que se fait le choix » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 05/01/2004). Une habitante ajoute que « la marraine doit s'occuper de son filleul jusqu'à ce qu'il ait fini sa scolarité. Elle peut continuer à l'aider ensuite si elle en a le cœur » (Modesta, 45 ans, El Terrado, 04/04/2004). Lors de fêtes, les *comadres* viennent apporter leur aident à faire la cuisine à la femme qui en a le *cargo*. Dans le domaine du tissage, à El Terrado comme dans d'autres communautés, les *comadres* ourdissent ensemble[34].
Les *compadres* et *comadres* des enfants deviennent parrains-marraines officiellement lors du baptême. Il arrive souvent que, même non baptisés, les enfants aient leurs *compadres*. Tous les membres de la communauté savent quelles sont les personnes désignées, car les familles se rapprochent et partagent les événements familiaux et communautaires. Une fête coûtant cher, les familles peuvent attendre plusieurs années avant d'organiser le baptême d'un enfant.
Les parrains de mariage sont choisis pour aider financièrement le jeune couple à préparer la fête. Les témoins religieux, toujours un couple marié, sont considérés par les campesinos comme étant les plus importants pour le mariage.

34 - Ourdir : installer les fils de chaînes. Communication personnelle de Catherine Clamart.

- UNE PETITE ECOLE A VILA VILA

C'est à l'école que les enfants « affrontent la langue espagnole », selon l'expression même des terradeños. En 1994, un vaste programme national d'éducation bilingue est élaboré (quechua, aymara, guarani), s'étendant à toute la Bolivie : apprendre le quechua (ou l'aymara, ou le guarani) pour mieux apprendre l'espagnol.
Tout en restant largement insuffisant, le système scolaire s'est considérablement développé ces dernières années et de nombreuses écoles ont été construites dans les zones rurales. De sept à seize ans, l'école est gratuite et obligatoire, mais moins de la moitié des enfants achèvent leur cycle d'enseignement primaire et seulement un tiers a accès à l'enseignement secondaire. La plupart des statistiques ne tiennent compte que des taux d'inscription et négligent le nombre d'élèves sortants. De nombreux enfants s'inscrivent à l'école mais l'abandonnent à cause du coût et du manque à gagner que cela représente pour les familles.
Dans la majorité des cas, les garçons poursuivent plus longtemps leur scolarisation que les filles. Pour eux, l'éducation est perçue comme une nécessité pour affronter l'extérieur et la ville, alors que les femmes ne sont pas présumées avoir à assumer un rôle nécessitant une instruction.
Le gouvernement tente de dynamiser le système éducatif en préparant les instituteurs à travailler dans les écoles rurales. Cependant les enseignants ignorent s'ils seront nommés à nouveau dans le même village l'année suivante (instituteurs de Vila Vila, 07/12/2002). Ils souhaitent rester plusieurs années de suite au même endroit afin de s'investir totalement dans des projets avec leurs élèves. De plus, les difficultés de transports, les chemins, les logements et les salaires sont peu attractifs et le système éducatif est plutôt perçu comme un système de survie.

L'ensemble de la population d'El Terrado parle le quechua. Environ six personnes sur dix sont bilingues, mais toutes cependant comprennent correctement l'espagnol. Les femmes de plus de 45-50 ans parlent peu l'espagnol. Les jeunes utilisent indifféremment l'une ou l'autre langue selon leur interlocuteur et le contexte.
Selon une estimation de la municipalité de Betanzos (Municipio de Betanzos, 1998-2002), l'analphabétisme de la communauté d'El Terrado, sur une population de 318 personnes âgées de plus de six ans concerne 143 individus. La population alphabétisée est de 175 personnes.
Il n'existe pas d'école dans la communauté d'El Terrado. Le centre scolaire regroupant les 364 élèves scolarisés de toutes les communautés environnantes, dont 76 enfants d'El Terrado, se situe à Vila Vila. Chaque classe de Vila Vila regroupe quarante élèves.
Jusqu'à la rentrée scolaire de mars 2003, aucune classe de collège n'existait faute de locaux et de professeurs. Aucun élève ne pouvait donc préparer le baccalauréat. Seule une jeune fille originaire de la communauté d'El Terrado a suivi des cours par correspondance et a réussi son *bacchiller* en 2002.
La construction d'un nouvel établissement scolaire, collège technique et lycée, a été décidée en 2001. Il a été construit durant les vacances scolaires 2002-2003. Un internat, intégré aux locaux, n'est pas encore fonctionnel faute de mobilier. Une ONG

belge localisée à Potosí, aide la *Junta Directiva*, le conseil de direction de l'école, à pourvoir en matériel le nouveau bâtiment (Eduardo Sanches, Vila Vila, 02/04/2004).

2. 1. 2 – UNE POPULATION A GEOMETRIE VARIABLE : L'EMIGRATION TEMPORAIRE ET DEFINITIVE

Depuis les années 1940, les communautés de l'Altiplano bolivien connaissent de grands bouleversements dont celui de l'émigration spontanée vers La Paz, les Yungas, l'Amazonie, les villes de Santa Cruz ou Cochabamba. L'agriculture et l'élevage ne permettant pas aux paysans de vivre, les hommes sont souvent contraints de partir de trois à six mois par an pour vendre leur force de travail essentiellement dans la région de Santa Cruz où ont lieu les récoltes de canne à sucre et de coton. Mais outre des salaires peu élevés, la mécanisation de la coupe de la canne à sucre fait de plus en plus baisser les possibilités d'embauche. Toutefois, Santa Cruz connaît depuis une vingtaine d'années un afflux de migrants de toutes origines : *collas* (population andine), brésiliens, asiatiques, etc. La population de la ville, désormais la seconde du pays, a décuplé. Son activité commerciale en fait la capitale économique de la Bolivie, alors qu'elle reste une ville très isolée du fait des communications difficiles avec le reste du pays.
L'agglomération de Sucre, chef-lieu du département de Chuquisaca, est le centre commercial de la région, productrice de fruits et de blé. Les raffineries de pétrole, les cimenteries, l'agroalimentaire, la fabrication de chaussures, deux chocolateries renommées et la transformation du tabac constituent l'essentiel de l'activité industrielle qui a attiré une partie des migrants d'El Terrado. Le secteur tertiaire prend de l'importance et est une source potentielle non négligeable de travail. Toute la population d'El Terrado et des communautés de la zone a au moins un membre de sa famille vivant à Sucre, même si la sous scolarisation ne lui permet pas d'accéder le plus souvent à des emplois de service dans le secteur tertiaire. Pour les terradeños, Sucre est au moins aussi importante que Potosí dont elle dépend juridiquement et administrativement. La population locale s'y sent plus à l'aise et méconnaît Potosí. Les moyens de transports partent surtout de Sucre et exceptionnellement de Potosí ou de Betanzos). « Ils vont rarement à Potosí ou Betanzos car le transport en camion est quasiment quotidien pour Sucre », explique le chauffeur du camion. De plus, en revenant de Santa Cruz, ils arrivent en bus à Sucre où souvent, ils retrouvent leurs familles afin de faire leurs achats, car « les magasins sont ouverts tous les jours » (Eduardo, Vila Vila/Sucre, 17/02/2004).

C'est depuis les années 1960 particulièrement, que le phénomène migratoire est connu dans la région de Potobamba et Vila Vila. Il s'est particulièrement manifesté et intensifié à partir de 1982 et après cette date en raison de la grande sécheresse due à El Niño. Par ailleurs, les terres dont héritent nombre de jeunes sont insuffisantes pour envisager d'y maintenir leur famille : ils préfèrent abandonner leur communauté et tenter leur chance dans les villes ou dans les zones de colonisation.
Selon les données d'ACLO, en 1999, 48 personnes sont temporairement parties (20 femmes et 28 hommes), représentant environ la moitié des chefs de famille de la

communauté. Dans leur ensemble, les candidats à l'émigration sont désormais des hommes entre 15 et 45 ans et des femmes célibataires entre 15 et 35 ans. Les jeunes hommes falsifient leur date de naissance sur leur carte d'identité afin d'effectuer plus rapidement leur service militaire pour partir travailler dans d'autres départements, voire même à l'étranger.

Si elle est toutefois moins importante aujourd'hui, l'émigration temporaire reste un mouvement de population rythmant la vie de la communauté. Chaque année, en hiver, une grande partie de la communauté se vide. L'émigration couvre principalement les mois de mars à octobre, c'est-à-dire lorsque l'activité agricole de la communauté est minime et que les femmes peuvent faire face aux travaux. Parfois des familles entières émigrent durant les périodes de vacances scolaires. A la fin du mois de juin, par exemple, quelques familles partent à Santa Cruz pour un mois. Certains chefs de famille partent à la fin du mois de mai, mais tous sont de retour pour la fête de la Toussaint.
En principe, il s'agit surtout d'une émigration temporaire : presque tous reviennent. Quelques familles restent toutefois à Santa Cruz. Mais beaucoup reviennent à El Terrado avant Noël, souvent avant le 4 décembre et repartent juste après le carnaval.

Santa Cruz a nettement la préférence des candidats à l'émigration temporaire. Viennent ensuite le Chapare et Sucre, en fonction des opportunités qui se présentent à eux. Il faut compter aussi avec la répression en cours contre les cultivateurs de feuilles de coca, les *cocaleros*, dans le Chapare. Quelques campesinos partent travailler quelques mois à Sucre afin de satisfaire des besoins d'argent urgents et ponctuels. Jusqu'à la fin de 2001, l'émigration en Argentine représentait une alternative. Un seul habitant d'El Terrado allait encore régulièrement en Argentine travailler, mais la crise économique a mis fin à cette émigration temporaire.
A Santa Cruz, les migrants constituent une part de la main d'œuvre agricole lors des récoltes de canne à sucre (la *zafra*), de coton, de riz ou de soja. Les femmes accompagnant leur mari « vont juste leur faire la cuisine. Elles doivent aussi s'occuper de leurs enfants. Quelques-unes travaillent avec leur mari à la *zafra* » (Modesta, 45 ans, El Terrado, 04/04/2004). Elles peuvent aussi devenir domestiques ou employées de maison. Certaines tissent et vendent leur production. Il faut constater que lorsqu'elles partent à Santa Cruz, les femmes conservent leurs *polleras* et même souvent leurs chapeaux. Les familles partent avec leurs enfants ou seulement les plus petits, les autres restant à la communauté avec les grands-parents ou la famille proche. Les terradeños, comme tous les migrants, vivent sur leur lieu de travail et se rencontrent seulement lorsqu'ils vont faire leurs achats : « chacun vit là où il a son travail. Si l'un d'entre nous est malade, nous ne le savons pas. Nous sommes isolés les uns des autres » (Ibid).

2. 1. 3 – LES DIFFERENTES SOURCES DE REVENUS DES FAMILLES

L'agriculture et l'élevage procurent peu de ressources aux campesinos. Les revenus financiers proviennent principalement de l'émigration à Santa Cruz, et, dans une moindre mesure, du de la vente de produits non agricoles.

- LES REVENUS FINANCIERS

Jusqu'à 1983, les habitants d'El Terrado couvraient à peu près leurs besoins essentiels (alimentation, vêtements, scolarité) par leur agriculture et leur élevage. Mais la sécheresse causée par El Niño de 1982-1983 a rompu le fragile équilibre économique des habitants de la communauté, qui ne s'en sont jamais remis. L'effondrement des ressources a conduit une partie des familles à « s'exiler[35] » en ville à la recherche d'un travail pour palier cette difficulté supposée passagère à l'époque. Ainsi commencèrent les émigrations temporaires, parfois définitives.

Dans la communauté d'El Terrado, les femmes fabriquent, sur des métiers à tisser traditionnels, des *phullus* (couvertures), des *ponchos*, des *chuspas* (petits sacs à feuilles de coca), des *aguayos* ou *lliqllas* (pièces de tissus carrées, pour porter les charges et les enfants dans le dos et tenir chaud). Elles tissent principalement avec de la laine de mouton, en alternance avec de la laine synthétique. Cette tradition de tissage s'est transmise de génération en génération. L'activité textile véhicule des valeurs artistiques et culturelles propres à chaque groupe de population[36]. Mais les dessins, les motifs et les techniques sont simples car, dans ce domaine également, les connaissances ont été perdues.
Actuellement, le groupe des femmes fabrique des tissages, *mantas* (capes ou manteaux) *llijllas* ou *aguayos* (châles), des *chumpas* (pulls) ensuite vendus au marché, en ville, en Bolivie ou à l'étranger (Voir supra, troisième parte : *EL grupo de mujeres, le groupe des femmes*).

Pratique méconnue jusqu'en 2002, quelques campesinos cherchent aujourd'hui à gagner un peu d'argent en vendant de la nourriture et des boissons autour du terrain de football lors d'un match.

La vente de leurs produits agricoles permet aux paysans d'avoir quelques revenus saisonniers. Ils se rendent au marché de Vila Vila, aux foires locales et de Betanzos, Sucre et Potosí.
Les campesinos d'El Terrado n'ont pas, à l'exception de quelques familles, la nécessité d'acheter des produits agricoles.

Certains habitants ont une qualification et acquit une connaissance lors de leurs séjours à Santa Cruz (comme la maçonnerie, l'électricité, etc.). La communauté ou des membres ont parfois recourt à eux dans le cadre d'une construction et ils seront payés.
Manœuvre, le péon est un ouvrier agricole non qualifié rémunéré. Il est en général considéré comme une des personnes les plus pauvres de la communauté car possédant très peu de terres ou à court ponctuel d'argent. Il est dédommagé avec une partie de la récolte ou en argent. Les terradeños donnent ainsi la priorité à ceux qui en ont besoin.

35 - Selon le terme employé par les paysans : *exodo*.
36 - Pour plus d'informations, voir notamment : D'HARCOURT Raoul, 1962 ; GIRAULT Louis, 1969 ; GISBERT DE MESA Teresa, ARZE Silvia et CAJIAS M, 1987.

Peu d'argent arrive directement de l'extérieur dans la communauté, à l'exception des salaires des deux responsables de Solidaridad El Terrado (Voir supra, troisième partie : *Vers la construction d'une forme locale de développement,* Point 3. 1. *Le développement et ses acteurs*), et de la retraite d'un habitant ayant travaillé dans l'entreprise de chemin de fer.

- L'UTILISATION DE CES RESSOURCES

L'argent revêtant une double caractéristique et se répartit en deux catégories. L'argent provenant d'efforts physiques (émigration ou travaux agricoles) est réinvestit dans les maisons, les animaux, et autres nécessités familiales. L'argent venant de l'extérieur (du gouvernement ou de l'étranger) est plus facilement dépensé, sans compter.

A El Terrado, dès l'instant où un foyer possède de l'argent, il l'utilise rapidement. La notion d'économie et d'investissement est en effet inconnue : l'argent est toujours destiné à acquérir quelque chose de spécifique. Interrogé sur ce qu'ils feraient de l'argent s'ils en avaient, les campesinos à l'unanimité, achèteraient « le nécessaire » pour leurs maisons, leurs enfants, leurs animaux et leurs champs. Chacun affirme qu'il aiderait ses voisins et ceux dans le besoin. Une personne âgée dit qu'« il ne faut pas laisser perdre [l'argent], c'est pour le développement » (Valeriano, 55 ans, El Terrado, 16/04/2004).

Dans les années 1970, les terradeños revenaient de l'émigration temporaire à Santa Cruz avec un peu d'argent, mais aussi avec du sucre, du riz, une table ou un lit. L'émigration permit ainsi de transformer peu à peu le confort des maisons.
L'usage de l'argent perçu lors de l'émigration diffère en fonction du niveau de responsabilité de l'individu. Le responsable de famille investit son argent pour faire face à des nécessités vitales : achats d'outils, de semences, de vêtements, de matériels scolaires, de produits alimentaires variés pour diversifier l'alimentation. Les jeunes dépensent leurs économies à l'achat de bicyclettes, de vêtements, de chaussures à la dernière mode, de radios et de lecteurs de CD qui forment, la plupart du temps, des trophées décoratifs.

2. 1. 4 – L'ALIMENTATION ACTUELLE DES CAMPESINOS

La situation de sous-alimentation n'existe pas dans la communauté d'El Terrado, même si la nourriture n'est pas toujours équilibrée[37]. Le déficit alimentaire est habituel, au moment des soudures entre les saisons, et lorsque les récoltes n'ont pas été bonnes. En

37 - Concernant l'alimentation en Bolivie, on se réfèrera notamment : FRANQUEVILLE André, 2000, *La Bolivie, d'un pillage à l'autre*, Chapitre IV, 131- 163 pp. ; et AGUILAR F. Martín, VILCHES T. Ruth, 2002, *Terrazas agrícolas. Una estrategia cultural y tecnológica de desarrollo rural andino*, Chapitre 4, 121-162 pp.

dehors de ces cas, les paysans parviennent globalement à assurer l'alimentation de leur famille.
L'infirmière, les médecins de Vila Vila et le pédiatre français qui a résidé sur place, s'accordent pour dire que cette alimentation est imparfaite pour garantir une « bonne santé ». En effet, les fruits, les verdures[38] (laitue, chou) et les légumes (carottes), le lait et la viande ne font pas partie de la nourriture quotidienne et représentent des quantités négligeables. Les animaux de basse-cour (poules, ...) sont fréquemment vendus, compte tenu de leur valeur monétaire, ou consommés les jours de fête (Noël tout particulièrement). C'est évidemment dans les familles les plus pauvres que sont observés les seuls cas (six au total d'après les infirmiers) de dénutrition.

- LE CONTEXTE ALIMENTAIRE D'EL TERRADO

La détérioration de l'agriculture paysanne dans l'ensemble des Andes, tout au long de ces vingt dernières années, a augmenté la dépendance alimentaire des individus vis-à-vis de l'importation d'aliments, et a aussi modifié les habitudes de consommation (CIP, CIAT, PNUMA, 1995). La communauté d'El Terrado n'échappe pas à cette situation. L'arrivée de nouveaux produits alimentaires ne répond en général pas à un besoin, mais crée ce besoin qui devient rapidement une nécessité. De nombreux aliments, intégrés dans la nourriture quotidienne, proviennent des centres urbains proches (Betanzos, Potosí et Sucre). Pour les terradeños, il s'agit notamment du riz, des pâtes, du sucre, de l'huile, de la farine blanche, de la margarine, de la confiture, du yaourt, des céréales, de la sauce tomate, des biscuits et des boissons (sachets en poudre). Certains de ces produits sont consommés de manière récurrente, et d'autres tout à fait occasionnellement.
Le principal marché à proximité d'El Terrado est celui de Vila Vila. Sur ce marché, les produits venant de l'extérieur devancent maintenant les produits traditionnels. Les terradeños observent que depuis le début de la pratique de l'émigration temporaire, leur consommation alimentaire ne concerne plus seulement la production locale d'aliments, mais qu'ils achètent d'autres produits tels que l'huile ou la coca. Les pâtes industrielles, le riz, le sucre, l'huile, et les haricots rouges font désormais partie du repas quotidien, notamment par leur facilité de préparation et leur rapidité de cuisson. A titre de curiosité, les terradeños achètent en de très rares occasions du thon en boîte ou des sardines à la sauce tomate (les seules qui existent) au marché.

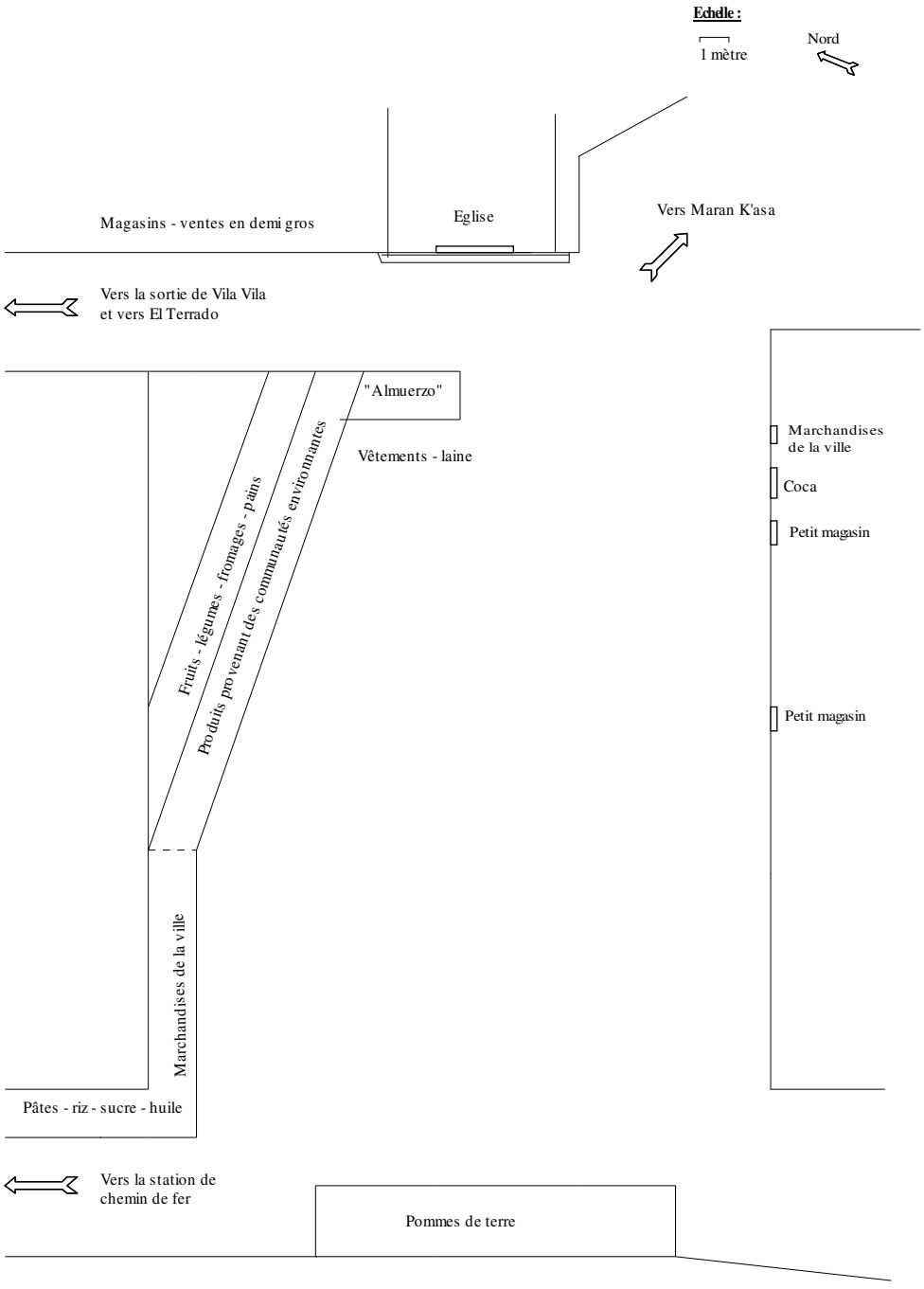
A côté des produits citadins, on trouve des oignons, des carottes, des piments forts, des tomates (souvent en mauvais état), des choux pommés et des salades. Quant aux fruits, les bananes (mûres et écrasées) et les mangues sont présentes. Du fait de son prix bas, la banane est maintenant totalement intégrée à la consommation traditionnelle. Comme produit lacté, seul le lait en poudre est accessible au pouvoir d'achat des campesinos. Enfin, un aspect potentiellement néfaste de l'alimentation, et en augmentation constante, est la forte consommation de sucre sous toutes ses formes : bonbons, biscuits, boissons gazeuses, *chupas*, sucre blanc ajouté aux boissons, yaourts

38 - « Se dit des plantes potagères dont on mange les feuilles » (Le Littré).

chimiques dans un berlingot en plastique, (Coca-Cola et autres sodas chimiques, barres chocolatées, gélatine, Maggi), etc. Ces produits se trouvent sans aucune difficulté et jouissent souvent d'une très forte publicité, ajoutée à celle qui est faite par les migrants à leur retour. Ces nouveaux modèles de consommation alimentaire coûtent cher et apportent peu de nutriments[39]. Ils supplantent malgré tout peu à peu l'ancien modèle à base de quinoa et de lupin.

☞ *Voir le schéma de l'emplacement des produits au marché de Vila Vila*

Schéma du marché dominical de Vila Vila



39 - Nutriments : Eléments chimiques (azote, phosphore, potasium) qui concourent à la nutrition humaine et des végétaux.

- LE MODELE ALIMENTAIRE DES HABITANTS DE LA COMMUNAUTE

Les femmes cuisinent, soit sur un feu de bois dans un coin de la cour, soit sur un réchaud à gaz, récemment introduit et considéré comme un élément de modernité.
Les aliments nécessitant une préparation ou une cuisson longues (pomme de terre, fèves, petits pois, *chicha*…) et la nourriture traditionnelle et locale, sont cuisinés sur le feu, alors que les aliments nouveaux à cuisson plus rapide (pâtes, riz, etc.) sont préparés sur le réchaud à gaz. Le prix d'une bonbonne de gaz[40], très élevé pour les campesinos, pourrait expliquer cette stratégie, à moins que les traditions culinaires soient plus fortes.

L'alimentation est directement déterminée par la relation avec le cycle agricole, s'étalant de deux à quatre mois. Trois étapes rythment ce cycle de production : les semailles, la croissance et les récoltes. Ces moments sont décisifs pour l'obtention d'aliments (Aguilar, 2002 : 139).
Si le type de nourriture préparé évolue au fil des saisons, la période de Pâques marque ce changement. Ainsi, deux variétés de nourritures se succèdent : « celle qui est verte et qui vient du champ, et celle qui est séchée durant les mois suivant la récolte » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 05/01/2004).

L'époque à partir de laquelle commencent les premières récoltes, marque le changement vers une consommation alimentaire diversifiée qui se prolonge jusqu'au mois de juin. A chaque repas durant les mois d'avril-mai-juin, se retrouvent invariablement le *choclo* (épis de maïs frais) et les premières pommes de terre : les « *papa watya* ». La *watya* est une technique de cuisson à l'étouffée des tubercules. Tout juste sorties de terre, elles sont cuites dans un four fait de mottes de terre très sèche dans lequel a été allumé un feu. Les pommes de terre sont déposées sur les mottes brûlantes et cuisent une quarantaine de minutes. Habituellement durant les mois d'avril et mai, les campesinos préparent le *charqui* ou *charque*, viande séchée (de porc, de mouton ou de boeuf) découpée en fines lamelles et sans os (*chalona* avec des os). Ces pièces de viandes sont étendues durant la journée, au soleil, jusqu'à ce qu'elles soient sèches et dures. Plus tard dans l'année, ce sont le maïs et les petits pois secs, les pommes de terre et les fèves sèches qui seront consommées. La saison des semailles se caractérise par une alimentation dominée par les céréales, les tubercules et les légumineuses.

La base de l'alimentation des habitants de la communauté se compose essentiellement de pommes de terre, de maïs, de blé, de fèves, de petits pois et d'oignons. Sporadiquement, les *campesinos* consomment des légumes, du lait et de la viande, en particulier de chèvre et de cochon. Chaque famille ayant des poules, les habitants consomment des œufs tous les deux ou trois jours environ. Le maïs se consomme de très nombreuses façons : en épi frais (*choclo*), en grains grillés (*tostado*), en grains concassés (*chuchuca*), en farine… De nombreuses « verdures » autochtones sont encore consommées (cresson, *paico*, *lengua*

40 - Une bonbonne de gaz s'achète cent boliviens (15 Euros) et s'échange ensuite vide pour vingt boliviens (3 Euros).

de vaca, *bledo…*), mais sont petit à petit délaissées. Cependant, enfants et adultes croquent toujours les juteuses et sucrées *wirus*, les tiges de maïs fraîchement coupées. La préparation du lupin (*tarwi*) demande beaucoup de temps : une fois récolté, il est mis dans un sac en tissu et déposé dans le courant d'une rivière pour en retirer les toxines. Ce lavage nécessite plusieurs jours avant la possibilité de cuire les grains. A l'inverse, la consommation de pain s'est généralisée dans les familles. Les femmes le fabriquent dans leur four.

D'ordinaire, le petit déjeuner se prend vers 6 ou 7 heures le matin. Premier repas de la journée, il est constitué de plusieurs tasses de thé ou de café très sucré, d'un pain de blé avec de la margarine ou de la confiture, ou de pommes de terre bouillies avec parfois du fromage de chèvre ou du maïs grillé pour les plus démunis.

L'*almuerzo*, le repas du milieu de journée, entre 12 et 14 heures, est le repas principal en termes de quantité alimentaire cuisinée et consommée. En fonction des saisons, les membres de la famille, les parents et les enfants, se réunissent pour manger autour de la table. En effet, durant la période agricole, le père part souvent tôt au champ avec son déjeuner, et ne reviendra que pour le repas du soir. La mère doit aussi parfois s'absenter la journée pour aller faire paître les animaux. Dans ce cas, elle prépare le repas à l'aube. Lorsque les familles vivent à plus d'une demi-heure de marche de leur champ, elles emportent le repas, ou bien un membre de la famille resté au domicile prépare le déjeuner qu'il apportera, ou que l'un des enfants viendra chercher.
Ce repas se compose d'une soupe et d'un *segundo*, un plat de résistance.
La soupe, consommée en très grande quantité, est constituée de pommes de terre, de riz, de fenouil, de navets, de fèves ou de petits pois et parfois d'un morceau de viande. Il en existe quatre sortes : le *caldo* qui est un bouillon, la *lawa* qui est une épaisse soupe de maïs et de pommes de terre ou de blé, le *chupe*, avec un morceau de viande, enfin le *ch'aque*, soupe épaisse avec des céréales bouillies avec des morceaux de pommes de terre. Les campesinos en consomment volontiers une seconde fois dans un grand bol de terre cuite (500 grammes).
Le second plat, le *segundo*, est composé de féculents, de riz ou de pommes de terre avec du piment, de l'ail et un œuf frit. De nombreux aliments sont cuits dans l'huile de tournesol, et traditionnellement cuisinés avec une sauce piquante, à base de piment ou *rocoto*, communément appelé *ají*. A ce *segundo,* les femmes ajoutent une salade de tomates ou de choux pommés ou une laitue, accompagnée d'ail, de persil et d'oignons crus avec leur tige verte.
Certaines familles terminent ce repas avec un fruit et/ou un *mate* très sucré, (infusion de plante : anis, muña, verveine, menthe, camomille).

Le soir, la *cena*, réunit l'ensemble de la famille vers 19 heures.
Le dîner est préparé sur le même modèle que le déjeuner. En effet, à El Terrado, les femmes cuisinent souvent en même temps pour les repas du midi et du soir. Ainsi, le dîner se compose d'une soupe et des restes du repas du midi, à quoi la mère de famille ajoute un *choclo*, des pommes de terre ou du riz. Cependant fréquemment, il se réduit soit à une soupe, soit à un plat de résistance, car les terradeños mangent moins le soir.

Dans la journée, les habitants prennent parfois un encas composé d'un *mate* et de *pito,* farine d'une céréale grillée puis moulue, comme par exemple du quinoa ou du blé à laquelle on ajoute de l'eau. Parfois, c'est même de l'oignon qui est grillé.

L'eau de boisson vient des puits, des sources ou du réservoir du centre de la communauté. Elle est stockée dans des bidons de produits chimiques réutilisés (lavés) et des bouteilles en plastiques. L'eau des puits et des sources a un goût, un *sabor*, que certains habitants ne veulent pas perdre en la faisant bouillir.

2. 1. 5 – LA SITUATION SANITAIRE DES CAMPESINOS DE LA COMMUNAUTE

A El Terrado, comme dans toute la Bolivie andine, l'administration sanitaire reste problématique, tout particulièrement dans les régions éloignées des centres urbains, sans services médicaux et sans hôpitaux. Globalement, seulement 65 % de la population bolivienne a accès à des soins médicaux « de qualité ». Le pays enregistre un des taux de mortalité infantile (6,4 % en 2000) les plus élevés en Amérique du Sud (INE 1995).

- LES INFRASTRUCTURES ET LE PERSONNEL DE SANTE DANS LA REGION

Depuis peu, cependant des efforts sont faits pour former du personnel soignant à l'intérieur des communautés (les *trabajadores populares de salud*) afin qu'ils puissent pratiquer les soins médicaux de base en milieu rural.

En ce qui concerne El Terrado, dans la région de Potobamba, le seul poste de santé (la *Posta de Salud*) important se trouve à Vila Vila et fonctionne efficacement depuis peu de temps. Un ou plusieurs médecins et/ou infirmiers travaillent de façon habituelle à la *Posta de Salud*. Durant un an, en 2002-2003, une étudiante infirmière à Potosí a même fait son stage de fin d'étude à El Terrado.
Le poste de santé se trouve toutefois à quarante minutes de marche d'El Terrado.

Si nécessaire, les malades sont envoyés à Sucre où un accueil spécifique leur est réservé. En 2004, le pédiatre de l'Association Solidaridad El Terrado a mis en place tant à Sucre qu'à Potosi, un relais de personnes compétentes (médecins et infirmières), parlant quechua et guidant les campesinos dans leurs démarches à suivre en ville. Afin de pouvoir consulter un spécialiste à Sucre ou Potosí, le malade doit obligatoirement passer à la *Posta* de Vila Vila où le médecin ou l'infirmière rédige une lettre présentant leur diagnostic et indique le lieu où le malade doit se rendre.
Par manque d'habitude (le fonctionnement de la *Posta* est récent) et en raison de leurs moyens économiques restreints, les *campesinos* ne se rendent pas à *La Posta* aussi souvent qu'ils le devraient. La population n'accorde pas totalement son crédit à des médecins venant de la ville, hautains, peu motivés et restant en général un an au maximum. Certaines personnes ne vont pas à la *Posta* simplement par crainte et par

honte. Le barrage de la langue, ne pas pouvoir s'expliquer aisément et précisément, la peur de ne pas être compris et de souffrir plus par la suite, ainsi que le manque d'argent pour acheter le médicament indispensable, freinent les malades.
Par ailleurs, les terradeños continuent à avoir confiance en la médecine traditionnelle à base d'herbes, pratiquée par le *curandero* (*jampiri* ou *yatiri*, médecin-sorcier, celui qui soigne, par dérivation du verbe quechua *yachay*, savoir).

El Terrado a décidé de construire son poste de santé, la *Jampina wasi*, achevé en décembre 2002. Mais il faut maintenant le doter de médicaments. Le fonctionnement prévu est simple : une ou deux personnes ne participent pas à l'émigration saisonnière et, vivant à proximité, suivent une formation de base. Elles deviennent responsables de la maison de santé et sont chargées de donner ou de vendre les médicaments nécessaires. Les médecins de Vila Vila « en tournée » y convoquent la population pour effectuer les vaccins.

- LES MALADIES A EL TERRADO

Dans la communauté d'El Terrado, les maladies ordinairement rencontrées sont des atteintes de vésicule, des douleurs d'estomac, des toux, des refroidissements et des diarrhées (émission trop fréquente de selles trop liquides). Les personnes âgées souffrent souvent d'arthrite et de rhumatismes. Quelques habitants ont un goître : l'achat de sel iodé s'avérant trop onéreux (un kilogramme coûtant pourtant cinquante centimes de boliviens (moins de dix centimes d'euros)), ils consomment le sel destiné à leurs animaux. Moins fréquemment, des habitants souffrent de dysenterie (maladie infectieuse caractérisée par une inflammation ulcéreuse du côlon, donnant lieu à une diarrhée faite de selles muco-sanglantes fréquentes) et de tuberculose.
La fièvre jaune est apparue à la fin des années 1980, importée des basses terres amazoniennes de Santa Cruz. En novembre 2002, la crainte d'une épidémie de fièvre jaune, a décidé les autorités sanitaires de Sucre et de Potosí à vacciner l'ensemble de la population. Les habitants de la communauté d'El Terrado se sont, en général, tranquillement soumis à la piqûre. Signalons toutefois que si l'acte a été noté sur le cahier de la *Jampina wasi* et le carnet individuel de santé, elle n'empêchera pas une éventuelle nouvelle vaccination l'année suivante : le manque de suivi des pratiques et la perte des papiers expliquent ce type de situation.

La maladie de Chagas[41] est la plus courante à El Terrado. Le Nouveau Larousse Médical de 1993 donne de cette maladie la définition suivante : « Maladie parasitaire, observée en Amérique Centrale et en Amérique du Sud, due à un flagellé vivant dans le sang, *Trypanosoma cruzi*, et transmise à l'homme par les déjections infectantes de triatomes (punaise, *trypanosomiase américaine)*. Le parasite pénètre activement chez l'homme par voie muqueuse (conjonctive) ou cutanée ». Le parasite vecteur de la maladie, plus communément appelée V*inchuca*, vit dans les fissures des murs d'adobe et dans les toits de chaume. La maladie se transmet aux humains et aux animaux. Au moment de la piqûre,

41 - Du nom du scientifique brésilien Carlos Ribeiro Justiniano da Chagas (1879-1934).

la V*inchuca* dépose ses excréments contenant le parasite, qui pénètre[42] dans la plaie causée par les démangeaisons lorsque l'homme se grattera. « La phase chronique apparaît après dix à vingt ans d'infection "silencieuse". Des lésions irréversibles peuvent toucher le cœur, l'œsophage, le colon, et le système nerveux périphérique (…) » (Ibid). Le diagnostic se fait par recherche du parasite dans le sang. En Bolivie, les *Vinchucas* sont présentent dans soixante pour cent du territoire situé entre 3 000 et 3 500 mètres d'altitude, où vit une population d'environ 3,7 millions habitants dont environ 1,8 million sont infectés[43]. Il n'existe pas de vaccin ou de médicament véritablement efficace sauf au tout début de la maladie.

Il semble bien que plus de la moitié des habitants de la communauté d'El Terrado soit concernée par cette maladie de Chagas. Le réseau de promoteurs de santé a été formé plus particulièrement pour faire face au mal de Chagas. Un premier traitement insecticide, *fumigación*, a été réalisé dans la zone de Potobamba en juin 2001. Ce procédé consiste à passer dans toutes les maisons, occupées et inoccupées, et d'y pulvériser à l'intérieur et à l'extérieur, un insecticide détruisant la *Vinchuca* et son lieu de vie pour une durée de cinq ans. Ce traitement n'est efficace que si l'ensemble des maisons de la zone subit la pulvérisation en un minimum de temps. Les poulaillers sont parallèlement détruits car ils constituent le lieu de prolifération préféré de l'insecte. Le coût de la fumigation constitue la difficulté majeure, ce qui explique le délai d'attente par El Terrado et toute la région.
Dans l'intervalle, le pédiatre de l'association Solidaridad El Terrado a commencé à obtenir quelques fonds afin d'aider les habitants à installer des *tumbados* (Voir supra, seconde partie : *L'organisation sociale et politique de la communauté confrontée au développement et à la migration de ses membres*, Point 2. 2. 2) dans leurs maisons pour protéger les familles de cet insecte. Cette amélioration de l'habitat a tout doucement pris de l'ampleur et de la force.

La consommation d'eau non potable (de très nombreuses bactéries) entraîne souvent des dégradations de la santé. Certains enfants jusqu'à cinq ou six ans ont un ventre complètement parasité et les diarrhées sont un véritable problème.
Une méthode dénommée SODIS[44] (*Solar Water Disinfection*) est largement diffusée dans les campagnes d'Amérique du Sud. Selon cette technique, l'eau des puits, des rivières ou des lacs est désinfectée en milieu anaérobie grâce aux rayons ultraviolets du soleil. Les bouteilles de plastique transparent sont remplies et exposées au soleil sur un toit de tôle pendant un minimum de six heures. Des institutions internationales, des organismes et universités ont approuvé le bien fondé de cette méthode. Mais, à long terme, l'ingestion de particules de plastique provenant de la décomposition des bouteilles sous les effets des ultraviolets, ne sont-elles pas nocives pour la

42 - Les trypanosomes peuvent aussi entrer dans l'organisme par les yeux, le nez ou la bouche.
43 - www.obswww.unige.ch
44 - Pour plus d'information sur cette méthode SODIS, on consultera :
http : //www.sodis.ch/French/index_f.htm
http : //www.netwasgroup.com/newsletter/articles/2002/05/16
http : //www.fundacionsodis.org/

population[45] ? Dans l'immédiat, les diarrhées et les dysenteries sont effectivement évitées.
Mai, juin, juillet sont les mois où les enfants s'affaiblissent et où ils sont les plus mal nourris. Ils mettent longtemps à récupérer. Les mamans et l'infirmière expliquent que le *choclo* provoque des diarrhées, et que le vent et le froid les fatiguent.

La médecine traditionnelle joue un rôle non négligeable dans de nombreux cas. Pratiquée par les *curanderos,* elle est un savoir et une pratique culturelle. Cette médecine explique une grande partie des maladies par des déséquilibres survenant dans la vie individuelle et sociale du malade (le *susto*[46], etc.), et dans d'autres cas par un contact fortuit avec des phénomènes naturels ou surnaturels (le vent, les sources, l'arc-en-ciel, etc.), ou par la réaction ou la punition des êtres surnaturels (la *Pachamama* notamment). Les pratiques curatives concernant les maladies les plus bénignes se font avec des infusions d'herbes, des massages, de la magie, des diètes, des frictions, etc. La population fait appel tant à la médecine traditionnelle qu'à la médecine dite « moderne » ou « urbaine ». Les terradeños font appel au *curandero* vivant dans une communauté proche, à Maran k'hasa. Lorsqu'il se déplace, il se fait rémunérer en nourriture ou en produits agricoles.

45 - Communication personnelle de Catherine Clamart, chimiste.
46 - Le *susto*, « le célèbre symptôme de l'effroi qui provoque la perte de l'âme » (Vericourt, 2000, 163), est provoqué lorsque l'on marche sur la cime d'une montagne, dans lieu désertique, dans un cimetière ou à une heure avancée de la nuit. Tout contact avec un tout autre espace lié à l'infra monde.

2. 2 – L'ORGANISATION SPATIALE DU TERRITOIRE

2. 2. 1 – LE MAILLAGE DE LA REGION D'EL TERRADO

El Terrado se situe au croisement de deux chemins principaux : le *Camino Real* et le chemin en direction de Maran K'asa.
☞ *Carte °6 : Schéma de la communauté d'El Terrado.*

Le *Camino Real* traverse la communauté selon une direction Sud-Nord. Ce chemin carrossable relie Potosí et Sucre : « Un chemin qui était utilisé, même sans objectif économique, était celui de Potosí-La Plata (Sucre), de trafic intense par les étroites relations qui existaient entre la capitale de la Real Audencia de Charcas et l'opulente Villa Imperial ; le parcours était d'à peine 34 leguas (170 kilomètres), passant par des villages actifs comme Villa Bartolo (Betanzos), Otuyo, Llantta Apacheta (Millares), le Fleuve Pilcomayo, Yotala et La Plata : le voyage durait jusqu'à cinq jours, inclus les jours de repos » (Tapia, 1992 : 172).
☞ *Carte n°4 : Carte de la Province de Cornelio Saavedra.*

Le chemin de Maran K'asa part du centre de la communauté, à côté de l'ancienne maison d'hacienda, en direction de l'Est, et est carrossable jusqu'à la *huerta*. Il se rétrécit ensuite tout en restant un chemin important.

Les chemins principaux sont larges de trois à quatre mètres selon les endroits. Lorsqu'ils sont bordés de champs, on observe des murets de pierres couverts de lichens, hauts de presque un mètre et large de cinquante centimètres : c'est le cas pour les chemins El Terrado-Vila Vila et El Terrado-Villca Pujyu.
☞ *Photographies, planche n°7 : Les chemins sillonnant la communauté.*

Une fois par an, les habitants font une *minga*, un travail communautaire (Voir infra, seconde partie : *L'agriculture et l'élevage : des activités économiques essentiels dans la communauté*) pour remettre en état des chemins : ils sont habituellement très abîmés durant toute la durée de la saison des pluies. Le gazoduc traversant la communauté du Sud au Nord doit être surveillé et atteint dans les plus brefs délais en cas d'urgence. Lorsque les chemins deviennent difficilement praticables à la fin de la période des pluies, l'entreprise de gaz les remet en état : une machine vient les élargir, les égaliser et les terrasser[47].

47 - Travaux destinés à modifier la forme du sol afin de l'aplanir.

2. 2. 2 – LES HABITATS ET LES CONSTRUCTIONS DES TERRADEÑOS

Dans la communauté d'El Terrado, l'habitat répond à des contraintes topographiques afin de mettre à profit le moindre espace disponible. Les campesinos ont construit leurs maisons sur des parcelles non agricoles ou en bordure de champs, sur un emplacement rocailleux, en pente ou érodé. Elles sont habituellement regroupées par deux, quatre ou six[48].

A l'époque de l'exploitation de l'hacienda, les paysans habitaient loin de ce qui constitue maintenant le centre de la communauté. La réforme agraire de 1953 n'a pas modifié la localisation des maisons, mais elle a attribué à ses habitants des titres de propriété.
C'est en 1999, lorsque les campesinos d'El Terrado ont la confirmation que l'électricité arriverait jusqu'au centre de la communauté qu'ils se regroupent le long du chemin principal[49], à proximité des nouveaux poteaux électriques. La plupart des habitants décident de s'éloigner de leurs terres pour bénéficier de l'électricité, alors que quelques-uns, les plus âgés particulièrement, ne l'ont pas souhaité. Les habitants vivant incontestablement loin ont préféré rester proches de leurs champs.

Il est ainsi possible de différencier deux types de maisons : l'habitat ancien et l'habitat récent. Quel que soit le type de maisons, les services de base, à part l'électricité, sont inexistants (eau, tout à l'égout, toilettes). Un habitant parle d'El Terrado en ces termes : « Depuis que j'ai grandi, l'aspect de la communauté a beaucoup changé. Petit, il n'y avait pas de maisons ici [dans le centre], il n'y avait que l'hacienda et la chapelle. Aujourd'hui, il y a des maisons et la lumière, et peut-être qu'un jour nous aurons l'eau » (Simon, 35 ans, El Terrado, 26/12/2002).

- LA MAISON DES CAMPESINOS

Depuis cinq décennies, les campesinos cherchent à améliorer leur bien-être en modernisant leurs maisons. Ils ont par exemple délaissé l'*ichu* (graminée d'altitude) des toits pour le remplacer par la tuile puis la tôle. Ils ont également empierré l'intérieur de leurs habitations.
☞ *Plan n°1 : Plans des maisons*

Les maisons, de formes carrées ou rectangulaires, ont presque toutes des soubassements en grès rouge ou rose. Les habitants produisent localement leurs matériaux : briques en adobe, pierres taillées et tuiles. Il existe différents types de terre pour la fabrication des adobes, déterminant la couleur et la qualité des briques, et

48 - A l'époque pré-hispanique, les habitants de la communauté d'El Terrado vivaient sur l'ensemble du territoire, soit éloignés les uns des autres de quelques kilomètres et jusqu'à deux heures de marche maximum, soit regroupés en petits hameaux. La localisation de l'habitat se faisait principalement en fonction de la proximité d'un point d'eau et du lopin de terre des campesinos (Sherbondy, 1982 ; Troll, 1987 ; Gade, 1999 ; Peigne, 1992).
49 - Les terrains bordant le *Camino Real* appartenaient toujours à la propriétaire de l'hacienda, Doña Beatriz Carasco Roso. Pour s'installer et construire leurs maisons, les campesinos ont d'abord dû acheter ces terrains à leur propriétaire.

donc la solidité de la maison. Les briques d'adobe sont ensuite posées au-dessus des murs de grès. Les habitants qui le peuvent, recouvrent les murs extérieurs de ciment afin de les protéger.
Les murs des maisons ont de quarante à cinquante centimètres d'épaisseur et sont d'une hauteur approximative de trois mètres pour les maisons sans étage. La dénivellation du terrain entre un côté et l'autre de la maison, peut atteindre un mètre car les maisons sont souvent construites dans une pente.

En général, les maisons ont trois pièces, en dehors de la cuisine, d'une quinzaine de mètres carrés chacune : deux chambres et une pièce servant d'entrepôt, notamment pour le bois de feu. S'il y a plus de trois pièces, les pièces supplémentaires sont utilisées comme chambres ou comme réserves de nourriture, d'entrepôt de tous les outils et ustensiles nécessaires à la vie de tous les jours. Les plus grandes maisons sont composées de plusieurs parties : deux petits édifices l'une face à l'autre ou formant un « L ».

A l'intérieur des habitations vides de meubles, un fil de fer ou une corde traverse de bout en bout la pièce principale. Dessus, s'entassent les vêtements les uns sur les autres. Sur une étagère sont déposés les *phullus* (couvertures), les *aguayos* et les *llikllas* (pièces de tissus carrées). La famille dort dans la même pièce, de cinq mètres sur trois dans la plupart des cas, et en saison des pluies, le métier à tisser y est installé. Parfois les parents ont leur propre chambre. A l'intérieur, le toit est à deux mètres du sol, dissimulé par un *tumbadillo* ou *tumbado* (Voir infra, seconde partie : *Les particularismes de la population d'El Terrado*, Point 2. 1. 5 *La situation sanitaire des campesinos de la communauté*). Cette pièce en nylon tissée doit être tendue sous le toit des maisons, clouée de manière à ce qu'aucun interstice n'apparaisse, plâtré tout autour pour assurer l'étanchéité entre la charpente et la maison. Aux murs passés à la chaux, sont fichés de nombreux clous ou bouts de bois auxquels les propriétaires accrochent tout : fronde, *ch'uspa* (petit sac de feuilles de coca), ustensiles divers, clés, cordes (de cuir ou de pneus), instruments de filage et tissage. Dans un coin, sur une table sont posés une bougie, une lampe tempête de fabrication locale, un ou deux stylos avec un cahier, des papiers, une radio. Le sol des pièces est surélevé d'environ soixante dix centimètres par rapport à l'extérieur. Il est en terre battue, en briques cuites ou crues, en pierre et parfois en ciment pour les nouvelles maisons. Quatre grosses pierres forment les marches d'accès à l'extérieur.
Les maisons sont séparées de l'extérieur par un mur en adobe ou en pierres s'élevant à un ou deux mètres du sol. Parfois des briques sont posées au-dessus, en quinconce ou en « V », et recouvertes de *paja* (paille) maintenue par des pierres. La porte d'entrée est en général de tôle.

Les fenêtres, une ou deux par pièce, de cinquante centimètres sur cinquante, sont obstruées par des pierres, des adobes ou du plastique, permettant à la lumière d'entrer mais protégeant des grands vents. Alors que les ouvertures des maisons anciennes et sans étage sont petites et en hauteur, les fenêtres des maisons récentes ou avec un

étage sont plus grandes, situées au rez-de-chaussée à environ un mètre trente ou quarante du sol.
Quant aux portes, elles sont d'un mètre soixante de haut et ne dépassent jamais un mètre soixante quinze. Elles sont en bois et ont été achetées à Sucre ou Betanzos. D'autres sont faites de planches et tiennent comme elles peuvent.
Les maisons construites récemment possèdent un étage, voire même pour certaines un balcon ou une terrasse. Ce premier étage est construit avec des poutres transversales, des bambous et des planches. On se rend à l'étage supérieur toujours par l'extérieur. C'est la seule manière d'avoir un étage solide, sans ouverture intérieure posant un problème de structure. Si le rez-de-chaussée peut être considéré comme public, l'étage, lui, reste strictement privé.

Une paire de corne de bœufs ou une croix sont déposées sur le faîtage des anciennes maisons. Les toits de chaume ou de tuiles tendent à disparaître de plus en plus souvent remplacés par la tôle ondulée. Terriblement bruyante lorsqu'il pleut, la tôle est indispensable pour recueillir l'eau grâce à une gouttière et interdit à toutes sortes d'animaux de se loger dans la paille. C'est également pour cela que ces nouveaux toits n'ont qu'une seule pente alors que les toits de tuiles ou de chaume en avaient deux. De plus, aucune maison ne possède d'avant-toit à cause des vents parfois d'une très grande violence. Souvent, un muret de pierres au pied du mur de la maison supporte des bassines qui permettent de récupérer l'eau.

On trouve parfois dans la cour un espace clos abrité par des branchages. Il permet de protéger du soleil et de la pluie une petite « cuisine » extérieure et parfois le métier à tisser. Cette cuisine se compose d'un foyer, d'un tas de branchages pour le feu, d'une meule et sa pierre, et de quelques pierres servant de sièges. Les bidons d'eau en plastique sont alignés le long d'un mur. Les ustensiles de cuisine, réduits au minimum, sont suffisants pour la préparation d'une alimentation peu variée. Dans cet espace, il y a chiens, chats, poules, pommes de terre, maïs séchant, et, suspendues à un fil les lanières de *charqui* (viande séchée). Un peu à l'écart de la maison, les familles possèdent un four : une construction carrée en pierres jusqu'à environ un mètre du sol, surmontée d'une structure arrondie en adobe. Une ouverture se trouve à l'avant, fermée par une petite porte métallique rectangulaire de cinquante centimètres de largeur et de hauteur.

Toutes les cours des maisons possèdent leur jardinet de quelques mètres carrés, particulièrement soigné, et surnommé la *Pachamama*, la *Madre Tierra* en espagnol, la Terre Mère. Clos afin que personne ne le piétine, c'est un espace sacré de la maison. Les habitants y cultivent quelques plants des principales cultures de la région et des fleurs, cherchant à le rendre le plus beau possible. Ainsi, disent les habitants, la *Pachamama* est contente et protège la maison et ses habitants.
A chaque construction de nouvelle maison, un rite doit être respecté : il faut demander à la *Pachamama* l'autorisation de construire. Pour cela, il faut brûler de la *k'oa*[50] et une chèvre est tuée à l'endroit de la future maison (Voir supra, seconde partie : *Le cycle des fêtes à El Terrado*, et *La confrontation entre les relations des terradeños avec leur*

50 - Plante résineuse aromatique, et par extension, les offrandes dont elle est un ingrédient.

espace et les éléments extérieurs). Certaines parties du corps de l'animal sont enterrées sur le lieu du sacrifice, dans une jarre que l'on recouvre d'une pierre plate, avec un interstice laissant passer l'air et les sons. C'est à cet endroit que les habitants font leur jardinet.

En 2004, seules cinq maisons possèdent des latrines dans la communauté[51]. Les autres habitants réalisent leurs besoins « *a campo abierto* », c'est-à-dire dehors.

Les enclos (corrals) des animaux se trouvent à l'extérieur, mais à proximité de la maison afin de pouvoir les surveiller durant la nuit. Ils sont construits en pierres empilées les unes sur les autres sans être ajustées et sont de formes arrondies.

- LES CONSTRUCTIONS DE PRESTIGE : L'HACIENDA, LA CHAPELLE, LE *TAMBO WASI*

Doña Beatriz, l'ancienne propriétaire de l'hacienda d'El Terrado, a donné à la communauté le *Tambo* (en 1992) et l'hacienda (en 1998), en échange de leur entretien. Elle a toutefois gardé le jardin (*la huerta*), localisé sur les meilleures terres, les mieux placées, car situées en dessous de la source la plus abondante de la communauté, qui lui appartient.
Disposant de la maison de l'hacienda, les campesinos en ont détruit une partie en 1999 afin de construire les *Talleres*, les ateliers : un pour les enfants et un autre pour les femmes. Une seconde partie a été détruite en 2001 pour construire une infirmerie (*Jampina wasi*) et un grand atelier pour les enfants.
La maison de l'hacienda a été conservée jusqu'en 2003, année où la dernière partie a été détruite pour laisser place à la construction de la *Casa comunal* (maison communale).
La *Casa comunal* et la chapelle (la *capilla* ou *templo*) constituent aujourd'hui le centre de la communauté, le lieu de toutes les réunions, de toutes les activités, des ateliers et des fêtes.
☞ *Photographies, planche n°9 : L'hacienda et la nouvelle Casa comunal.*
☞ *Plan n°2 : Plan de la Casa comunal*

L'hacienda[52]

Construite de la même manière que les maisons de la communauté, l'hacienda était un ensemble disposé en carré de vingt trois mètres de côté avec un patio de terre, de treize mètres sur seize.
Les poutres des toits étaient composées de troncs d'eucalyptus sur lesquels étaient posés des baguettes de bambous groupées par deux ou trois, de manière à constituer une trame, recouverte d'une épaisse couche d'*ichu*. Les tuiles arrondies étaient déposées sur cet ensemble. Du ciment ou de l'adobe permettait de les maintenir et de combler les interstices. Dans toutes les pièces avaient été disposées des *tumbados*. Les murs

51 - Il y a également trois latrines, totalement ignorées, dans la huerta, celle-ci étant interdite aux habitants car propriété de Doña Beatriz.
52 - La description de l'hacienda ne concerne donc que les restes observés entre 2001 et le début de l'année 2003.

avaient été lissés d'une couche d'adobe. Le sol se composait de dalles de pierres, de briques cuites et de briques d'adobe. Dans l'une des pièces, il y avait encore des étagères et une cheminée. Les murs portaient des traces de tapisserie et de peinture.
Jusqu'en 2004, une pièce de vingt quatre mètres carrés était mise à disposition de l'Association Solidaridad dont les responsables venaient régulièrement à El Terrado. Aujourd'hui, cette pièce est tout ce qui reste de l'hacienda. Aménagée d'une table, de deux lits et d'un coin cuisine, elle permet d'accueillir des personnes venant passer quelques jours dans la communauté. Cependant, le toit prenant l'eau de partout, la pièce est souvent inondée ce qui la rend particulièrement incommode à habiter à la saison des pluies.
Avant la destruction totale de la bâtisse, une pièce avait été aménagée pour le dirigeant de la communauté, et les trois autres étaient destinées, l'une au dépôt de matériel de la communauté, l'autre beaucoup plus vaste, pour accueillir les réunions, et la dernière demeurait fermée. La porte de chaque pièce composant l'hacienda donnait sur le patio. La porte d'entrée en bois de l'hacienda se situe au sud, où survivent deux vieux sureaux aux troncs creux et noueux, sur lesquels les enfants grimpent pour faire tomber les grappes de graines dont ils se régalent.

Le Tambo wasi

Signifiant littéralement la maison du *tambo* (en quechua), celui-ci devint à l'indépendance du pays un élément indissociable de la maison d'hacienda. Il était un lieu d'hébergement pour les personnes de passage et une demeure pour les orphelins (Archivos Parroquias y Vicarias Foraneas - Potobamba – 1837-1924). Par manque d'entretien, il est tombé en ruine, avant d'être reconstruit par la communauté, au début du 20ème siècle. Laissé à l'abandon, héritage de Doña Beatriz, il a été offert à la communauté il y a une quinzaine d'années pour y construire une école[53]. Le *tambo wasi* est devenu une maison communautaire.
Les traces au sol et les pans de murs restants témoignent que le *tambo* était au moins deux fois plus long lors de sa construction. Les terradeños se souviennent également qu'au moment de la réhabilitation du terrain communal, à une vingtaine de mètre derrière le *tambo*, ils avaient découvert des piliers et des pierres rectangulaires.
La surface, aujourd'hui habitable, est large de quatre mètres et longue de vingt, composée de quatre pièces : un atelier-chambre, une cuisine, une ancienne chapelle et un dortoir maintenant utilisé par l'atelier des hommes. Le sol est en terre battue dans la cuisine et l'atelier, et en dalles de pierre dans le dortoir et la chapelle.
Jusqu'en 2003, le toit était en *ichu* pour la cuisine et l'atelier, et en tuiles pour le dortoir et la chapelle. Il a été refait en totalité et remplacé par de la tôle afin de pouvoir recueillir l'eau dans un réservoir.
☞ *Photographies, planche n°10 : Le Tambo wasi.*
☞ *Plan n°3 : Plan du Tambo wasi*

53 - Ce qui n'est pas réalisable car l'école de Vila Vila se trouve à moins de dix kilomètres, ce qui est trop proche selon la législation bolivienne.

La chapelle et le cimetière

Propriétaire de l'hacienda d'El Terrado depuis la fin du 19ème siècle, le curé Saturnino Roso a fait restaurer la chapelle actuelle, afin d'y déposer la statue de Sainte Barbe prétendument découverte dans un champ de Maran K'asa.
D'environ 60 m² au sol et constamment inondée en saison des pluies, la chapelle est une simple grande pièce peinte de couleur bleu ciel où se trouve un autel contre le mur face à l'entrée. Une table en bois sert généralement d'autel pour le prêtre ou les catéchètes.
La construction d'une nouvelle chapelle était envisagée, mais elle ne sera pas réalisée dans les prochaines années faute de moyens (15 000 US$).

Le cimetière se situe sur une hauteur à 400 mètres de la chapelle. Un mur, de deux mètres de haut et long d'une trentaine de mètres et large de quinze, surmonté de ronces, le protège. Au fond du cimetière se trouve une chapelle en adobe et au toit d'*ichu*, de cinq mètres sur trois. A l'intérieur se trouvent une croix et une estrade pour déposer les cercueils.
Les tombes datent d'une dizaine d'années. En effet, elles sont recouvertes peu à peu par les nouvelles tombes qui détruisent ou dissimulent les plus anciennes. Le choix des emplacements s'effectue lors de chaque enterrement : la *directiva* et les autorités sont chargées de définir un lieu (Voir supra, seconde partie : *L'organisation sociale et politique de la communauté confrontée au développement et à la migration de ses membres*).

La nouvelle Casa comunal

Décidée en septembre 2003, la construction d'un « *centro de capacitación comunal* », plus simplement appelée *Casa comunal,* s'acheva le 30 décembre 2003. Ce ne devait être qu'une réhabilitation à effectuer dans la maison d'hacienda comprenant la salle de réunion, le porche d'entrée et deux pièces. Devant l'évaluation des travaux à entreprendre, les difficultés et le coût de revient, les terradeños décidèrent de démolir cette partie de l'hacienda pour reconstruire, sur les mêmes bases, des locaux neufs.
Cette construction se compose d'une salle de réunion, d'une petite pièce de dix sept mètres carrés et d'une pièce attribuée à l'association Solidaridad El Terrado. L'ensemble des pièces construites par les terradeños est uniforme : le sol d'abord empierré, est ensuite cimenté. Les murs d'adobe recouverts de ciment sont passés à la chaux. Le plafond à trois mètres du sol est tendu d'un *tumbado*. Des portes métalliques rouges s'ouvrent sur l'intérieur des pièces. Des anneaux permettent d'y accrocher des cadenas à l'intérieur comme à l'extérieur.

L'ensemble de la *Casa comunal* se divise désormais ainsi :

- La salle de réunion (60 m²) est la plus grande pièce. Elle sert pour les réunions communautaires et pour les fêtes. Un tableau, des tabourets et une table la meublent.
- L'atelier des mamans, commençant à devenir trop petit (57 m²), est encombré de matériel pour la couture, le tissage, le repassage, etc. (Voir supra, troisième parte : *EL grupo de mujeres, le groupe des femmes*).

- Le petit atelier de 27 m² était l'atelier des enfants jusqu'à ce que soit construit le nouveau local en 2002. Une partie du matériel y est resté entreposé.
- L'atelier des enfants, 40 m², dispose de petits tabourets et de petites tables. Dans une armoire se trouve une partie du matériel éducatif dont une télévision et un magnétoscope.
- La *Jampina wasi*, petite (15 m²) mais fonctionnelle, est pourvue d'un lit, d'une étagère, d'une armoire vitrée où se trouvent les médicaments, d'un bureau et de quelques chaises.
- Dans la pièce de 27 m², attribuée à Solidaridad El Terrado, se trouvent une table, quelques chaises, une étagère où sont posés des documents, un ordinateur et une imprimante.

2. 2. 3 – LES CHAMPS CULTIVES DANS LA COMMUNAUTE

Les régimes fonciers des communautés diffèrent d'une région à l'autre (Morlon, 1992 ; Pacheco, 2003). Le municipe de Betanzos décrit une situation foncière de la province sous le contrôle de grands propriétaires : « La propriété privée de la terre provient en grande partie de la dotation aux familles faite par la Réforme Agraire (80 %). Approximativement 11 % des terres appartenaient déjà aux paysans, et 9 % ont été achetés aux propriétaires des haciendas ; ces derniers possèdent aujourd'hui encore des surfaces non négligeables dans certaines communautés » (Municipio de Betanzos, 1998 : 86). Actuellement, la terre s'acquiert par la succession héréditaire, par l'achat, par la cession et par le partage.

- LA SUPERFICIE DES TERRES ET LEUR LOCALISATION

Selon les données d'ACLO (2000), 53 familles d'El Terrado sur 80 possèdent entre trois et quatre hectares de terres, douze familles ont moins d'un hectare et huit familles disposent de plus de cinq hectares. En moyenne, sur trois ou quatre hectares de terres que possèdent les campesinos, seul un ou un et demi, rarement plus, est apte à la culture. Le reste des terrains est utilisé pour faire paître les animaux. Il n'y a pas de bonne terre qui ne soit cultivée.

Grâce à l'étagement écologique, il existe une très grande diversité environnementale et climatique. En raison des difficultés et de l'incertitude des rendements, les paysans cultivent selon le modèle de « l'archipel vertical » défini par J. Murra, en pratiquant le « contrôle vertical des étages écologiques » (Murra, 1975 ; Morlon, 1992 ; Golte, 1981). L'intérêt des différentes parcelles étagées, est de pouvoir disposer d'une grande variété de productions grâce à la diversité des microclimats, tout en diminuant les risques. Les champs peuvent en effet être soumis aux gelées, à la grêle, à l'humidité et la pluie, à la sècheresse, mais aussi à des destructions causées par les perroquets et les fourmis. L'accès à l'ensemble de l'éventail altitudinal, à l'intérieur ou à l'extérieur de la communauté, à des distances variables, vise la meilleure complémentarité possible.

Les terradeños distinguent deux étages écologiques :
- l'un étant le Cerro Jatum Orcko jusqu'à ses contreforts,
- l'autre au-dessous et jusqu'au Pilcomayo (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/05/2001).
Définie par les paysans, la limite entre ces deux étages, la *pampa*, se situe à l'altitude de la *Casa comunal*, l'ancienne maison de l'hacienda. Les terradeños parlent des terres situées au-dessus et au-dessous. La *pampa* représente une frontière floue, un espace particulier de la communauté, faisant intégralement partie de ce qu'ils surnomment « le centre ». Les campesinos y cultivent des pommes de terre, du maïs, du blé, de l'avoine, des petits pois, des fèves et des courges.
Sur le Cerro Jatum Orcko, peuvent être cultivées la pomme de terre, la oca, la leisa et les fèves, et sur ses pentes, le blé, l'orge et le maïs.
Dans les parties d'altitude inférieure et sur les pentes protégées, les paysans sèment du maïs, des petits pois, des pommes de terre, des angolinas, des potirons et des citrouilles.

La majorité des familles possèdent des terrains sur l'ensemble des terres de la communauté : El Terrado n'offre cependant pas une grande variété de niveaux écologiques. Chacune des familles a entre cinq et dix petites parcelles disséminées sur l'ensemble du territoire de la communauté. L'agriculture ne prend pas seulement en considération l'étage écologique des versants, mais également l'orientation des parcelles, la provenance du vent et l'effet d'abri. En répartissant les cycles agricoles en fonction des orientations et des étages d'altitude, les paysans étalent les semailles et les récoltes. Le paysan évalue ses besoins, ses possibilités et gère ses risques. Il estime la nécessité de cultiver une parcelle éloignée et le temps qu'il lui faille y passer. Leur culture dépend de facteurs comme la distance, la topographie locale et des travaux à effectuer.

Moins d'une dizaine de campesinos d'El Terrado possèdent des terrains dans des communautés proches, à trois heures de marche maximum. Inversement, quelques habitants vivant dans les communautés alentours, ont également des terres à El Terrado.

- LA PROPRIETE DES TERRES

Tout propriétaire de terre et la cultivant, doit obligatoirement être affilié au *sindicato*, c'est-à-dire qu'il doit être inscrit en tant que membre de l'organisation syndicale de la communauté. Les paysans ont l'obligation d'être affiliés dans la communauté où ils ont une terre qu'ils cultivent. Un jeune travaillant la terre de ses parents ne pourra pas en hériter s'il ne s'est pas affilié au préalable. Si le jeune vit chez ses parents tout en cultivant ses terrains personnels, un délai d'un ou deux ans peut lui être accordé. Mais, dès qu'il a des enfants et sa propre maison, il n'y a plus de tolérances et il doit s'affilier (Simon, 35 ans, El Terrado, 20/04/2004). Théoriquement, si un paysan perd la propriété de sa terre parce qu'il ne s'est pas affilié, celle-ci revient à la communauté qui décide de

ce qu'elle en fait (Anita, Anakusi, El Terrado, 21/04/2001 ; Simon, 35 ans, El Terrado, 10/04/2004). Le migrant qui va à Santa Cruz, s'il reste affilié et accomplit ses devoirs communautaires, peut revenir et cultiver sa terre. Celui qui s'en va définitivement perd ses terrains (Elia, 22 ans, El Terrado, 5/09/2002).

On rencontre trois types de terrains dans la communauté d'El Terrado :

- Les terres héréditaires : elles ne se donnent pas et ne se vendent pas. Elles se transmettent par la famille. En général, ces terres sont éloignées et de mauvaise qualité, sur les bords du Pilcomayo et sur les versants abrupts et pierreux. Elles sont souvent destinées au pâturage.

- Les terres acquises au moment de la réforme agraire : les meilleures terres, celles de la *pampa* notamment, appartenaient aux propriétaires de l'hacienda. Toutes ont été achetées au prix de grands sacrifices par les parents de ceux qui les cultivent aujourd'hui. Les terradeños partant définitivement en ville, revendent ces terres.

Le *saneamiento de tierras*, le cadastre, fixe les limites des propriétés de chaque habitant de la communauté : « il se définit comme le processus technico-juridique destiné à régulariser et à perfectionner le droit de la propriété agraire (…) » (Hernaiz et Pacheco, 2001 : 28). Le nouveau cadastre de 2004 est la mise en application de la loi de 1996. Désignée par la communauté, une personne âgée, sachant lire et écrire, est responsable et visite toutes les familles affiliées pour délimiter leurs terrains et dessiner un croquis. Dans un nouveau *Libro de Actas*, les noms et prénoms des propriétaires sont inscrits, ainsi que le nom de la parcelle, sa dimension et ses limites. Ce nouveau cadastre a pour objectif d'établir des actes de propriété individuelle pour chaque cultivateur.

En 2000, les autorités communautaires ont réalisé un cadastre de l'ensemble du territoire de la communauté afin d'obtenir un titre de propriété général d'El Terrado. Les limites communautaires ont été fixées avec leurs voisins. Ce *saneamiento* figure dans un *Libro de Actas* particulier (Voir supra, seconde partie : *L'organisation sociale et politique de la communauté confrontée au développement et à la migration de ses membres*). S'y trouve la description de toutes les limites de la communauté, signé par le dirigeant d'El Terrado, ainsi que par les dirigeants des communautés voisines. A cette occasion, les terradeños les plus âgés et les autorités avaient fait le tour de la communauté pour *mojonear*, refaire les *mojones*. Les *mojones* sont des monticules de pierres, des sortes de kerns, d'environ un mètre de hauteur, signalant les limites territoriales de la communauté : « Edifier des *mojones* est sacré. Ils ne doivent pas être déplacés. Les anciens, surtout, savent où ils se trouvent et l'enseignent aux jeunes. Ils forment une ligne représentant la limite entre deux communautés » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 06/06/2001).

- El Terrado possède, en outre, des terrains dits « communautaires ». Ces terres proviennent des terrains récupérés par les dirigeants : terres des anciens « patrons »

ou de personnes parties à Santa Cruz et n'étant jamais revenues (Felicia et Simon, 30 et 35 ans, El Terrado, 06/12/2002).
L'un, excentré, se situe dans la *quebrada Chacona.* Il s'agit d'un canal et d'une petite *huerta*. Les faibles résultats obtenus grâce aux travaux effectués sur ce terrain, ont conduit les terradeños à le laisser à l'abandon il y a une quinzaine d'années.
Les autres terrains communautaires font partie de l'ensemble du *tambo wasi*. Ils sont situés devant et derrière la maison.
Ces terrains communautaires sont mis en valeur, cultivés, entretenus et récoltés par les habitants. La production est ensuite répartie entre les terradeños. La décision et l'organisation concernant le travail de ces champs, est prise lors d'une assemblée communautaire : quelles cultures, qui y travaillera et à qui seront destinés les pertes et profits. Ainsi la réussite de l'exploitation de ces terrains dépend de la volonté et du charisme du dirigeant.

Enfin, le seul cas particulier de propriété et d'exploitation concerne la *huerta*. Elle appartient à des personnes extérieures à la communauté : les anciens propriétaires de l'hacienda. Ils laissent un campesino la surveiller et y faire des cultures dont une partie sera donnée à la propriétaire Beatriz Carrasco Roso vivant à Sucre.
Située à environ 800 mètres du centre de la communauté sur le chemin de Maran K'asa, face à l'est, la *huerta* est vaste de 150 mètres sur 150. Elle se compose de quatre grandes terrasses pour l'agriculture reliées par des chemins et des escaliers situés sur les deux côtés et au milieu de la *huerta*.
Elle est entourée de murs de deux et trois mètres de haut, bordés à l'intérieur d'eucalyptus et d'agaves. En plus de ce qui pousse communément dans la communauté, se trouvent de nombreuses sortes de végétaux : buis, agaves, candélabres, ficus, pins, molles, etc. De nombreux arbres fruitiers comme des pêchers, poiriers, pommiers, tumbos, figuiers, bordent les champs et les terrasses.
Ne manquant jamais d'eau, des plantes telles la camomille et l'anis prolifèrent, ainsi que des fleurs parmi lesquelles des rosiers, des genêts, des iris, des géraniums, des marguerites, des capucines, des héliotropes, des arums, etc. Lorsque les propriétaires vivaient à El Terrado, ces fleurs étaient vendues sur le marché de Potosí pour le cimetière.
Deux bassins de quatre mètres sur quatre servaient de piscines lorsque venaient les propriétaires. Aujourd'hui seul un de ces deux bassins fonctionne et déborde.
☞ *Plan n°4 : Plan de la huerta.*

2. 3 – L'ORGANISATION POLITIQUE ET SOCIALE DE LA COMMUNAUTE

L'évolution du mode de vie dans les campagnes entraîne des modifications et des changements dans l'organisation des communautés rurales. L'école remet en cause la situation, la place et le rôle social de chacun : les différences se font entre ceux qui parlent l'espagnol, savent lire et écrire, vont suivre des cours de formation à Potosí, etc., et les autres.

L'organisation de la communauté repose sur le système des *cargos*, les charges. Il existe deux sortes de *cargos* : les charges courtes pour les fêtes, et les charges s'étalant sur une année et qui concernent les autorités. Même si une seule personne est désignée et a accepté, c'est l'ensemble de sa famille qui a des devoirs et des obligations, et sur qui retombe le prestige du *cargo* qu'assume le responsable. Cette famille s'unit et travaille durement pour accomplir sa tâche envers la communauté. Le *cargo* peut entraîner des dépenses considérables pour la famille. Si à l'origine, la charge était un moyen pour réaliser une redistribution des richesses : « chaque "cargo" est vu comme une charge qui fait perdre du temps et de l'argent, mais qui fait avancer l'individu et sa famille tant au niveau de son statut que de son prestige dans la communauté » (Albó, 1989 : 53). Les membres de la communauté n'accèdent aux responsabilités plus élevées, dirigeant, *curaca* et *alcalde*, qu'après avoir été *pasante* d'une fête (Rasnake, 1990 ; Absi, 2003 : 186).

Les charges des différentes autorités communautaires ont un fondement culturel et les soubresauts de la vie gouvernementale ne les affectent pas. Les autorités changent chaque année à la période de Noël : l'exercice de l'autorité se déroule durant l'année civile et les autorités sont renouvelées le premier janvier de chaque année. Il est impossible d'écourter ou de prolonger son mandat. Les terradeños savent depuis Pâques qui seront les autorités de l'année suivante. Cela laisse neuf mois aux futurs responsables pour se préparer. Avant d'être désignées définitivement à la fin du mois de novembre ou au début du mois de décembre, les futures autorités sont consultées plusieurs fois.

2. 3. 1 – L'AUTORITE POLITIQUE DE LA COMMUNAUTE

Le *sindicato agrario campesino*[54] est le lieu où s'organise la vie productive et sociale, la gestion de la communauté, les relations internes, les problèmes des terres, et à travers lequel passent les relations avec les autorités régionales. Les décisions du *sindicato* sont prises dans les assemblées générales communautaires.

54 - J'emploierai les termes espagnols de *sindicato* et *sindicalismo* pour les distinguer du sens français.

- EL TERRADO : UN *SINDICATO CAMPESINO*

Communauté et *sindicato* sont deux formes d'organisation imbriquées.
Le *sindicato* (syndicat) est l'organisation de base du monde rural, regroupant l'ensemble des campesinos d'une même communauté. La communauté est l'organisation économique, sociale, politique et culturelle à l'intérieur d'un territoire déterminé ; c'est l'organisation interne établie entre les gens eux-mêmes (Sanchez Serrano, 1994). Les *sindicatos* sont des unités sociales géographiques : sur un territoire donné, vit la communauté dans laquelle existe un *sindicato*. Le nom de *sindicato* doit être compris comme synonyme de communauté (Albó, 1998 : 21).
Si, au moment de la réforme agraire de 1952[55], « pour le gouvernement, la motivation principale pour syndicaliser ces communautés et ayllus, était sa volonté d'étendre là son nouveau réseau d'influence politique (…) » (Ríos Montero, 2002 : 108), et que le pouvoir central souhaitait avoir la main mise sur le monde rural à travers le *sindicato*, les campesinos ont compris l'utilité de s'unir et le système a perduré. Promu par le gouvernement, le *sindicato* « était l'entité responsable de recevoir les terres de l'hacienda répartis entre les travailleurs » (Zoomers, 1998 : 340). Le *sindicato* permet aux paysans de défendre une revendication économique et/ou sociale (Quibert, in CICPA, 1992 : 19). De même « au niveau local, le syndicat communal agit comme un vrai gouvernement paysan (avec des fonctions sociales, judiciaires, politiques et économiques) » (Peigne, 1992 : 55).

Confédération nationale, fédérations départementales et provinciales, centrales, sous-centrales et *sindicatos* ruraux sont les instances du syndicalisme agricole bolivien. Dans le département, la fédération est localisée à Potosí avec une centrale à Betanzos. La sous-centrale de Vila Vila regroupe les communautés d'El Terrado, Talahuanca, Villca Pujyu, Maran K'asa, Pujyuni, Molle Molle, Hualinfaya et Mojopoco. Une réunion a lieu tous les deux mois, à Vila Vila, avec l'ensemble des représentants des syndicats, dépendant de la sous-centrale. Les décisions les plus importantes sont prises au niveau de la sous-centrale et sont répercutées aux *sindicatos* de base.

En 2004, la communauté comptait 80 affiliés au *sindicato,* sur un total de 86 familles. Les six familles non-affiliées ne possèdent pas de terres, vivent à Santa Cruz ou ne cultivent plus à El Terrado. L'unique condition pour s'affilier au *sindicato* est d'être majeur, d'avoir des terres, en posséder les titres de propriété et les cultiver (Voir infra, seconde partie : *L'organisation spatiale du territoire*).

Pour une bonne harmonie entre les terradeños, quelques normes telles que les amendes (*multas*) et les jours de gardes (*días de guarda*) doivent être respectées.
Le concept d'amendes, fait partie de l'organisation communautaire. L'argent collecté est déposé dans la caisse de la communauté. Lors d'une réunion en début d'année, le montant et la distribution des amendes se décident à la majorité des membres. Par exemple, l'absence à une réunion « coûte » quinze ou vingt boliviens (2,20 Euros ou 3 Euros) et le

55 - Pour plus d'information concernant le syndicat bolivien, on consultera les ouvrages de J.P. Lavaud (1991 et 1999).

double si la réunion se prolonge après minuit (car il est considéré que la réunion a duré deux jours). Chaque famille doit effectuer le nombre de travaux communautaires imparti : « il y a des rattrapages avant la fin de l'année, des tolérances et des autorisations exceptionnelles » qui permettent aux habitants d'éviter de payer des amendes (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/02/2004). Les tolérances s'analysent au cas par cas, lors des assemblées générales : une veuve et mère de nombreux enfants, une personne âgée vivant loin, pourront être exemptées. Dans les autres cas, la maladie ou un accident, le travail sera différé ou l'habitant devra payer.
Les *días de guarda* sont des jours où il est strictement interdit de travailler sous peine d'une amende de cinquante boliviens (7,60 Euros). Ces jours de *guarda* sont notamment les 5 et 6 janvier (Epiphanie), les 4 (*Santa Barbara*) et 8 décembre (jour de l'Immaculée Conception), et le 24 décembre (Noël). Selon les explications des habitants, la « *Pachamama* est avec Dieu et il faut respecter son repos [de la *Pachamama*] ». Si les paysans travaillent la terre avec un bœuf ou une charrue, ils sont non seulement punis d'une amende fiduciaire, mais Dieu risque également de les punir en envoyant la grêle ou une maladie sur leurs cultures. Effectivement, « Il existe une croyance disant que le 4 décembre, le jour de Sainte Barbe, il ne faut pas travailler la terre car c'est un jour de "*guarda*" et la Sainte pourrait lancer des éclairs avec sa fronde depuis le ciel » (Monografía, 1975, Tome 1, p.65). Les habitants profitent de ces journées pour tenir leurs assemblées et s'occuper de leur maison.

- LE *DIRIGENTE* ET LA *DIRECTIVA*

La fonction de *dirigente* et le principe de la *directiva*, sont le fruit de la réforme agraire de 1953. En effet, ces systèmes ont été implantés dans chaque communauté paysanne issue d'ex-haciendas, pour remplacer l'ancienne structure de pouvoir (Kiatipov Clark, 1975 : 135).

Le *dirigente* ou dirigeant du *sindicato* est désigné chaque année par les affiliés. Il représente la communauté d'El Terrado auprès des autorités supérieures de l'Etat à Betanzos ou à Potosí, et doit, dans ce cadre, s'inscrire à la *Central* de Potosí. En tant que représentant de sa communauté, il participe à diverses réunions, ateliers, séminaires ou cours organisés par les institutions ou les autorités.
Il a la charge de réunir les habitants pour les assemblées, les réunions ordinaires ou extraordinaires, et de les diriger. C'est également lui qui donne les instructions lors des travaux collectifs, autorise un moment de repos, conduit les fêtes, etc.

Cette responsabilité de *dirigente* revient toujours à un couple déjà bien établi, et possédant à ce moment-là, plus d'argent que les autres membres de la communauté. Le *dirigente* lui-même, est une personne entre 25 et 35 ans, « mature », marié civilement et religieusement (un mariage civil seul « *no sirve* », ne vaut rien, selon les termes des habitants).
Il arrive que des habitants partent, prétextant un travail à Santa Cruz, afin de fuir cette responsabilité. Les terradeños leur proposeront une seconde fois l'opportunité

d'accomplir ce devoir, afin de ne pas perdre totalement l'honneur eux-mêmes et leur famille. Au cas où il y aurait refus, c'est le « *recalción* », le second couple pressenti, qui est nommé *dirigente*. En cas d'absence de l'homme lors du « *juramento* », du serment, sa femme jure et signe en son nom. Parfois, la charge de dirigeant se révélant insurmontable pour l'homme, la communauté le remplacera dans ce rôle par sa femme, aidée par la *directiva*, et plus discrètement par les anciens dirigeants et les leaders de la communauté.

La *directiva* n'est pas une autorité en tant que telle. Désignée par les habitants au moment la nomination du *dirigente*, il s'agit d'un groupe normalement composé de douze ou treize terradeños, parfois moins, impliquées dans la vie de la communauté. Il s'agit de quelques personnes âgées, d'anciens dirigeants ou de leurs femmes et d'hommes amenés à prendre leurs responsabilités dans la communauté dans les années à venir. Ces terradeños aident le dirigeant dans ses décisions et à résoudre les conflits. La *directiva* d'El Terrado se réunit tous les vendredis soir et/ou dès que les membres en ont besoin.
Chaque membre a sous sa responsabilité un domaine de travail : amélioration de l'habitat, santé, scolarité, manifestations sportives, ateliers des enfants, alphabétisations, constructions, célébrations et catéchisme, etc.
Un des membres de la *directiva* est le secrétaire du *sindicato* : il est chargé de faire un compte rendu des assemblées et de gérer le Livre d'Actes. Ce « *Libro de Actas* » est un cahier où sont consignées toutes les réunions, les décisions de la communauté et les évènements importants qui s'y sont produits.

2. 3. 2 – LES AUTORITES SOCIALES D'EL TERRADO

L'organisation traditionnelle de la communauté d'El Terrado repose sur le dirigeant, l'*alcalde* et le *curaca*. Chacune des trois autorités assume des responsabilités précises.

- L'ALCALDE

L'*alcalde* est hérité de la période coloniale (Rasnake, 1990 : 75). Il se situait entre les campesinos et le majordome (le responsable du fonctionnement de l'hacienda), réglant les conflits et collaborant directement avec le majordome pour faire régner la tranquillité entre le patron (*hacendado*) et les campesinos.

Désormais, l'*alcalde* détient une charge civile et religieuse. Il lui incombe d'assister à toutes les fêtes et toutes les manifestations organisées dans la communauté. Son devoir est de faire exécuter les peines, toucher les amendes et nommer les *pasantes*, les organisateurs en charge d'une fête.

La responsabilité d'*alcalde* suppose un couple possédant des biens et des ressources. Les campesinos se proposent ou se désignent entre eux. Cette charge est considérée comme

un honneur. Acceptée en général, il est cependant possible de demander un ou deux ans de délai pour s'y préparer.

- LE *CURACA* OU *CACIQUE*

Le *curaca* ou cacique est la plus haute et la plus ancienne autorité existante, hérité de l'organisation inca. Durant la période coloniale, les *curacas* « servent d'intermédiaires entre le peuple et les espagnols ». Profitant de leur situation privilégiée, ils n'en sont pas moins les défenseurs de leur propre culture tout en devant obéir aux espagnols (Malengreau, 1995 : 168)

Actuellement, la fonction principale du *curaca* est d'être proche des gens dans le domaine social : les deuils, les naissances, les fêtes ou les malades. Il est chargé d'organiser le déroulement des enterrements, l'organisation du cimetière, les baptêmes, etc. Le *curaca* aide à la préparation des réunions communautaires, coordonne l'entretien des chemins et de la chapelle, trouve des solutions aux problèmes de terrains. Il doit aussi s'occuper des fêtes et aider le *pasante* dans la fabrication de la *chicha*.

Le *curaca* doit être membre de la communauté et y avoir ses terrains. Pour être désigné, l'habitant doit avoir de l'expérience et avoir assumé préalablement une responsabilité importante avec succès : « *la experiencia de mando* », l'expérience de l'autorité disent les campesinos, comme par exemple la charge d'*alcalde*, de dirigeant ou responsable de la sous-centrale. En général, quatre ans après sa responsabilité d'*alcalde*, le terradeño devient *curaca*.

Dans la communauté d'El Terrado, comme dans d'autres régions, les hommes et femmes *curacas* sont respectivement appelés *Tata Mallku* et *Mama T'alla* (Rasnake, 1990 : 67, 168).

- LA DESIGNATION DE L'*ALCALDE* ET DU *CURACA* PAR LES TERRADEÑOS

Chaque famille doit servir sa communauté : un paysan ayant fait une bonne récolte, doit la mettre au service de sa communauté en acceptant la charge d'une fête, de dirigeant, de *curaca* ou d'*alcalde* : « L'autorité et autres charges communales sont considérées comme un service et recouvrent des rôles spécifiques » (Albo, 1989 : 53). Etre élu comme autorité, c'est « prendre une responsabilité pour un temps » (Apffel-Marglin, 2000).

Les *curacas* et *alcaldes,* ayant des fonctions et obligations parallèles, ils sont ensemble dans les manifestions de la communauté. Aucun travail ou réunion ne peut débuter sans leur présence. Durant les travaux communautaires comme lors des enterrements, ce sont les *curacas* et *alcades* qui décident et précisent ce qui doit être fait, comment, par

qui, les horaires et les temps de repos. Le *curaca* est toujours le premier et à droite des autres, puis vient ensuite l'*alcalde*.
Ces autorités traditionnelles ont les mêmes signes de distinction qu'elles revêtent lors de chaque manifestation : un grand crucifix, la *wara*, la *kinsa pallqa* (qui pourrait se traduire par « trois fourches ») et le poncho uni (bleu, rouge ou violet) avec deux rayures de chaque côté. Selon un ancien *curaca*, « la *kinsa pallqa* est un fouet dont les trois brides signifient l'Esprit Saint, Dieu et Jésus Christ, qui est utilisé pour les personnes mal élevées. Je l'ai utilisé trois ou quatre fois durant ma gestion lorsque des *compañeros* se battaient. Il était beaucoup plus utilisé auparavant car il servait à rendre la justice » (Zenón, 10/02/2004). La personne acceptant la charge d'autorité devient un *warayoq*, c'est-à-dire « le possesseur du bâton de pouvoir » en quechua. Cette *wara* , ou *bastón de mando* en espagnol, est un bâton de quatre-vingt ou quatre-vingt dix centimètres, fin, peint en noir et décoré de plaques d'argent gravées. Une chaînette et un grelot sont attachés sur la plaque du pommeau. Avec des rubans aux couleurs du drapeau national (rouge, jaune, vert), il représente l'emblème et symbole du pouvoir. La *wara* est sacrée et personne ne manque de l'honorer, *ch'allar*[56], au même titre que son *warayoq*. Se transmettant de père en fils, il n'y en a que quelques-unes dans la communauté[57]. Appartenant à une famille, elle est prêtée aux autorités n'en ayant pas.
☞ *Photographies, planche n°11 : Les autorités.*

L'élection des autorités ne repose pas sur des critères de qualité de responsables, de prestige ou de services rendus, mais sur une rotation et l'égalité sociale. Tout le monde doit assumer à un moment de sa vie la charge d'autorité.
En tant que responsable, le chef de famille jure devant l'ensemble de la communauté, mais c'est en même temps sur tout le reste de la famille que retombe l'honneur de cette charge, avec tous les droits et les obligations qui y sont attachés. Une autorité est toujours un couple : les épouses des autorités désignées, accompagnent et collaborent pour l'ensemble des obligations. Si l'homme est absent, un cousin, un frère, un fils, un membre proche de la famille le remplace. Si l'un des membres du couple d'autorités décède pendant sa charge, il est automatiquement remplacé par le parent le plus proche. Dans ces deux derniers cas, le mariage religieux et l'affiliation ne sont pas requis car il ne s'agit que d'un suppléant. Les célibataires, tout comme les veufs ou veuves, ou les personnes séparées, ne peuvent être élus.

2. 3. 3 – LE FONCTIONNEMENT DES INSTANCES DE LA COMMUNAUTE

Jusqu'à la « grande sécheresse de 1983 », les réunions communautaires intéressaient peu les terradeños. Cette année-là leur fit prendre conscience de l'importance du *sindicato*, de son organisation et de la participation des habitants aux réunions. Ils se sont unis pour demander de l'aide à la municipalité de Betanzos et à des organisations comme ACLO et Care, et cette aide leur a été accordée.

56 - *Ch'allar* : Libation, rituelle consistant, avant de boire, à asperger le sol d'une petite quantité d'alcool comme offrande en honneur à la *Pachamama*, pour lui rendre hommage.
57 - Cinq ou six selon ce que j'ai pu constater.

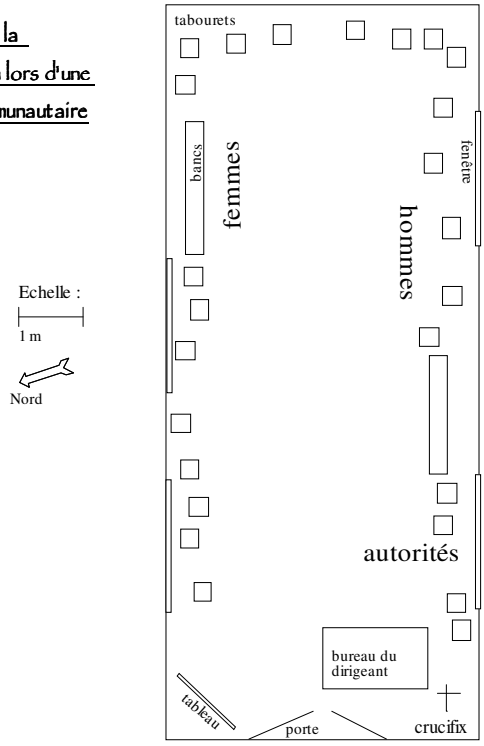
L'assemblée communautaire est l'autorité maximale. Depuis les années 1998-2000, elle se tient tous les 20 de chaque mois. L'assemblée, à la fois syndicale et communautaire, dure toute une journée, la soirée et même souvent une partie de la nuit.
La réunion de passation d'autorité, qui se tient chaque fin d'année entre Noël et le Nouvel An, est la plus importante.

Les décisions ne sont jamais improvisées : elles sont longuement préparées avant les réunions elles-mêmes. Les habitants communiquent et s'informent de ce qu'ils pensent les uns et les autres : « *entre nosotros nos avisamos* » dit une habitante (Teresa, 40 ans, El Terrado, 06/04/05). Ainsi, les décisions prises lors des assemblées communales (ordinaires ou extraordinaires) le sont avec la participation et l'approbation des membres de la communauté, du *sindicato* campesino et des autorités. Ces dernières doivent respecter et faire appliquer les décisions. A contrario, elles sont dans l'obligation de rendre des comptes si elles ne sont pas ou sont mal exécutées.

Les chefs de famille doivent assister aux réunions. S'ils sont dans l'impossibilité de s'y rendre, un membre de la famille (femme ou jeune adulte) doit y participer en son nom. Toutefois, il est possible de demander un *permiso* ou une *licencia*, c'est-à-dire respectivement une autorisation de retard ou une absence. Le *permiso* ou la *licencia* sont réglementés et sont notés : chaque famille peut l'invoquer trois ou quatre fois dans l'année seulement. Les absences, les retards ou les départs avant la fin d'une réunion sont passibles d'une amende.

Utilisant un morceau d'acier et un gros clou ou la cloche de la chapelle, le dirigeant appelle les habitants à la réunion. Les terradeños s'attendent devant la porte de la *Casa comunal* avant d'entrer tous ensemble. Au fond de la salle de réunion, sont disposés le bureau du dirigeant avec une machine à écrire et le tableau. Les femmes s'assoient à la gauche du dirigeant et les hommes à la droite. Il n'y a pas de règle ni d'obligation explique-t-on, mais les femmes n'aiment simplement pas se mélanger avec les hommes. Les enfants et les adolescents écoutent depuis les fenêtres.

Disposition de la salle de réunion lors d'une assemblée communautaire



Après un bref appel suivi de l'énoncé de l'ordre du jour, et afin que les habitants n'entrent ou ne sortent pas tout le temps

lorsque la réunion a débuté, les portes métalliques sont fermées depuis l'intérieur. En effet, les assemblées communautaires rencontrent des problèmes internes (structures de fonctionnement, ponctualité des membres, présences…).

Si dans certaines communautés, seuls les hommes s'expriment dans les assemblées, à El Terrado, les femmes s'expriment autant que les hommes et, sur certains sujets, leurs avis sont demandés. Ce sont souvent les leaders qui prennent la parole lors des réunions. Ils incitent et expliquent aux membres de la communauté la nécessité de poursuivre la recherche d'un développement commun, établissent une liste des priorités et des projets. Ils rappellent aussi les orientations du *sindicato*, les obligations et les droits de chacun. L'un d'entre eux souligne : « ce n'est pas tant la base qui décide, c'est nous, les quelques leaders qui pouvons prendre les décisions. Il y a beaucoup de *compañeros* qui ne savent pas et ne peuvent pas prendre d'initiatives. La majorité, en fait, suit simplement » (Simon, 35 ans, El Terrado, 26/12/2002).

Dans les *libros de actas* sont notés également les travaux communautaires, ce qui doit être fait, qui doit l'exécuter, qui l'a fait et quand. Une liste des travaux effectués par chaque membre de la communauté est tenue à jour afin de comptabiliser les personnes manquant à leurs obligations. Lors de ces assemblées, il est souvent question des *faltones*[58], les habitants n'ayant pas accompli leurs travaux communautaires. Certains payent leurs amendes et d'autres font leurs devoirs les jours de récupération prévus en fin d'année.

2. 3. 4 – LES AUTORITES LOCALES DE VILA VILA : LE CORREGIDOR ET LE POLICIER

Le *corregidor* est une autorité d'origine espagnole. Il s'agit du fonctionnaire territorial représentant la Couronne. Le document d'archive de 1731 explique que le *corregidor* de la Province de Porco, à travers ce titre, « administre la justice dans toute la Doctrine de Potobamba. Le [*corregidor*] prend ses fonctions en jurant devant Dieu (…) » (EC 6 1731, n°55, fs 5, 31/12). Il doit être accepté par les autorités qui sont consultées chaque fin d'année. Il est précisé également que les *corregidores* possèdent un « bâton avec une boule et un culot en argent », une *wara*, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui dans le canton de Potobamba.

Actuellement, à Vila Vila pour ce qui concerne El Terrado, le *corregidor* est l'autorité légale la plus haute de la zone. Les relations avec les autorités de l'Etat et de Betanzos passent par lui. Le *corregidor* est élu, pour une durée de un an par un vote à la majorité lors d'une assemblée réunissant l'ensemble de la zone de Vila Vila. Il peut être destitué de la même façon. Il a principalement un rôle de police et de juge de paix. Dans les cas de conflits internes et sociaux, il a le devoir de maintenir l'ordre public, notamment lors des problèmes à caractères juridiques et territoriaux dans les communautés de son territoire. Les campesinos s'adressent à lui lorsqu'il y a une dispute, une bagarre, un vol,

58 - Un *faltón* : personne manquant un travail communautaire et qui devra le rattraper plus tard.

des injures, des scandales ou des problèmes de propriété. Il cherche un arrangement en accord avec la justice légale.

Depuis novembre 2003, un policier est affecté au village de Vila Vila : « Il a un rôle de justice et d'équité plus que de police, c'est Vila Vila qui l'a demandé ». Il s'agit pour lui de veiller à ce que le *corregidor* ou une autre autorité ne favorise pas des personnes venant demander justice. Il a un rôle de lutte anti-corruption (Eduardo, Vila Vila, 17/02/2004).

2. 4 – LE CYCLE DES FETES A EL TERRADO

Tout en se disant chrétiens, les habitants d'El Terrado « gardent leurs rites et ils en rajoutent d'autres par-dessus » (Anita, Anakusi, El Terrado, 21/04/2001). Ils vénèrent le Christ et la Vierge Marie, et craignent les « mauvais esprits » et les démons. Ils éprouvent une sorte de respect religieux envers la Divinité Terre et le Dieu Soleil, grâce auxquels ils espèrent faire de bonnes récoltes et être préservés des dangers. « Les campesinos ont mis en relation la fête catholique avec leur propre religion. Quand ils se rendent à une messe, ils y vont avec leur *chicha* et leur coca. Ils n'ont pas l'intention de se soûler, mais cherchent à construire quelque chose (…) » (Marie, 20 ans, El Terrado, 21/04/2001).
L'influence du catholicisme demeure forte en Bolivie : 60 % de la population se dit catholique romaine. Les communautés ecclésiales continuent à collaborer dans des domaines très importants, tels l'enseignement, l'assistance aux plus défavorisés, les services de santé, ainsi que la promotion de la personne. L'Eglise catholique s'efforce de restaurer son autorité en affirmant sa vocation protectrice des pauvres et des déshérités.
Les autorités catholiques sont cependant confrontées à la distance géographique avec des paroisses souvent difficiles d'accès. Cet isolement affecte le travail de l'Eglise : le prêtre de Betanzos, déjà en charge d'une très vaste zone, doit parcourir les chemins de la province environ trois heures pour atteindre Vila Vila ou El Terrado. Malgré sa volonté, il ne peut guère venir plus souvent que lors des fêtes importantes. La formation de catéchistes, effectué par le prêtre lui-même dans son presbytère de Betanzos, revêt un rôle d'autant plus important, qu'ils sont le seul lien entre la paroisse de Betanzos et la communauté.

Comme les libations et les offrandes en témoignent, la *Pachamama*[59], la terre-mère ou terre nourricière, est partie intégrante du monde religieux. Elle est le lieu de production, de source de croyances, de coutumes et de traditions. Elle assure aussi un rôle économique et social : d'un côté, elle couvre la survie de la population, de l'autre, elle est un facteur d'identité.
Pour les campesinos, la *Pachamama* représente la fécondité et habite les entrailles de la terre. Considérée comme leur protectrice, elle est « l'égal d'une mère s'occupant de ses enfants, elle [leur] donne les aliments nécessaires pour vivre et subsister » dit une habitante. Une autre terradeña explique que « la *Pachamama* prend soin de nous. Sans elle, nous ne pourrions exister, et nous ne pourrions nous nourrir. Elle peut nous punir ou quelque chose peut nous arriver » (Loyda, 27 ans, El Terrado, 14/08/2002). Elle commente qu'en réalité, cette punition est un avertissement, mais n'a pas pour objectif de causer de graves dommages. Il s'agit de grêles, de gelées, etc. L'ensemble de ces signes sont écoutés : « certains *yatiris* disent que la *Pachamama* sait parler. Je ne sais

59 - Le terme « *pacha* » en quechua (tout comme en aymara) recouvre les concepts de temps et d'espace (Albó, 1988 : 225). Il représente l'interaction entre ces deux composantes. Dans le monde rural, l'organisation du temps se fait en fonction de l'espace. Le temps et l'espace doivent s'organiser de manière optimale.
Cette synthèse descriptive est établie principalement à partir de : Albó, 1989, 1998 : 57 ; Bouysse-Cassagne et Harris : 1987.

pas comment ils font et je ne sais pas si c'est vrai que la *Pachamama* parle, s'ils disent la vérité, et si elle parle vraiment (…). La *Pachamama* vit depuis très longtemps, j'en ai toujours entendu parler » (Felicia, 35 ans, El Terrado, 11/10/2001). Elle est considérée en même temps comme une personne jeune et comme une Vierge se régénérant constamment. Elle inspire un profond respect, et le campesino lui manifeste continuellement sa déférence : il l'évoque dans tous les rites en réalisant des offrandes, notamment le « *pago* ». Personne ne boira sans jeter d'abord quelques gouttes de sa boisson sur le sol, en don et en hommage à la *Pachamama*. Le chauffeur du camion explique que si on *ch'allait* avec de l'eau ou un autre liquide, la *Pachamama* se vexerait certainement : « il faut qu'il y ait du goût. Aucune autre boisson ne pourrait remplacer la *chicha* ou l'alcool, car elle ne remplirait pas l'estomac. Seul l'alcool remplit le ventre » (Eduardo, 50 ans, Vila Vila, 02/04/2004). La *chicha* (*aqha* en quechua) est considérée comme un « aliment » durant les fêtes et coupe la faim. Elle se boit, mais surtout elle se consomme. C'est la nourriture de la *Pachamama*, la Terre Mère, et par dérivatif de l'homme. Accepter un verre de *chicha* et le jeter sans en consommer est considéré comme une offense : « on ne doit pas gâcher ainsi la nourriture » disent les campesinos.

Les fêtes marquent le temps, révèlent l'organisation sociale et spatiale. Elles sont dépositaires de la tradition catholique importée, réinterprétée localement, tant comme véhicule d'une expression culturelle, que comme instrument de classification des différences sociales, économiques et politiques. Elles sont un moment privilégié dans la vie d'El Terrado car remplissent un rôle important dans la cohésion communautaire. Elles permettent de maintenir l'unité lien entre les habitants de la communauté, d'atténuer les tensions et de maintenir un lien avec les communautés alentours.
Les fêtes permettent de comprendre la culture à travers laquelle s'exprime l'identité locale, son caractère et sa personnalité. Espace de rencontre entre les habitants, les manifestations festives permettent d'établir des relations entre les familles et les communautés voisines.

Autrefois, les dates importantes correspondaient à des événements naturels tels qu'un solstice, une moisson, une récolte, etc. Aujourd'hui, le calendrier catholique, ses saints et ses fêtes, est plaqué sur le calendrier agricole. La fête communautaire se dissocie désormais difficilement de la fête religieuse : aucune n'est complètement chrétienne ou traditionnelle, mais chacune fait appel à la religion catholique.
Certaines fêtes revêtent un aspect fondamental pour les terradeños. Leur sens est si fort qu'elles représentent une sorte de pèlerinage pour les communautés voisines.

☞ *Chronologique du déroulement d'une année type*

<table>
<tr><th></th><th>Fêtes catholiques</th><th>L'agriculture</th><th>L'élevage</th><th colspan="2">Divers</th></tr>
<tr><td>Janvier</td><td>1 : Fête des nouvelles autorités et remerciements des anciennes
6 : Fête des Rois Mages</td><td rowspan="2">Travaux dans les champs et soins des cultures
Carnaval : période des « pagos a la tierra »</td><td>6 : Fête des bœufs</td><td colspan="2"></td></tr>
<tr><td>Février</td><td rowspan="2">Carnaval
Carême</td><td></td><td></td><td rowspan="11">Période scolaire</td></tr>
<tr><td>Mars</td><td>Foire à Betanzos : ventes et achats d'animaux</td><td></td></tr>
<tr><td>Avril</td><td>Semaine sainte
Pâques</td><td rowspan="3">Récoltes (jusqu'au 24 juin) :
Avril-mai : pommes de terre, coupe du maïs et des petits pois
Mai-juin : séchage du maïs, du blé et de l'orge, puis égrenage et battue
Avril-juin : légumes</td><td></td><td></td></tr>
<tr><td>Mai</td><td>26 : Fête de Tambo Pampa</td><td></td><td></td></tr>
<tr><td>Juin</td><td>24 : Saint Jean</td><td></td><td></td></tr>
<tr><td>Juillet</td><td rowspan="3">24-25 : Fête de Santa Ana de Potobamba
24 : San Bartolome à Betanzos
6 : Santa Guadalupe à Sucre</td><td>Août : mois de la Pachamama
Sélection des semences
24 août : achat de semences de pommes de terre à Betanzos
Construction et réparation des maisons</td><td rowspan="2">Animaux en liberté
(du 24/06 au 01/11)</td><td rowspan="2">Période d'émigration des habitants</td></tr>
<tr><td>Août</td></tr>
<tr><td>Septembre</td><td rowspan="2">Préparation des outils, des excavations et des petits canaux
Préparation des champs</td></tr>
<tr><td>Octobre</td><td>6 : Fête du Señor de Mayka à la Calera (Sucre)</td><td>Octobre-novembre : période critique pour les animaux</td><td></td></tr>
<tr><td>Novembre</td><td>1 : Toussaint</td><td rowspan="2">Semences (jusqu'au 6/01) :
Novembre-décembre : pomme de terre, maïs, petits pois, quinoa
Décembre : maïs, blé, orge, légumes</td><td></td><td colspan="2"></td></tr>
<tr><td>Décembre</td><td>4 : Santa Barbara
25 : Noël
28 : Serment du nouveau dirigeant</td><td></td><td colspan="2"></td></tr>
</table>

L'organisation d'une fête se pense longtemps à l'avance, souvent un an. La communauté désigne un habitant (en réalité un couple) en charge de la préparation de la fête : le *pasante*. Cette responsabilité de l'ensemble de l'organisation et du déroulement d'une fête, est appelée le *cargo*, la charge. Avant une décision définitive, les autorités visitent le *pasante* plusieurs fois pour valider son accord.

Quelques jours avant, les préparatifs de la fête débutent, notamment en ce qui concerne la nourriture et la longue préparation de la *chicha*. Qu'elle soit de nature religieuse ou communautaire, aucune fête ne manque jamais d'alcool et de *chicha*. La boisson alcoolisée est un produit socioculturel. Les personnes âgées d'El Terrado expliquent qu'il y a seulement une cinquantaine d'année, les hommes s'enivraient avec l'*aqha*, dont la teneur en alcool est nettement inférieure. L'alcool, pouvant atteindre 70 %, est arrivé. Aujourd'hui, de plus en plus de jeunes revenants de la ville, consomment de la bière.

La chronologie des fêtes de la communauté d'El Terrado suit le calendrier agricole. Les habitants désignent toutefois quelques fêtes comme étant les plus importantes pour eux. Ces moments privilégiés sont la période du Carnaval (mars ou avril), le mois d'août et le 4 décembre.
Le Carnaval est la période des « *pagos* », les « paiements », aux éléments naturels et aux animaux. Le mois d'août est considéré comme étant celui de la *Pachamama*. C'est le début de la nouvelle année agricole. Le 4 décembre, Sainte Barbe (Santa Barbara), est la fête de la communauté, marquant à la fois le calendrier catholique et le calendrier agricole.

- AU MOIS D'AOUT, LA FETE DE LA PACHAMAMA

En général dans les campagnes, le 1er août correspond à la nouvelle année agricole.
Au début de ce mois, chaque famille effectue un rite appelé le *carachico*, ou le « *pago a la tierra* » (le paiement à la terre). Les paysans considèrent cette période comme étant le début de la période de fertilité de la *Pachamama*. Les offrandes se déroulent durant ce mois pour invoquer la santé, la reproduction des animaux, la protection des plantes et contre les méfaits climatiques. Les terradeños pratiquent la *k'oa* ou le *carachico* : « (…) la *k'oa* est comme un repas de tous les jours pour la *Pachamama* et le *carachico* est un repas plus spécial, de fête » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 05/01/2004).

Le cultivateur observe attentivement le mois d'août, car il reflète l'ensemble de l'année à venir. Le *carachico* est à la hauteur de cette croyance. A destination de la *Pachamama*, il s'agit de faire le « *Pachamamaman llank'aray* », de servir la *Pachamama*. Elle est l'occasion de lui offrir un riche banquet (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/02/2004). Le paysan prie et demande que la *Pachamama* l'aide dans son travail et que la terre produise bien. Il prépare une grande quantité de nourriture, qui sera ensuite enterrée comme offrande. Parfois les campesinos achètent un fœtus de lama. Un grand bouc est tué précautionneusement : aucune goutte de sang ne doit tomber sur le sol car la *Pachamama* pourrait s'en offenser. La viande est cuisinée, consommée sans sel et avec tous les

aliments produits dans la communauté. La viande est ensuite détachée des os. Elle doit être consommée avec les doigts et sans toucher les lèvres car, expliquent les campesinos, la *Pachamama* doit en premier toucher à la nourriture. L'ensemble des os, le sang et le contenu de l'estomac sont réunis et brûlés. Les terradeños ignorent la raison de l'interdiction de sel. Cependant, en tant que « condiment de Dieu et de l'ordre social, le sel ne trouve pas sa place dans cette nourriture rituelle adressée à l'infra-monde » (V. de Véricourt, 2000 : 47), mais il pourrait également s'agir de ne pas incommoder les diables (Absi, 2003 : 168).

- LE 1ER NOVEMBRE, LA TOUSSAINT OU TODOS SANTOS

La fête de la Toussaint, le 1er novembre, coïncide avec la fin de la période sèche et le retour des âmes. La tradition veut que ce jour-là, chaque famille prépare des *masas*, des pains complets ou sucrés, en forme de poupées ou décorés de divers motifs. Ces pains sont ensuite offerts aux visiteurs.
En fin d'après-midi, à la tombée de la nuit, les habitants de la communauté se rendent par petits groupes au cimetière. Les femmes sont vêtues de vêtements noirs ou sombres avec un *aguayo* de couleurs vives et certaines filles sont en blanc. Les morts de l'année écoulée sont honorés. Les membres de leur famille font brûler des bougies autour de la tombe. Dessus, sont déposés des pains ronds, rouges, représentant des hommes avec un dessin rose ou rouge, des bananes, des avocats, des bouquets, du maïs bouilli, etc.
Un catéchète prononce une courte célébration. Chaque membre de la communauté va *ch'aller* de l'alcool aux quatre coins des tombes des personnes décédés dans l'année. Les prières se répètent plusieurs dizaines de fois sur chaque tombe. L'atmosphère est partagée entre recueillement, prière, alcool, feuilles de coca et rires.

- SAINTE BARBE OU SANTA BARBARA, LE 4 DECEMBRE

Dans l'ensemble de la région, cette fête tient une place particulière. Des commerçants viennent des communautés et villages alentour pour vendre toutes sortes de friandises et de sucreries, avant et après la messe. Selon les habitants, cette fête, tout en étant considérée comme la plus importante, l'était encore plus il y a une vingtaine d'années.

Dans les *Libros de Fábrica* de 1848 (Beneficio de Santa Ana de Potobamba, 1848), figure la notification des frais engagés par les prêtres lors de la fête de Sainte Barbe, le 4 décembre, à Villca Pujyu. Rien n'est précisé concernant la communauté d'El Terrado. Cependant, après 1895, cette fête disparaît à Villca Pujyu et est célébrée à El Terrado.
L'histoire populaire raconte que la statue de Sainte Barbe fut découverte à Maran K'asa « dans un arbre à épines, un t'aqo », au milieu d'un champ qui porte désormais son nom (Felicia, 23/06/2001). D'après Doña Beatriz Carasco Roso, le curé Saturnino Roso avait gardé la statue de Sainte Barbe dans une pièce de l'hacienda. A la suite d'un rêve, où une femme lui demandait de construire une maison pour la Sainte, il fit élever la chapelle (Sucre, 31/05/2001).

Chaque année, une messe est célébrée en l'honneur de Sainte Barbe, en tant que Sainte Patronne d'El Terrado. A cette occasion, le prêtre de Betanzos vient à El Terrado et rappelle sa vie et les raisons de la prier. Sainte Barbe est la patronne des artilleurs, des pompiers, des artificiers, des fondeurs et des architectes. Associée à la foudre, on l'invoquait autrefois pour s'en protéger, « elle joue parfois le rôle de protectrice et avocate des tempêtes » (Vericourt, 2000 : 129).

A la fois fête de la Patronne de El Terrado, le 4 décembre est également un jour de prière afin que vienne la pluie. Si elle n'a pas encore fait son apparition de façon certaine « nous faisons une messe à la Vierge Santa Barbara et à ce moment-là seulement arrive la pluie » explique une personne âgée (Don Antonio, 60 ans, El Terrado, 08/11/2002).
Dans un premier temps de la messe, les habitants accompagnés du prêtre, vont emmener la statue de la Sainte depuis l'Eglise (centre de la communauté) jusqu'à Era Moqo (à 300 mètres et faisant face à Maran k'asa), afin, disent-ils qu'elle puisse voir le champ où elle fut découverte. La chapelle est décorée, et la porte recouverte avec des branches et des feuilles de molle. Le long du chemin menant à Maran K'asa, les habitants ont construit des *pukaras* en bois couvertes de branches de molle et de *phullus* (couvertures colorés). Durant la bruyante procession, les hommes portent la Sainte à l'aller, puis les femmes lors du retour. A Era Moqo, le prêtre bénit la terre et l'assemblée. La population jette des confettis blancs et roses sur la statue. La Sainte est ensuite ramenée à la chapelle où le prêtre bénit une nouvelle fois les participants. La messe et la procession durent trois heures. La *Doctrina Cristiana* est chantée, avec le même air lancinant répété inlassablement : une femme chante très haut, phrase après phrase, et chacun répète à l'identique. Le quechua utilisé est difficilement reconnaissable pour les habitants[60]. Ces prières particulières se transmettent de génération en génération.
Pour finir, le *curaca* sonne la cloche à trois reprises, sonnerie entrecoupée par les musiciens jouant du charango, de la guitare, de la mediana, de la flûte de pan et du bombo (gros tambour), seuls instruments présents dans la communauté.

Dans le cas où la pluie ne se manifesterait pas les jours suivant, les campesinos ramènent Sainte Barbe en procession à Era Moqo. Face à Maran k'asa, ils restent toute la journée à prier et à chanter la *Doctrina Cristiana*. Si la pluie ne vient pas dans la nuit, le rite est renouvelé : tous les deux ou trois jours, principalement les enfants et les femmes, reviennent implorer la Sainte.
Quel que soit l'endroit (dans la chapelle, à Era Moq'o, au Jatum Orcko) la Sainte regarde en direction du sud sud-est et de Maran K'asa. Les membres de cette communauté viennent également participer aux prières. Les années de grande sécheresse, ils demandent aux autorités locales d'El Terrado d'emmener la statue de la sainte dans la *chacra Santa Barbara*, là où elle fut découverte, afin de prier pour qu'il pleuve enfin sur la zone. Ils se rendent à Maran K'asa où ils passeront une journée et une nuit à prier dans une petite chapelle en branchage préparée pour cette veillée. Ils chanteront la Doctrine et d'autres prières (Notre Père, Je Vous salue Marie, Je crois en Dieu notamment).

60 - Il semblerait qu'il s'agisse d'une variante dialectale du quechua se rapprochant du quechua du Cuzco.

Si la pluie ne se manifeste pas dans le milieu du mois de décembre, très tôt un matin, les hommes de la communauté montent la statue de Sainte Barbe au sommet du Jatum Orcko. L'*alcalde* et le *curaca* se joignent obligatoirement au groupe, mais les hommes ne doivent pas chanter : seuls les femmes et les enfants chantent car ils sont considérés comme plus purs que les hommes. Au sommet, les participants s'assoient, en plein soleil, sans chapeau et prient jusqu'à la tombée du jour, avant de redescendre avec la statue de la Sainte.
S'il n'a toujours pas plu, les habitants vont emmener Sainte Barbe à la chapelle de Talawanka, une communauté voisine. Il s'agit du dernier rite pour invoquer la pluie, mais « en général, il commence forcément à pleuvoir à ce moment-là » (Anita, 21/04/2001, El Terrado). En effet, même si elles arrivent avec du retard, quelques petites pluies commenceront à se manifester. Une vingtaine de jours s'écoule entre le 4 décembre et ces dernières prières.
Selon les années, les autorités et les personnes participantes, la statue sera emmenée une ou plusieurs fois à Era Moqo ou montée au Jatum Orcko, jusqu'au jour de Noël (comme ce fut le cas en 2002, année de El Niño où les pluies sont arrivées au milieu du mois de janvier).

Les années pluvieuses, seule la Sainte Patronne est honorée, et la messe célébrée sans intention particulière. Ces rites d'imploration de la pluie se déroulent uniquement en cas de sécheresse. Le prêtre rappelle l'importance de la prière à Sainte Barbe, pour avoir sa protection contre les orages, la grêle, la foudre, mais qu'elle concède de la bonne pluie. Le prêtre recommande également à la Sainte tous les morts proches de ceux qui sont présents ce jour-ci.

- LE 24 DECEMBRE, NOËL

Quelques jours avant Noël, deux crèches sont construites. La première est faite dans la chapelle et la seconde dans l'atelier des enfants. Leur réalisation donne lieu à une intense activité de leur part[61]. Les crèches sont fabriquées en branches de pins, de lichen, de sable, de mousse, de guirlandes et d'étoiles créées par les enfants. De gros bouquets de fleurs dérobées à la *huerta* décorent la chapelle.
Les personnages de la crèche sont de provenance très diverses : le « Niño Jesus », offert par Doña Beatriz, est un poupon de porcelaine blanche d'une trentaine de centimètres, les autres personnages et les animaux mesurent une vingtaine de centimètres et sont de provenances diverses : de jeux des enfants, de poteries…
Les adultes, à l'exception des catéchèses, ne participent pas aux préparatifs : les travaux dans les champs ne peuvent pas attendre et « Noël, ce n'est pas leur fête, explique Anita. Quand on est arrivé [en 1992], on leur a demandé ce qu'ils faisaient pour Noël, ils nous ont répondu : des *buñuelos*… » (des beignets).

La messe, si le curé de la paroisse de Betanzos vient jusqu'à El Terrado, réunit l'ensemble de la communauté et les communautés voisines. Les enfants jouent la

61 - Période des grandes vacances scolaires

naissance de Jésus sous forme de pièce de théâtre et tout en faisant des mimes, transportent religieusement l'enfant Jésus de la sacristie à la crèche avec ses cadeaux : une bouteille de lait, une flûte de pan, un *bombo* et un jouet.
La messe ou la célébration terminée, les enfants apportent l'enfant Jésus dans la crèche de l'atelier. Devant celle-ci, les enfants dansent en rangs de quatre[62], aux sons de musiques régionales écoutées sur un magnétophone. Pendant ce temps les femmes distribuent des *buñuelos* (que les membres du groupe des mamans ont faits) et un verre de chocolat chaud (offert par les religieuses).

- LE 31 DECEMBRE

En fonction des personnalités des autorités, une fête est organisée le 31 décembre, « pour enterrer l'année ancienne et accueillir la nouvelle année » précisent joyeusement les habitants.
Entre 1999 et 2003, le groupe des femmes a préparé une pièce de théâtre, jouée par elles-mêmes et leurs maris. Ils se sont tous déguisés, ont dansé et ont joué la saynète dans le patio de l'ex-hacienda. Un enfant costumé, en haillons et vieux vêtements, symbolisant l'année qui s'achève, titille les habitants jusqu'à minuit.

- LE 28 DECEMBRE ET LE 1ER JANVIER, LE RENOUVELLEMENT DES AUTORITES

Un habitant explique que « le 1er janvier a été choisi pour le changement de dirigeant afin de clarifier le calendrier et que l'ensemble des autorités soient renouvelées en même temps : le dirigeant, le *curaca* et l'*alcalde.* Auparavant, le changement avait lieu au mois d'avril en ce qui concerne le dirigeant » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/05/2004). En effet, « (…) la constitution ou le changement [d']autorités originaires ne se déroulent plus au milieu du mois de juin (San Juan) en accord avec le cycle agricole, comme c'était alors pratiqué, mais en même temps que les autorités non originaires [qui a lieu] en décembre » (Sanchez Serrano, 1994 : 100). Ainsi, en début d'année civile, les autorités changent et prennent officiellement leurs fonctions.

Le changement d'autorité s'effectue lors d'une assemblée communautaire extraordinaire le 28 décembre. Le transfert effectif de la charge de dirigeant se concrétise une semaine plus tard, le 1er janvier.
Le dirigeant de l'année qui vient de s'écouler, présente le contenu d'une petite valise, faisant office d'armoire ou de coffre. A l'intérieur, se trouvent tous les documents relatifs à la communauté depuis la réforme agraire, et notamment les *libros de actas*, dont trois années ont été perdues depuis 1953. L'ensemble des autorités établit un inventaire précis. Les membres de la communauté présents sont témoins. Les autorités transmettent ensuite cette valise au nouveau dirigeant. Le secrétaire notifie dans le *Libro de actas* de l'année, l'ensemble des éléments contenus dans cette valise : un grand drapeau national, la *wiphala* (le drapeau autochtone aux couleurs de l'arc-en-ciel), la

62 - Ils ne peuvent pas danser dans la chapelle car le curé Roso est enterré dans la sacristie.

banderole de la sub-centrale de Potobamba (devenue inutile depuis la décentralisation mais cependant conservée) et les *libros de actas*. Les autorités, les membres de l'ancienne et la nouvelle *directiva* dressent un inventaire de ce qui est laissé au nouveau dirigeant : décompte des tabourets, des tables, des matériaux de constructions, des finances, etc. Le nouveau dirigeant prête serment de loyauté sur le drapeau national et face aux habitants de la communauté. Les membres de la nouvelle *directiva* font de même, chacun tenant le drapeau du pays de la main gauche et jurant de la main droite.
Cette passation d'autorité dure un après-midi et peut se prolonger tard dans la soirée, en fonction des personnalités présentes et de leurs discours.

L'officialisation de la passation de pouvoir des autorités se déroule le 1er janvier lors d'une cérémonie dans la chapelle. La présence du *corregidor* de Vila Vila est indispensable. Celui-ci retire les insignes de pouvoir aux anciens *curaca* et *alcalde*, retire leur poncho et les leur dépose sur l'épaule gauche. Puis il met les ponchos aux nouvelles autorités, ainsi que leurs insignes : la croix, la *wara* et le *kinsapalq'a*. Il aide les femmes à vêtir leur châle. Toute la cérémonie durant, les habitants récitent le Notre Père et le Je vous Salue Marie. Le *corregidor* prononce ensuite quelques mots de discours, puis tout le monde se retire de la chapelle.
La passation de pouvoir se déroule toujours sous le regard de Dieu à travers le Crucifix. Sans qu'il s'agisse formellement de croyance, c'est la peur d'un être supérieur et présent, qui peut les châtier, si les choses ne sont pas faites comme elles doivent l'être.

La cérémonie s'achève toujours à l'extérieur. L'après-midi, anciens et nouveaux *alcaldes*, *curacas* et dirigeants s'assoient sur le banc, devant la *Casa comunal*. Les autorités traditionnelles de l'année venant de se terminer, sont particulièrement remerciées et fêtées. Chaque famille fait une couronne d'aliments, un *pillu* (guirlande) et la dépose sur les chapeaux des anciennes autorités. Ce *pillu* est composé de pain, bananes, choux, oignons, laitues, fèves, carottes, etc. Pour les terradeños, il signifie : « merci d'avoir pris soin de nous durant toute cette année » (Loyda, 27 ans, El Terrado, 01/01/2004). Chaque autorité sortante apporte une jarre de *chicha* et tous les responsables sont abondamment *ch'allés* de même que la *Pachamama*.
☞ *Photographie, planche n°11 : Les autorités.*

- L'EPIPHANIE OU LA FIESTA DE LOS BUEYES : LE 6 JANVIER

La fête des bœufs, le 6 janvier, se superpose à la célébration de l'épiphanie (manifestation de Dieu en grec). Afin de remercier dignement leurs bœufs, les campesinos leur « amènent de la bonne nourriture » comme du blé vert car ils supposent que c'est comme du « *dulce* » pour eux, une sucrerie (Simon, 35 ans, El Terrado, 06/01/2004). Dans un verre, ils versent de l'alcool afin de *ch'aller* les bœufs, en commençant par le plus vieux, puis offre un peu d'alcool à la *Pachamama* avant de terminer eux-mêmes le verre. Les propriétaires restent près de leurs animaux jusqu'à ce que ceux-ci terminent leur « mets ».

Les terradeños se dirigent ensuite chez les *pasantes* de la fête. Ils sont accueillis avec de l'alcool et un repas complet : une soupe et un repas à base de viande et de riz. Il n'est pas exceptionnel d'accrocher un peu d'argent sur le poncho du *pasante* « pour l'aider », ainsi que des serpentins et des confettis. Devant une croix recouverte de branches de molle, les paysans mettent des *pillus* à leurs animaux.

- LE CARNAVAL EN FEVRIER OU MARS

D'après le Diccionario historico de Bolivia (2002, T. 1, p. 449), Carnaval signifie « *despedida de la carne* » (au revoir à la viande). Les espagnols introduisirent cette fête populaire de début du carême dans les Andes. A ce moment de l'année, tout est vert car cette fête coïncide avec la fin de la saison des pluies, les cultures sont en fin de croissance et le début des récoltes est proche. Cette fête de Carnaval s'adresse spécialement à la *Pachamama* en se mélangeant avec les rites andins de la première récolte. Il s'agit de remercier la *Pachamama* et de la prier « afin qu'elle fasse encore un petit effort », expliquent les campesinos. « La *Pachamama* est contente de pouvoir donner à ses enfants les aliments dont ils ont besoin » suppose une habitante.

Si le carnaval a souvent lieu dans les campagnes boliviennes une semaine après celui qui se déroule en ville, ce n'est pas le cas à El Terrado. Les festivités de la communauté se déroulent en trois temps : le premier jour elles ont lieu chez l'*alcalde*, le second jour chez le *curaca* et le dernier jour chez le dirigeant. *Chicha*, alcool et nourriture sont offerts en grandes quantités par ces autorités. Epoque des premières pommes de terre et des *choclos*, ces aliments sont cuisinés et mangés avec du fromage. « Il y a beaucoup de chants et de danses » soulignent les terradeños. Les enfants et les jeunes s'amusent, chantent, et jouent. Ils se lancent des petits ballons gonflables remplis d'eau, en général entre jeunes filles et jeunes garçons.

- PAQUES EN MARS OU AVRIL

Pour Pâques, les femmes cuisinent des *humintas* (petits gâteaux de maïs) et du pain dans les fours familiaux. Ces pains sont ensuite offerts à la famille et aux personnes venant leur rendre visite.

Le vendredi saint, à la fin de la messe ou de la célébration, les autorités et les femmes et se dirigent vers l'Autel pour chanter et prier. Six hommes, vêtus comme ce que les habitants imaginent être des vêtements de la Palestine il y a 2 000 ans (tuniques beiges, jupons et turbans), vont se relayer pour porter la croix en bois d'environ deux mètres de haut. La nuit venue, les campesinos gravissent le *Calvario* pour accomplir le chemin de croix. Le long du *Camino Real,* emprunté avant d'atteindre le chemin de croix, des habitants ont construit de petits autels à la porte de leurs maisons, devant lesquels les terradeños marquent un arrêt, prient et chantent. Des croix d'un mètre cinquante,

plantées le long du chemin grimpant au sommet du *Calvario*, représentent les douze stations.
Un habitant apporte des braises et de l'encens qu'il dispose au pied de chaque croix, avant la Lecture sainte et les prières. Entre les stations du calvaire, les habitants chantent la *Doctrina Cristiana* (identique à celle du 4 décembre). A la dernière station, tout le monde se met à genoux et chacun fait une demande au Seigneur à haute voix. Un campesino passe au milieu des gens pour les bénir. Tous les habitants se retrouvent ensuite dans la *Casa comunal*, pour manger le *arroz con leche* (riz au lait) préparé par les autorités, puis du *choclo*, des pommes de terre et de la viande.

Lors de la messe de Pâques, célébrée normalement le dimanche, les autorités se placent sur un banc face à l'Autel. Après l'Eucharistie, elles s'agenouillent au pied de la croix recouverte d'un drap noir, au pied de laquelle est déposée une tuile où sont des braises et de l'encens. Elles sont vêtues de ponchos noirs ou sombres. Lorsque le drap noir sur la croix est retiré, les autorités retirent leurs ponchos sombres pour en revêtir un clair, symbole de la résurrection du Christ. Puis les habitants se retrouvent dans la salle commune. *Curaca* et *alcalde* offrent chacun un repas de midi : une soupe. Plus tard, les autorités vont s'asseoir sur le banc à l'extérieur de la *Casa comunal*. La tradition veut que les femmes accrochent des fleurs, des œillets d'Inde (*Tagetes patula*), aux chapeaux et dans les cheveux. Les terradeños vont boire, *ch'aller*, chanter et danser jusqu'à la nuit tombée.

- LA SAN JUAN, LE 24 JUIN

Le 24 juin est une fête à caractère essentiellement familial. Elle réunit tous les membres d'une famille nucléaire, les parents (au sens large, *comadre* et *compadre*) et éventuellement des amis proches.

Un habitant raconte : « Nous fêtons la Saint Jean. La nuit, nous faisons un grand feu devant l'enclos des chèvres et des bœufs, juste à leur porte. Nous *ch'allons* avec de d'alcool. Quelques personnes préparent de la *chicha* et invitent les voisins (…) » (Simon, 30 ans, El Terrado, 10/05/2001). Des feux brûlent devant les enclos des animaux, avec de la paille de blé pour obtenir une flamme claire.
Les campesinos craignent que, ne pratiquant pas ce rite, ils reçoivent un châtiment. En effet, la coutume veut qu'en ce jour de la *San Juan,* la Saint Jean les animaux soient marqués. Il s'agit d'un rite agricole au cours duquel les familles coupent les oreilles des chèvres nées dans l'année : « Nous pensons que Saint Jean protège nos animaux » (Simon, 35 ans, El Terrado, 10/05/2001). A partir du 25 juin, les animaux sont libres d'aller et de dormir là où ils veulent. Aucun habitant ne les cherchera car « les animaux savent où est leur maison » (Ibid). Comme il n'y a pas de pâturages et pas de champs cultivés, les animaux vont partout où ils trouvent de la nourriture. Ce rite de marquage des animaux se déroule de nuit, dans le corral des chèvres, des bœufs et des cochons. Les propriétaires coupent le coin des oreilles des chèvres, que le parrain désigné de l'animal dépose ensuite dans un petit *aguayo* avec des feuilles de coca en parfait état.

Cet *aguayo* est enterré dans un coin du corral. Le responsable de famille fait une prière, demandant la fécondité de son troupeau. A cette occasion, il arrive que les paysans réalisent une mise en scène. Une terradeña explique que ses grands-parents effectuaient habituellement un rite, se pratiquant aujourd'hui seulement par les familles ayant des chèvres. Il s'agit de construire un petit enclos où sont déposées les crottes des chèvres les représentant. Celui-ci est abondamment *ch'allé*, et les campesinos demandent à San Juan de prendre soin de leurs chèvres. Dans le corral lui-même, les feuilles de coca sont *ch'allés* et échangées entre les membres de la famille présents (Felicia, 30 ans, El Terrado, 20/04/2004).

De plus, ce jour là, très tôt le matin, « avant que les oiseaux ne fassent du bruit », les terradeños vont se laver à la rivière car, explique-t-on, l'eau est bénie. Ils vont en chercher à la rivière ou au puits, et en ramènent chez eux : « nous la mélangeons avec tout ce que nous produisons ici, le quinoa, le maïs, le blé, l'avoine, les fèves, les petits pois, tout sauf les pommes de terre. Nous mettons tout cela dans un seau et nous allons le donner aux bœufs et aux chèvres. Comme l'eau est bénite, ils vont eux aussi recevoir la bénédiction » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 20/04/2004).

Il y a seulement une dizaine d'années, durant la nuit du 23 au 24 juin, les enfants allaient faire des feux car « toutes les montagnes devaient brûler, c'était la coutume (…) » explique un habitant (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/05/2001). Aujourd'hui, ceci ne se pratique plus. D'une part à cause d'une interdiction légale, mais surtout grâce à la prise de conscience de la population. En effet, le gouvernement interdit de faire des feux le 24 juin à cause des dommages causés dans le passé et dont les effets sont irréversibles. Il tente ainsi de limiter la pollution et la destruction du reste d'arbres et d'animaux dans certaines régions.

2. 5 – L'AGRICULTURE ET L'ELEVAGE : DES ACTIVITES ECONOMIQUES ESSENTIELS DANS LA COMMUNAUTE

Comme partout dans les Andes, les activités économiques de la communauté (agriculture, élevage et artisanat) sont les seules sources de revenus, que souvent les habitants complètent avec les revenus de l'émigration.

2. 5. 1 – LA ROTATION DES CULTURES ET LE CALENDRIER DES TRAVAUX AGRICOLES

L'activité agricole se déroulant sur une parcelle tout au long de l'année peut être, soit une activité simple comme une culture ou un pâturage, soit plus complexe avec un pâturage et une culture annuelle. Chaque unité de production (agriculture, animaux, bois) demande un travail différent mais continu.

La saison des pluies et l'évolution des températures rythment le calendrier agricole et déterminent les périodes de semences et de récoltes. Les calendriers se réfèrent à la lune ou au soleil, en tenant compte des impératifs agricoles. Le terme *temporada* s'applique pour des périodes de saisons climatiques, et diffère du concept de saison (*estación*) qui est la saison officielle.
Une habitante divise l'année en trois saisons : l'hiver, le *chirana*, signifiant selon ses termes « quand il n'y a rien à récolter », le printemps, *tarpuy* ou *tarpuy killa*, c'est-à-dire l'époque des labours, et *cosechay*, venant du mot espagnol signifiant récolte (Felicia, 30 ans, El Terrado, 06/06/2001).
Des campesinos parlent de *tarpuy tiempo* : l'époque des semailles (commençant en août et s'achevant en décembre), en *chajra estimuy* : cultures en début de croissance, en *cosecha tiempo* : époque des récoltes (à partir du carnaval jusqu'à la Saint Jean), et en *chirana* : repos de la terre (juillet et août).
Pour d'autres, le printemps est le moment de la pluie, du nettoyage des champs et du début des labours. Quand le soleil commence à brûler, l'été devient l'*ancha rupay* (très brûlant), l'automne est la saison des récoltes et l'hiver est la saison froide.

- UN CALENDRIER AGRICOLE ETABLI SUR TROIS OU QUATRE ANS

L'ordre de rotation des cultures n'est pas fixe. Elle ne dépend pas seulement de la fertilité du sol, mais également des besoins de chaque famille (en concertation avec les parents, les frères et les soeurs), des semences disponibles, du climat (si les pluies viennent plus tôt ou plus La production agricole des habitants d'El Terrado se compose d'un minimum de dix espèces de cultures. Dans un même champ, sont toujours mélangés : les pommes de terre avec des fèves et des petits pois, du maïs avec des haricots rouges, le quinoa et le maïs ou avec des pommes de terre. Le mélange des espèces augmente avec l'altitude (Tapia, 1993 : 52). Le maïs blanc (dur et destiné aux animaux) est cultivé en alternance avec le maïs jaune (pour la consommation humaine).

La pomme de terre précède en général la culture du maïs et d'orge car elle consomme plus d'engrais. Puisqu'en général on ne fertilise pas les céréales, le quinoa, puis la cañihua sont semées après une année de culture de pommes de terre. En effet, cette culture demande beaucoup moins de travail car en succédant à la pomme de terre, elle évite de labourer et préparer le sol.

Exemple de cycles de rotation des cultures primaires :

1re année	2ème année	3ème année
pomme de terre	orge	blé-fèves
pomme de terre	maïs	fèves-blé
maïs	pomme de terre	fèves

Les rotations de culture permettent de maximiser les rendements sans ajouter d'engrais chimique. Elles permettent aussi de limiter les attaques de maladies et de parasites (Morlon, 1992 : 113).

Il y a une vingtaine d'années, cette rotation se réalisait sur un minimum de sept ou neuf ans, avec deux ans de jachère possibles sur une période de dix ans. A présent, les cycles se font sur cinq ou quatre ans, et la plupart du temps sur trois ans. Cette tradition de rotation des cultures s'écourte toujours plus afin de pouvoir satisfaire la demande croissante des besoins familiaux.
Aujourd'hui, la fertilité des terres s'affaiblissant, les rendements diminuent. Pour obtenir au moins autant que les années précédentes, les paysans cultivent des terres qu'ils devraient laisser en jachère. C'est un cercle vicieux car sans jachère conséquente, la production s'amoindrira inévitablement, et cette diminution semble irréversible. Elle entraîne plusieurs conséquences : les animaux allant paître ailleurs, il y a moins de fumure sur une terre déjà sans repos.

Lors des cours donnés par ACLO à Potosí, les agronomes préconisent de laisser reposer tout ou partie d'une parcelle de un à trois ans, avant de le cultiver à nouveau. Cependant, seuls ceux ayant suffisamment de terres peuvent la faire reposer un an ou deux tous les six ou sept ans, mais dans leur majorité, les paysans ont besoin de cultiver l'ensemble de leurs terrains disponibles (Teresa, 40 ans, El Terrado, 06/04/2001).

- UN CALENDRIER ANNUEL DE CULTURE

Durant neuf mois de l'année, les travaux dans les champs occupent quotidiennement les habitants. Il s'agit chronologiquement :
- de la préparation des champs aux semences (septembre à novembre),
- des semences proprement dites (novembre-décembre)
- et des récoltes (de janvier à juin).

Juin, juillet et août sont les mois les plus froids de l'hiver dans les hautes terres andines : il s'agit d'une période sans activité dans les champs. Les campesinos partent des communautés pour la ville ou profitent pour construire ou réparer leur maison, arranger les outils, réaliser des travaux communautaires ou se marier.
La sélection des semences de tubercules se réalise durant ces trois mois d'hiver. Le fourrage pour les animaux va être transporté et déposé dans les *chalas*, haut du tronc de molles taillé afin de pouvoir y déposer le fourrage. Les coupes de maïs sont l'alimentation principale des animaux durant la saison sèche et elles devront être suffisantes jusqu'en décembre.
☞ *Photographies, planche n° 12 : Les plantes cultivées.*

Avant l'arrivée des premières pluies en octobre, les paysans retournent la terre une première fois afin que la chaleur et le soleil détruisent les herbes. Ils attendront l'arrivée des pluies pour effectuer le second labour, mettre le *wañu*, l'engrais animal, et semer. En effet, après les petites pluies d'octobre, les pluies diminuent souvent au mois de novembre. La véritable saison des pluies débute normalement un mois plus tard, en décembre.
Les campesinos observent autour d'eux pour savoir s'ils peuvent semer ou s'ils doivent attendre encore. Ils expliquent que ceux qui possèdent suffisamment de terrains, sèment en trois temps, de manière à réduire les risques de sécheresses ou de pluie. Les premières semailles s'effectuent avant la saison des pluies (de novembre à décembre-janvier).

En novembre, le maïs commence à être semé, suivi par les pommes de terre, puis le blé et l'avoine. Les semences de quinoa sont faites en même temps, entre novembre et début janvier, sur une partie de la parcelle de pomme de terre ou de maïs. A cette époque, l'ensemble de la famille se rend dans les champs.
L'homme conduit les bœufs. La femme, en général, dépose les graines dans les sillons, et l'aîné des enfants ou un autre homme (occasionnellement une femme) répartit le *wañu*. Une dernière personne ferme ensuite les sillons. Ce travail requiert plusieurs jours dans le champ.
A la même période, les campesinos coupent les branches des arbres au-dessus de leurs champs, car elles portent préjudice aux cultures en cachant le soleil et les protégeant des pluies.

Les campesinos donnent aux animaux le fourrage qu'il reste dans les *chalas* afin qu'ils n'aillent pas dans les champs. Mais cette période est critique : il en manque et l'herbe n'est pas assez haute pour satisfaire les besoins des animaux.
Les dommages causés par les animaux sont considérés comme moins importants en janvier et février, car les plantes peuvent reprendre leur croissance. Toutefois, si les cultures sont affectées les mois suivants, les dégâts seront réels et préjudiciables : la capacité de reprise des plantes est affectée par l'arrivée de la période froide. Les parties de parcelles abîmées peuvent être relabourées et ressemées jusqu'en février-mars (époque du carnaval), mais ces cultures n'atteindront pas alors leur maturité avant les gelées et seront destinées au fourrage des animaux.

En décembre, les campesinos butent une première fois les pommes de terre, puis le maïs en décembre-janvier lorsque les poussent atteignent une vingtaine de centimètres. Ce passage des bœufs entre les sillons est un travail délicat pouvant détruire un champ. La femme suit l'araire et redresse immédiatement les jeunes plants de maïs.
Les paysans butent une seconde fois les pommes de terre en février. Demandant peu de soins jusqu'à leur récolte, elles sont ramassées dès la fin du mois de mars et durant tout le mois d'avril.
De longues semaines s'écoulent, entre les pluies du mois de février et les ultimes pluies de la saison agricole, aux mois de mars-avril. Les campesinos attendent la dernière pluie, permettant de faire grossir les épis de maïs et croître les plants encore trop petits. Les premières gelées d'avril indiquent, en général, aux campesinos qu'il ne pleuvra plus.
Le maïs est récolté à deux périodes. La première coupe en mars-avril, se fait quand les grains sont encore laiteux : le *choclo*. La seconde cueillette vient durant le mois de juin lorsque les épis sont bien mûrs. Ceux-ci sont exposés au soleil pour sécher puis égrenés.
La cañihua et le quinoa sont récoltés durant les mois de mai et de juin.

Au solstice de juin, le 24, les campesinos célèbrent la *San Juan*, marquant normalement la fin des récoltes et donnant lieu à certains rites. Cette période est un moment d'abondance qui doit satisfaire les besoins familiaux de l'année à venir.

2. 5. 2 – L'ORGANISATION DU TRAVAIL A EL TERRADO

A El Terrado, chaque foyer gère individuellement ses biens : terrains, animaux et eau s'il en possède. L'utilisation de la main d'oeuvre familiale varie en fonction des connaissances, des technologies et de la superficie des terrains exploités. Les familles comptent sur leurs propres ressources pour accomplir les activités agricoles, chacun ayant ses tâches en fonction de sa capacité physique. Les personnes âgées sont souvent assignées à des tâches demandant un savoir-faire et du temps, comme le tissage ou d'autres activités artisanales, et la garde des jeunes enfants. A El Terrado, les enfants commencent à travailler dans les champs dès l'âge de six ou sept ans, soit aux côtés de leurs parents, soit en allant garder les animaux. Ce sont en effet les plus jeunes et/ou les plus vieux, qui ont la responsabilité du troupeau. Habituellement, leurs parents leur offrent des animaux, tels des poules, un âne ou un cochon, afin d'éveiller leur sens des responsabilités vis-à-vis de l'ensemble du troupeau.

La notion de solidarité est un principe fort. Lorsqu'une famille a beaucoup de travail sur ses terrains (semailles ou récoltes) ou que des travaux ne peuvent être effectués par elle seule, elle demande l'aide à ses *compadres* (parrains-marraines) et à sa famille proche et éloignée en priorité, ou à d'autres membres de la communauté.
En échange, elle leur offre de la *chicha*, des feuilles de coca[63] et de la nourriture pour la journée de travail. La réciprocité, c'est-à-dire l'échange de bien et/ou de service, est

63 - La coca est présente dans toutes les manifestations sociales. C'est l'élément central de toutes les transactions, les alliances et les cérémonies.

fondamentale dans l'organisation socio-économique. A El Terrado comme ailleurs dans les Andes, il existe deux types d'entraide : la *minga* (forme hispanisée de mink'a) et l'*ayni*.

La *minga* est une prestation de services : « Une personne prie un homme, ou une femme, de l'aider pour la récolte, ou les semailles, pour la construction d'une maison et, si besoin est, pour cuisiner » (Girauld, 1984 : 32). Le Diccionario historico de Bolivia (2002, T 2, p 240-241) donne la définition suivante : « A l'origine le terme signifiait « alquilar » [louer] un indien afin d'effectuer un travail notamment dans les mines. Avec l'introduction de la *mit'a* (1573), liée aux mines (populations importantes de *mit'ayuqkuna* dans des villes comme Oruro y Potosí), depuis l'époque pré-coloniale et jusqu'au 20ème siècle, le terme désigna une forme de travail non salarié, que ce soit d'intérêt communautaire ou pour un échange mutuel avec un autre particulier (fréquemment sur une base de réciprocité) ». Pour Albó (1988 : 587), il s'agit de « celui qui travaille pour un autre en échange d'un paiement en nourriture, produit ou argent ». Albó souligne également (1998 : 27) que « dans certaines régions de Potosí la mink'a est un travail collectif très ritualisé (…) ». Van Den Berg (1989) l'explique comme « une forme traditionnelle de collaboration mutuelle qui se paie en argent ou en produit par le travail réalisé ».
Les habitants de la communauté d'El Terrado expliquent qu'« autrefois, les terrasses se faisaient grâce à la *minga*. Généralement, on s'invitait entre familles et parents. Tout est donné par celui qui organise la *minga*, ce qui compense le travail gratuit » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/02/2004). Un autre habitant explique aussi que la « *minga*, c'est quand l'un d'entre nous invite avec de la coca pour aller l'aider, il y a au moins quinze ou vingt personnes invitées. Il doit préparer auparavant la *chicha*, l'alcool, la viande, la nourriture et la servir. Le travail de *minga* aura lieu l'après-midi ou le lendemain » (Simon, 35 ans, El Terrado, 05/01/2004).

L'ayni, l'aide mutuelle, consiste aussi à prêter un bien (matériel, semences, animaux, argent, …). Elle est plus fréquente dans la forme d'échange de travail mais existe aussi dans divers services et emprunts. La réciprocité est différée dans le temps mais le retour doit être équivalent en quantité et en qualité. Cette prestation de service se pratique entre familles. Dans le Diccionario historico de Bolivia (2002, T 1, p. 238), l'*ayni* est « un échange réciproque du même bien, service ou également réduction, en des périodes différentes : plus tard je te donnerai ce que maintenant tu me donnes. A partir de cette logique du don réciproque, chacun devrait être plus généreux que son comparse prévoit ». L'*ayni* « fonctionne surtout pour le travail de la terre, pour la construction des maisons, ou lors de fêtes » (Girauld, 1984 : 32). Albó (1988 : 587) explique que c'est un « échange réciproque de biens et services égaux », alors que pour Van Den Berg (1989) il s'agit d'une « forme d'aide mutuelle qui se base sur une stricte réciprocité et qui se pratique spécialement entre parents, consanguins et pour les rituels ». Les terradeños considèrent que « l'*ayni* n'est qu'un échange de force de travail entre deux personnes » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/02/2004).

S'il est théoriquement possible d'utiliser la *minga* ou l'*ayni* ou les deux, « aujourd'hui ni l'un ni l'autre ne s'utilise, celui qui requiert doit payer. Quelques personnes toutefois y

ont recours quand elles sont seules pour les récoltes, et celui qui viendra l'aider sera payé avec une partie de la récolte » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/02/2004). Cependant « la *minga* n'existe plus vraiment, explique un habitant, même si elle était très utilisée avant » (Simon, 35 ans, El Terrado, 05/01/2004). Les habitants recourent à la *minga* et avec les membres de la famille, seulement lorsqu'ils construisent leur maison : pour le ciment, le sol et surtout pour la pose du toit.

Le recours à un péon[64] est courant pour effectuer des travaux dans les champs ou des obligations communautaires. Lorsque les terradeños ont besoin de quelqu'un pour un travail individuel ou communautaire, il recourt au péon. Une femme seule dont le mari est en ville, ou veuve ou malade, demandera l'aide d'un campesino pour un travail ou pour une journée.

2. 5. 3 – L'AGRICULTURE DANS LA COMMUNAUTE

Depuis au moins 6 000 ans, la région se caractérise par sa multitude de ses micro-climats et sa grande diversité biologique. C'est ainsi que l'on « trouve actuellement une dizaine d'espèces de racines et tubercules (plus les variétés locales, 800 dans le cas de la pomme de terre), trois de céréales, trois de légumes et onze de fruits cultivés et 225 espèces végétales potentiellement cultivables (…). [Il ne faut pas omettre que la] tendance est à l'homogénéisation des cultures, beaucoup de ces espèces sont en danger de disparition » (CIP, CIAT, PNUMA, 1995).
Nées dans les Andes et nourriture de base, de nombreuses variétés de pomme de terre sont cultivées ainsi que d'autres tubercules. Il en existe un grand nombre d'espèces et ayant chacun un nom quechua. Tapia (1993 : 52) étudie les systèmes de production de la pomme de terre entre les différentes zones agro-écologiques où elles sont cultivables, depuis le niveau de la mer jusqu'à 4 200 mètres d'altitude. Ces diverses variétés natives sont adaptées à chaque étage écologique. S'ajoutant aux conditions régionales, il existe une classification des plants de pommes de terre en fonction des préférences et des usages de chaque famille, de la communauté et de la région, qui détermine les superficies et les variétés.
Avec la colonisation, l'agriculture a connu de profondes modifications (Sebill, 1989). Les Espagnols ont cherché à introduire de nouvelles plantes. Toutes ne se sont pas adaptées au nouveau continent, du fait des conditions climatiques ou de leur rejet par les populations locales (Gade, 1992 : 467). L'agriculture d'altitude est adaptée aux conditions du climat et les plantes couvrent leur nécessité hydrique sur une période de trois mois.

A El Terrado, les principales cultures vivrières sont composées de maïs (*Zea mays*), de pommes de terre (*Solanum tuberosa*), de blé (*Triticum spp.*), d'orge (*Hordeum vulgare*), d'avoine (*Avena sativa*) et de fèves (*Vicia faba l.*). Les campesinos ayant construit des *huertas* cultivent aussi des légumes : principalement des carottes (*Dancus carota*), des

64 - Péon ou *peón* en espagnol, est un mot passé dans la langue française.

oignons, des choux, des laitues et quelques plants de tomates. Quant aux arbres fruitiers, seuls sont présents des pêchers et des poiriers.

Pour expliquer la présence des différentes céréales et des fruits dans cette région, une habitante de la communauté (Constantine, 45 ans, El Terrado, 13/08/2002) narre un conte[65] : « Le condor explique au renard qu'il va au ciel à un banquet. Le renard veut aussi y aller. Le condor accepte finalement de l'emmener à condition qu'il se tienne tranquille car sinon il le laissera sur place. Le renard promet d'être sage. Une fois au ciel, le renard ne tient pas parole et court partout, et comme il a toujours faim, il mange tout ce qu'il peu. A la fin du banquet, le condor l'appelle mais le renard ne venant pas, il part. Le renard panique et décide de redescendre en fabriquant une corde. Un perroquet passe et le renard l'insulte. Le perroquet menace de lui couper la corde, le renard se tait un instant puis recommence, une fois, deux fois, trois fois, et finalement le perroquet coupe la corde. En tombant, le renard « explose » et tous les aliments qu'il avait mangé dans le ciel se répandent sur la terre. Ce sont ces graines qui sont aujourd'hui cultivées par les hommes ». Itier (1997 : 307) précise que « ce mythe[66] explique, selon les versions, l'origine des plantes cultivées ou celle des renards ». Tomoeda (1980 : 218) répertorie de nombreux mythes concernant le renard Antonio montant au ciel[67] et qui en tombant sur la terre la pourvoit de maïs, quinoa, cañihua, et cuimi, blé et pommes de terre. Le renard est un personnage récurant dans les contes andins.

- LES VARIETES DE PLANTES CULTIVEES

Les habitants possèdent chacun au total environ, de un à trois-quatre hectares de terres dans la communauté. Cependant, en général, moins de deux hectares sont cultivables. Selon les données d'ACLO : « l'agriculture couvre approximativement 10 % de la superficie totale de la communauté. Les principales cultures sont : le maïs qui représente 35 % de la superficie cultivable, le blé 30 %, la pomme de terre avec environ 15 %, les fèves, les petits pois, le quinoa et autres quelques 5 % ».

☞ *Photographies, planche n° 12 : Les plantes cultivées.*

A El Terrado, en dehors de la pomme de terre commune (*Solanum tuberosa*), sont cultivées principalement la mallkachu et la papa sani, la sipakachi, la papa imilla et la waycha[68] (*Senecio clivicolus*). Les autres tubercules produits et consommés sont : la oca (*Oxalis tuberosa*), la papalisa ulluku (*Ullucus tuberosus*), la papa dulce ou camote (*Ipomoea batata*), l'añu ou maswa (*mashua*) (*Tropaeolum tuberosum*), l'achira

65 - Le terme conte, du latin *computare*, a le sens de raconter. Il s'agit d'une énumération intemporelle d'épisodes d'un récit. Le concept du mot conte a évolué et il faut le comprendre aujourd'hui comme un récit imaginaire.
66 - Le mythe est tenu pour véridique, ayant un contenu religieux et décrivant la mise en place de l'ordre du monde. Il reste une vérité demeurant et expliquant une partie de la réalité. Il est considéré comme faisant partie de la vie du monde. Les mythes, véhiculés par la parole à travers le temps, sont transmis d'une génération à une autre.
67 - Communication personnelle de Catherine Clamart : monter au ciel et en redescendre avec des richesses, peut être mis en rapport avec le conte européen de « Jacques et le haricot magique ».
68 - Ces noms en quechua sont donnés par les terradeños.

(*Cannaedulis*). On y retrouve, entre autres, la misa, la carotte blanche (*Arracacia xanthorriza*), la jicama, etc.
☞ *Dessins des différents tubercules, planche n°13*

Le maïs pousse théoriquement jusqu'à 3 600 mètres. Il se conserve très bien pendant plusieurs années. Cultivé et consommé comme aliment solide, il sert aussi à la fabrication de la *chicha*.
Les variétés (une dizaine) de maïs sont connues par les campesinos essentiellement par leurs couleurs : jaunes (*q'illu sara*), blanches (*yuraq sara, yanka sara, paraqay sara* ou *patillu sara)*, rouges (*puca sara*) et violettes (*kulli sara*). Les campesinos tendent aussi à nommer le maïs en fonction de son mode de préparation : à griller : *yanka sara*, *ch'ullpi sara* ou *ch'uspillu*, à bouillir (pour le *mote*) : *mut'i sara*, pour la chicha : *willkaparu*, et pour la farine le maïs jaune sera de préférence utilisé.

Connu et cultivé depuis quelques 5 000 ans, le quinoa (*Chenopodium quinoa*) se cultive de manière extensive dans les régions andines, aussi bien dans les zones très froides des hauts plateaux que dans les vallées inter-andines (Mujica, 1994). Il occupait une place prépondérante dans l'alimentation de ces populations après le maïs. Taxée de « riz andin », il était chez les Incas un aliment sacré (Gade, 1992 : 466).

Le cuimi ou millmi (quechua) ou kiwicha (espagnol) ou amarante (*Amaranthus caudatus*), est une graine également américaine, décrite par le chroniqueur Cobo, en 1653 (Mujica, 1994). Comme le quinoa, peu de campesinos cultivent du cuimi car ces graines demandent beaucoup de préparation avant de pouvoir être consommées.

La cañihua (ou kañawa, cañawa) (*Chenopodium pollidicuale*) est semée à la volée en bordure de champs.
L'ajara[69] (ahaja ou ahara) (*Chenopodium petiolare*), désigne une plante semblable au quinoa ou au millmi. Si pour les campesinos, il s'agit d'une culture différente, il est probablement de la même famille. Le nom de « aara » est le nom aymara de la cañihua et du quinoa. Peztalozzi (1998 : 156) désigne cette plante par le nom de ajara cañawi et cañawa silvestre (*Chenopodium cf. pollidicaule*).

Les légumineuses, plantes synthétisant les nitrates au sol et les apportant, sont les pois, le haricot, la luzerne (*Medicago stiva*), très riches en protéines. Elles sont caractérisées par leur fructification en gousses.
Les haricots verts (*Phaseolus vulgaris*), les petits pois (*Pisum sativum*) blancs, semi-blancs, jaunes et vert-noirs, ainsi que les fèves (*Vicia faba*) sont cultivés en grandes quantités alors que la q'ela (nom de la plante male) ou tarwi (nom du fruit en quechua), c'est-à-dire le lupin (*Lupinus mutabilis*) ne l'est qu'en petits volumes. Poussant à des altitudes variant entre 2 000 et 3 850 mètres (Mujica, 1994), le lupin représente une culture mineure dans cette zone. Quelques paysans cultivant des parcelles dans les hauteurs de la communauté, sur les pentes du Jatum Orkho, plantent quelques pieds

69 - L'orthographe adoptée est celle donnée par Pestalozzi, 1998.

dans une petite partie de leur champ ou en bordure de celui-ci. Le lupin est très riche en protéines mais présente les mêmes contraintes que le quinoa avant d'être consommé.

Les familles possèdent toutes des pieds de courges (*Cucurbita maximâ*), de citrouilles (*Cúcurbita fisipholia*) et ceux qui ont des jardins irrigués tentent d'y faire pousser des concombres (*Solanum muricatum*) et des melons.

De nombreuses plantes à fruits ont été domestiquées dans les vallées andines. Les Espagnols y ont introduit les pommiers, les poiriers, les pêchers, les cognassiers, les pruniers. Cependant ces arbres produisent peu. Dans la *huerta*, on trouve encore des arbres fruitiers vieux d'une cinquantaine d'années tels que des poiriers (*Pirus*), des pommiers (*Malus punila* ou *domestical*), des cognassiers (*Cydonia oblonga*), des noyers (*Juglans juglandacea*), des pêchers (*Prunus persica rosacea*), des figuiers (*Ficus carica).*
Une dizaine de variétés de fruitiers croissent dans la communauté comme la chirimoya ou la pomme cannelle (fruit vert à écailles) (*Annona cherimola*), la tuna ou figue de barbarie (*Opuntia ficus-indica*), le tumbo.
Poussent également de la vigne (*Vitiss spp*), des cassissiers (*Ribes nigrum*), des groseilliers (*Ribes rubrum*), des mûriers (*Murus alba* ou *nigra*) et des plants de tomates (*Solanum iycopersicum*).
Les fruits du sureau (*Sambucus nigra*) sont également mangés par les enfants de la communauté.

Les plantes vertes européennes (les salades) telles que la laitue (*Lactuta sativa*), ont été accueillies favorablement par les campesinos. Dans les champs, sont aussi cultivés des oignons (*Allium cepa*), des choux pommés (*Brassica oleracea capitata*), du céleri.
De même l'ail (*Alliunm*), la coriandre (*Coriandrum sativum*), le basilic (*Ocimum basilicium*), et autres herbes sont très appréciées par les habitants, mais ne supplanteront toutefois jamais les piments tels les rocotos ou locotos (*Capsicum pubescens*), le wakataya (*Tagetes multiflora*), l'ají ou waika (piment) (*Capsicum annum*), l'ulipica et le aribibi.

Le long des maisons ou dans un petit jardin, les campesinos cultivent des plantes aromatiques comme la menthe (*Mentha arvensis*), le persil (*Petroselium sativum*), de la ciboulette (*Allium fistulosum*).

- LA PRODUCTION ET LA CONSERVATION LOCALES DES ALIMENTS

Quotidiennement les champs situés sur le versant du Pilcomayo doivent être défendus contre les fourmis noires *sipe sipe* (en quechua, *sipiy* signifie étrangler ou tuer), très présentes, de même que les *q'ara chaku*[70] (littéralement en quechua, *q'ara* : pelé, et *chakuq* : terme désignant une espèce de fourmi très agressive) qui font un désert autour de leur nid. Ces fourmis sont capables de dévorer un champ entier en quelques jours et s'attaquent particulièrement au maïs. Cependant, pour les paysans, si le champ est bien

70 - Les termes donnés par les campesinos eux-mêmes.

surveillé, la production peut atteindre quelques quintaux par hectares. Selon un habitant la muña (*Minthostachis spicata* et *Satureja boliviana*), agissant comme un répulsif, peut aider à lutter contre les *sipe sipe*, insectes et rongeurs, mais un autre précise qu'il a déjà tout tenté et que rien n'y fait. Couper et déposer tous les jours, autour des champs de pommes de terre, la muña permet de contenir les ravages dans les champs à proximité.

Le *laga k'uru* (*Bothynus mainon*), *papa k'uru* ou *sara k'uru* (respectivement vers de la pomme de terre ou du maïs), est une sorte de ver blanc qui coupe les racines des plantes sans les manger. Il creuse également des galeries dans les tubercules.
Une espèce particulière de ces coléoptères (*Premnotrypes vorax*), connue sous le nom de charançon, attaque la pomme de terre. Le *piki piki* (du quechua *piki* signifiant poux) (*Epitrix cucumeris*) est un petit insecte déposant ses œufs sur les feuilles des plants pommes de terre.
Les racines du maïs sont coupées par un lombric appelé *silui k'uru*.
Les cultures sont également victimes, selon les années, de maladies causées par des champignons, des bactéries ou des virus.

Les tubercules sont très sensibles aux conditions climatiques et la récolte n'est jamais certaine. Une variation minime du régime des pluies ou des températures suffit à ruiner une récolte qui s'annonçait abondante.
Dans la communauté d'El Terrado, l'agriculture a souffert de la sécheresse et de maladies phytosanitaires durant El Niño de 1982-1983. Les rendements furent inférieurs de 30 % à la normale selon l'estimation d'ACLO. Celle-ci soutint les communautés de la zone touchée par cette catastrophe en distribuant des semences aux paysans pour les aider à redémarrer leurs cultures. Néanmoins, les campesinos expliquent que les semences offertes n'étaient pas adaptées au lieu, comme pouvaient l'être celles provenant des espèces cultivées localement depuis toujours (Voir supra, troisième partie : *Vers la construction d'une forme locale de développement*).

L'irrigation est inexistante et seules les précipitations annuelles durant les mois de décembre à mars permettent les cultures. Il est impossible de faire une double récolte sur une année. Les campesinos produisent juste ce qui leur est nécessaire. L'agriculture est pratiquement totalement destinée à l'auto-consommation. Seule une partie minime de la production agricole est disponible pour être revendue ou échangée avec d'autres membres de la famille, avec les *compadres* ou avec des voisins.

Un kilogramme de semences de pommes de terre produit entre cinq et dix kilogrammes. Une bonne année, le paysan récoltera deux arrobas[71] de maïs avec un demi-hectare semé. (Simon, 35 ans, El Terrado, 2001).
Environ 10 % de la récolte de pommes de terre sera conservé pour les semences futures. Les paysans gardent les pommes de terre de taille moyenne, « plus ou moins de la taille d'un œuf » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/02/2004), « rondes avec des beaux yeux » (Simon, El Terrado, 35 ans, 05/01/2004). Certains classent les semences en trois

71 - Une *arroba* = 11,5 kilogrammes.

différentes catégories afin de pouvoir répartir leurs cultures selon ses terrains et la disponibilité de main d'oeuvre. Sont sélectionnés les plus grands gros grains de maïs, localisés au milieu de l'épi, et les meilleurs exemplaires des fèves, de blé et d'avoine.

De nombreuses techniques de stockage et de conservation des aliments ont été développées. Les paysans doivent garder suffisamment de produits jusqu'à la récolte suivante (maïs, pommes de terre, fèves, etc.).
Les récoltes sont conservées dans une pièce sombre réservée à cet effet, soit sur un sol de terre battue recouvert de paille, soit dans des sacs. Séchés, les épis de maïs sont égrenés pour éviter que les insectes ne les mangent. Les petits pois secs, le blé, les fèves ou le maïs sont transportés et gardés dans un *costal*, sac en toile ou en plastique, rectangulaire (80 par 50 centimètres) pouvant contenir jusqu'à cinquante kilogrammes. A El Terrado, la pomme de terre est conservée dans les cuisines dans des « coffres » en adobe fermés par trois ou quatre planches, avec un ou plusieurs trous pour l'aération, et qui servent en général de bancs. Pour protéger les pommes de terre des vers, des rameaux de *muña* sont disposés au sol de manière à former un tapis, sur lequel elles sont déposées. D'autres branches, fraîchement coupées, seront déposées régulièrement sur les tubercules. Très peu utilisée, le « *hoyo* », à l'extérieur des maisons, est une fosse tapissée de paille et fermée par un bouchon de terre.

- LES PRATIQUES AGRICOLES TERRADEÑAS

Sur l'ensemble du versant du Pilcomayo, orienté vers l'est, les traces de terrasses se distinguent aisément et « les récoltes y étaient fructueuses il a une trentaine d'années » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 12/02/2004). De même, sur les pentes du Jatum Orcko, de nombreux petits terrains en terrasses sont cultivés. Dans la Charcon Loma, la *quebrada* menant à la communauté de Potobamba, des terrasses permettent la production de fruits et de légumes. On distingue cependant sur toutes les pentes de nombreux jardins en terrasses aujourd'hui abandonnés.
Le travail de terrassement et de construction de murs ne donne pas toujours les résultats escomptés, et accroît la difficulté du travail sur ces terres car l'utilisation des bœufs pour les labours n'est pas toujours possible. Des murets sont construits la plupart du temps en aval des parcelles. S'ils freinent l'érosion, ils ne l'empêchent pas.

Lorsque les champs sont cultivés régulièrement, les enfants retirent les pierres après le premier labour. Les grosses pierres sont retirées des champs et parfois même dynamitées. Les petites et moyennes pierres sont laissées car elles permettent de mieux protéger la terre.
Les paysans entourent leurs champs de murets de pierres. Ceci permet, d'une part de les délimiter, et d'autre part, de les protéger des chèvres ou des cochons. Chaque année le propriétaire du champ reconstruit son mur petit à petit démoli durant la saison hivernale.

Le *purum* est une parcelle de terre sans culture, ou une terre en repos depuis très longtemps, et généralement destinée à la pâture. La préparation de la terre à la culture, est appelée *barbecho* ou *chakmay*. Chaque terre en fonction de son sol, de l'époque et du type de culture requiert une forme particulière de préparation. Le *barbecho* se réalise au mois de février, avant le carnaval et à la fin des pluies. Le paysan va retirer toutes les pierres, retourner la terre, casser les mottes et agrandir, s'il le peut, son terrain. Le propriétaire doit réaliser tous ces travaux afin « d'améliorer un peu le sol et parce que sinon la terre se maintient paresseuse » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/02/2004).

Les champs sont labourés en suivant les contours de la pente pour limiter l'érosion. Parallèlement, les campesinos pratiquent l'*aporque* (buter les plants). Cette technique consiste à élargir et approfondir les sillons. En passant l'araire entre les sillons, la terre est amoncelée à la base des plants, apportant nutriments et approfondissant le sillon pour garder l'humidité.

Les campesinos utilisent peu de fertilisants autres que l'engrais naturel, le *wañu* provenant de la fiente de leurs chèvres, moutons et poules. Avec environ une trentaine de chèvres, les campesinos peuvent obtenir une cinquantaine de sacs de *wañu*. Insuffisant pour l'ensemble de leurs terres, ils le répartissent en fonction des terrains les plus épuisés et qu'ils ne peuvent pas laisser en jachère. En effet, le *wañu* « de mouton [contient] de l'azote (5%), du phosphore (2,5 %) et du potassium (5 %) » (Montes de Oca, 1997 : 401). Sur un terrain d'un hectare, le paysan va répartir une trentaine de sacs de toile de quatre-vingt kilogrammes de *wañu* (Simon, 35 ans, El Terrado, 05/01/2004).
Depuis 1986-1987, et plus particulièrement depuis cinq ans, les engrais chimiques ont fait leur apparition à El Terrado. Fortement toxiques[72], ces engrais le deviennent encore plus s'ils sont mal utilisés, ce qui est souvent le cas dans ce milieu rural. Leur utilisation se fait à partir d'une connaissance empirique, en fonction des recommandations des vendeurs et des voisins, ce qui aboutit à un usage peu adapté et souvent excessif (Ellenberg, 1981 : 31).
Selon les explications des paysans, ces fertilisants permettent l'amélioration de la production pendant cinq ans environ, puis le rendement diminue. Les campesinos ayant utilisé les engrais chimiques sont revenus à l'utilisation du *wañu*. Mais ils ont observé que « les semences s'habituent » : semées avec des produits chimiques, elles ne produisent presque plus ensuite avec du *wañu* (Felicia, 30 ans, El Terrado, 06/06/2001).

L'agriculture et l'élevage sont interdépendants : « il est vital d'avoir des chèvres et des moutons car ce sont eux qui donnent le *wañu*, la viande et le lait, pour l'alimentation, pour la production. Sans bœuf ou sans *wañu*, il n'y a pas d'agriculture » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/05/2001). L'agriculture et l'élevage doivent se succéder sur la même parcelle pour permettre un temps de jachère et l'enrichissement de la terre grâce à la fumure animale. L'agriculture offre aux animaux le fourrage dont ils ont besoin,

72 - Les pesticides employés (Aldrin, Endrin, Lindano et Parathion) sont interdits dans de nombreux pays industriels car trop dangereux et toxiques. Le DDT, malgré toutes les restrictions, continue à être utilisé. Ces produits s'utilisent sans aucun contrôle (Montes de Oca, 1997 : 292).

notamment pendant la période sèche. Les problèmes de fertilité et d'érosion des terres sont accentués car les sols n'ont plus de repos.

2. 5. 4 – L'ELEVAGE A EL TERRADO

Le cheptel d'animaux domestiques comptant pour les habitants d'El Terrado, se compose de poules, de chèvres, de moutons, d'ânes, de cochons et de bœufs. Les animaux sont encore plus nécessaires pour ceux qui n'ont pas de terre : ils constituent une véritable richesse. Ils sont un moyen de survie par l'alimentation qu'ils représentent et par l'épargne qu'ils constituent, car ils peuvent être vendus en cas de nécessité.
Selon les données d'ACLO (2000), plus de la moitié des familles d'El Terrado possèdent deux ou trois bœufs et dix à vingt chèvres, huit familles possèdent cinq à dix bœufs et jusqu'à quarante chèvres. A cela il faut ajouter que la plupart des familles ont un ou plusieurs ânes.
Quelques familles n'entrent toutefois pas dans ce schéma. En effet, certaines ont un troupeau de chèvres très important (environ cinquante têtes), mais aucun bœuf et peu ou pas de terres.

A l'époque de l'hacienda, et jusque dans le milieu des années 1960 selon les habitants, il y avait des mules et des chevaux à El Terrado[73]. Ces derniers ont peu à peu disparu par manque de pâturages, mais les ânes ou les mules sont toujours utilisés comme animaux de charge.

En dessous de 3 500 mètres, les moutons, introduits dans le courant du 17ème siècle par les Espagnols, se sont multipliés très rapidement et ont remplacé les camélidés (Gade, 1986). Les chèvres paissent de manière extensive et elles dégradent les prairies et toute la végétation (Ellenberg, 1981 : 7). Toutefois, les chèvres et les moutons n'apprécient pas exactement les mêmes plantes et ont un usage complémentaire dans l'économie familiale. Les moutons procurent la laine et les chèvres, fournissant le lait, permettent la fabrication du fromage. La viande des chèvres et des moutons est appréciée.

Les bœufs tiennent une place particulière dans le monde rural andin. Avec un ou deux hectares de terres cultivables, les campesinos en possèdent toujours deux au minimum, car un seul ne servirait pas : « les bœufs sont l'outil de travail principal pour l'homme. Sans bœuf nous ne pourrions pas travailler ici : c'est lui qui laboure, bute, etc. c'est un animal de première nécessité » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/05/2001). Les bœufs peuvent aussi fournir de la viande et du cuir. Chacun d'eux porte un nom relatif à la couleur de sa robe ou de son caractère. Les bœufs sont « éduqués » selon les campesinos : ils connaissent les champs de leur propriétaire, les endroits où ils peuvent paître ou s'abreuver et le chemin pour aller à leur domicile.

73 - Selon un recensement précis établi en 1843, le canton de Potobamba comptait 76 chevaux (ABNB, Min. de Hacienda, Tome 94, n°35), ce qui montre la rareté de cet animal.

Une seule famille possède deux vaches. Le lait n'étant guère intégré dans l'alimentation andine et une vache n'étant pas un animal de trait comme le taureau, elle ne présente pas d'intérêt majeur.

Le cochon, nourri avec les restes de la cuisine familiale, est un composant important de la vie rurale andine car il est la principale source de viande.

Les poules représentent une source de revenu vitale, notamment pour les femmes. Les familles en possèdent deux ou trois parfois cinq ou six, leur permettant d'avoir des œufs pour l'ensemble de la famille. Les habitants considèrent qu'il existe deux catégories de gallinacés qui se battent entre eux : les « locaux » appelés « criollo », et les poules « étrangères », « forasteras ».

De même, chaque famille possède des chiens, gardant la maison, et des chats, chassant des animaux nuisibles. Une habitante explique que tous les campesinos possèdent des chiens et que leurs abris se situent à côté des enclos, à cause des chats sauvages ou des pumas qui viennent la nuit attaquer et manger leurs animaux (Modesta, 45 ans, El Terrado, 11/02/2004).

L'activité d'élevage s'étend tout au long de l'année et il y a un contrôle familial de l'ensemble du troupeau. La communauté souffre d'une absence drastique de pâturage pour l'alimentation du bétail. Chaque famille possède ses terrains, impropres à l'agriculture ou en jachère, pour faire paître ses animaux. Fréquemment, deux familles s'unissent pour garder ensemble leur troupeau et ainsi étendre leur aire de pâturage. Entre le 24 juin, la Saint Jean, et le 1er novembre, la Toussaint, les animaux vagabondent, en particulier les chèvres et les moutons. Ils sont libres d'aller où bon leur semble pour trouver de la nourriture. Cette période de liberté correspond à la période hivernale ne présentant aucun risque pour les champs et où les hommes leur donnent du fourrage pour compenser le manque d'herbe. A partir du 1er novembre, les animaux doivent être surveillés afin de ne pas dévaster les cultures.

Les animaux sont affectés par différentes maladies telles la fièvre aphteuse (bovins, chèvres et moutons), la rage (bovins, porcs) et la peste porcine, pour les plus courantes. Occasionnellement, un « vétérinaire de la ville » visite la région, pratique vaccinations et examens d'animaux. De plus, la mortalité des animaux est particulière en octobre, début de la saison des pluies et souvent période de disette. Une plante, appelée *ciega*, rend les animaux aveugles si elle est consommée en trop grande quantité. Elle est particulièrement attirante lorsqu'elle est en fleurs. Les animaux affectés par ce risque de cécité, sont enfermés dans l'enclos pendant quelques jours. Aucun autre remède n'est connu. Curieusement, la *ciega* ne pousse que dans la partie ouest de la communauté (Terrada). Deux autres plantes, la *hediondilla* et la *tiembla* sont également toxiques pour les animaux.

2. 5. 5 – LES ECHANGES COMMERCIAUX DANS LA REGION D'EL TERRADO

Dans cette zone intermédiaire entre Potosí et Sucre, les échanges se faisaient avec les vallées proches (Quila Quila, Sotomayor, Département de Chuquisaca) et éloignées (Tarija et l'Argentine).
Aujourd'hui, les échanges entre les campesinos sont favorisés par les marchés, régulièrement organisés et le plus souvent dominicaux, et les foires, beaucoup plus grandes réunions commerciales périodiques.

Les marchés de Vila Vila et Betanzos

A Vila Vila se tient le marché dominical où traditionnellement tous les campesinos se rendent. On dénombre habituellement une cinquantaine de commerçants venus vendre, soit le produit de leur travail, soit des produits industrialisés venant de la ville de Sucre notamment.
Les campesinos n'hésitent pas à parcourir jusqu'à trois ou quatre heures de marche pour vendre leurs produits ou/et acheter des biens de première nécessité. Beaucoup en profitent pour consulter le curé lorsqu'il vient, ou se rendre à la *Posta de Salud*, pour des consultations médicales ou l'achat de médicaments. Les habitants des alentours venant au marché de Vila Vila achètent « des produits de base tels l'huile, le sucre, les pâtes, le riz et tout ce qui ne se produit pas ici » (Eduardo, Vila Vila/Sucre, 17/02/2004).

Un habitant explique que « chaque dimanche, se vendent des produits des zones hautes et des zones plus basses » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/02/2004). Ces produits ne sont normalement pas échangés au domicile des agriculteurs mais au marché. « L'un va vendre une *arroba* de maïs des parties basses pour vingt boliviens avec lesquels il va acheter deux *arrobas* de pommes de terre produites dans les parties hautes de la zone. L'achat-vente se fera avec le même argent, c'est donc une forme d'échange » (Ibid). Le troc de marchandises calculé en sac, *llikla* ou *costal*, se pratique toujours quoiqu'il tende à se raréfier au profit de l'achat-vente calculé en *arroba*, quintal[74] ou mètre. L'usage de la monnaie et d'autres types d'échanges se font parallèlement.

Betanzos est une importante bourgade attirant les différentes populations de la région environnante pour échanger et vendre leurs produits, le dimanche, lors des foires et des fêtes. Les périodes particulièrement animées sont le Carnaval, Pâques et la fête du Saint Patron San Bartolomé.

Les foires

Les foires locales sont des lieux socio-économiques très importants où les familles échangent leurs expériences et réalisent le troc de leurs produits comme le maïs et la pomme de terre. Les paysans y acquièrent d'autres produits, d'autres variétés de

74 - Un quintal bolivien équivaut à 50 kilogrammes.

semences pouvant s'adapter aux conditions climatiques et de sol de la communauté, stratégie importante pour maintenir ou renouveler les variétés des graines.

Les foires locales comme Vila Vila, Mojo Poco, Despensa et Quivincha (trente kilomètres de Betanzos) sont les centres où les paysans commercialisent le plus leurs produits, viennent ensuite Betanzos, Sucre et Potosí.
Si nécessaire, la population de la zone se rend à Sucre, particulièrement à Pâques et à la fête de l'Espiritu, pour les foires animalières qui durent une semaine. Les campesinos y vont parfois à pied avec leurs animaux et reviennent quelques jours plus tard. Il s'agit de se défaire des vieux animaux, des mauvais, des paresseux et d'en racheter des jeunes. Par contre les ânes ne se vendent pas : « ils doivent mourir de vieillesse » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/02/2004). L'animal le plus convoité est, bien entendu, le bœuf.

Quelques terradeños se rendent également le 6 octobre à la Calera (département de Chuquicaca) à une trentaine de kilomètres d'El Terrado, pour la fête du Señor de Mayka, et le 24 août à Betanzos pour la Saint Bartolomé, foire de la pomme de terre où ils achèteront de nouvelles semences de pommes de terre ou de maïs.

2. 6 – LA CONFRONTATION ENTRE LES RELATIONS DES TERRADEÑOS AVEC LEUR ESPACE ET LES ELEMENTS EXTERIEURS

2. 6. 1 – LEUR REPRESENTATION DE LEUR ESPACE

Les campesinos « voient » et « sentent » à leur manière les différents phénomènes qui se surviennent autour d'eux dans leur espace.
« Une société "construit" l'espace qu'elle occupe ; en fonction de déterminations allant de critères d'usage à son système de représentation du monde, elle l'exploite, le transforme, le modèle. Toute société imprime sa marque sur son espace, et, en retour, l'espace apparaît comme un mode de manifestation ou d'expression de la société » (Bonte et Izard, 1992 : 235). Pour les habitants d'El Terrado, le lieu où se déroule toutes leurs activités est leur espace de vie : « la *Pachamama* est un ensemble, c'est tout ce qu'il y a sur la terre, avec les arbres, les pierres, les animaux, etc. » (Felicia et Simon, 30 et 35 ans, El Terrado, 11/10/2001). Les terradeños déterminent leur espace comme étant « le lieu où [ils] vivent, la communauté et tout ce qu'il y a [à l'intérieur] ». Ainsi l'espace est le lieu où « les plantes sont comme nous, où il y a l'air, l'eau, les fleurs, les fruits ; là où l'on naît, se reproduit et meurt, les hommes comme les plantes » (Elia, 22 ans, El Terrado, 05/09/2002).
Les habitants de la communauté catégorisent leur espace en lieux, évènements et êtres, selon l'état et l'influence qu'ils ont sur leur vie. Cet espace représente avant tout, pour ses habitants, un ensemble où se localisent leurs terrains, leurs animaux et leurs lieux de vie.
Selon les descriptions des terradeños, l'espace est un lieu qui n'a pas de délimitation fixe. Ils expliquent qu'il s'agit par exemple de Tambillo ou Lhopital. A l'inverse, une frontière est attribuée au territoire, qu'il s'agisse de la communauté ou d'un champs. Les campesinos expliquent que leur territoire possède des limites anciennes, précises, et qui doivent être respectées : « elles sont comme un fil, précise un habitant, elles existent pour nous dire où nous sommes, jusqu'où *va* notre communauté ». El Terrado est un territoire où ils « existent et vivent ». Tout comme leurs champs sont bordés de murets, la communauté est entourée de *mojones* qui, affirment-ils, les protège de l'extérieur. Les limites du territoire d'El Terrado correspondent à des sommets, des cols et des *quebradas*.

Dans leurs perceptions, les campesinos de la communauté reconnaissent l'existence de trois espaces distincts, mais non séparés : *hanaj pacha* (*hanaj* : haut, *pacha* : espace-temps), le monde d'en haut ; *kay pacha* (*kay* : ici), ici et maintenant, le monde d'ici, des hommes, des animaux et des plantes ; *ukhu pacha* (*ukhu* : dessous et à l'intérieur de), le monde sous-terrain ou du dessous (Albó, 1988 : 246-272, 1989, 1998 : 54 ; Bouysse-Cassagne, 1980, 1988 : 95 ; Harris, 1987).
Le monde du dessous est un mystère pour les terradeños. Un campesino âgé explique qu'on lui a autrefois enseigné à l'école, que les habitants de l'*ukhu pacha* sont petits et vieux, et qu'il leur a fallu douze ans pour sortir de terre. Les orifices permettant de

sortir de l'*ukhu pacha,* se situent au pôle Nord et au pôle Sud. Toutefois, maintenant, il « ne sait plus, car les choses changent » (Don Antonio, 60 ans, El Terrado, 20/02/2004). De même, les jeunes et les leaders hésitent toujours : « je ne sais pas s'il y a des gens qui vivent sous la terre, mais les anciens disent que dans l'*ukhu pacha*, il existe un autre monde. Mais on ne parle pratiquement plus de l'*ukhu pacha* aujourd'hui » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 05/01/2004).

La représentation plus vaste de leur espace est trouble. Un habitant explique que lorsqu'il était jeune, il croyait que le soleil se cachait et entrait dans la terre, de l'autre côté du Jatum Orcko. Les enfants, aujourd'hui, affirment qu'il disparaît derrière la montagne, va en Chine et se lèvera plus tard à l'Est. Les terradeños se représentent néanmoins la terre comme une entité plate et reposant sur un support solide, représentation conditionnée par les mappemondes. « Nous sentons que la terre est plate et nous ne pouvons pas croire qu'elle soit ronde » certifient les campesinos (Felicia, 30 ans, El Terrado, 06/12/2002). Si, pour certains habitants, le monde du dessous est peuplé de petits hommes, pour les autres, il devient simplement la face cachée du globe : là « où se situent l'Afrique, la France, l'Europe » (Elia, 22 ans, El Terrado, 05/09/2002). L'*ukhu pacha* reste ainsi toujours le monde du dessous.

2. 6. 2 – LES PERCEPTIONS DE L'ESPACE FACE AUX ELEMENTS NOUVEAUX

Pour les campesinos d'El Terrado, la perception différente de leur environnement ne se reflètent pas entre homme et femme, mais entre jeunes et adultes : « entre 25 et jusqu'à 40-50 ans les adultes sont conscients de ce qui les entoure (…), homme comme femme » commente un leader (Zenón, 40 ans, El Terrado, 09/09/2002).

- LA DISPARITION DES CROYANCES

S'agissant des anciens mythes et contes, ils ont rarement survécu. Ils ont été oubliés ou disparaissent petit à petit. Seuls quelques habitants âgés en connaissent encore, mais ils ne les racontent plus, car, disent-ils, cela n'intéresse pas les jeunes. En effet, pour un homme se voulant moderne, ces mythes et ces contes sont sans intérêt : « les croyances, c'est ce qui se croyait autrefois » dit une jeune campesina (Elia, 22 ans, El Terrado, 05/09/2002). D'autres terradeños constatent qu'« il y a moins de croyances aujourd'hui qu'il n'y en avait avant. Elles disparaissent car on ne les imagine plus très clairement, et on ne peut donc plus y croire vraiment. Les anciens les redoutent encore, mais les jeunes n'y croient plus à cause de la radio, des livres, de l'école » (Felicia et Simon, 30 et 35 ans, El Terrado, 11/10/1002). Les membres d'El Terrado affirment également qu'il n'existe plus d'âme, ni de *condenado*, âme condamnée à errer indéfiniment en tracassant les vivants. Pour l'illustrer, une terradeña raconte : « quand j'étais petite, il se passait souvent toutes ces choses, je me cachais derrière les pierres parce que j'avais peur. Aujourd'hui, je n'en vois plus aussi souvent » (Ibid). Les craintes et les peurs provoquées par tous les incidents qui se produisaient, l'étaient parce que les

habitants y croyaient. N'y croyant plus, les éléments et les événements n'existent plus. Dans l'ensemble, les habitants prétendent que toutes les certitudes de leurs parents n'existent plus. En revanche, dès qu'un événement inhabituel survient, les jeunes et les plus âgés voient ressurgir les craintes disparues.

En outre, pour les terradeños, quelques lieux dans la communauté sont réputés comme dangereux. Une habitante récapitule l'ensemble des endroits considérés risqués : « les sources, les *pujyus* ou *ojos de agua*, comme Puca puca, sont des endroits étranges où il peut nous arriver quelque chose, en particulier la nuit. Les endroits où les gens ne vont pas souvent sont dangereux. Descendre du Jatum Orcko la nuit est aventureux : lorsque le vent se lève, nous ne parlons plus parce que nous pouvons nous sentir mal. Il existe deux sortes de vent : le vent naturel, el *wayra*, et l'autre, le *mal viento wayra* ou *mal wayra* » (Loyda, El Terrado, 14/08/2002). Les personnes âgées expliquent que le *mal viento* ne souffle pas droit, mais à droite et à gauche ou en tourbillon.
Selon la conviction perpétuée de génération en génération, certains de ces lieux provoquent des peurs (*susto*) ou des maladies. Des rochers ou des ravins difficilement praticables, sont par exemple perçus comme dangereux. Passer un col représente également un risque où, pour pallier la peur, il faut chanter ou siffler. A certains endroits, les habitants pensent être attendus par quelqu'un leur parlant.
A l'inverse, d'autres espaces sont considérés comme étant sacrés. Par exemple, les animaux sont prohibés dans le cimetière ou l'Eglise, et il ne faut pas y pénétrer pour jouer, pour « chanter trop », ou être soûl (Zenón, 40 ans, El Terrado, 09/09/2002). Si les portes de la chapelle sont toujours closes, le cimetière fut durant longtemps fermé avec une grille et un cadenas. Les autorités accompagnent les personnes qui veulent y aller.

Les habitants de la communauté d'El Terrado pensent sincèrement que l'arc-en ciel, le *k'uychi*[75], est une entité dangereuse pénétrant dans l'estomac par les habitants de la communauté d'El Terrado. Il « vit dans des *quebradas* et aux bords des lacs. Il se déplace à travers l'ensemble le territoire, là où il y a de l'eau, des rivières, des sources et des torrents » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 09/09/2002). Les terradeños âgés disent que l'arc-en-ciel attaque les gens s'aventurant trop près, en les entourant d'un cercle multicolore. De jour, conseillent-ils, il faut uriner en traçant une croix pour que l'arc-en-ciel disparaisse. Les aymaras considèrent le pied de l'arc-en-ciel comme étant le plus dangereux, « c'est-à-dire l'endroit où se confondent les couleurs dédoublées du prisme, la terre et le ciel » (Bouysse-Cassagne et Harris, 1988 : 235). Un terradeño explique que l'arc-en-ciel « sort d'une source sur un mauvais versant et qu'il rejoint un autre versant, en faisant pour cela un arc de cercle. C'est pour cela, que, lorsqu'il y a des versants "malins", les gens s'éloignent de ces lieux » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 09/09/2002). D'autre part, certains habitants considèrent que prendre de l'eau des *pujyus* de ces versants "malins" rend malade, car il s'agirait de l'eau du diable. Mais « il y a des diables très méchants et d'autres qui le sont un peu moins. Les anciens doivent encore croire que le *pujyu* peut manger les gens » tempère cependant un campesinos (Ibid).

75 - Le *k'uychi* signifie en quechua l'arc-en-ciel, mais il s'agit également de la fronde de Sainte Barbe (Véricourt, 2000).

En outre, l'existence des âmes ne fait de doute à personne. Il existe des âmes querelleuses, et des âmes inoffensives : la différence se fait par les conditions de la mort de l'individu. Les *almas aburridas*, les « mals morts », c'est-à-dire les morts sans sépultures chrétiennes, ne peuvent pas monter au ciel. Elles pleurent et appellent jusqu'à être définitivement et bien enterrées. Les terradeños croient que le « mort ne va pas tout de suite à Dieu. Il reste dans les montagnes ou sous la terre, et les campesinos l'invoquent. L'âme du mort doit voyager neuf jours avant de monter au ciel. Il doit se présenter correctement au Seigneur, avec des chaussures et un chapeau neuf. Il a besoin de nourriture (quinoa ou œufs) pour qu'il puisse échanger le long du chemin » (Anita et Anakusi, El Terrado, 21/04/2001). La famille fait dire une messe après ces neufs jours. Mais, parfois, Dieu ayant refusé d'accueillir une âme, elle erre et revient frapper aux portes la nuit.
Les *condenados* sont des âmes défuntes, affamée et errantes, privées du repos éternel. Ce sont les âmes d'individus, ayant commis de leur vivant, des péchés graves tel un acte immoral, un assassinat, des actes de sorcellerie ou un inceste. Ils doivent purger leurs fautes avant d'arriver au ciel. Les *condenados* se rencontrent souvent dans des lieux isolés : « Les *condenados*, nous les connaissons par ce qu'en disent les anciens. (…) Certains disent qu'il est par ici, d'autre par-là entrain de pleurer. Ca nous fait peur quand ils disent qu'il est par ici » (Felicia et Simon, 30 et 35 ans, El Terrado, 11/10/1002).

Au même titre que les *almas aburridas* et les *condenados*, les habitants craignent le diable vivant dans le Jatum Orcko. Les paysans coupent l'extrémité des oreilles des chèvres à la Saint Jean, afin qu'il y ait « une marque pour reconnaître les animaux ». Les habitants âgés pensent, qu'ainsi, leurs animaux ne vont pas se perdre dans la montagne, et que le diable ne se les appropriera pas car « quand nous coupons leurs oreilles, le diable sait qu'ils ont un propriétaire » (Simon, 35 ans El Terrado, 06/12/2002). En effet, « si les animaux ne sont pas marqués, le diable peut décider d'en devenir le maître. S'ils tombent et qu'ils meurent, le diable est [toujours] coupable » précise un autre paysan (Zenón, 40 ans, El Terrado, 12/09/2002). Tous les animaux domestiques sont marqués pour être reconnus et protégés : les chèvres et les moutons ont les oreilles coupées, les bœufs, eux, ont une marque sur leur corne (Voir infra, seconde partie : *Le cycle des fêtes à El Terrado*).

- LES INCERTITUDES SUR CE QUI LES ENTOURE

La classification des plantes est incertaine : elle n'a rien à voir avec la classification botanique, et il y a presque une vérité par terradeño.
Un campesino, ayant été scolarisé, comprend la différence entre féminin et masculin ainsi : « les montagnes (*cerros*) sont masculins mais certains doivent être féminins. Par exemple, le Jatum Orcko est masculin parce que son nom se termine par "o", et le Pilima est féminin car il se termine par "a". Les rivières (*rios*) sont masculins » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 09/09/2002). Quoi qu'il en soit, "*orcko*" en quechua, signifie homme ou mâle. Pour les plantes, « certains arbres sont masculins ou féminins, et pour faire la

différence, on dit *china* (femelle) ou *orcko* (mâle), par exemple *china thola* ou *orcko thola* » (Elia, 22 ans, El Terrado, 05/09/2002). Un habitant âgé confirme l'existence de ces deux sortes de t'ola : la *china t'ola* poussant dans les hauteurs et la *orcko t'ola* dans le bas de la communauté. Il affirme avec certitude que « la plante féminine ne sert à rien car elle ne fait rien. Mais de la plante masculine (*orcko*), on peut tout faire » (Don Antonio, 60 ans, El Terrado, 17/02/2004). Même si l'arbre a des graines, il reste sceptique quant à son utilité. Il considère le *chiri molle* comme féminin, puisqu'il (elle) a des graines, et le molle comme masculin. Pour sa fille, par contre, les plantes restant « toujours vertes sont féminines, et elles sont masculines si leurs feuilles tombent » (Modesta, 45 ans, El Terrado, 04/04/2004).
Selon l'analyse de Pestalozzi (1998 : 66), les plantes ont des caractéristiques différentes en fonction de leur genre : « à la plus petite, plus plane, plus fine avec des feuilles plus rondes, lui est assigné l'attribut de "femelle", alors que la plante plus robuste, plus grande, avec des feuilles plus allongées est caractérisée comme "male" ».
Le terradeños prennent effectivement également en compte la couleur des feuilles : les eucalyptus ayant les feuilles blanches sont féminins et ceux de tendance jaune sont masculins (Valeriano, 55 ans El Terrado, 16/04/2004).
Une terradeña considère qu'il n'y a pas d'arbres mâles ou femelles : « les molles avec des graines, les *molle lurus* (*luru* : perroquet en quechua), sont les vieux arbres alors que ceux qui n'ont pas encore de fruits sont les plus jeunes » (Teofila, 40 ans, El Terrado, 03/04/2004). Une jeune habitante pense que les arbres à fleurs sont féminins, de même s'ils ont de petites feuilles. Une personne âgée affirme que toutes les plantes ayant des graines sont féminines, et les autres masculines. Cependant, précise-t-il, cette différentiation ne s'applique pas au maïs : « du petit *choclo* jaune n'existe pas ! » (Valeriano, 55 ans, El Terrado, 16/04/2004). Sa fille explique que, selon ce qu'elle a entendu, « le maïs serait féminin » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 06/12/2002). D'ailleurs de nombreux campesinos disent d'ailleurs « *la maíz* ».

- LES INTERDICTIONS ET LES PRESCRIPTIONS

Parmi les obligations et les restrictions qui encadrent les relations que l'homme entretient avec son environnement, il existe des interdictions. Les femmes ne doivent pas labourer : « la femme ne peut pas labourer, ils [ceux de la communauté] disent que c'est interdit, qu'elle ne doit pas toucher l'araire car elle va faire pleuvoir ou grêler » confirme une habitante (Felicia, 30 ans, El Terrado, 10/05/2001). L'homme laboure et la femme suit en semant. Pourtant, il y a quelques années, elle (Felicia) emprunta l'araire de son mari (Simon) avec son accord, et laboura une petite partie d'un champ. Ils cultivèrent du blé « car il ne se sème pas directement dans le sillon » explique-t-elle, mais à la volée. « Les habitants me regardaient et me demandaient pourquoi j'avais fait cela, que ça ne produirait pas. Mais peu importe ! ». Si certaines femmes aimeraient faire de même, aucune n'a osé jusqu'à présent. En réalité, ce sont les maris qui refusent. Chaque année cette habitante laboure un peu plus de terrains. Elle peut à présent cultiver lorsque son mari s'absente. De son point de vue, la seule véritable gêne, est que « c'est très dur et que toutes les femmes ne peuvent pas y parvenir » (Ibid).

- LE RESPECT DU SACRE

Les différents types de maïs ne peuvent pas être cultivés dans un même champ, car les récoltes se font à des époques différentes. Les campesinos assimilent un tel mélange à un péché : « mélanger est presque interdit parce qu'il faut éviter de perdre les graines » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 12/09/2002). Par crainte, les terradeños ne mélangent pas les différents types de maïs dans un même champ.
La « *mama sara* », l'épi mère du maïs, est un épi particulièrement gros ou un épi double. Cette *mama sara* permet la régénération et la multiplication du maïs. Quant à la « *mama papa* », la pomme de terre mère, le campesino la surnomme affectueusement *//allawa*. Il considère ces produits comme des amulettes ayant un pouvoir multiplicateur. Certaines variétés de pommes de terre comme les *malkachus,* « poussent avec des doigts, une ou plusieurs têtes, ou sont très grandes. Elles sont conservées ensemble dans un endroit distinct, et le jour de l'Esprit Saint, la Pentecôte, la famille leur prépare un petit autel. A ces dix ou quinze pommes de terre, sont joints d'autres produits agricoles de l'année, comme des épis de maïs doubles et du blé. La famille va *ch'aller*, la nuit, avec de la *chicha* ou de l'alcool, déposer une bougie et prier pour remercier la *Pachamama* de ce qu'elle a produit, et afin qu'elle fasse de même l'année suivante » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/05/2001). Ces *//allawas* sont décorées avec des serpentins et des confettis. Ces produits de la terre seront gardés jusqu'à l'année suivante au maximum, ou seront consommés à la fin de la fête. La dizaine de pommes de terre n'est pas sans évoquer le nombre d'apôtres (onze) sur lesquels descend l'Esprit Saint le jour de la Pentecôte. Cependant depuis moins d'une décennie, cette cérémonie familiale tend à se perdre.

Les campesinos remarquent que leur respect de la nature diminue avec la « modernisation ». Le *Camino Real* est élargi en déracinant et en saccageant les vieux molles qui le bordaient. En partie arrachés, les troncs restent sur le bord du chemin. « S'il n'y avait pas eu les machines pour l'entretien du chemin, nous n'aurions pas coupé les molles », disent-ils maintenant. Un habitant reconnaît que « quand on n'a pas le matériel, avant de couper un molle, on réfléchit longtemps pour être sûr que c'est nécessaire et on cherche une autre solution. Lorsqu'on a le matériel, on coupe, on arrache et on réfléchit après. La soi-disant utilité est, en fait, un superflu » (Zenón, El Terrado, 10/02/2004). Autrefois, sans moyens techniques et financiers, les hommes prenaient le temps de réfléchir et de penser. La technologie ne les y autorise plus : la notion de rapidité est un facteur nouveau, que les campesinos ne maîtrisent pas. Ils sont surpris par l'immédiateté. Une crainte de cette vitesse, et non de son fait même, se dégage de leur propos. Ces deux notions de temps, la leur et celle de la modernité, qui se superposant, posent problèmes. Une anxiété découle du décalage dans la conception du temps. Ces rythmes divergent et perturbent : la spirale de la modernisation, et par conséquent du développement, va de plus en plus vite, les aspire et les inquiète. La rapidité de la technologie ne leur permet plus le temps de la réflexion.

Les terradeños constatent la déprédation lente et progressive de leur environnement. Leur développement et leur avenir sont irrémédiablement liés à celui-ci. Sa dégradation constante, de plus en plus intensive, et les changements profonds (pluie, érosion, déforestation, etc.) se poursuivant, les terradeños imaginent difficilement leur développement. Ils se sentent désarmés. Comme une fatalité, les campesinos répètent souvent que « la nature que nous avons, nous sommes entrain de la terminer. La vie va mourir ». Les leaders évoquent malgré tout le futur de leur communauté d'El Terrado avec beaucoup d'espoirs, mêlés cependant à nombreuses craintes.

2. 6. 3 – MAINTENIR LES RELATIONS AVEC LEUR ESPACE ET LE RESPECTER

Les terradeños cherchent à vivre en respectant les éléments composant l'espace, dans cet objectif, ils pratiquent la *k'oa* et les *ch'allas* envers la *Pachamama*.

- LA K'OA

La *k'oa* ou *q'oa* (*Borreria latifolia*) était, il y a plusieurs dizaines d'années, échangée au marché ou dans les foires de la région contre du maïs. Poussant dans les secteurs d'altitude des vallées interandines du département de Cochabamba, la *k'oa* est « une petite plante sentant bon, que nous déposons sur un feu ou des cendres pour qu'elle se consume ». Elle représente une sorte de sacrifice à la terre et aux grands sommets. Les terradeños expliquent que « faire la *k'oa* signifie brûler de la *k'oa* sur un petit feu, nous offrons d'abord des feuilles de coca, puis de la *chicha* et de l'alcool. Ce sont des rites à la *Pachamama* afin qu'elle produise bien » (Simon, 35 ans, El Terrado, 10/05/2001). Les terradeños avouent cependant faire ces rites aujourd'hui, sans en comprendre réellement et entièrement la signification : « faire ce rite de la *k'oa*, c'est demander à la *Pachamama*, c'est-à-dire au Seigneur puisqu'il est inclus dans la *Pachamama* je crois, qu'elle n'oublie pas de nous donner les fruits et le pain de chaque jour, que les animaux et les plantes se portent bien » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 09/09/2002).
Les campesinos réalisent la *k'oa*, lors de fêtes, de construction de maison et avant de semer : « il faut *k'oar* également pour les nouvelles maisons et les terrains. On doit prendre douze feuilles de coca en parfait état, un petit morceau de graisse de lama, un petit peu de sucre pour adoucir, et ensuite déposer le tout dans le feu » (Felicia et Simon, 30 et 35 ans, El Terrado, 06/06/2001). Sur des tuiles retournées, est déposée de la braise encore incandescente. La ou le responsable de la fête ou du lieu, s'agenouille et dépose l'offrande : elle est composée de la *k'oa*, de sucreries et de plantes aromatiques. Aujourd'hui, regrettent certains paysans, « beaucoup d'autres éléments sont joints à la *k'oa* », comme des miniatures d'objets convoités, ce qui, selon eux, dénaturent la sincérité du geste destiné à la *Pachamama*, et altèrent le sens religieux de la *k'oa* (Zenón, 40 ans, El Terrado, 09/09/2002).
La *k'oa* doit être faîte une première fois pour demander l'autorisation à la *Pachamama* et afin qu'elle ne se fâche pas lors de la construction d'une maison, d'un canal ou de divers aménagements, puis une seconde fois pour la remercier. Pour les terradeños, il est

impératif de « toujours faire la *k'oa* quand nous allons semer, au moment de mettre la première graine de l'année. C'est très important. Il faut le faire quand nous semons et quand nous avons semé » (Felicia et Simon, 30 et 35 ans, El Terrado, 10/10/1002). Dès le premier sillon tracé, les paysans s'arrêtent. Sur un feu à côté du champ, ils déposent de la *k'oa*, seule ou avec la *mixtura* qu'ils auront acheté en fonction de leurs souhaits. Il s'agit du *pago à la tierra*. Ils servent de l'alcool et *ch'allent* tout en mastiquant des feuilles de coca. Le père de famille en général, ou le responsable, prie et invoque la *Pachamama*. Ce rite peut s'effectuer plusieurs fois à différents endroits du terrain. Les terradeños craignent la punition de la *Pachamama* dans le cas où ils n'accompliraient pas la *k'oa* : « quelque chose peut nous arriver comme un accident, ou nos animaux peuvent même mourir » (Ibid).

- LES CH'ALLAS

« La terre, la *Pachamama*, ce n'est pas seulement pour la semer et pour manger. Nous devons aussi la respecter, la vénérer, pour cela nous devons *ch'aller* ou faire la *k'oa* » (Simon, 35 ans, El Terrado, 10/05/2001). Les *ch'allas* sont faites sur un animal pour le remercier, ou avant son sacrifice. Elles sont réalisées aussi dans les champs au moment des semences et durant la croissance des plantes, sur les outils de travail, au passage d'un col lors d'un voyage ou lors de la construction d'une nouvelle maison. Les campesinos pensent qu'« il faut *ch'aller* chaque chose nouvelle : quand une famille souhaite construire sa maison, avant de commencer, il est nécessaire de *ch'aller* le sol s'il n'y avait encore rien, ensuite le toit, et finalement lorsque la construction est achevée » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/02/2004). *Ch'aller* est totalement impensable avec une boisson autre que la *chicha*, « sinon la *Pachamama* va se fâcher, elle ne sera pas contente », contestent les campesinos. Ils ajoutent qu' « il faut pouvoir se soûler ». La raison invoquée est que la *chicha* est préparée avec les produits du lieu, du maïs la plupart du temps, mais également du quinoa ou des graines de molle.

Considérer l'environnement comme une simple ressource, c'est séparer les uns des autres les éléments qui la composent (eau, terre, minéraux, végétaux, arbres…) alors que « la *Pachamama*, c'est la terre, le monde dans sa globalité » (Elia, 22 ans, El Terrado, 05/09/2002). Les paysans entretiennent un rapport fondamental avec la terre et leur espace. Les pierres, le vent, les rivières, les plantes et les animaux ont une « voix », ils « parlent ». Les campesinos échangent avec leur environnement : chaque élément émet des « signes » que les paysans interprètent et comprennent. Ce dialogue s'établit avec la *Pachamama,* qui « élève » ou « éduque » les êtres vivants sur la terre, dont les hommes font partie.

Les terradeños considèrent qu'il faut avoir de bonnes relations avec les différents éléments qui composent l'espace de la communauté. Les récoltes, la santé des animaux et la survie des habitants d'El Terrado dépendent du respect porté aux composantes de l'espace.

Les changements que connaissent les terradeños quant à la cohérence de l'ensemble de ce système, amènent les campesinos à supposer qu'il s'agisse de l'origine de leurs problèmes : la diminution de récolte, la vie de plus en plus dure dans la communauté, la migration en augmentation, etc. Le développement ne peut être envisagé sans le respect et le maintien des relations avec l'espace d'El Terrado.

Ces incertitudes et préoccupations majeures concernent, par exemple, la superficie de leurs terrains qui se restreint à cause de l'érosion, la santé de leurs animaux et du manque croissant de végétation pour qu'ils paissent, la quantité de *wañu* qu'ils produiront, l'émigration des enfants ou des parents et l'insécurité concernant les droits de propriété. Les productions agricoles dépendent de ces données. Ceci décourage souvent l'investissement personnel des campesinos quant à la protection, la conservation et l'amélioration des terres qu'ils cultivent. Ces contraintes les amènent à envisager l'avenir à un court terme : il pense à l'année qui arrive, puis éventuellement les deux ou trois suivantes.
Les difficultés liées au changement climatique (sécheresse, trop d'eau, décalage des saisons) rendent leurs prévisions météorologiques traditionnelles compliquées. De la production agricole dépend la vie et le développement : « sans l'eau [de pluie] on ne peut pas vivre, (…) on ne peut pas se développer » explique un habitant. Il précise que l'irrigation est nécessaire maintenant que la saison des pluies arrive plus tard : « (…) nous voulons développer nos terres, mais nous ne pouvons pas parce que nous n'avons pas d'eau » (Valeriano, El Terrado, 07/06/2001).

ଔଔଔଔଔଔଔ

PARTIE 3

VERS LA CONSTRUCTION D'UNE FORME LOCALE DE DEVELOPPEMENT ?

La présence et la coordination dans la communauté d'El Terrado de trois acteurs extérieurs, porteurs de projets de développement réussis, ont incité les habitants à poursuivre l'amélioration de leur condition de vie.
Deux grands programmes, le groupe des femmes et l'*atajado*, ont pour objectifs de procurer des ressources aux familles et de limiter ainsi leur déplacement vers Santa Cruz. Encore insuffisants actuellement, ces deux projets concernent une quinzaine de familles.

Portés par le succès du groupe des femmes et de l'*atajado*, les terradeños ont élaboré des projets et réalisé un certain nombre de constructions dans la communauté.
Si les conditions de vie s'améliorent, l'absence de source de revenus pousse cependant les habitants à émigrer une partie de l'année. Ce mouvement de population a des conséquences sur la vie quotidienne de la communauté.
L'émigration est aussi un moyen de rompre avec l'isolement dans lequel se trouve la communauté. Mais les terradeños veulent vivre à El Terrado.

3. 1 – LE DEVELOPPEMENT ET SES ACTEURS

3. 1. 1 – LA JURIDICTION BOLIVIENNE EXISTANTE[76]

Dès 1952, le gouvernement créa la Direction Générale Forestière, premier organisme officiel spécifique, chargé de veiller à la conservation et à la protection de la nature.
A partir de 1960, l'Académie Nationale des Sciences et la Société Bolivienne d'Ecologie, commencent à jouer un rôle notable (Oceano, 1999 : 17). En 1979, la Fondation de l'Association Prodéfense de la Nature (PRODEMA) s'unit à l'Institut d'Ecologie, et elles fonderont en 1985, la Liga de Defensa del Medio Ambiente (LIDEMA) (ASE, 1996). Ce mouvement institutionnel se poursuit avec la création du Secrétariat des Ressources Naturelles en 1988, qui devient le Secrétariat National de l'Environnement en 1991.

Le processus de législation et de planification commence en 1987 et se poursuit jusqu'en 1996. L'administration cherche une voie pour le développement durable, à travers la mise en place de réformes structurelles (Garcia Mora, 1999 : 85-102).
Durant la décennie 1990, la Bolivie prend d'importantes mesures normatives destinées à définir explicitement le concept et les pratiques de développement durable. Dans ce but, des politiques pour parvenir à une croissance économique ont été adoptées. Ces mesures sont accompagnées par d'autres, destinées à préserver et améliorer l'environnement.

C'est dans l'optique de l'intérêt croissant pour la préservation de l'environnement que la Bolivie participe au Sommet de la Terre de 1992 et signe tous les accords (Liberman, 1995), notamment l'Agenda 21, adopté par la Bolivie en 1996. Cette préoccupation pour l'environnement et le développement se traduit par la loi sur l'environnement, et ses règlements.

Aujourd'hui, le cadre général législatif sur l'environnement, repose sur un ensemble de lois dont les principales sont les suivantes (Garcia Mora, 199 : 85-101) :

- La loi sur la vie sylvestre, les parcs nationaux, la chasse et la pêche en 1975,
La Bolivie a créé un cadre législatif pour la protection de réserves écologiques privées, *Normas Tecnicas sobre Planes de Ordamiento Predial – Resolución Ministerial*). En même temps que le Système National des Aires Protégés, suivait le *Proyecto de Ley de la Diversidad Biológica*. Aujourd'hui, le pays compte dix parcs nationaux, huit aires protégées et six zones actuellement en ré-évaluation pour devenir des aires protégées. Ces dix huit aires protégées couvrent approximativement 16 % de la superficie totale du territoire.

76 - Cette section s'appuie sur les documents d'ASE, COTESU, Garcia Mora, Liberman, Oceano et le Ministère du Développement Durable.

- La loi générale de l'environnement approuvée en 1992 (*Ley de Medio Ambiente)*,
Cette loi, la plus importante, établit que la planification du développement national et régional du pays, doit incorporer la dimension environnementale, et créer des moyens pour garantir aux communautés traditionnelles et aux peuples indigènes, la participation aux processus de planification et de développement durable (Garcia Mora, 1999 :85-102).
La *Ley de Medio Ambiente* crée le Ministère du Développement Durable et de l'Environnement. L'objet de ce Ministère est d'inciter, d'appuyer et de parvenir au développement durable à travers les instruments de gestion mis à sa disposition. Cette loi crée parallèlement le Fond National pour l'Environnement permettant de financer les actions de l'Etat et de la société civile (Ibid).
Le Conseil Bolivien pour le Développement Durable est fondé en 1996 (COTESU, 1990 : 15-17). Parallèlement, un Plan d'Action Environnemental pour la Bolivie se développe : il propose des politiques environnementales reposant sur la participation de la population.

- La loi forestière (*Ley Forestal*) du 12 juillet 1996,

- La loi des eaux (1908) est remise à jour en 1998.

3. 1. 2 – UNE SUPERPOSITION EFFICACE D'ACTEURS EXTERIEURS

L'aide est arrivée par le biais d'institutions extérieures à la communauté d'El Terrado : « quelques organisations sont venues ici, elles nous ont un peu orienté pour sélectionner les semences et améliorer les terres. La production a un peu progressé. Mais il manquait beaucoup de choses. Quand la Congrégation des sœurs de Charles de Foucauld est arrivée, nous avons changé notre organisation. Nous avons aussi installé des *tumbados* dans nos maisons » (Simon, 35 ans, El Terrado, 10/05/2001).

Les changements dans la communauté d'El Terrado débutent en effet avec l'arrivée d'acteurs étrangers. Une association, des ONG et la présence de religieuses ont été l'élan premier en direction d'une volonté autonome de développement.

Au début des années 1990, Care International, Plan International et ACLO intervenaient de manière ponctuelle et régulière dans la région de Potobamba.

CARE International est une organisation implantée en Bolivie depuis 1962. Elle agit dans les secteurs de l'éducation, de la santé (systèmes d'eau et d'assainissement), de la production, de l'irrigation, de la reforestation, de la conservation des sols, de l'environnement et du développement de micro-entreprises.
Les habitants de Vila Vila et d'El Terrado expliquent que, en échange d'aliments distribués, CARE a fait creuser un puits dans la communauté de Maran K'asa *(Voir les carte n°5 et n°6)*. Or, toujours selon eux, comme personne ne l'utilisait et constatant qu'aucune véritable volonté de développement n'émergeait, l'ONG s'est retirée.

Le travail de Plan International se concentre sur les enfants, leur santé, leur habitat et leur éducation. Son objectif est l'amélioration de leurs conditions de vie. Cette ONG travaille depuis peu dans la région de Betanzos et de Potobamba, où elle est à l'origine de la construction de réservoirs d'eau individuels et collectifs. Elle est intervenue ponctuellement dans les communautés alentour d'El Terrado.

A la suite du retrait de Care, l'ONG ACLO reste la plus présente et la plus active en matière de projets et d'actions.

- ACLO : LA PREMIERE ONG A EL TERRADO

Historique et objectifs :

ACLO, *Acción Cultural Loyola*, est une entité bolivienne privée, fondée en 1966 pour œuvrer à la promotion du développement des campesinos (promotion rurale) dans les départements de Chuquisaca et Potosí. Cette institution jésuite, constituée par une équipe interdisciplinaire de professionnels, agit directement dans les communautés paysannes au travers de ses programmes. Ses actions se situent au niveau du renforcement de leurs capacités économiques, productives et politiques, afin que les campesinos puissent se prendre en charge.
Dès la fin des années 1960, ACLO utilise la radio comme instrument de communication, et crée un véritable programme de transmission d'information (ACLO, 1976 : 13). Dynamique dans la région, ses programmes bilingues espagnol/quechua, permettent aux campesinos d'accroître leurs connaissances en ce qui concerne leurs droits, l'économie, la politique et la situation sociale de leur communauté et dans le monde. Très souvent, c'est par cette radio que les habitants entendent parler du développement rural et/ou durable. Les paysans accordent une importance particulière aux programmes quotidiens "*Jallpanchirayku*" (« à cause de notre terre »), traitant de leur environnement et du développement. Radio ACLO constitue un moyen efficace qu'utilise l'ONG afin de mener à terme la mission d'éducation qu'elle s'est donnée. Ses émissions renferment un contenu autant informatif qu'analytique et technique. Cette radio est très écoutée, et les terradeños parlent entre eux de ce qu'ils ont entendu et compris.

Pour le développement du monde rural, ACLO estime qu'« il est nécessaire de former les hommes, les leaders et les promoteurs, et de créer un environnement propice au sein même de la communauté *campesina* ». C'est la raison pour laquelle ont été créés des cours thématiques à destination des paysans, devenus "cours de formation intégrée" d'une durée de trois mois, "cours intensifs" de cinq jours ou "rencontres" et "petits cours"[77] dans les communautés mêmes de deux, trois ou plusieurs jours » (ACLO, 1976 : 13). Plus tard « en 1971 est fondé le *Tambo Wasiyki*-logement paysan, au service des campesinos qui viennent en ville[78]. Le campesino cesse désormais d'être un démuni en

77 - Los « Cursos de Capacitación Integral », los « Cursillos Intensivos », los « encuentros », los « cursillos ».
78 - Logement en dortoir à Sucre et à Potosí, avec une capacité d'une soixantaine de lits. La nuit coûte 5 boliviens (0,75 Euros).

ville car il a la possibilité d'avoir un lieu où manger et dormir avec dignité, à un prix en fonction de ses maigres économies » (ACLO, 1976 : 9). Aujourd'hui, ACLO regroupe radiodiffusion, alphabétisation, presse, cours et travail communautaire, dans les domaines de l'éducation, de l'économie, du social et de la coopération.

Les campesinos doivent être formés en accord avec leurs nécessités. En phase avec les multiples transformations dans les communautés (El Terrado n'est pas unique dans ce cas), ACLO propose donc, tous les deux mois, des cours de formation pour les paysans. Ceux-ci se déroulent au siège d'ACLO à Potosí, avec des cours pour les leaders, pour les jeunes et pour les femmes. Y sont expliqués les réalités du pays, du gouvernement, le fonctionnement d'un *municipe*, d'une *alcaldía*, les lois et les droits auxquels ils sont confrontés. En début d'année, ACLO invite l'ensemble des nouvelles autorités (les *dirigente* en particulier) et leaders des différentes communautés de la région, à des formations spécialement organisées à leur intention. Effectivement, plusieurs habitants timides et réservés, sont retournés à El Terrado avec volonté et confiance en eux. Ces rencontres permettent aussi aux habitants de la région de se connaître. C'est une occasion d'échanger leurs expériences en matière d'agriculture, d'élevage et de préservation d'environnement. Les méthodes participatives, appliquées dans les projets de *campesino* à *campesino* (de paysan à paysan), ont aidé les détenteurs de connaissances locales à utiliser les méthodes scientifiques afin d'améliorer leurs pratiques. ACLO permet aux paysans d'El Terrado qui le souhaitent, de se rendre dans des communautés voisines, afin de constater les résultats de travaux réalisés. Selon une responsable, « peu de campesinos se rendent aux cours, mais ceux y allant comprennent et changent leur manière de faire » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 06/06/2001). En réalité, une quinzaine de terradeños (sur une population approximative de 200) participent régulièrement à ces cours de formation.

ACLO estime que l'éducation des femmes est primordiale. Elles sont responsables de la gestion des ressources naturelles à travers l'ensemble de leurs tâches : approvisionnement en combustible, eau et nourriture pour la consommation du ménage et pour la vente. Elles sont cependant, en général, rarement en mesure d'influer sur les décisions d'allocation des ressources et, par conséquent, sur l'utilisation durable de la terre, de l'eau et du bois. Ce sont en effet les hommes qui décident en matière agricole, et les femmes ne sont guère consultées. Elles participent aux cours et aux formations proposées par ACLO dans la mesure de leur possibilité ; les femmes leaders se rendent plus souvent à Potosí, les autres étant retenues ou dans l'incapacité de suivre un cours.

Actions d'ACLO menées à El Terrado :

ACLO commence à intervenir dans la région de Potobamba dans les années 1970. Entre 1973 et 1978, l'ONG participe au programme COINCA, *Cooperativas Integrales Campesinas*, dans le cadre des aides pour l'élaboration de produits agricoles finis (confitures, fromages, vins). Les familles perçoivent quelques revenus, mais dans son ensemble, ce programme ne fonctionne pas selon les attentes à cause d'éléments extérieurs (marché, contrebande). L'aide d'ACLO se déplace vers l'appui à l'organisation

du *sindicato* des communautés, mais surtout vers la formation et l'éducation à destination des campesinos (Trifon, Potosí, 18/05/04).

ACLO travaille précisément avec les habitants d'El Terrado depuis maintenant une douzaine d'années. Pendant longtemps, toutes les tentatives d'intervention ont échoué. Les conflits internes et les difficultés dans l'organisation même de la communauté, ont paralysé les propositions de collaboration avec de nombreux projets proposés par ACLO, tous ont été rejetés.
Les terradeños acceptent finalement la proposition d'aide d'ACLO lors de l'épisode de El Niño de 1983. Face à ce phénomène nouveau inconnu, ils sont allés voir ceux qui, à leurs yeux, savent. Cette année-ci, plusieurs organisations s'unissent pour élaborer le "Plan Sequia 83" : Caritas Pastoral, Unitas National et ACLO. Dans un premier temps, ce plan porte le nom de PRACA, *Programa de Recuperación Agropecuario.* Il est aujourd'hui connu sous le nom de PROCADE, *Programa Alternativo de Desarrollo*, regroupant une douzaine d'institutions (Pozo Uribe, 1991 : 39). La communauté reçoit des semences de pommes de terre, de blé, d'orge et des engrais chimiques. Cependant, agriculteurs et donateurs constatent et reconnaissent le semi échec de cette aide, car les semences produisent peu. C'est bien à partir de cette année de sécheresse de 1983, que des organisations de développement commencent à intervenir dans la communauté d'El Terrado.
En 1986, ACLO introduit un programme d'amélioration, de fertilisation des terres et de construction de terrasses. Afin d'inciter les campesinos à y participer, ACLO offre des outils et des produits alimentaires aux familles. L'organisation constate ensuite sa « grossière erreur » (Trifon, Potosí, 18/05/04).

Si, au début, ACLO tente de proposer des projets à l'ensemble de la communauté, maintenant, chaque paysan choisit d'y participer ou non. Les techniciens agissent désormais exclusivement avec ceux qui le demandent. De plus, le fait que souvent les habitants émigrent temporairement à Santa Cruz, représente une difficulté majeure. Des projets de plantations d'arbres sont abandonnés car s'ils ne sont pas protégés et arrosés, les arbres meurent ou sont mangés par les chèvres. C'est une des raisons qui ralentit l'intervention effective d'ACLO à El Terrado (Anita et Anakusi, El Terrado, 21/04/2001).
Chaque fin d'année, ACLO réalise un bilan avec les terradeños. Ils évaluent ensemble les besoins et planifient les projets à réaliser l'année suivante. A la suite de ces discussions, ACLO et la municipalité de Betanzos, responsable de l'application de la Loi de Participation Populaire (LPP) (Voir infra, première partie : *Les marques de l'histoire,* Point 1. 2 .3 *Un contexte nouveau : El Terrado dans la Loi de Participation Populaire et la décentralisation administrative*), se coordonnent pour la mise en place des nouveaux programmes.

Sans représentant permanent dans la zone de Vila Vila – El Terrado, l'équipe d'ACLO visite de manière continue les communautés afin de garder un contact et un dialogue permanent, évaluer et synthétiser les situations, stimuler les changements dans les structures et dans la vie des habitants. Les paysans collaborant avec ACLO, doivent

s'impliquer et se rendre quelques jours par mois à Potosí pour suivre une formation. Ils doivent aussi rencontrer l'équipe lorsqu'elle vient à Vila Vila. Pour les campesinos, ceci représente beaucoup de temps hors de leurs champs et ils perçoivent cela plutôt comme une perte de temps et un préjudice pour leurs cultures.

- L'INSTALLATION DE LA CONGREGATION CHARLES DE FOUCAULD A EL TERRADO

Objectifs :

Les religieuses européennes de la Congrégation des sœurs de Charles de Foucauld sont venues vivre à El Terrado en 1992 afin de témoigner, par une présence quotidienne dans la communauté, de l'existence de Dieu. Elles expliquent la religion catholique et transmettent ses valeurs aux habitants. Progressivement, les fêtes religieuses prennent un aspect concret et structuré.

A leur arrivée à El Terrado, les campesinos ont restauré le *Tambo wasi* afin que les religieuses s'y installent. Ils leur ont également prêté un terrain pour qu'elles puissent le cultiver.
Considérées comme membres de la communauté puisque vivant dans la communauté et cultivant un terrain, elles sont affiliées au *sindicato.* Comme les autres terradeños, elles respectent l'organisation de la communauté, les autorités et les décisions prises. Elles participent également aux travaux et aux réunions communautaires.

Actions :

Leur rôle principal est celui d'écoute et de conseils. Elles sont perçues par les terradeños comme des « personnes sages, respectables et qui savent beaucoup de choses [79]», et « elles ne veulent pas être supérieures à nous, et ça, ça a encore plus de valeur »[80] (Simon, 34 ans, El Terrado, 26/12/2002).

C'est au travers de divers réalisations pour elles-mêmes, que les sœurs prouvent qu'il est possible d'améliorer le quotidien à El Terrado (toilettes, cuisine, alimentation, atelier des femmes et des enfants, etc.). En matière d'hygiène, d'alimentation équilibrée et de santé, et par leur manière de vivre, elles sont un modèle.
Les sœurs ont une action particulière dans les domaines de la santé, des enfants et des femmes, en instaurant une dynamique et en montrant que le changement est possible. Elles incitent les femmes à aller à la Posta pour avoir un suivit médical, particulièrement lorsqu'elles sont enceintes.
En 1999 par exemple, le succès de la construction du puits du *Tambo*, amène d'autres terradeños à réaliser le leur. Les religieuses encouragent et soutiennent les habitants à persévérer dans leur recherche de progrès.

[79] - « *saben un montón de cosas* », ou « *sabios* » sont les termes qu'emploient fréquemment les habitants lorsqu'ils parlent des religieuses.
[80] - « *ellas no quieren ser mas que nosotros, y eso lo valoramos* »

Les membres de la communauté viennent, individuellement ou en famille, « parler aux sœurs » pour demander leurs avis et solliciter leur aide. Elles conseillent et guident les habitants dans leur choix.
Par le dialogue lors d'un différend entre terradeños, pour une dispute concernant un sac de ciment, une querelle entre conjoints ou une médisance par exemple, elles apaisent les tensions et amènent les habitants trouver un compromis pacifique.

Les habitants leur font confiance. Elles sont toujours consultées par les responsables, autorités et leaders. Au fil des années, l'attitude des religieuses a contribué à donner confiance à certains terradeños afin qu'ils deviennent leaders.

Les nombreuses visites, amis, familles, religieux ou étrangers, permis aux habitants d'avoir un accès sur le monde extérieur. L'acceptation d'intervention d'ONG en a été grandement facilitée.

Selon l'avis conjoint et unanime d'ACLO (Trifon et Fernando, Potosí, 18/05/04) et des terradeños eux-mêmes (Felicia, Teofila, Simon, Zenón, Alberto et Valeriano notamment), l'arrivée de la Congrégation des sœurs de Charles de Foucauld permet aux campesinos de pendre conscience de leurs possibilités. L'ensemble de la communauté connaît alors des transformations positives. « Les sœurs nous ont mis debout » ont dit les leaders au moment où elles ont quitté définitivement la communauté, le 30 décembre 2003[81], « nous devons rester unis, en luttant et en nous développant ». Un habitant explique qu'« ils sont restés endormis » durant sept ans (Simon, 34 ans, El Terrado, 26/12/2002). Il n'y a pas eu de projets et d'objectifs car ils ne savaient pas ce qu'était la LPP. Une femme ajoute que « les choses ont changé quand les sœurs sont arrivées. Simplement en parlant, elles ont aidé » (Modesta, 45 ans, El Terrado, 04/04/2004).

- NAISSANCE DE L'ASSOCIATION SOLIDARIDAD EL TERRADO

Objectifs :

L'arrivée de la dernière ONG, l'association française Solidaridad El Terrado, agit dans les domaines de la santé, de l'habitat et la formation du groupe des femmes.

L'objectif se situe essentiellement dans le domaine de la santé : lutte contre la malnutrition, développement de la pratique des jardins familiaux et de l'irrigation pour les légumes, construction des postes de santé dans les autres communautés, aider à la formation de *Comites de Salud* (Comité de Santé), constructions et améliorations des réservoirs d'eau communautaires et familiaux, création une « décharge », etc.
Il y a peu de déchets dans la communauté d'El Terrado : les terradeños brûlent tout ce qui n'est pas biodégradable ou comestible. De plus, l'électricité a indirectement permis la

81 - A cause de leur âge avancé et considérant que la communauté pouvait poursuivre son développement seule, les soeurs décidèrent que le moment était venu de se retirer.

diminution d'un certain nombre de déchets polluants pour l'environnement, comme les piles pour les radios, radio-cassettes et lampes de poches. Trois ou quatre grands tonneaux ont fait office de poubelles pendant quelques mois. Mais Solidaridad El Terrado a décidé de faire un nettoyage total de la communauté et créer une « décharge ». Les responsables de l'association et les dirigeants se sont réunis, afin de décider ensemble d'un lieu et de l'organisation du travail. Une grande fosse sera creusée, tous les déchets éparpillés sur l'ensemble du territoire seront collectés, et jetés dedans. Celle-ci sera comblée ensuite.

Actions :

Le médecin-pédiatre de l'association a un rôle de conseil. Il préconise fortement de se rendre au Poste de Santé de Vila Vila en cas de nécessité, sans peur et sans appréhension, notamment pour les femmes enceintes. Il donna ces dernières années, des cours de nutrition aux mères de familles et futures mères. Il explique les bases permettant établir une nourriture équilibrée et variée à chacun. Il compose avec elles, des menus familiaux, utilisant, en priorité, les produits de leurs champs et/ou ceux pouvant être achetés au marché dominical de Vila Vila.
Son rôle l'amena à coordonner l'amélioration de l'habitat, par des moyens simples, permettant à tout un chacun de transformer sa maison en un lieu salubre, notamment dans le but de lutter contre la *vinchuca*.

Grâce à l'aide de la femme du pédiatre, quelques terradeña fondèrent le groupe des femmes, dont le but est de fournir une source de revenus supplémentaires aux familles avec la réalisation d'objets artisanaux vendus.
Afin de pérenniser ce groupe au-delà du départ de l'association Solidaridad El Terrado, la coordinatrice française organisa des cours d'alphabétisation et de remise à niveau. Durant les quatre premières années, l'artisanat fut collecté puis vendu par l'intermédiaire de la coordinatrice en France (Voir supra, troisième parte : *EL grupo de mujeres, le groupe des femmes*).

Solidaridad El Terrado possède aujourd'hui sa propre pièce dans la nouvelle *Casa comunal*, équipée d'un ordinateur et d'une imprimante. Deux leaders de la communauté, reconnus par l'ensemble des habitants, ont été désignés responsables de l'association. Celle-ci a bénéficié du don du véhicule du couple de français à leur départ en mars 2004. Trois bidons d'essence de vingt litres permettent d'avoir des réserves afin de se rendre dans les villages éloignés pour des réunions, sans perdre des journées entières de travail dans leurs champs. Une autre ONG, ASE, *Alianza de Solidaridad Extremeña*, basée à Potosí, constitue le volet d'appui économique pour Solidaridad El Terrado. Une coopérante belge épaule les nouveaux responsables de l'association dans leurs diverses démarches, et à l'utilisation des nouveaux moyens technologiques mis à leur disposition (ordinateurs, téléphone portable, voiture).

La présence des religieuses et des deux ONG a finalement permis une ouverture sur l'extérieur et le début d'une recherche de développement par les terradeños. Grâce à

ces équipes sur le terrain, les habitants d'El Terrado ont acquis un niveau de réflexion et un esprit critique qui a eu un effet d'entraînement sur les communautés voisines.
Un leader de Solidaridad El Terrado estime « (…) que tout a commencé comme une graine que je suis, et qui continue maintenant à semer. Je crois qu'ici nous avons commencé quelque chose, que désormais nous ne dépendons de personne et que nous savons comment nous orienter. Nous pouvons maintenant organiser notre communauté » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 12/09/2002).

Depuis avril 2004, les terradeños poursuivent le développement de leur communauté par eux-mêmes : les religieuses vivent désormais à Potosí et le couple de français de Solidaridad El Terrado est parti. Seul ACLO poursuit ses programmes avec les campesinos.

3. 1. 3 – LES INITIATIVES LOCALES DE DEVELOPPEMENT

A la fin des années 1990, les habitants d'El Terrado sont sollicités pour établir une liste des projets prioritaires. Leur premier souhait était d'avoir un terrain de football. L'eau potable, l'eau d'irrigation, l'électricité et l'école ne venaient qu'en fin d'inventaire. L'intervention et la présence des différents acteurs dans la communauté, ACLO, les religieuses et Solidaridad El Terrado, amènent les campesinos à penser eux-mêmes leur propre développement. Ainsi, deux ans plus tard, les priorités sont inversées.
Aujourd'hui, si les terradeños veulent tout d'abord avoir l'eau potable, puis ensuite l'eau pour irriguer, ils optent, après réflexion, pour l'eau d'irrigation en premier lieu et ensuite l'eau domestique : « pourquoi avoir de l'eau potable si nous ne pouvons pas semer » explique l'un d'eux (Simon, 35 ans, El Terrado, 20/05/2001). La possibilité d'irrigation et l'obtention d'eau potable sont désormais les deux priorités. Un chemin praticable quelle que soit la saison, demeure une nécessité pour tous. Pour les campesinos, ces éléments considérés indispensables, leur font le plus défaut actuellement. Ils sont l'objet des luttes futures et des prochains projets.

Les terradeños affirment que le développement de leur communauté, passe par les travaux qui y sont effectués. Les différentes interventions extérieures ont amorcé une dynamique qui s'est poursuivit par une série d'initiatives locales. Il s'agit entre autre de réalisations telles que l'amélioration des maisons individuelles, l'éducation et la santé, l'approvisionnement en eau, l'électricité, le terrain de sport et la *Casa comunal*. Ces constructions sont l'aboutissement de la volonté et de l'action des membres de la communauté.

- LE CHOIX DE SE FORMER

Les campesinos d'El Terrado jugent que l'école, l'éducation et la formation sont l'un des moyens pour parvenir à un développement, tout en leur permettant de sauvegarder leur

environnement. Un leader expose que, pour lui, « développer, c'est à travers l'éducation, mais elle doit s'améliorer » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 12/09/2002).
Depuis la réforme éducative de 1994 (loi du 7 juillet 1994 et mise en application en 1996), de nouvelles matières concernant le milieu naturel ont été introduites, précisément en ce qui concerne la reforestation et les lois environnementales. Les parents estiment toutefois que « c'est un peu tard et que le changement est très lent. Les enfants avancent seulement dans leur cursus, rien de plus. Il manque des enseignements et ceux qui sont dispensés sont très limités. Ils apprennent des choses, qui, dans le futur ne vont pas leur servir beaucoup » (Ibid). Un autre terradeño constate que les élèves apprennent seulement à lire, à écrire, mais qu' « ainsi ils ne se dédient qu'à étudier, et ils oublient ce qu'est la terre », regrettant donc que l'école n'enseigne rien qui soit en relation avec le monde rural (Simon, 35 ans, El Terrado, 05/01/2004). Le nouveau centre scolaire de Vila Vila, collège et lycée technique, fonctionne depuis la rentrée 2003. Les parents ont l'espoir que leurs enfants suivront une formation et auront un diplôme.

En 1999, un *taller de los niños*, un atelier pour les enfants, a été construit, jouxtant l'atelier du groupe des femmes. Il est pourvu de livres, de stylos, de crayons, de papiers, de chaises et de tables, ainsi que de toutes sortes de fournitures, permettant de nombreuses possibilités d'activités. Des jeux ont également été offerts par des étrangers et des amis. Les responsables ont un vaste choix d'activités pour les enfants. D'autres animations sont également proposées : lecture, dessins, peintures, poteries, etc. L'atelier est important dans leur vie et il rythme la semaine. Les enfants d'El Terrado, âgés entre cinq et quatorze ans, sont répartis par classe d'âge en trois groupes. L'atelier fonctionne trois après-midi par semaine et est ouvert à tous.
Si au début, cela ne semblait pas évident, les familles le considèrent désormais comme faisant partie de l'éducation de leurs enfants.
Cet atelier, à l'origine sous la responsabilité de Solidaridad El Terrado, puis à la charge d'un théologien colombien travaillant en collaboration avec la paroisse de Potosí est, depuis le début de l'année 2004, sous l'entière responsabilité de la communauté. Chaque année, une ou plusieurs jeunes filles, majeures et responsables, originaires de la communauté même ou de Vila Vila, se proposent ou sont invitées à prendre la charge de l'animation une des après-midi par semaine d'un groupe d'enfants. Remarquées pour leur autorité, leurs initiatives et leurs sens des responsabilités vis-à-vis des enfants, elles sont acceptées par les membres de la communauté. Les garçons ne sont pas exclus, et il arrive que certains participent occasionnellement à des activités. Les responsables sont embauchés par la communauté à travers un contrat annuel, et sont dédommagés par une modique somme d'argent.

L'école, considérée comme un élément de la modernité, est fréquemment perçue comme inaccessible. Les habitants des communautés s'organisent et se donnent les moyens d'accéder à une éducation de base. C'est ainsi que les habitants d'El Terrado ont requis l'appui d'un enseignant.
Depuis deux ans à El Terrado, comme dans quatre autres communautés voisines, un professeur de Vila Vila dispense des cours du soir pour adultes et jeunes adultes.

Durant une année scolaire, deux soirs par semaine et à raison de deux heures, il dispense des cours de trois ou quatre niveaux en même temps. Huit modules (niveaux) sont proposés : l'élève doit suivre l'ensemble des cours, faire des devoirs et réussir un examen en fin de cycle afin de passer au module supérieur. La totalité des huit cycles doit être accomplie pour obtenir le niveau *bacchiller.*
Une dizaine de terradeños participent à ces cours. Il s'agit surtout des leaders (hommes et femmes), de jeunes adultes ayant abandonné leur scolarisation à Vila Vila et d'adultes souhaitant se former.

- L'AMELIORATION DE LA SANTE : UN OBJECTIF PRIMORDIAL

La communauté d'El Terrado achève en 2002 la construction de sa maison de santé, la *Jampina wasi*, grâce à l'aide de l'association Solidaridad El Terrado. Un *Comite de salud* se constitue au fil des dernières années. Composé de quatre terradeños, formés tout au long de l'année 2004 par le pédiatre français et des professionnels de Potosí, les membres de ce *Comite de salud* doivent pouvoir soigner et orienter les malades. Les responsables, vivant à proximité de la *Jampina wasi,* en possèdent les clefs, et peuvent donner des médicaments de base. La *Jampina wasi* est en quelque sorte une première étape avant la *Posta de Salud* de Vila Vila. Le *Comite de salud* est également responsable de l'entretien et de l'amélioration des réservoirs d'eau du centre, de la *Fuente*, de Lhopital et de Tambillo.
Cependant, il y a une pénurie de médicaments de base : ni le gouvernement, ni les autorités régionales ne fournissent les maisons de santé rurales. Si la *Jampina wasi* d'El Terrado peut se targuer d'avoir la plupart du temps quelques médicaments, c'est par le biais de dons provenant principalement de l'étranger.
Grâce à l'organisation mise en place par le pédiatre de Solidaridad El Terrado, les campesinos de la communauté, tout comme ceux de la région de Potobamba, peuvent se rendre à Sucre, Betanzos ou Potosí pour s'y faire soigner. En avril 2004, après le départ des responsables français de l'association Solidaridad El Terrado, le chauffeur du camion de Vila Vila est devenu le relais entre les communautés du secteur et les centres de soins de ces trois villes.

Aujourd'hui, l'association Solidaridad El Terrado poursuit les projets concernant la lutte contre la dénutrition, l'augmentation du nombre de *huertas* et l'irrigation pour donner à la communauté la possibilité de produire et de consommer des légumes et des fruits, construire et améliorer les réservoirs d'eau communautaires et familiaux.

- DE NOUVELLES INFRASTRUCTURES POUR AMELIORER L'APPROVISIONNEMENT EN EAU

L'ensemble des habitants de la communauté considère, à juste raison, que le développement passe par l'accès à l'eau : « il n'y a pas de développement sans eau » assurent-ils.

Il y a, depuis 2003, trois puits dans le centre de la communauté ; des réservoirs d'eau collectifs dans les différents secteurs, comme celui de la *Jampina wasi* dans le centre, de la *Fuente*, de Lhopital et de Tambillo ; et des réservoirs individuels comme celui du *Tambo wasi*, d'un responsable de Solidaridad El Terrado et celui, en construction, d'un habitant.
Même si l'eau n'est pas potable, il s'agit d'un changement considérable, non pas seulement pour les habitants qui les utilisent, mais pour l'ensemble de la communauté. A la suite de la construction du puits du *Tambo*, les habitants ont souhaité doter leur communauté d'autres puits ainsi que de réservoirs d'eau. Pour cela, les terradeños ont proposé un projet d'eau potable à Betanzos à travers la LPP, mais celui-il n'a pas abouti.

Grâce à un très long travail communautaire, les habitants ont construit un important réservoir d'eau dans le centre d'El Terrado, à côté de la *Jampina wasi*, d'où son nom *estanque de la Jampina wasi*. Sa construction fut possible par des fonds venus de France, du matériel acheté par Solidaridad El Terrado, et l'aide technique d'ACLO.
Enterré, l'extérieur du réservoir est long de dix mètres, large de cinq mètres et haut de deux mètres, dont moins d'un mètre dépasse du sol. Tout autour, un muret d'adobe de soixante dix centimètres, surmonté d'un grillage d'un mètre, le protège des animaux et des enfants.
Le volume intérieur atteint 70 m³. L'eau le remplissant vient directement des toits de tôle de la *Casa comunal*, du local de Solidaridad El Terrado et de la petite salle attenante, de la salle de réunion, du petit atelier et de l'atelier des femmes, de l'atelier des enfants et de la *Jampina wasi*. En pleine saison des pluies, il se remplit en seulement quelques jours.
Les habitants prennent l'eau au robinet, situé à une dizaine de mètres du réservoir, au bord du trottoir, devant la *Casa comunal*.
Cet *estanque de la Jampina wasi* est une fierté pour l'ensemble des membres de la communauté. Il est l'aboutissement réussi d'un travail communautaire. Pour eux, c'est un succès concret et visible, et un vrai début de développement.
☞ *Voir le plan de la Casa comunal.*
☞*Photographies, planche n°2 : L'eau et les aménagements.*

Trois projets de *saneamiento de agua*, c'est-à-dire d'assainissement de l'eau, ont été réalisés par les terradeños grâce à l'appui financier de Solidaridad El Terrado et ASE.
Ces constructions concernent Tambillo, Lhopital et la *Fuente*. Les anciens réservoirs de la *Fuente* et de Lhopital ont été entièrement refaits et sont entourées d'arbres (des molles). Les constructions se composent de trois parties où l'eau descend par gravitation : le réservoir, le lavoir et l'abreuvoir.
Le plus important ouvrage, dix m³, est le réservoir de la *Fuente*, car il est le plus fréquenté. Ceux de Tambillo et Lhopital sont chacun de cinq m³. A Tambillo, la prise d'eau et l'ouvrage sont séparés ; alors que ceux de la *Fuente* et Lhopital ne sont qu'un seul et même ouvrage. Une bonde permet l'évacuation du trop plein.
Le lavoir, d'environ deux mètres sur deux, se compose d'un ou deux lavoirs pour la *Fuente*, et d'un ou deux robinets, situés en hauteur, pour remplir les bidons. Construit en

profondeur, l'ouvrage est protégé par des murs de vingt-cinq centimètres. Le sol en pente permet l'évacuation de l'eau.
Un abreuvoir de cinquante centimètres sur un mètre se trouve à l'extérieur.

Un habitant, leader et responsable de Solidaridad El Terrado (Simon), expérimente un réservoir dans sa maison. Ce projet est financé par l'association. Il doit permettre d'effectuer une évaluation du budget, des nécessités, et de son utilisation pour une famille de cinq personnes. L'association a réalisé les plans et suit les évolutions. La mère de famille estime la consommation familiale à cinquante litres d'eau par jour pour l'ensemble des besoins. Toutefois l'évaluation la plus probable est une consommation de trente litres, c'est-à-dire de cinq litres par personnes et par jour. Cependant, avec l'eau, à portée de main, les pertes sont inévitables. La famille pourra consommer l'eau accumulée dans le réservoir, durant une période approximative de cinq mois selon le chef de famille.
Ce réservoir de cinq m^3 d'eau, d'une hauteur de deux mètres à l'extérieur, large et long de presque deux mètres également, recueille l'eau de pluie, grâce à une gouttière, provenant du toit en tôle de la maison. Il a un robinet situé au niveau le plus bas de l'intérieur du réservoir, situé à un mètre du sol à l'extérieur. Un réceptacle de ciment se trouve en dessous. Le père de famille a ajouté un petit coin toilette. Il s'interroge aujourd'hui sur la possibilité de faire une douche.
Simplement prévu au départ pour recueillir et conserver l'eau, ce réservoir se transforme peu à peu. Il montre la possibilité d'amélioration progressive des conditions de vie individuelles.
☞*Photographies, planche n°2 : L'eau et les aménagements.*

Le *Tambo wasi*, dont le toit fut également refait en tôle, possède maintenant son propre réservoir. Construit sur le même modèle que le précédent, une amélioration dans son élaboration, permet de dire que la maison a « l'eau courante ». En effet, le réservoir étant construit légèrement en hauteur, un tuyau amène l'eau par gravitation jusqu'à un robinet situé à l'intérieur de la maison, dans la cuisine.

- LES RECENTES HUERTAS

Sans possibilité, ni ambition de réaliser un grand barrage, quelques cinq paysans, grâce aux conseils d'ACLO, ont construit sur leurs terrains leur *huerta*. Ils ont ainsi diversifié leurs productions en 2003.
L'un d'eux, a construit deux petites *huertas* en terrasses sur le versant du Pilcomayo, à l'est. Celles-ci bénéficient d'un *ojo de agua*, une toute petite source, à proximité. Il a placé un tuyau dans la prise d'eau, et a construit son réservoir en-dessous. La petite huerta est d'une superficie approximative de quatre mètres sur sept. La plus grande *huerta*, d'une vingtaine de mètres sur vingt, se situe à environ cent cinquante mètres en dessous de la *huerta* de Doña Beatriz. Leur réalisation a été possible grâce à l'aide d'ACLO. Normalement, cette association, très restrictive sur les aides financières, aide « seulement ceux qu'ils connaissent très bien et en qui ils ont entièrement confiance »

(Zenón, 40 ans, El Terrado, 12/02/2004). L'objectif est que la construction de ces *huertas* soit un exemple pour les autres terradeños, et joue le rôle de stimulateur.
Le plus dur, raconte ce paysan, ne fut pas la construction, mais descendre les sacs de ciment, les pierres et le bois nécessaires à la construction du réservoir. Il a embauché à ses frais plusieurs péons durant une semaine. Mais, selon ses estimations, ACLO aurait financé 8 000 boliviens en matériel (1 219 Euros). Ce campesino protège ses *huertas* avec des fils barbelés et des ronces, ce qui demande énormément d'efforts, mais est indispensable. Il considère les oiseaux et les chèvres comme un « danger mortel » pour ses cultures. Il a planté des carottes, des haricots, des potirons, des choux, des laitues, de l'orge, beaucoup de persil, des pêchers, des pommiers, des cerisiers, des figues de barbarie, des tumbos, des molles, etc. Il rentabilise au maximum l'espace et pense que son réservoir lui permettra de faire une seconde récolte de pomme de terre.

En dessous de la *Casa comunal*, un campesino a creusé un réservoir, qu'il surnomme sa « *q'ocha* » (littéralement sa « mare » en quechua), profond de deux mètres et large de six sur huit mètres environ. La moindre petite pluie lui permet de collecter et de garder cette eau si précieuse. Par le ruissellement de toute la pente en amont, cette *q'ocha* se remplit en quelques heures en début de saison des pluies. En aval, il a planté, dans un petit jardin en terrasses, des oignons, des pommes de terre, des fèves, des carottes, des poireaux, du persil et de la ciboulette. Par gravité, il irrigue ses cultures avec un tuyau.

Mais les réalisations comptent des échecs. Trois grandes *q'ochas*, vastes réservoirs, ont été creusés en 2003 par les services de la municipalité dans le cadre de la LPP : l'un sur le Calvario, un second en dessous du cimetière, et un troisième entre le Pilima et le Jatum Orcko. Larges de vingt mètres sur dix et profondes de deux mètres, en milieu de saison des pluies, aucune de ces trois excavations ne retenait d'eau. En effet, la composition pierreuse et perméable du sol dans laquelle elles furent creusées, ne permet pas de conserver l'eau.

- LES EFFETS DU COURANT ELECTRIQUE

En Bolivie, l'électricité est principalement hydraulique et approvisionne le territoire national. Pourtant, 80% de la population rurale vit sans électricité (INE, 1995). Une ligne à haute tension relie Potosí et Sucre, passant par Betanzos, Mariaca, et au-dessus d'El Terrado « mais ne s'y arrêtait pas » comme l'ont souvent manifesté les habitants.

A travers la LPP, la municipalité de Betanzos décide en 2001, de procéder à l'électrification de la communauté d'El Terrado.
Les trous des poteaux furent réalisés grâce à un travail communautaire. Puis une entreprise extérieure est venue les poser. Mais selon les habitants, elle n'a pas accompli l'ensemble ses obligations en ne les protégeant pas avec du goudron. Les travaux de pose

des poteaux achevés en mai 2001, l'entreprise électrique de Sucre[82] est ensuite venue poser les fils et installer les compteurs. L'électricité est finalement arrivée à El Terrado au mois de novembre 2001.
L'entreprise distributrice pourvoit la communauté en électricité, dans un périmètre de deux cent mètres à partir du centre de la communauté, c'est-à-dire de la *Casa comunal* (maison de l'ex-hacienda). Trente familles, représentant trente compteurs, était le minimum requis pour voir aboutir le projet d'électrification.
Les habitants payent vingt boliviens (3,05 Euros) mensuellement par maison pour une consommation de vingt kilowatts forfaitaires. En cas de dépassement, la famille doit payer cinquante centimes de bolivien (0,08 Euros) par kilowatts. Quelques habitants dans le centre de la communauté ne sont pas raccordés : cette somme est trop conséquente pour eux.

Lors d'orages locaux, l'électricité est souvent coupée et tarde quelques heures, quelques jours, voir même quelques semaines, à revenir. Trois ans après l'arrivée de l'électricité, plus personne ne peut s'en passer : une coupure de courant électrique de plusieurs jours est vécue comme une catastrophe générale. Tous expriment le même sentiment : « l'électricité est l'événement le plus important arrivé ces dernières années » (Simon, 35 ans, El Terrado, 26/12/2002). La « lumière électrique a changé les choses pour les fêtes, ou lorsque les réunions ou autres évènements tardent trop ». Or il ajoute, comme pour tempérer son propos, que « finalement pas tant que ça, parce que ça ne nous apporte pas de production » (Ibid). Les pères et mères de famille commentent que leurs enfants peuvent désormais étudier et faire leurs devoirs le soir avec la lumière, les femmes font la cuisine plus facilement, et les hommes effectuent des travaux domestiques. Le rythme de la vie s'est trouvé transformé : « la lumière électrique n'a pas la même lumière que les bougies. Lorsque l'on se lève tôt, il suffit d'allumer la lumière. Pour que les enfants puissent faire leurs devoirs et n'importe quoi d'autre, c'est beaucoup plus facile avec la lumière, comme si de rien n'était ! » (Modesta, 45 ans, El Terrado, 04/04/2004). Les réunions communautaires se déroulent sans se préoccuper de l'heure tardive et les fêtes sont plus joyeuses, selon les habitants. Depuis que les lampadaires publics éclairent le centre de la communauté, les enfants jouent le soir, jusqu'à 20 heures ou 21 heures, sous le regard de quelques parents qui discutent. De même, ils écoutent beaucoup plus la radio. Actuellement, quatre familles seulement (sur un total de 85) possèdent la télévision, mais personne ne semble encore lui prêter véritablement attention.
Pour illustrer l'importance de l'électricité, une femme narre un conte : « Quatre garçons sont allés ramasser beaucoup de *choclos* et sont rentrés lorsqu'il faisait déjà nuit. Comme ils avaient très faim, ils ont moulu le maïs pour faire des *humintas*. Le plus jeune des enfants, fatigué, est allé dormir pendant que ses parents et les frères mangeaient. Le lendemain matin, il s'est réveillé, et comme personne ne bougeait dans la maison, il a crié et appelé. Mais c'était trop tard. Les voisins dirent que tout le monde était mort. Ils expliquèrent qu'ils avaient du moudre des *q'iwichupa* (petits scorpions) et avaient fait des *humintas* avec ça » (Teofila, 40 ans, El Terrado, 06/04/2004). La mère de cette

82 - L'électricité vient effectivement de Sucre et non du département de Potosí, ce qui a retardé considérablement les autorisations de mise en service.

habitante explique que c'est la raison pour laquelle il ne faut jamais cuisiner la nuit, car on ne voit pas ce que l'on fait : il faut cuisiner tôt le matin ou avec l'électricité, ajoute sa fille.

- UN LIEU DE RENCONTRE : LE TERRAIN DE SPORTS

En 1998, profitant de la présence des machines de l'entreprise de gaz (YPFB, Yacimentos Petroliferos Fiscales Bolivianos), les habitants sollicitèrent une aide afin d'améliorer leur terrain de football. Un terrain de foot est un élément important dans la communauté. Il s'agit, comme partout ailleurs, d'un lieu où les gens se réunissent, où ils parlent, discutent et échangent.
La *cancha*, le récent terrain de jeux (football et handball) fut réalisé grâce à la LPP en 2002 et 2003. Ce fut un travail qui s'étala sur plus de six mois. Chaque affilié au *sindicato*, donna sept jours de travail communautaire. Beaucoup d'habitants se fatiguèrent, et nombreux sont ceux qui commencèrent à douter de son utilité, se demandant même si leurs enfants pourraient y jouer un jour. Finalement aujourd'hui, des matchs entre les communautés de la région sont organisés à El Terrado durant les mois d'hiver (de mai à août) et sont l'occasion de fêtes.

- L'IMPORTANCE DE LA CONSTRUCTION DE LEUR CASA COMMUNAL

Le « *centro de capacitación comunal* », plus simplement appelée *Casa comunal,* été élevé sur l'emplacement du bâtiment de l'hacienda. Construits en quelques mois à la fin de l'année 2003, les bâtiments de la *Casa comunal* comportent une grande salle de réunion (60 m²), une pièce pour l'association Solidaridad El Terrado (27 m²) et une dernière pièce sans attribution particulière (27 m²) (Voir infra, seconde partie : *L'organisation spatiale du territoire*, point 2. 2. 2. *Les habitats et les constructions des terradeños*).
Les campesinos n'ont pas souhaité entretenir la maison des anciens patrons de l'hacienda, préférant la détruire, et reconstruire leurs propres bâtiments, tout en conservant les anciennes bases.
Posséder, au centre de leur communauté, un lieu unique avec un groupe de bâtiments abritant l'ensemble des ateliers (femmes, enfants, formations, et association d'aide), était un souhait très cher aux terradeños. Les religieuses ont financé les matériaux et leur coût de transport, les habitants s'engageaient, eux, à fournir la main d'œuvre et à achever l'ensemble de la construction avant le départ de celles-ci le 31 décembre 2003.
La *Casa comunal* accueille désormais toutes les réunions et les fêtes. Il s'agit d'un lieu central de rassemblement communautaire pour les habitants et pour les personnes extérieures (notamment avec les autres communautés, les ONG, le personnel de santé, etc.).
Les constructions nouvelles permettent aux habitants de posséder un endroit propre, neuf et sain. En effet, les murs et les toits interdisent l'installation de la *vinchuca* et permettent la récupération de l'eau des toits pour remplir le réservoir.

Ces transformations sont capitales pour les terradeños, qui en retirent de la fierté et une volonté farouche de poursuivre en ce sens.

Le tableau suivant retrace l'évolution des travaux dans la communauté d'El Terrado. Il est très évocateur quand à l'ensemble des constructions réalisées.

☞ *Tableau des évolutions dans la communauté d'El Terrado*

Quand	Quoi	Financements	Aide technique	Aspects positifs et négatifs
1983	Aide en semences	Aclo	Aclo	relancer l'agriculture semences pas adaptées
-	Petites *huertas* personnelles Plantations	Aclo	Conseils d'Aclo	diversification des cultures
-	Maintien et amélioration du chemin	Entreprise de gaz et la communauté	Entreprise de gaz et la communauté	chemin praticable résultat temporaire
-	Cours et formations divers			formation dans divers domaines
1999	Atelier des femmes	Fonds français et Solidaridad El Terrado	Solidaridad El Terrado Aclo	succès début du fonctionnement du groupe des femmes
1999	Silos à grains	Aclo	Aclo	échec total
Depuis 1999	Santé	Solidaridad El Terrado	Solidaridad El Terrado	prise de conscience confiance des habitants
Depuis 1999	Groupe des mamans - artisanat	Solidaridad El Terrado	Solidaridad El Terrado	revenus supplémentaires pour les familles assurance et importance des femmes
Depuis 1999	Atelier des enfants	Fonds français et Solidaridad El Terrado	Aclo Solidaridad El Terrado	important pour les enfants et les parents, compléments de l'école, lieu où jeux éducatifs éducation des enfants, groupe, rythme la semaine
1999/2000	Le puits du *Tambo*	La Congrégation de Charles de Foucauld, Aclo pour 3 sacs de ciment	El Molino (paroisse de Potosí)	premier puits impulsion pour la construction des 2 autres facilité d'accès
2000	*Q'ocha* de Cenovio		Aclo	huerta avec des légumes modèle
2000/2001	Construction de l'*atajado*	Solidaridad El Terrado	Aclo (ciment, camion, …), ingénieur	conservation de l'eau en vue d'irrigation
2001	L'électricité	Loi de Participation Populaire	Entreprise électrique avec la Municipalité de Betanzos	lumière
2001	Fumigation (désinsectisation)	Etat, appui de l'Association française		santé, lutte contre les *vinchucas* et la maladie de Chagas
2002	Le puits du centre	Solidaridad El Terrado	Zenón formé par Aclo, ingénieur	résultat mitigé : puits saisonnier reconnaissance qu'il peut y avoir des échecs et des erreurs
2002	Collège de Vila Vila	LPP et Etat	Entreprises du bâtiment	éducation, scolarisation

Quand	Quoi	Financements	Aide technique	Aspects positifs et négatifs
			Municipalité de Betanzos	changements rapides et importants dans les mentalités lycée et bac pro
2002/2003	La *cancha*	LPP	Aclo Etat	terrains de sport lieu de réunion de la communauté et avec les autres communautés
2003	Le *Jampina Wasi*	Fonds d'Espagne		population s'y rend pour demander un médicament ou un conseil
2003	Le grand atelier des enfants	Fonds d'Espagne		activités éducatives et jeux pour les enfants
2003	Le puits de Francisco (avec une poulie)	Francisco lui-même	Francisco lui-même	puits personnel
2003	Trois *q'ochas*	LPP	municipalité de Betanzos	échec total mécontentement : mauvaise coordination, aucune écoute par le municipe
2003	Réservoir du *Tambo*	Fonds de France	Aclo	réservoir d'eau important pour le *Tambo*
2003	Réservoir d'Alberto	Aclo	Aclo	création d'une *huerta*
2003	Réservoirs des *huertas* de Zenón	Aclo	Aclo	jardins irriguées
2003	Réservoir de Simon	Solidaridad El Terrado	Solidaridad El Terrado	modèle et exemple pour d'autre
2003	Réservoir de la *Jampina Huasi*	Solidaridad : matériel Fonds : france	Aclo	eau dans le centre, pour la consommation humaine risque de gâchis de l'eau
2003	Téléphone portable	Groupe des femmes Solidaridad		communication possible avec le reste du monde gestion difficile du temps et de la consommation
2003	Atelier des hommes			ne fonctionne pas encore
2003	Formation du groupe promoteurs de santé (organisé par David)	Solidaridad El Terrado		quelques personnes sont en charge de la Jampina Wasi et peuvent donner des médicaments
2003/2004	La *Casa comunal*	La Congrégation de Charles de Foucauld, Aclo		lieu de réunions neuf, propre et appartenant à la communauté
2003/2004	Nouvelles cultures grâce à l'*atajado*	Irrigation grâce à un prêtre allemand et sa paroisse	Aclo (ciment, camion, …), ingénieur	production de fruits et de légumes pour la consommation familiale ou pour revendre diversification alimentaires donc amélioration de la santé

3. 2 – DEUX ETUDES DE CAS

Au travers de deux opérations de développement, la communauté d'El Terrado vit d'importants changements depuis quelques années. L'une touche les femmes et le tissage, la seconde concerne les hommes et l'agriculture. Complémentaires, la vente d'artisanat permet d'acquérir des revenus, et le supplément agricole obtenu grâce à la retenue l'*atajado*, est échangé contre d'autres produits ou revendu.
Ces deux projets, totalement indépendants, sont des succès aux yeux des terradeños.

3. 2. 1 – *EL GRUPO DES MUJERES*, LE GROUPE DES FEMMES

El Terrado a vu, il y a moins de dix ans (en 1998), les femmes se rassembler et décider de s'unir pour former un groupe. Au départ désigné par le terme « *grupo de madres* », il est aujourd'hui appelé « *grupo de mujeres* ».

- LA CREATION DU « GROUPE DES FEMMES »

Lorsqu'elles sont arrivées en 1992, les trois religieuses de la Congrégation de Charles de Foucauld ont parlé et échangé avec les femmes d'El Terrado. « Elles nous interrogeaient, elles nous ont fait penser et réfléchir. Elles nous ont donné des idées sur ce que nous pourrions faire et comment » raconte l'une d'entre elle (Felicia, 30 ans, El Terrado, 20/04/05). Afin de les motiver, elles ont organisé ensuite une réunion où presque toutes les femmes de la communauté se sont rendues. Plusieurs mois plus tard, religieuses et terradeñas se réunissent à nouveau. Les religieuses ont alors encouragé les femmes à s'unir et à former un groupe.

En 1995, les habitantes évoquent la création d'un groupe structuré. Elles s'organisent avec une présidente et une vice-présidente afin de pouvoir commencer à gérer le groupe et le rendre institutionnel.

A partir de 1997, assurant une présence régulière dans la communauté, la responsable de la petite association française Solidaridad El Terrado, est sollicitée par les terradeñas afin de les aider à constituer leur groupe.
Se réunissant sans faute chaque mercredi, leur motivation et leur enthousiasme incitent la responsable à accepter de devenir la coordinatrice du groupe de femmes. Elle commence à les aider en achetant en ville de la laine à un prix réduit et œuvre pour l'accès des femmes à des formations pratiques.

L'objectif premier du groupe des femmes est de ne plus devoir acheter d'habits. Les femmes ont l'habitude d'acheter leurs vêtements sur les marchés de Vila Vila, de Betanzos ou de Sucre. Les femmes souhaitent, dans un premier temps, apprendre à tricoter pour elles et pour leur famille.

Une femme explique que, pour commencer, elles ont « achetées de la laine pour tisser de petites choses, afin de réapprendre ». Car en effet, si quelques femmes âgées tissent toujours, les autres ne savent pas ou peu ; de même en ce qui concerne le tricot : « nous ne savions pas faire un pull par exemple ». Les jeunes terradeñas n'ont en effet jamais appris le tissage, le tricot ou la couture. Rapidement, le tricot permet aux femmes de pourvoir aux besoins vestimentaires de leur famille.

Le développement du groupe des femmes, se matérialise alors rapidement. En 1999, grâce aux fonds mobilisés par l'association Solidaridad El Terrado, un atelier est construit au centre de la communauté, parallèlement et à côté d'un atelier pour les enfants, sur l'emplacement d'une partie du bâtiment de l'hacienda. Il permet aux femmes d'avoir leur propre espace pour leurs activités. L'installation du groupe dans l'atelier confirme officiellement et concrètement, l'existence du groupe.

Les plus âgées et les femmes sachant tisser enseignent aux autres les techniques des métiers traditionnels du tissage. Puis, par l'intermédiaire de la coordinatrice française, elles vendent les pièces de tissus afin d'améliorer les ressources financières de leurs familles. Par la suite, celle-ci propose aux femmes à produire de l'artisanat de qualité destiné à la vente à l'étranger et notamment en France. Plus tard, en introduisant la couture, les simples tissus se transforment en divers objets artisanaux.
Entre l'année 2000 et 2001, l'atelier des femmes s'équipe progressivement en machines à tisser manuelles. Elles cherchent à aller plus loin et participent à des formations techniques, dispensées par un professeur de Potosí (crochet, métiers à tisser à pédales, petite couture). Elle leur apprend la confection de leurs *polleras* : « nous avons commencé à réaliser des *mantas* sur le métier à tisser et enfin appris à coudre pour faire nos *polleras*[83]. Nous avons appris à tisser avec nos métiers à tisser traditionnels et ensuite à coudre les tissus que nous réalisons » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 20/04/05). Toutes se lancent dans le tissage sur métiers à tisser à pédales, dont la technique diffère des tissages sur métiers traditionnels. L'objectif est de réaliser les châles qu'elles portent quotidiennement.

En 2001-2002, grâce à l'arrivée de l'électricité, en plus des deux métiers à tisser à pédales, l'atelier se dote de quatre machines à coudre électriques achetées à Sucre. Ces acquisitions ont été possibles grâce à l'aide du Ministère des affaires étrangères, complétant la somme investie par le groupe (caisse du groupe).

Le groupe s'est formé autour d'un noyau de femmes jeunes et dynamiques, déjà connues comme étant des leaders dans la communauté. Au nombre de quatre (Felicia, Teofila, Modesta et Teresa), elles ont déjà montré leur charisme et leurs capacités de meneuses. Deux d'entre elles (Felicia et Teofila) sont les femmes de dirigeants remarqués, ayant modernisé El Terrado, et aujourd'hui responsables de l'association Solidaridad El Terrado. Les femmes à l'origine du groupe, sont aussi *comadres* entre elles. Elles sont un élément fédérateur.

83 - Les jupes plissées traditionnelles.

Autour de ce petit groupe de femmes, d'autres se sont jointes ensuite. La vingtaine de femmes, membres du groupe, appartiennent toutes à la communauté d'El Terrado. Seule une femme habitant une communauté voisine, mais affiliée à El Terrado car y possédant ses terres, a été acceptée grâce à la qualité de ses tissages et à son dynamisme.

Plutôt que de parler des « mamans », il faut parler désormais du groupe des femmes. En effet, les terradeñas ont donc commencé par créer un « groupe des mamans » exclusivement composé de mères de famille d'El Terrado, âgées de 20 à 50 ans. A l'origine, il s'agissait d'un état de fait et non d'une condition requise. Les participantes actuelles n'ont pas toutes des enfants, même si les jeunes filles entre 18 et 24 ans quittant leur famille pour s'installer avec leur mari sont déjà mères.
A présent, dans le groupe, la majorité des femmes a une trentaine d'années, et celles ayant plus de 40 ans sont peu nombreuses. En 2004, trois jeunes filles entre 18 et 20 ans se sont jointes.

La venue des terradeñas s'est faite selon deux schémas.
Les premières femmes rejoignant le groupe sont des mères de familles, déjà dynamiques et actives dans la communauté. Les religieuses les ayant amenées à s'interroger, leur discours révèle qu'elles ont conscience que, pour changer et s'ouvrir vers l'extérieur, il faut une source de revenus supplémentaire devenue nécessaire pour leurs enfants et leurs familles. La vente de leur production de tissage est, pour elles, un moyen d'atteindre cet objectif d'amélioration de leurs conditions de vie. Ces premières femmes à s'impliquer dans la formation d'un groupe, n'émigrent pas. Elles participent déjà aux activités de la communauté et de la région (*directiva*, conseil d'école à Vila Vila, etc.). Aujourd'hui encore, elles demeurent les plus actives (formations, comité de santé) et n'émigrent pas.
Se sont jointes ensuite les femmes plus âgées ou défavorisées. Elles estiment que le groupe des femmes est un moyen de leur apporter un revenu complémentaire fondamental pour leur famille. Leur but est d'obtenir de quoi acheter le minimum nécessaire. Souvent amenées à accompagner leurs maris lorsqu'ils partent en ville, elles ne s'investissent pas dans les activités visant l'amélioration des conditions de vie à El Terrado ou dans leurs maisons. Par manque de vision à long terme, la participation active au développement de la communauté est une motivation secondaire. Entraînées par les leaders, elles participent cependant de plus en plus aux discussions lors des assemblées communautaires.
Mais, quelles que soient les motivations de chacune, le groupe permet de changer le comportement des femmes et, par répercutions, la communauté toute entière.

Des liens sociaux se sont noués et aujourd'hui toutes sont *comadres* entre elles. Il allait donc de soi que la fête des *comadres*, en février, devienne aussi la fête du groupe. Cette occasion permet de resserrer les liens déjà existants entre les femmes, de cuisiner ensemble, de *ch'aller* l'atelier, et de faire la *k'oa.*

En 2003, les femmes du groupe ont choisi le nom « *Sut'iyamuy ch'aska* », la *Estrella del amanecer*, c'est-à-dire « l'étoile du matin » ou « l'étoile de l'aurore », car « disaient-elles, [c'est] une petite lumière dans la nuit où elles se trouvaient avant de créer le groupe, une petite lueur d'espérance. Maintenant la lumière a grandi et leur espérance aussi » (Anita, Potosí, 01/07/2005). Parallèlement le groupe s'est doté d'un logo (ci-contre).



- LE FONCTIONNEMENT ET LES ACTIVITES DU GROUPE

L'administration du groupe

A la fin du mois de décembre, lors de la dernière réunion annuelle du groupe, une nouvelle dirigeante est choisie à la majorité, ainsi qu'une vice-présidente. Les femmes assument à tour de rôle ces charges pendant un an.
En même temps, sur ce principe de roulement annuel, identique à celui de l'organisation de la communauté, les responsables des différents comités du groupe sont désignées : l'achat de matières premières ou de produits annexes (biscuits, savons, ballons), la vente de tissage ou de produits finis, la tenue des comptes, le cahier d'absences, le ménage de l'atelier et des toilettes, la tenue du cahier du groupe des femmes (suivant le même principe que le *Libro de Actas* de la communauté), les activités sportives (football), les fêtes, etc.
Toutes ces activités connexes, permettent de solidariser le groupe. Chaque femme se voit attribué une part de responsabilité dans son fonctionnement et son organisation générale. En devenant membre et en profitant des avantages, les terradeñas doivent se sentir responsable et s'investir à travers une fonction déterminée. La participation de chaque femme, et la répartition équitable des charges tout au long des années, est un gage d'équilibre et d'unité du groupe. Aucune ne doit rester sans charge durant l'année.

Les membres du groupe des femmes ont elles-mêmes établi leurs statuts et leur règlement. En début d'année, toutes les membres se retrouvent lors d'une réunion extraordinaire, afin de rediscuter les statuts. Elles y apportent les modifications nécessaires, accueillent les nouveaux membres, et font les bilans financiers et moraux de l'année écoulée.
Les femmes doivent respecter les statuts et il n'y a aucune dérogation possible. Des amendes sont distribuées en cas de retard aux réunions, si elles partent avant la fin (cinquante centimes de bolivien, soit 0,08 Euros), ou si elles ne viennent pas (un bolivien, soit 0,15 Euros), car, le décrivent-elles elles-mêmes, cela porte préjudice à l'ensemble du groupe. Néanmoins, au cours de l'année, chacune peut invoquer cinq *licencias*, permissions ou autorisations d'absence. Cependant, celles ne venant pas et ayant une raison reconnue et tolérée (veuve ayant des travaux dans les champs, enfants, maladie), peuvent envoyer leur fille les représenter.

Les femmes partant à Santa Cruz doivent régler vingt boliviens (3,10 Euros) mensuellement, et leur absence ne doit pas excéder quatre mois. La participation au groupe et l'émigration ne sont pas compatibles aux yeux des femmes car la présence et la participation sont considérées comme un enseignement (formation et alphabétisation) et comme un moyen d'obtenir des revenus pour faire vivre sa famille. Elles expliquent que partir « gagner sa vie à Santa Cruz » pénalise l'organisation du groupe et rompt l'équilibre avec celles qui restent.
Tous ces faits sont soigneusement notés dans un cahier prévu à cet effet, dont une des membres à la responsabilité.

Lors des trois premières années, les membres du groupe, les terradeñas et les femmes des communautés voisines, vendaient leurs tissages à la coordinatrice française. Beaucoup de campesinas venant vendre sans participer, ces achats finirent par porter préjudice aux membres du groupe. Par ailleurs, la quantité de tissages était trop importante par rapport à ce qui pouvait être absorbé et revendu par la coordinatrice. Cette dernière, avec les femmes du groupe, décida de ne plus acheter de tissus de campesinas extérieures au groupe. Un comité de vente est alors créé.
Ce comité se compose de deux ou trois femmes élues par le groupe. Sa tâche principale est de sélectionner les meilleurs tissages qui serviront à la confection de l'artisanat. Les femmes du comité de vente ont en charge l'évaluation de leur qualité, de leur finesse et de leur régularité, de l'orientation des tailles et des couleurs. Ce comité doit également gérer le fond de roulement de la production de tissages. Le tissu est acheté selon un barème pré-établi en fonction des dimensions, du poids de la laine et du temps passé à la confection. Il est ensuite transformé en objet artisanal.

Les femmes s'occupent de l'approvisionnement de leur atelier en matières premières (principalement la laine et le matériel de couture) en provenance de Sucre, de la gestion financière du groupe, des comptes et des registres. Elles tiennent trois livres de comptes depuis octobre 2002 : le premier concerne ce que chacune gagne. Les entrées et les sorties d'argent sont inscrites dans le second et le troisième est le livre des comptes du groupe comptabilisant ce que chacune des femmes reverse dans la « caisse » (10 % de ce qu'elles vendent). L'argent ainsi collecté est destiné aux fêtes du groupe, aux déplacements, aux formations, à l'achat de machines, etc.

Pour les besoins du groupe, la coordinatrice a incité les femmes à ouvrir un compte en banque, une boîte postale et une adresse internet. Trois meneuses du groupe (Felicia, Teofila et Loyda) ont appris les bases de l'utilisation de ces moyens.

Les cinq premières années, les réunions hebdomadaires durent toute de la journée et se déroulent souvent dans la confusion. En effet, la présence des enfants et la visite d'autres personnes, sans compter les intrusions des animaux, ne facilitent pas la concentration et le travail. Par conséquent, les femmes décident de tenir leurs réunions relatives à l'organisation et à l'administration du groupe tous les samedis matin. Le reste de la semaine, elles vont dans l'atelier tisser et coudre à leur guise en fonction de leurs possibilités.

Les faiblesses dans l'organisation apparaissent d'ailleurs lors de cours. Prévus pour se dérouler tout au long d'une semaine, les femmes viennent toujours le dernier jour et veulent tout apprendre d'un coup : « il y a toujours quelque chose de plus important à faire avant. Il nous manque encore de l'organisation » reconnaît l'une d'entre elle (Teofila, 40 ans, El Terrado, 05/04/2004).

Depuis 2003, chaque femme tisse avec, comme objectif, une pièce de tissu déterminée en fonction de l'objet artisanal à réaliser. De cette façon, le travail et le tissage sont rentabilisés au maximum.
Néanmoins, la quantité de production de tissage pose un problème. D'une part, le groupe compte plus de femmes tissant, que sachant coudre : seules quatre femmes maîtrisent suffisamment bien la couture, par rapport au reste du groupe se dédiant au tissage. D'autre part, les femmes ont longtemps considéré que le produit fini seul devait être rétribué car elles ne tenaient pas compte des contraintes, du temps et de la difficulté du travail. Il était donc, dans ces conditions, plus rémunérateur de tisser, car cette tâche est plus rapide et plus facile pour les terradeñas. L'engorgement et l'irrégularité étaient donc évidents, et créaient un profond déséquilibre.

Aujourd'hui, la distinction de paiement entre le tissage et la couture est comprise et acquise. Les jeunes filles ou jeunes femmes ont été amenées à se former, afin de rééquilibrer le travail de tissage et de couture.

Le groupe des femmes n'est pas épargné par les désaccords entre les membres, notamment entre les leaders, possédant de fortes personnalités, et voulant faire évoluer le groupe suivant leurs désirs.
Ces difficultés ont amené les femmes à les analyser, à les comprendre et à apprendre à les résoudre. Par cela, le groupe s'est plutôt renforcé. Cependant, une des meneuses estime que le « groupe est encore trop fermé ». Elle souhaiterait que d'autres femmes prennent des initiatives, s'inscrivent et aillent aux cours de formations proposées par ACLO, et se rendent plus aisément en ville (Teofila, 40 ans, El Terrado, 05/04/2004).

Les formations :

Grâce aux formations et aux aides de l'extérieur, les femmes ont diversifié leurs créations artisanales. Deux professeurs, un homme et une femme, sont régulièrement contractés afin de former les femmes du groupe. Venant de Potosí, ils interviennent à la demande du groupe dans l'atelier des femmes à El Terrado. Ils donnent des cours de couture et d'artisanat, environ tous les six mois, durant trois à cinq jours et sont logés dans le « *cuarto* » de la Casa comunal.

Au début de l'année 2002, suite à une formation dispensée à l'ensemble du groupe dans l'atelier, les femmes approfondissent leurs connaissances de l'utilisation de leurs machines à coudre électrique. Un professeur enseigne les techniques de couture, l'utilisation et l'entretien des machines à coudre. Il explique également la technique de la doublure, de la fabrication de sacs à dos ou de trousses et l'art de la finition.

Quelques mois plus tard, la dirigeante du groupe s'initie à la confection plus sophistiquée d'artisanat. Elle devient formatrice et elle transmet son savoir aux autres femmes. A partir de leurs tissages traditionnels, les femmes commencent à réaliser des sacs, des pochettes, des trousses, des porte-monnaie, des portefeuilles, des petits sacs à main, des sacs à dos, etc.

Les femmes utilisaient autrefois les teintures naturelles, mais ce savoir s'est partiellement perdu. La connaissance de la technique de teinture traditionnelle est incomplète (mauvais système de bobinage, mordant, temps de contact de la laine avec la teinture naturelle, quantité de teinture et de liquide en fonction de la quantité de laine, etc.). Quatre femmes sur l'ensemble du groupe (20 personnes) teignent occasionnellement leur laine avec des plantes. Effectivement, peu de campesinas connaissent les plantes à utiliser et seules quelques personnes se souviennent que la couleur jaune est obtenue grâce au *sunch'u*, le molle et la *bola*, alors que l'eucalyptus permet d'avoir une couleur vert claire (Simon, 35 ans, El Terrado, 05/12/2004).
Depuis une vingtaine d'années, elles achètent des colorants chimiques. Un petit sac de teinture chimique coûte trois boliviens qui, selon les femmes, permet de teindre beaucoup de laine de mouton.
Cependant, financièrement, elles estiment plus avantageux l'utilisation des plantes et elles souhaitent (ré)apprendre : « nous avons fait venir la professeur de Potosí pour nous enseigner » les méthodes de teinture de la laine (Teofila, 40 ans, El Terrado, 05/04/2004).
Pourtant les terradeñas n'ont utilisé ces techniques de teintures naturelles qu'« un temps seulement ». Elles considèrent que cela représente trop de travail de cueillir les plantes, de les moudre, puis d'ajouter ensuite du *q'ichi michi*, de la cendre noire. « Il faut ensuite bouillir et mélanger la mixture avec la laine de mouton, et il arrive que la teinture ne se fixe pas à la laine » (Modesta, 45 ans, El Terrado, 04/04/2004).
Il faut noter que la laine teinte par les femmes est filée au fuseau par leurs soins, de manière très fine. La laine achetée, plus grosse et plus lâche, est retorsadée si elle est destinée à être utilisée sur les métiers à tisser traditionnels.

D'autre part, sachant que la coordinatrice française, après quatre années d'accompagnement du groupe, se retirait à une échéance relativement courte, les campesinas, à partir des mois d'avril-mai 2001, demandèrent d'apprendre à lire, écrire et compter. Dès lors, leur objectif était de pouvoir poursuivre leurs activités et de gérer elles-mêmes les comptes du groupe. C'est la raison pour laquelle, une matinée par semaine, l'ensemble des femmes se consacrait à cet apprentissage.

Les degrés d'éducation sont très différents. Les terradeñas plus âgées ou n'ayant pas été scolarisées, ne savent pas tenir un stylo. L'objectif pour ces dernières, était de savoir écrire leur prénom. Les jeunes filles et jeunes femmes ont un niveau plus avancé, leur permettant, avec difficulté toutefois, de lire, compter et écrire. Quelques-unes suivent les cours du soir pour les adultes, afin de se maintenir ou se remettre à niveau. Si les difficultés sont toujours présentes, le but était de les amener à tenir les cahiers

de comptabilité et les « livres d'actes » seules. Désormais, l'espagnol est maîtrisé, de même que la lecture, l'écriture et le calcul, le groupe des femmes apprend à s'autogérer.
La pérennité du groupe passe par la consolidation des acquis, la formation dans l'organisation et l'indépendance de l'atelier, et l'apprentissage à la gestion des stocks et du fond de roulement. L'autonomie financière, de l'achat de la matière première à la vente des produits confectionnés, et l'organisation du groupe, ont été acquises avant le départ définitif de la coordinatrice.

Les plus âgées n'ayant pas suivi de cours et conscientes de leurs handicaps, se laissent guider par leurs cadettes. Selon le niveau de scolarisation, les femmes se voient attribuer plus ou moins souvent des responsabilités. Le principe de rotation des charges a pour objectif de permettre aux membres du groupe, d'alléger certaines de leurs responsabilités lorsqu'elles en ont par ailleurs au sein de la communauté. Jusqu'à aujourd'hui, les postes nécessitant de savoir lire et écrire sont confiés à des femmes alphabétisées. N'étant qu'une minorité, le roulement est rapide et elles ont donc chaque année des charges à responsabilité.

- LES REVENUS ET LES POSSIBILITES DU GROUPE

En travaillant quotidiennement, les campesinas couturières estiment pouvoir gagner entre 600 et 1 000 boliviens en deux mois (soit entre 90 et 150 Euros), ce qui représente une somme considérable pour les familles.

Ayant compris l'importance de la qualité de leur travail, les femmes commentent et se font des critiques entre elles sur leurs tissages, tant en ce qui concerne la qualité technique que l'agencement de couleurs.
Aujourd'hui, lorsqu'elles vont en ville, les femmes leaders observent les produits artisanaux à destination des touristes. Ceci leur permet de percevoir les critères de préférence des « occidentaux ».

A présent, il s'agit pour le groupe de trouver des débouchés locaux et nationaux (Sucre et La Paz) pour la commercialisation de l'artisanat fabriqué à El Terrado. La vente à Sucre et dans le reste du pays permettrait une régularité dans l'écoulement de la production et une rentrée d'argent, même si celle-ci est moins bénéfique que la vente en Europe.
La coordinatrice française de l'association a proposé aux femmes de se rendre à La Paz et de rencontrer une association nationale afin d'évaluer par elles-mêmes les possibilités d'y vendre leur artisanat. Cinq membres du groupe se sont ainsi rendues à La Paz pour rencontrer les responsables du réseau national d'artisanat (Felicia, Loyda, Teofila, Modesta et Teresa).
Positif pour le groupe, ce déplacement l'est également pour les femmes. Elles perçoivent leur voyage comme un exploit personnel. Elles voulaient « connaître et savoir » selon leurs propres termes. Aujourd'hui, contentes d'avoir vu, aucune n'émet le souhait d'y

retourner en dehors d'une obligation. Elles ont découvert quelque chose qui « existait » : « *así habia sido* », commentent-elles.

Ce déplacement, puis la participation à une foire artisanale à Sucre à la fin du mois de mai 2004, porte ses fruits : le groupe « *Sut'iyamuy ch'aska* »ou *Estrella del Amanecer* est admis dans le réseau national d'artisanat *Comart* (*COMercialización de ARtesanías para Todos*) en juillet 2004, donnant la possibilité de vendre en Bolivie. Il s'agit d'une association nationale d'artisans regroupant une trentaine de groupes différents. Elle permet de développer des relations régionales, nationales et internationales entre les artisans de différentes organisations. L'objectif principal de *Comart*, est d'unifier les productions individuelles et de les destiner à des demandes spécifiques. Des magasins à La Paz et à El Alto revendent les productions et les membres participent à des expositions nationales et internationales[84].

« L'avenir ? Nous améliorer encore. Nous voudrions un nouvel atelier pour avoir plus d'espace parce que nous sommes un peu à l'étroit. Nous pensons aussi aux débouchés pour vendre ce que nous fabriquons » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 20/04/05).
D'autres femmes souhaiteraient maintenant s'intégrer, mais avec 20 participantes, le groupe a atteint sa capacité maximale quant à son fonctionnement. Le local ne peut en effet accueillir plus de femmes et la répartition des tâches deviendrait problématique.

3. 2. 2 – L'*ATAJADO*, LA RETENUE D'EAU

- L'IDEE DE DEPART

En 1999-2000, ACLO suggère à quelques habitants de la communauté d'El Terrado, de construire un *atajado,* un petit barrage ou une retenue d'eau.
L'*atajado* et les réservoirs ont pour objectif d'irriguer les terrains situés en aval grâce à la collecte de l'eau, sa conservation et son utilisation en début et fin de saison des pluies, si les pluies viennent à manquer ou tardent à se manifester. Par conséquent, les récoltes étant assurées, les paysans resteraient à El Terrado et m'émigreraient pas pour travailler en ville.

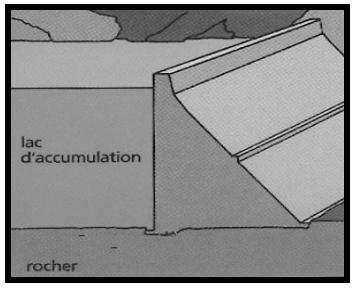
Le lieu d'implantation du barrage est choisi de manière à utiliser au mieux la pente de la rivière et la topographie du terrain.
Sur le Río Ichu Mayu, rivière la plus importante de la communauté, l'emplacement le plus approprié pour la construction de la retenue se situe au centre d'El Terrado, proche de la *pampa* et des meilleures terres, dans la partie ouest de la communauté, dans la section dénommée Terrada, à environ 300 mètres de l'ancienne maison d'hacienda, entre le Calvario, le Pilima et la colline du cimetière.

84 - http://aidtoartisans.org/pdfs/profiles/comart.pdf

Le Río Ichu Mayu prend naissance au sud du Pilima, dans la communauté de Potobamba, à environ cinq kilomètres de l'ouvrage.
☞ *Carte n°6 : Schéma de la communauté d'El Terrado*

L'*atajado* est un barrage en maçonnerie ayant une solide structure en béton. De forme simple, il a un profil triangulaire s'apparentant à un triangle rectangle, épaissi à sa base et affiné vers le haut. Il appartient à la catégorie des barrages-poids : « ouvrages de masse importante, dont le poids s'oppose à la poussée de l'eau du lac, et qui nécessitent des fondations rocheuses de qualité. Ce sont des barrages-réservoirs » : ils servent généralement à accumuler un certain volume d'eau pour l'irrigation (…) » [85]. Plus précisément, « un barrage poids est un barrage dont le propre poids suffit à résister à la pression exercée par l'eau (…) »[86].

Le côté en amont est pratiquement vertical. La stabilité et la résistance à la pression d'un tel barrage sont assurées par son propre poids, qui l'empêche de basculer ou de glisser sur sa base. Ce type de barrage est stable et nécessite peu de maintenance.



Selon : http://www.grande-dixence.ch/fr/gd_hydraulique/barrages.phpp

Le choix de ce type d'ouvrage est d'ordre géologique : la fondation rocheuse et la capacité d'appui imposent cette technique. La hauteur d'un barrage-poids est généralement restreinte par le type de fondation.

Initiateur, puis coordinateur du projet, ACLO réuni en 1999 une quinzaine de paysans possédant leurs terrains à proximité de l'endroit envisagé pour la construction de l'*atajado*. Elle organise quelques réunions avec ces terradeños afin de leur expliquer le projet et les bénéfices qu'une telle réalisation peut apporter.

Considéré par les membres de la communauté comme téméraire et risqué, la plupart des campesinos convoqués s'abstiennent de participer au projet. Les terradeños concernés grâce à la proximité de leurs terrains, craignent de perdre du temps et leurs terres cultivables en cas d'échec du projet. Les paysans ne veulent pas s'engager car ils ne conçoivent pas la réalisation d'un projet trop ambitieux selon eux. ACLO n'a pas d'exemple positif à leur présenter. La plupart d'entre eux reconnaissent à présent, qu'ils ont manqué d'audace et de courage.

Finalement, un groupe de huit personnes, dont les terrains se situent en contrebas, se constitue péniblement pour prendre part à ce projet. Les campesinos acceptant de participer à ce projet se sont engagés à ne pas émigrer : l'absence de l'un d'entre eux en compromettrait le travail de construction puis l'équité de son utilisation.

85 - http://fr.encarta.msn.com/encnet/refpages/RefArticle.aspx?refid=761558777
86 - http://fr.wikipedia.org/wiki/Barrage#Barrage_poids

Si ces campesinos possèdent un terrain dans la *pampa*, ils n'habitent cependant pas tous dans le centre de la communauté. Ils sont, pour la plupart, âgés d'une trentaine d'années et sont chefs de famille.

Aucune structure ou hiérarchie n'organisant le groupe, un leader de la communauté est devenu rapidement l'élément fédérateur et le meneur de ce groupe de campesinos. Son rôle a permis la formation du groupe. Reconnu et accepté par ses voisins, son charisme, sa volonté et son organisation ont été déterminants. Les terradeños s'accordent à dire qu'il fut l'un des meilleurs dirigeant de la communauté, sept années auparavant (1992).
Les sept hommes font entièrement confiance à ce leader. Ils l'écoutent et le suivent dans ses propositions, en général sans contester. Habitant à proximité, ce meneur se rend souvent à l'*atajado* afin de s'en occuper et d'y faire quelques travaux.
Son rôle dans la construction de l'*atajado*, a définitivement conforté sa position de leader à El Terrado, notamment en ce qui concerne les projets de développement. En 2003-2004, il est devenu responsable de l'association Solidaridad El Terrado. Respecté et consulté par les membres de la communauté, il l'est également des autres communautés. Il est l'interlocuteur privilégié d'ACLO et d'autres institutions.

Dubitatifs, les huit campesinos s'investissaient peu au début de la construction de l'ouvrage. Les visites d'ACLO apportent un soutien fondamental aux paysans. Ecoutant et conseillant, les ingénieurs les encouragent à persévérer car l'envie d'abandonner le projet est omniprésente. Les imperfections liées à la conception corrigées et les défauts de construction modifiés, ont démontré qu'il était tout à fait possible d'avoir une retenue et de l'eau.
Les huit campesinos se consultent, prennent les décisions ensemble lors de réunions informelles, et se coordonnent pour effectuer les travaux. Les tâches de construction et d'entretien se font en commun. Chaque terradeños participe de manière égale et équilibrée dans le groupe. L'ensemble des responsabilités est partagé.

ACLO n'avait jamais élaboré de programme d'une telle envergure et aussi ambitieux. Les ingénieurs expliquent aujourd'hui qu'ils ont préparé le projet et les plans, tout en ignorant jusqu'où ils pourraient le mener à bien.

- LA CONSTRUCTION DE L'OUVRAGE

Durant les quatre premières années, les achats de matériels destinés à l'*atajado* étaient pris en charge par ACLO et les dépenses extérieures (déplacements en ville, achats de petits matériels, etc.) étaient supportées équitablement par les huit campesinos.

L'ensemble de l'ouvrage recouvre en réalité trois constructions : le barrage, la retenue et deux réservoirs annexes.
☞*Photographies, planche n°2 : L'eau et les aménagements.*

Le barrage lui-même est une construction d'une hauteur visible de quatre mètres et d'une longueur de huit mètres. Il a une épaisseur à la base de deux mètres et demi, et de cinquante centimètres à la crête.

L'*atajado* est équipé d'un système de vidange afin de vider totalement la retenue d'eau. Une vanne permet d'évacuer l'eau du réservoir en une journée en cas de danger, lors de l'entretien, de la réparation du barrage, ou de ses constructions annexes. Cette vanne, munie d'un disque pivotant, permet également le réglage du débit.

Un déversoir, de quatre mètres de long, a été réalisé au centre de l'ouvrage, pour garantir le non-dépassement de ce niveau. Lorsque le niveau normal du réservoir de retenue est atteint, les eaux de la retenue s'évacuent au-dessus, sans dommage pour le barrage. Durant la saison des pluies explique un campesino, « la vanne de l'*atajado* est ouverte car sinon la retenue déborderait ».

En amont de l'*atajado*, le lac artificiel permet de stocker un volume important d'eau. L'extrémité de la retenue la plus éloignée du barrage à son maximum, se trouve à une cinquantaine de mètres environ. La retenue est large de cinq à huit mètres, et peut atteindre par endroit jusqu'à cinq mètres de profondeur.

Les réservoirs, en ciment, sont situés à une trentaine de mètres, au milieu des terrains des campesinos concernés par l'*atajado*. Enterrés à un mètre de profondeur, ils sont larges de trois mètres sur trois et d'une profondeur de deux mètres, ce qui représente un volume d'eau de 18 m^3.
Un tuyau en PVC (polychlorure de vinyle) relie l'ouvrage aux réservoirs. Afin de le protéger, il est enterré sous le chemin, à une dizaine de centimètres de profondeur.

La construction de l'*atajado* débute en 2000 durant la saison sèche, lorsqu'il n'y a pas d'eau dans la rivière.
Elle se révèle longue et compliquée. L'investissement humain et le travail sont conséquents. Durant un an, les huit campesinos travaillent ensemble à l'édification du barrage. Ils n'ont reçu aucune formation mais suivent les directives des ingénieurs d'ACLO. Ceux-ci sont présents presque quotidiennement à El Terrado.

En novembre 2001, un an après la fin de la construction du barrage lui-même et de nombreux travaux annexes, l'*atajado* est un désenchantement total pour les campesinos concernés. En effet, ils en découvrent les carences : l'ouvrage principal présente des défauts et nécessite encore des travaux.
Le premier réservoir est construit en 2001. Mais constatant qu'il est trop petit, ACLO propose la construction d'un second l'année suivante.

Lors de la saison des pluies 2001-2002, de l'eau passe sur le côté droit de l'ouvrage. Les paysans doivent attendre le mois d'août, la saison sèche, pour y effectuer de gros travaux. Ils élargissent les côtés extérieurs de l'ouvrage, l'agrandissent et le cimentent. Ils consolident de même les parois à l'aide de pierres, d'adobe et de ciment.

En octobre 2002, à la demande des terradeños, une pelleteuse, chargée de la réhabilitation du chemin pour le compte de l'entreprise de gaz, trace un chemin entre la maison d'hacienda et le barrage. Dans le même temps, elle collecte la terre du lac de rétention et la répand dans les champs environnants.

Durant l'année 2003, les affluents du Río Ichu Mayu sont aménagés afin que la terre et les graviers ne les envahissent plus et ne comblent plus le lac de retenue. Des barrages de gabions sont construits dans les *quebradas* autour de la retenue. De grosses pierres sont disposées dans les ravines et sur les rives afin de bloquer la terre et l'érosion.
Des habitants avaient pris l'habitude de jeter leurs détritus et de laver leurs animaux dans la retenue. Les campesinos ont donc disposé, en 2003, des fils barbelés et des murs de pierres pour protéger le pourtour de l'ouvrage afin d'éviter toute pollution.

Lors de la saison sèche de cette même année, les campesinos ont réalisé des soudures d'étanchéité avec du silicone dans les fissures de l'ouvrage afin de colmater quelques fuites.

Parallèlement, les terradeños possédant leurs terrains autour de l'*atajado*, ont planté de nombreux arbres, en majorité des eucalyptus. Ils espèrent ainsi protéger la retenue, diminuer ou limiter les risques d'érosion, et profiter de cet environnement favorable pour replanter et faire croître de la végétation.

Au début du mois de décembre 2003, juste avant la saison des pluies, l'*atajado* doit être « nettoyé ». De la boue et de la terre le comblent : il n'y a pas de roches ou de pierres retenant la terre et la glaise. Les paysans piochent la boue et la terre pour qu'elle s'évacue avec l'eau par la vanne. Vidangé et remis en état, l'*atajado,* reste asséché deux longs mois. Aucune pluie ne permet de le remplir car cette année est celle d'un El Niño et il ne pleut que très tard et très peu.

L'année 2004 marque la fin de l'ensemble des travaux. Il s'agit de la première année de mise en fonctionnement de l'*atajado*.
L'ensemble des travaux de construction, amélioration, transformation et réparation se sont étalé sur quatre années, entre 2000 et 2004.

- LES POSSIBILITES OFFERTES PAR L'ATAJADO

Dès décembre 2004, au début de la saison des pluies, l'eau commence à être collectée. L'*atajado* se transforme alors en fierté et espoir pour l'ensemble de la communauté : la retenue principale est remplie et les réservoirs en amont également.

L'eau est disponible durant cinq mois. La retenue s'assèche progressivement jusqu'à la fin du mois d'avril. Cette période correspond au début des récoltes.

Les campesinos possédant leurs terres en aval de la retenue et bénéficiant des réservoirs, disposent d'un tuyau en PVC amenant l'eau depuis l'un des deux réservoirs, jusqu'à leurs champs, situées entre 20 et 300 mètres en aval.
Grâce aux financements de la paroisse allemande, il est maintenant prévu de construire un robinet dans chacun des champs des propriétaires.

Ces paysans ont aménagé leurs parcelles et quelques-uns ont construit des huertas, des jardins irrigués en terrasses. Dans ces *huertas*, ils cultivent des épinards, des salades, des choux, des oignons, des petits pois et des carottes. Ils ont également planté des arbres fruitiers, des pommiers, des poiriers, des pêchers, des *tumbos*, des tomates et des figuiers.

L'ensemble de l'ouvrage requiert énormément d'entretien : « il y a beaucoup de travail pour nettoyer l'*atajado* tous les ans, mais au moins, on a de l'irrigation » confirme un campesino (Simon, 35 ans, El Terrado, 14/02/2004). L'ensablement du lac de retenue est important. Les terradeños doivent régulièrement le nettoyer. Des travaux supplémentaires sont envisagés pour permettre de réduire cet inconvénient.

Si l'*atajado* et les deux réservoirs appartiennent communément aux huit campesinos, l'usage de l'eau et les cultures sont individuels. Chacun d'eux en dispose pour ses terrains selon ses nécessités.

Le groupe d'habitants concerné par l'*atajado,* s'organise en fonction des évènements autour du leader. Ils n'ont pas créé de *Juntas de agua* (Comité de l'eau) et de distribution quantitative de l'eau. Il semble vraisemblable que ces campesinos soient amenés à court terme, à former un groupe structuré et organisé, possédant ses règles, dans le but de gérer efficacement et sereinement l'ouvrage et l'eau.
Actuellement, même s'ils ne sont pas toujours en accord parfait, les huit terradeños travaillent avec le même objectif. Et s'il y a des disputes, ils n'en font pas cas.

Le leader est également responsable de la gestion financière : il a ouvert un compte bancaire pour cela. En effet, depuis le début de l'année 2004, ACLO ne participe plus aux frais engendrés par l'*atajado*. L'argent destiné à l'amélioration de la retenue et à la distribution de l'eau, vient d'un prêtre allemand.

Le tableau suivant montre la chronologie de la réalisation du projet.

PERIODE	*ATAJADO*
2000	Travaux de construction du barrage
2001	Construction du premier réservoir
2002	Construction d'un second réservoir
2002	Problème de déchets dans la retenue
décembre 2002	Fuites sur les côtés de l'ouvrage principal
août 2003	Colmatage des fuites
2003	Travaux autour de la retenue

2003	Fin des travaux de construction
décembre 2003	Vidange de l'*atajado* pour le nettoyer
déc 2003-janv 2004	Retenue vide car pas de pluie (année de El Niño)
début 2004	Début du fonctionnement de l'*atajado*
2004	Aide financière du père allemand

Dans l'avenir, lors des successions et du partage des terres, ou même d'une vente ou d'une émigration définitive, se posera alors le problème de la multiplication des parcelles et des usagers. L'eau est-elle un droit attaché à la personne ou à la terre ? La répartition et la distribution de l'eau peuvent devenir problématiques. L'équilibre actuel trouvé par les huit campesinos n'est pas fixe. Une situation de pression sur la ressource, de tensions individuelles ou de conflits, implique des normes et des règles de gestion sociale de l'eau.

3. 3 – LE BINOME AMBIVALENT DEVELOPPEMENT-MIGRATION

Les terradeños souhaitent développer leur communauté et y rester, mais est-ce possible sans la migration ? Les projets de développement dans la communauté pour améliorer les conditions de vie et les absences temporaires d'une partie de la population ayant émigré en ville, démontrent cette contradiction qui est en même temps complémentaire.
Les migrants pensent constamment à leur retour. Leur départ est motivé par leur retour (Cortès, 2000). Leur idée et leur volonté de retour créé ce mouvement entre Santa Cruz et El Terrado. Leur retour n'est jamais définitif, tout comme leur départ. Ainsi le retour ne doit pas être considéré isolément, mais avec une signification par rapport à un projet qui anime ce mouvement (Ibid).

3. 3. 1 – DEUX REALISATIONS CONSTITUTIVES DE DEVELOPPEMENT LOCAL

- LES IMPLICATIONS DU GROUPE DES FEMMES ET DE L'*ATAJADO* DANS LA VIE DE LA COMMUNAUTE

A l'image de la raison sociale d'une micro-entreprise, le groupe des femmes s'est doté d'un nom : « *Sut'iyamuy ch'aska* ». Cet acte eut pour effet d'établir une reconnaissance et une concrétisation de l'existence du groupe des femmes à l'intérieur et à l'extérieur de la communauté.

A la création du groupe, de nombreuses femmes de la communauté pensaient profiter du groupe et de ses privilèges, sans toutefois en devenir membre et en supporter les inconvénients. Les membres du groupe ont vu les bénéfices de leurs efforts longtemps après. En quelques années, les terradeñas ont pris conscience de la nécessité de s'investir dans un projet. Désormais, le nombre de participantes est trop important et il n'est plus envisageable d'accepter d'autres femmes. La rancœur de quelques terradeñas laisse poindre des critiques concernant les groupes et ses membres.

La reconnaissance du groupe des femmes n'est cependant pas toujours évidente : son acceptation dépend des circonstances, selon qu'il s'agit de réunions communautaires, scolaires, de formations à Potosí, etc.
Cependant « les hommes ne respectent pas toujours notre groupe, sauf nos maris » constatent-elles. Quelques-uns seulement n'en font pas cas et les femmes remarquent que certains ne veulent pas laisser leurs femmes venir : « ils leur donnent des tâches en espérant que cela les retiendra à la maison, mais si elles veulent vraiment, elles viennent quand même » (Modesta, El Terrado, 04/04/2004 ; Teofila, El Terrado, 05/04/2004).
Si elles sont, la plupart du temps, écoutées lors d'une assemblée communautaire, il arrive que les hommes leur refusent la parole.
En tant que groupe, les femmes ont plus d'importance aux yeux des autres membres de la communauté. Mais comme habitante de la communauté, même respectée, leur parole

représente moins. Ils manifestent même parfois de l'exaspération, car certaines femmes ont de l'importance et de la reconnaissance, plus qu'eux-mêmes ne peuvent en avoir.
Le groupe révéla nettement les différences entre les femmes à l'intérieur du groupe et avec l'extérieur. Il donna l'occasion à certaines terradeñas de montrer leur charisme, ce qui n'aurait peut-être pas été possible autrement. Quelques femmes se sont effectivement révélées et affirmées dans le groupe, puis ensuite dans la communauté. Elles ont dévoilé leur personnalité de leaders, aujourd'hui avérée et estimée par les autres.

La plupart des maris dont les femmes font partie du « *grupo* », en sont très fiers et en parlent avec respect. Les responsables et les leaders, eux, voient dans ce groupe, la possibilité d'avoir des femmes entreprenantes et compétentes, de les épauler dans leurs projets de développement.

L'une d'entre elle explique que « si nous ne savions pas écrire une lettre, maintenant nous pouvons. Nous ne savions rien faire avant, ni lire, ni écrire, et maintenant si. Certaines savent au moins tenir un stylo et écrire leur nom » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 20/04/05). Désormais, les femmes d'El Terrado se rendent compte qu'elles sont capables, et un processus d'auto-estime se développe progressivement. Les femmes s'affirment.
La vente de tissages traditionnels confectionnés dans leur atelier et vendus en France, leur confère un certain prestige et revalorise la valeur de leur savoir-faire traditionnel. Et si les femmes fabriquent de l'artisanat destiné à la vente, elles créent aussi des objets pour l'usage familial (sacs, trousses, porte-monnaie, etc.).

Le groupe, par sa définition même, est uni et l'individualisme n'y a pas sa place. Parfois, lorsqu'une femme est dans le besoin, elle demande que le groupe lui avance l'argent de sa prochaine vente. Les responsables et les membres se consultent afin d'évaluer l'opportunité et le montant du prêt (pouvant aller jusqu'à 200 boliviens, 30 Euros). Ces micro-crédits, bien qu'occasionnels, compliquent considérablement la tenue de cahiers de comptes du groupe, mais ils prouvent l'unité et le dialogue entre les membres du groupe.

La communication et l'entraide entre les membres, par ailleurs *comadres*, se sont élargies à l'extérieur du groupe par les maris puisqu'ils sont devenus *compadres*. Le groupe des femmes revêt un rôle unificateur dans la communauté. Lors d'évènements à El Terrado, les femmes préparent toujours ensemble un repas ou une intervention (une pièce de théâtre pour le passage à la nouvelle année par exemple). La fête commence entre elles, puis viennent ensuite les enfants, les maris, les frères et sœurs.

Un leader explique que « si les gens se chamaillent moins, c'est qu'ils ont compris l'utilité de l'union grâce aux sœurs et au groupe des femmes » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 09/09/2002). Les habitants auraient, selon lui, acquis une notion de l'équité et de la justice. L'échange et l'aide entre les femmes se transmettent dans les familles et entre les habitants de la communauté. Les religieuses et la coordinatrice ont su instaurer la

confiance et apprendre aux femmes la patience et la communication. Les femmes reconnaissent qu'elles parlent et s'expliquent plus calmement. Ceci, à leurs yeux, montre l'évolution de leur groupe. Même nécessaire, il ne suffit pas d'une coordinatrice ou d'une aide extérieure, il faut aussi la volonté des femmes, des habitants, et de la persévérance pour que ceci soit réalisable.

De même concernant l'*atajado*, perçu à l'origine comme un projet irréalisable et les huit paysans comme des utopistes, les membres de la communauté reconnaissent maintenant qu'il est une réussite, tant comme programme de développement que comme groupe d'homme.

L'audace des huit campesinos et le succès de leur réalisation force l'admiration, même des opposants.
Ayant montré leur ténacité, ils sont désormais plus écoutés. Toutefois timides et réservés, à part le leader, ils ne prennent guère la parole et ne s'affirment pas. Le résultat de leur travail s'exprime à leur place. Cependant, lorsque d'autres campesinos les consultent et leur demandent conseil, ils n'hésitent pas à s'investir.

L'*atajado* donne de nouvelles possibilités agricoles aux paysans impliqués, et ouvre de nouvelles perspectives aux terradeños.
Avoir de l'eau régulièrement et de manière certaine, permet aux campesinos de modifier et de diversifier leur agriculture (légumes, verdures, fruits, nouvelles productions).
L'irrigation autorise une double culture : « avec l'eau des réservoirs, une seconde culture de pommes de terre est possible » affirment les agriculteurs.
Augmentant leur rendement, les campesinos peuvent revendre leurs surplus soit dans la communauté ou dans les communautés alentours, soit aux marchés et foires locaux.
Par ailleurs, l'assurance de pouvoir irriguer, autorise les campesinos à décaler de quelques semaines leurs productions, afin de vendre leurs récoltes à un prix plus élevé car produites à des périodes différentes des autres productions locales.

Le leader pense à la création d'un pâturage irrigué pour le fourrage des animaux et notamment des bœufs, ce qui pourrait permettre de limiter la mortalité animale et donner la possibilité d'accroître le cheptel animal tout en préservant les terres.

Les campesinos doivent attendre encore quelques années pour évaluer ce qui est réalisable et rentable. Ils devront trouver un équilibre entre diversification agricole et fourrage. Fonctionnel depuis 2004, aucune expérience aujourd'hui ne permet de savoir ce qui est réalisable dans le contexte particulier d'El Terrado. Il est de même encore trop tôt pour savoir quel type de rotation des cultures est envisageable. De plus, il faut tenir compte des variations annuelles de quantité d'eau, des années de El Niño, de la régularité et de la suffisance des pluies.
L'*atajado* autorisant un accroissement des productions, pourrait générer suffisamment de revenus pour freiner l'émigration des campesinos en bénéficiant.

Cette réussite donne à tous les habitants de la communauté, l'espoir d'avoir, un jour, l'eau potable. En effet, la priorité était, pour eux, d'avoir de l'eau pour irriguer leurs champs, puis obtenir de l'eau potable pour leur consommation personnelle.

Les répercutions de la construction de l'ouvrage, de la retenue et de la possibilité d'irrigation à El Terrado sont palpables. L'ouvrage est d'une importance telle aux yeux de tous, qu'il a donné son nom au lieu-dit l'*Atajado*.

- LES REPERCUSSIONS DU DEVELOPPEMENT DANS LA COMMUNAUTE ET AUX ALENTOURS

Le groupe des femmes est très vite reconnu comme un groupe pilote dans le canton de Potobamba. Des promotrices de communautés voisines (Villca Pujyu, Potobamba, Tirispaya, KM 127) viennent se former à El Terrado en 2002. Elles sont ensuite retournées dans leur communauté d'origine pour organiser leurs groupes de femmes. Mais aucun de ces nouveaux groupes créés n'a émergé. Selon les promotrices et les habitantes de ces communautés, leur manque de motivation et leur pessimisme sont à l'origine de ces échecs.
Le village de Vila Vila souhaite depuis quelques années créer son propre groupe de femmes mais n'y parvient pas, par manque de meneuses et de volonté.
Par ailleurs économiquement, il semble difficile de constituer plusieurs groupes de femmes aussi importants que celui d'El Terrado dans une zone restreinte : les débouchés pour la vente d'artisanat en ville ont une limite.

Contrairement au groupe des femmes, il n'existe actuellement pas de groupe structuré autour de l'*atajado*. De plus, les hommes n'ont pas noué de liens spécifiques, amicaux ou familiaux. Leur coopération se cantonne au domaine agricole : ils échangent des conseils, des remarques et des semences.

Comme le groupe des femmes, les projets de développement ne sont pas reproductibles partout. Les habitants de la communauté d'El Terrado savent qu'aucun autre *atajado* ne pourra être construit dans la communauté.
Pour ACLO, cette tentative, malgré les nombreuses difficultés rencontrées, est un franc succès. L'ONG a renforcé son implantation à El Terrado et dans les communautés environnantes. Elle est sollicitée par d'autres campesinos pour élaborer des projets similaires ou non. Forts de leur expérience, les campesinos et ACLO peuvent maintenant apporter leurs contributions dans une communauté souhaitant mettre en valeur et tirer profit d'un cours d'eau.

L'*estanque de la Jampina wasi* et l'*atajado* sont aujourd'hui des références en matière de possibilités de développement. Parallèlement, aux dires des habitants, ces constructions sont aussi des réalisations très enviées, par les communautés alentour, y compris pour les villages de Vila Vila et de Potobamba.
Plus discrets, car moins visibles dans le paysage, les constructions d'assainissement d'eau n'en ont pas moins transformé la vie des femmes de la communauté. Elles sont la

fierté des deux nouveaux responsables de Solidaridad El Terrado qui ont su mener à bien, malgré toutes sortes de difficultés, leur premier projet.

Le développement de la communauté d'El Terrado et l'ensemble des constructions récentes, ont modifié les perceptions de ses habitants en ce qui concerne les évolutions de leurs conditions de vie. Un membre âgé de la communauté constate qu'« il n'y avait pas de développement avant, récemment nous sommes entrain de le faire. Des maisons saines sont en train d'être construites. Ça, c'est important, avant ce n'était pas comme ça » (Don Antonio, 60 ans, El Terrado, 17/02/04). Effectivement, les changements se notent tant au niveau de l'amélioration des habitations, de l'alimentation, de la santé, que dans la mentalité des terradeños. Cela n'est toutefois pas suffisant pour maintenir la population dans la communauté. Sans source de revenus, les campesinos continue à partir à Santa Cruz.

Un aspect du développement réside précisément dans cette capacité à se projeter dans le long terme. L'amélioration de la vie quotidienne permet aux gens d'envisager leur avenir dans la communauté et de réduire leur départ en ville.
Un habitant explique : « Pour moi, je comprends que le développement, c'est améliorer les conditions de vie, et c'est avoir de la force ; c'est ça que je comprends » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 09/09/2002). Une terradeña ajoute que « le développement ? c'est savoir quelque chose pour la vie » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 06/06/2001).
Une personne âgée commente que « lorsque nous travaillons, nous développons, les changements se notent. Quelques organisations ont été créées dans de la communauté, pour le développement. Economiquement, pour avoir, il faut travailler » (Valeriano, 55 ans, El Terrado, 16/04/2004). Un autre poursuit que « le développement, c'est progresser un peu économiquement, un petit peu dans le social, et progresser un petit peu plus [encore] »[87] (Simon, 35 ans, El Terrado, 26/12/2002). Les membres de la communauté d'El Terrado veulent « qu'il y ait plus de projets, et un peu d'argent afin d'améliorer les conditions de vie pour les hommes et pour les femmes » (Felicia, 30 ans, El Terrado, 06/06/2001).
Ressentie comme la clef d'un changement, le développement est une condition nécessaire pour une « croissance rapide de la production, c'est-à-dire, dans le secteur agricole, utiliser des tracteurs, des semences à haut rendement, des engrais chimiques et des pesticides, avoir des barrages, des puits et des systèmes d'irrigation » indiquent-ils.

Le manque d'accès à « la modernité », synonyme pour les campesinos d'El Terrado de « confort », est perçu comme une faiblesse pour eux. Ils veulent sortir de l'isolement, qu'ils associent à la misère et à l'oubli de la part du pouvoir central et local, pour s'intégrer dans un pays et dans le monde, à travers l'émigration vers la ville, la scolarisation des enfants. Se développer, pour les terradeños, signifie « améliorer les terrains, avoir de l'eau, avoir du travail et posséder un peu d'argent ».

Par ailleurs, les possibilités limitées de communication avec les communautés en général, conditionnent énormément leur développement. Les routes n'apportent néanmoins pas le

87 - « *El desarrollo, es crecer un poco economicamente, un poco en el social, y crecer un poquito más.* »

progrès, mais y contribuent amplement. Non seulement, cette absence pénalise le paysan pour qu'il vende ses produits, mais complique également l'arrivée de matériels jusque dans les communautés et les villages éloignés.
Par exemple, pour faire parvenir des sacs de ciment à El Terrado, il faut un transporteur acceptant de venir jusqu'à la communauté. Il doit donc connaître le chemin et que celui-ci soit praticable pour un camion chargé. Faute de ciment, ou par mauvais temps, les travaux communautaires ou individuels, peuvent être interrompus durant plusieurs semaines.
Ces manques d'infrastructures de base ne permettent pas le progrès : le développement de la communauté dépend en quelque sorte de la pluie et du chemin. Une remarque particulièrement éclairante souligne ces difficultés : « On attend ci, ou on attend ça… Même les meilleures volontés finissent par se fatiguer » (Anita, El Terrado, 28/12/2003).

Les formations ont progressivement incité les terradeños à penser eux-mêmes leur futur et à agir dans cette perspective. Les responsables d'ACLO relèvent que les autres communautés du canton de Potobamba (Vila Vila, Potobamba, Maran K'asa, etc.) ne participent jamais aux formations proposées (Trifon et Fernando, Potosí, 18/05/04). Les habitants d'El Terrado prouvent ainsi, par leur participation, l'intérêt qu'ils portent aux possibilités de développement. Ils s'investissent pour améliorer les conditions de vie dans leur communauté.
Les habitants qui vont se former à Potosí, transmettent ensuite aux habitants l'ensemble de ce qu'ils ont appris. Les leaders et les plus jeunes habitants ont compris l'importance de l'organisation et de la formation : « Pour nous organiser, nous nous formons [avec ACLO] petit à petit. Au moment de leurs élections, les dirigeants [et les responsables] se forment et reviennent nous informer, et avec ceci nous avançons tout doucement » (Teofila, 40 ans, El Terrado, 05/04/2004).
Lors de chaque réunion communautaire, les personnes ayant suivi une formation, les « *capacitados* » selon l'expression communément employée, amènent les autres membres de la communauté à réfléchir afin de parvenir à s'organiser efficacement. Ils expliquent les problèmes de l'environnement, comme la destruction des plantes et du sol par les chèvres, tentent de redonner de la valeur aux arbres, à l'eau et à la terre. Ils obligent la communauté à réfléchir sur son propre développement, ses relations intra-communautaires, l'injustice, etc. Ils fixent des objectifs et des délais.

La formation n'est pas l'unique condition de progrès : la volonté de développement l'est encore plus. Un des facteurs « est le fait de l'intériorisation de l'idée du progrès comme une valeur centrale dans l'image collective des habitants de la communauté. C'est-à-dire, l'idée du progrès est une valeur sociale partagée par les membres de la communauté ; tous ou au moins la majorité d'entre eux désirent le progrès » (Sanchez Serrano, 1994 : 92). Voici, parlant d'El Terrado, les propos du chauffeur de camion : « ce sont surtout ceux du centre de la communauté qui ont compris la nécessité du développement, ils sont cinq ou six, le reste de la population pas encore, pas ceux habitant à Tambillo (…), de KM 127. Il est difficile de motiver les gens, certains ont la motivation parce qu'ils croient au développement, d'autres n'y croient pas tant qu'ils n'ont pas vu, et quand ils ont vu, ils

veulent en profiter sans avoir travaillé et fait d'efforts » (Eduardo, 50 ans, Vila Vila-Sucre, 17/02/2004).

Les responsables et les leaders veulent parvenir à développer leur communauté et à améliorer leurs conditions de vie, individuelles et collectives. Il est toutefois difficile d'amener l'ensemble d'une communauté vers le développement et il faut souvent choisir. Un responsable de Solidaridad El Terrado explique qu'« au niveau de la communauté, nous avons des projets. (…) Et ensuite chacun fait pour son propre développement. Mais pour se développer de manière unifiée, il faut avoir des projets qui bénéficient à tous » (Simon, 35 ans, El Terrado, 10/05/2001). Et pour être viables, les projets et constructions doivent être autonomes et ne pas dépendre d'essence, d'huile ou d'une mécanique sophistiquée. De plus, les fréquentes et parfois longues coupures d'électricité, doivent également être prises en compte.

Les responsables de la communauté expliquent qu'au début d'un projet, beaucoup de terradeños ne s'aperçoivent pas qu'il s'agit du développement de leur communauté. Ils accomplissent leurs travaux communautaires sans enthousiasme. Une fois l'œuvre achevée, ils en reconnaissent le côté positif. Un ancien dirigeant, aujourd'hui un des deux responsables de Solidaridad El Terrado, considère que les habitants sont passifs, ne font qu'exécuter, et ne prennent aucune initiative. Effectivement, les membres de la communauté attendent, la plupart du temps, que les autorités ou les responsables leur disent ce qu'ils doivent faire.
Un responsable confie qu'« être leader est difficile, car il doit faire les efforts de chercher des projets pour le développement de l'ensemble de la communauté, et motiver les gens. Il faut aussi supporter d'être jalousé et détesté ». Les dirigeants, ayant donné le meilleur d'eux-mêmes durant leur année de responsabilités, en sortent valorisés. Ils deviennent, par la suite, des références et restent souvent des meneurs. Ils sont consultés lors de décisions importantes et sont aussi craints. Grâce à eux, la communauté continue à progresser, indépendamment des autorités désignées.

Quelques habitants, suivant l'exemple de leurs aînés, sont entrain de se distinguer. Un responsable ajoute encore qu'« il nous manque l'unité… C'est pour cela qu'il faut plus de leaders de la nouvelle génération. Si nous avions une quinzaine de leaders nous pourrions avancer un peu plus » (Ibid).
Les responsables et les meneurs redoutent cependant, que le développement amène la division ou la « désunion », et une désorganisation de la communauté. Ils supposent que « cela cause beaucoup de préjudices, parce qu'il y a certaines personnes qui ne veulent pas se développer. Ils ne laissent pas tranquilles ceux qui travaillent et qui veulent se développer de quelque manière [que ce soit]. Certains veulent aller de l'avant, et les autres ne veulent pas, parce que ça implique de travailler, et de travailler en groupe » (Felicia et Simon, 30 et 35 ans, El Terrado, 05/01/2004). Un autre leader témoigne qu' « il ne faut pas avoir peur du développement, il faut continuer à lutter (…). Ce dont j'ai peur, moi, c'est du développement lui-même, et du développement humain. Il pourrait détruire notre nature, à tel point que la terre ne pourrait plus être cultivée. Nous ne

pourrions plus vivre dignement. C'est ça que pourrait nous apporter [le développement], comme dans d'autres pays » (Ibid).

Aujourd'hui, l'avenir envisagé par les enfants se projette très loin et diffère du lendemain espéré par leurs parents. Certains pensent qu'il y aura beaucoup de maisons dans la communauté, le téléphone, la vidéo, des photographes, des photocopieuses, des salles de jeux (Victor, Abram, Christian, El Terrado, 08/09/2002). D'autres parlent d'internet, d'une école, d'un hôpital et du train pour aller à Sucre ou Potosí. Selon leur ordre d'utilité, viennent en premier lieu l'eau potable, puis *Entel (Empresa Nacional de Telecomunicación)*, la *huerta*, le chemin et la nourriture. L'eau potable, un chemin carrossable et une nourriture variée sont les souhaits et les objectifs des adultes. Ils considèrent le primordial de leurs parents comme un acquis futur. Ayant admis le progrès depuis tout petits, ils projettent d'autres éléments estimés comme des nécessités.

Cherchant à améliorer ses conditions de vie, El Terrado est devenue un exemple. Elle n'est pas représentative des autres communautés et villages de la région car elle est la leader dans le canton de Potobamba. Communauté responsable et volontaire, on note un désir visible de changement, d'amélioration de la qualité de la vie et d'une volonté réelle de transformation. Les terradeños se donnent les moyens de se « moderniser » et continuent « à chercher leur développement », même si les résultats et les conséquences sont imprévisibles.

L'association Solidaridad El Terrado fondée par des acteurs extérieurs, est maintenant gérée par deux habitants de la communauté, rémunérés pour leur travail[88], à travers l'ONG ASE, *Alianza de Solidaridad Extremeña*. Contribuant au développement et à l'amélioration des conditions de vie dans la communauté, elle est devenue également une source de travail pour ses deux responsables.
Le développement des communautés voisines repose sur El Terrado : l'association Solidaridad El Terrado agit dans l'ensemble de la zone et ACLO participe également à des projets. L'association aide et appuie les différentes communautés alentours dans la construction de leur propre *Jampina wasi,* ainsi qu'à la formation leur *Comite de salud*.
Les populations environnantes et Vila Vila, souhaiteraient que Solidaridad El Terrado élargisse son action et travaille avec les autres communautés. C'est actuellement impossible car les responsables doivent également s'occuper de leurs champs.

3. 3. 2 – L'EMIGRATION COMME COMPLEMENT POUR SURVIVRE

Le développement et l'émigration apportent inévitablement des modifications importantes dans les structures de la communauté. L'ensemble des bouleversements que connaît El Terrado aujourd'hui, pose des problèmes nouveaux. L'organisation est un élément indispensable pour le bon fonctionnement de la communauté.

[88] - 100 $ par mois, c'est-à-dire environ 119 Euros.

Certains conflits et problèmes rencontrés découlent directement de la confrontation entre les nombreux projets, les responsabilités et les migrants temporaires à Santa Cruz. Par exemple, lors des réunions générales à El Terrado, il est souvent question des *faltones*, les manquants aux travaux communautaires : « l'émigration étant élevée, ceux qui restent doivent réaliser tous les travaux, c'est fatiguant pour eux et ils ne peuvent pas tout faire » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 09/09/2002). Certains préfèrent payer leur amende, et d'autres satisfont leurs obligations les jours de récupération, prévus chaque fin d'année.

- QUELS ENCHAINEMENTS SUR LA VIE DE LA POPULATION TERRADEÑA

L'émigration temporaire permet une diversification des lieux de production et d'approvisionnement alimentaire. Cette recherche de complémentarité des productions agricole était déjà pratiquée avant l'arrivée des espagnols. Les populations se déplaçaient périodiquement sur des terres éloignées afin d'y cultiver des produits différents de leurs communautés d'origine.
La migration est traditionnelle dans les Andes. Seules les modalités de l'émigration actuelle changent.

En général, même s'ils partent de longues périodes, le lien avec la communauté est maintenu. Les migrants ne perdent pas leurs droits et leurs obligations dans la communauté. Leurs terres sont respectées et ils reviendront pour participer aux tâches communautaires ou assumer leur charge d'autorité. La plupart du temps, des membres de la famille ou d'autres habitants cultivent leurs terres.
Ainsi, à El Terrado, comme ailleurs, l'émigration est donc un moyen de percevoir un revenu supplémentaire, mais il ne modifie pas le problème foncier. Les propriétaires de terres les conservent. Franqueville souligne qu' « Outre la dégradation des sols et la diminution de leur fertilité, on invoque le plus souvent celle d'un accroissement de la population, encore que cette dernière raison n'apparaît pas nécessairement comme la principale : l'exode rural ne devrait-il pas plutôt contribuer à libérer des terres au profit de ceux qui restent ? Il est cependant vrai que, étant donné la particularité des émigrations rurales, les absents peuvent garder leur droit à la terre à condition de venir régulièrement la travailler ou de la faire travailler selon les différentes modalités possibles, et aussi à condition de participer au système des charges politico-religieuses de la communauté » (2000 : 191). En somme, l'émigration ne libère pas de terres pour les habitants restant dans la communauté, mais elle soustrait la main d'œuvre la plus productive. De plus, les terradeños n'émigrant pas, cherchent à préserver leurs terres de l'érosion et à en limiter au maximum les conséquences, mais la lutte est disproportionnée. De lourds investissements techniques et financiers seraient nécessaires pour obtenir un développement agricole durable. Relativement loin des centres urbains (infrastructures et hommes), les possibilités d'aides et d'interventions extérieures sont réduites.

Les terradeños mettent l'accent sur un nouveau problème critique : la perte des savoirs agricoles. Ils constatent que les personnes âgées savent énormément de choses, et que, disparaissant, ce savoir disparaît en même temps. La transmission aux plus jeunes ne se fait plus. Ils expliquent que la diffusion des connaissances traditionnelles passait par la présence permanente des enfants et des jeunes auprès de leurs parents et grands-parents. Les réalités de la communauté et les activités menées, sont des éléments fondamentaux de la connaissance : les enfants travaillent avec et pour leur famille. Ils apprennent ainsi à découvrir et connaître leur environnement, la nature, les coutumes et les traditions. Familles et voisins transmettent leurs savoirs. Auparavant, ce schéma unique était nécessaire à la survie de la communauté. Désormais, l'instruction scolaire est aussi indispensable et la transmission du savoir de la communauté l'est tout autant. L'équilibre n'a pas encore été trouvé. Les parents en sont conscients : ils envoient leurs enfants à l'école tout en se gardant le droit de les faire revenir lorsqu'ils ont besoin d'eux pour les travaux agricoles.
C'est pourquoi, « les jeunes migrants à Santa Cruz ne savent plus cultiver aussi bien que leurs parents et leurs champs ne produisent pas autant » explique un campesino (Zenón, 40 ans, El Terrado, 09/09/2001). En effet, les parents ou la famille proche travaillent et veillent sur les champs lorsque les jeunes sont à Santa Cruz. Ceux-ci reviennent parfois passer une année à El Terrado et repartent ensuite en ville. Si les traditions et les coutumes se perdent, le savoir-faire dans le domaine agricole également. Aujourd'hui, comme « les jeunes ne sont pas toujours avec eux, total, ils n'apprennent rien et tout se perd. Les jeunes sont là peu de temps et les adultes ont des réunions et travaillent » proteste un habitant (Ibid). Il poursuit : « à mon avis, la migration ne nous apporte que des problèmes. Les anciens n'ont plus l'opportunité d'enseigner aux jeunes, mais s'ils le font, les jeunes ne les écoutent même pas. Ils ne croient plus en rien, ils vivent dans un autre monde. Les jeunes ne font pas cas de leurs parents. Je ne sais pas jusqu'où nous irons dans cette situation à moitié dangereuse, si nous ne nous réveillons pas, si nous ne nous remuons pas » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/05/2001). Il explique que le plus grave, pour lui, est que les jeunes allant à Santa Cruz, ne savent plus cultiver les terres, « ils ne savent plus faire produire et il n'y a pas à manger ». Sans production agricole et sans nourriture, ils retournent à Santa Cruz pour gagner de l'argent afin de pouvoir vivre.

Les habitants connaissent encore d'innombrables techniques de construction en terre, des recettes pour teindre la laine, des traitements efficaces contre les maladies humaines, animales ou végétales. Les campesinos se soignaient avec les plantes médicinales, elles sont aujourd'hui souvent délaissées et oubliées. Peu de familles les ramassent pour les faire sécher et les utiliser. Même si ce n'est pas toujours le cas, un habitant explique que « lorsque nous sommes malades, nous allons directement à la Posta (poste sanitaire) » (Ibid). Pour ce responsable de Solidaridad El Terrado, une grande partie de la science relative aux plantes est déjà perdue, et, « si on ne revalorise pas ce savoir, tout va se perdre totalement d'ici dix ans » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 09/09/2004 et 12/09/2001). C'est une des raisons pour laquelle les connaissances concernant les plantes médicinales sont entrain de s'étioler.

Les personnes âgées de la communauté, il y a une dizaine d'année, savaient reconnaître les signes afin de prévoir le temps de l'année à venir : « ils regardaient les étoiles et la lune durant les journées du mois d'août. Si le 2 août, le ciel était nuageux ou brumeux, l'année serait bonne. Limpide, il indiquait une sécheresse à venir »[89] se souviennent certains terradeños (Valeriano, 55 ans, El Terrado, 07/06/2001 et 16/04/2004). Quelques habitants âgés expliquent encore que si, le soir, les éclairs viennent du sud, cela signifie que la pluie arrive. Aperçus à l'est, ils indiquent qu'il ne pleuvra pas. La grêle est attendue lorsque les éclairs viennent de l'ouest. « Mais le climat a changé et il n'indique plus [les saisons] comme avant[90] » explique un campesino (Ibid), propos complété par un autre, précisant qu'« autrefois, il existait des signes pour contrôler le temps. Aujourd'hui, il ne peut plus se contrôler[91]. Depuis 1983 où nous avons eu une terrible sécheresse, le temps a changé » (Simon, 35 ans, El Terrado, 10/05/2001). Le climat évolue et les connaissances traditionnelles disparaissent en même temps, laissant les terradeños déconcertés.

- LES APPORTS DE L'EMIGRATION

Cependant, aux dires des terradeños eux-mêmes, l'émigration n'a pas un caractère uniquement négatif. Les migrants reviennent effectivement souvent avec des vues nouvelles (douches, coin toilette, trottoir pavé autour de la *casa comunal*, évacuation des eaux usée, etc.). Ils ont envie de les réaliser et cherchent à les adapter. L'argent qu'ils rapportent leur permet de construire, d'aménager ou d'améliorer leur condition de vie. A travers l'émigration du début des années 1980, les habitants d'El Terrado ont découvert de nouveaux aliments comme la tomate, le sucre ou l'huile, encore inconnus dans la communauté il y a dix ou quinze ans.

Certes, la région d'El Terrado et de Potobamba n'offre aucune possibilité d'emploi et de revenu. Il s'agirait cependant du seul moyen permettant de maintenir les jeunes terradeños dans la communauté. Or, la présence des jeunes dans la communauté est vitale, car ils sont les futurs responsables du développement d'El Terrado. Conscients de leurs responsabilités à venir, la nécessité financière les conduit à émigrer pour pouvoir les assumer.

En revanche, la plupart d'entre eux reviennent dans la communauté. Ils estiment que l'émigration et la vie urbaine ne leur apportent pas de meilleures conditions de vie. Il s'agit de se rendre un temps en ville afin d'augmenter ses revenus, et d'améliorer ainsi le quotidien à El Terrado.

Les jeunes sont conscients de détenir un héritage mais ils cherchent également à s'insérer dans la société moderne. De ce fait, ils sont tiraillés entre deux tendances et

89 - Selon les études de B. Orlove, J. Chiang et M. Clane, les prédictions des paysans sont scientifiquement fondés. On se réfèrera à « Prévisions météorologiques par les astres », article paru dans Pour la science, (http://www.pourlascience.com), n°311, septembre 2003.
90 - « *Ya no indica como indicaba antes* ».
91 - « *No se puede controlar el tiempo* ».

ne peuvent faire de choix sans renoncements. C'est une des raisons qui les amènent à dépenser leurs économies durement réalisées pour rapporter notamment avec eux dans leur communauté ces éléments de la modernité dans laquelle ils ont vécu des mois durant : chaîne hifi, vélos, radios, vêtements, etc.

Ainsi, pour résister et survivre, les autorités traditionnelles doivent s'adapter, avoir une ouverture et une créativité, tout en conservant la reconnaissance sociale nécessaire. Il est impossible de rester en marge de la modernité (Sanchez Serrano, 1994 : 98).
Ces conditions dépendent souvent de la volonté même des responsables de la communauté. Un habitant reconnaît : « quelques fois nous échouons dans le choix de nos dirigeants, et nous en choisissons un [dirigeant] qui n'est pas bon. Et tous les projets que nous avons à la municipalité sont paralysés et l'enthousiasme retombe » (Zenón, 40 ans, El Terrado, 10/05/2001). Les changements d'autorités annuels sont à la fois une chance, mais également une complication et un risque. Tous les membres de la communauté ne sont pas, en effet, capables de devenir responsables et leaders. La *directiva* ne fonctionne pas toujours bien non plus, à cause du manque de capacité et d'expérience de ses membres.
Récemment, les critères de désignation des dirigeants et des autorités, ont évolué. Auparavant, les anciens étaient plus volontiers choisis. Aujourd'hui, les terradeños considèrent que leurs responsables doivent savoir lire, écrire, compter et parler espagnol. Dorénavant, ce sont les jeunes qui seront désignés responsables du *sindicato* ou *sub-central*, car ils sont considérés comme étant énergiques et capables de « courir partout et de parler espagnol à Potosí »[92] selon l'expression des campesinos. Mais la contrepartie est qu'ils n'ont pas l'expérience et la sagesse des personnes âgées. Néanmoins, en ce qui concerne le *curaca* et l'*alcalde*, ce seront toujours des personnes plus âgées, expérimentées et considérées comme sages dans la communauté.
Ces adaptations sont peut-être une perte pour l'ensemble du système traditionnel d'organisation de la communauté, mais il s'agit d'une obligation pour sa pérennité. Les membres de la communauté expliquent « la nécessité de progresser et s'adapter » afin de ne pas disparaître et pour pouvoir continuer à se développer.
Les campesinos d'El Terrado sont conscients de l'impossibilité du dirigeant du *sindicato* à faire face seul à toutes les sollicitations. Selon l'année, et en fonction de la capacité d'initiative du responsable, ils doivent, pour mener à bien des projets, effectuer de nombreuses journées de travail communautaire.

Pour faire face aux nouvelles contraintes qu'exige l'évolution de la communauté, des responsables dans différents domaines ont été désignés :
- pour les constructions (supervision de *Jampina wasi*, *talleres*, responsables des clefs de la *Casa Comunal*, etc.),
- pour les célébrations et catéchismes (formations et coordinations avec la paroisse de Betanzos),
- pour l'amélioration de l'habitat à El Terrado et dans les communautés environnantes (réception des *tumbados* à El Terrado pour ensuite les répartir entre Villca Pujyu,

92 - « *correr por todas partes y habar español con Potosí* ».

Maran K'asa, Walinfaya, Molle Molle et Pujyuni. Son rôle est aussi de convaincre les familles de l'utilité du *tumbado*).

Ces observations mettent en évidence le caractère transitoire de la situation présente de la communauté d'El Terrado quant à ses perspectives, posant un certain nombre de problèmes que les habitants tentent de résoudre à leur manière.

ଔଔଔଔଔଔଔ

CONCLUSION

ENTRE EMIGRATIONS RURALES ET DYNAMIQUES DE DEVELOPPEMENT : DESTINS CROISES

Avec la communauté d'El Terrado, il s'agit bien de s'interroger sur l'avenir de nombre de ces communautés andines confrontées à l'isolement ou au départ des habitants.
A El Terrado, on émigre plutôt à Santa Cruz et à Sucre. Ceci n'empêche pas que certains habitants s'investissent avec succès pour y améliorer les conditions de vie. Pourtant, nombre d'entre eux émigrent soit pour pourvoir à leurs nécessités financières du moment, soit pour chercher une vie meilleure. Ils se situent donc à cheval entre le monde moderne du travail salarié et les pratiques agricoles des communautés andines.

En effet, depuis une trentaine d'années, les nouveaux pôles de développement, comme Santa Cruz ou le Chaparé, attirent les paysans des zones rurales de l'Altiplano et des vallées interandines. Venant des hautes terres, les terradeños migrent de manière temporaire vers les basses terres. Ils se trouvent ainsi à la rencontre de deux mondes qui s'ignorent, de deux Bolivie : la Bolivie riche des Llanos dont l'économie repose sur l'agro-industrie et potentiellement les hydrocarbures, et la Bolivie pauvre de l'Altiplano, historiquement minière et à agriculture de subsistance.

Tous les membres de la communauté sont partis, ne serait-ce qu'une seule fois, à Santa Cruz pour travailler.
Mais, face à l'insécurité des lendemains et aux difficultés croissantes de productions agricoles, l'émigration apparaît comme la seule stratégie viable pour la communauté.
Le manque de terres et de pluies sont les deux raisons évoquées par les paysans pour justifier les causes de la diminution de production agricole. Ils estiment que l'émigration est devenue une obligation pour eux. Si, il y a une dizaine d'années, les terradeños produisaient suffisamment pour leur consommation familiale, ils pouvaient également vendre ce qu'ils avaient produit en plus. Aujourd'hui, trop peu abondantes, les productions sont insuffisantes pour couvrir les besoins familiaux et les terradeños vont en ville où ailleurs pour obtenir l'argent nécessaire pour vivre.

Depuis une dizaine d'année (1995), le nombre d'habitants vivant dans la communauté d'El Terrado continue à diminuer. La communauté se compose de deux types de population : les familles n'émigrant pas ou plus, et les familles émigrant chaque année.
Ceux qui n'émigrent pas ont assez de terres pour vivre. Mais on compte également quelques familles extrêmement pauvres qui n'ont pas suffisamment d'argent pour émigrer. Dans la plupart des cas, ceux qui partent tous les ans sont ceux qui ont l'habitude d'émigrer et sont déjà largement ouverts vers l'extérieur.
Les chefs de famille émigrent pour pourvoir aux besoins de celle-ci. Les jeunes, eux, connaissent en plus l'attrait de la ville. Parfois les femmes suivent leur mari, accompagnées de leurs enfants. Les personnes âgées n'émigrent plus, elles s'occupent des terrains de leurs proches et de leurs petits-enfants si nécessaire.

Il n'empêche que les adultes sont et restent très attachés à la communauté. Leurs parents y vivent et ils y conservent les plus forts de leurs liens. Leurs capacités d'adaptation et surtout de renoncement à leurs terres sont moins fortes que celles des jeunes.

Quoi qu'il en soit, chaque habitant adopte lentement mais sûrement un certain nombre d'éléments du mode de vie occidental, modifiant ainsi à la fois son environnement traditionnel, son identité et ses perspectives dans l'avenir. A cela s'ajoute, l'évolution sociale et catégorielle des populations : de paysannes, elles deviennent citadines ou urbaines. Cette évolution conduit à des phénomènes d'acculturation et de sélection (réciproques ou non) d'éléments d'une culture par l'autre. Les expressions culturelles, la manière de s'adapter, d'inclure des éléments nouveaux, de faire face aux changements remet en cause l'organisation présente de la communauté.

Un modèle d'évolution vers un regroupement des terres ?

Actuellement, les plus importants propriétaires de terres, souvent des meilleures, ne migrent plus. Il s'agit notamment des « leaders » qui évoquent souvent malgré tout, leur souhait de se rendre à Santa Cruz pour travailler, et améliorer leur quotidien et leur condition de vie individuelle à El Terrado. S'ils partaient il y a encore cinq ans, ils n'émigrent plus aujourd'hui car, disent-ils, « ils se sentent responsable de leur communauté ». Ils ont en charge des projets avec la municipalité, ACLO et Solidaridad El Terrado. Emigrer serait synonyme, pour eux, « d'endormissement et d'abandon de la communauté ». Les deux responsables de Solidaridad El Terrado sont rémunérés par ASE (*Alianza de Solidaridad Extremeña*) dont dépend l'association. Leur salaire leur permet de vivre dans la communauté sans émigrer.

Par ailleurs, on s'interrogera sur l'éventualité de l'achat, par un terradeño, de nombreuses terres et, ainsi, de constituer un système de propriété, où les habitants les plus pauvres deviennent des péons.
Les terres peuvent être rachetées aux migrants qui ont définitivement décidé de ne plus revenir à El Terrado, ce qui risque de se présenter dans les prochaines années. Les propriétaires de terres les plus riches resteront s'ils acquièrent d'autres terres. Cette

évolution permettra peut-être, à la communauté de trouver un équilibre entre population et ressource.
Toutefois, actuellement, les migrants conservent la propriété de leurs terrains et en laissent l'usufruit aux membres de leur famille. On note également que peu de terradeños ont acheté des terres à Santa Cruz.

Entre désirs et réalités

Les membres de la communauté tentent d'adapter leur système d'organisation aux événements car celui-ci avec son système de charge, impose un équilibre des richesses entre les habitants. Chaque campesinos doit assurer des charges dans la communauté : *dirigente*, *alcalde*, *curaca* ou des *cargos*, etc. Emigrés à Santa Cruz ou ailleurs, les terradeños n'en demeurent pas moins membres de la communauté, et ils reviennent accomplir leurs devoirs communautaires. Ceci montre l'importance donnée à ce système communautaire. Loin d'être négligé, ils le respectent, le maintiennent et le valorisent. Il s'agit d'un moyen de garder l'unité entre les habitants.

Cependant, les améliorations apportées dans la communauté accentuent en même temps le désir de ses habitants de rester y vivre. Néanmoins, la population ne peut pas vivre en autarcie et sans revenus financiers. Il faut donc se déplacer occasionnellement afin d'obtenir un revenu supplémentaire en vendant sa force de travail.

La presque totalité des jeunes faisant des études à Sucre, ou y travaillant, revient à El Terrado durant les vacances ou les week-ends. Très attachés à leur communauté, ils s'urbanisent et s'acculturent progressivement. Les hommes franchissent plus facilement la frontière entre ces deux mondes, notamment par leur connaissance de l'espagnol et par leurs habitudes vestimentaires. Simultanément, certains jeunes étudient en ville en ayant pour objectif de pouvoir aider leur communauté et ses membres. Ils se destinent à des formations telles que dentistes, infirmières, instituteurs, etc. Des jeunes, avec ou sans formation, souhaitent revenir vivre à El Terrado. Ils désirent « faire quelque chose pour [leur] communauté ».

Il n'en demeure pas moins qu'on peut s'interroger sur l'utilité d'investir dans des infrastructures comme l'école, un hôpital, le réseau téléphonique, une route et un pont, si les populations partent. Mais à l'inverse, faut-il s'étonner que si, faute d'investissements, les habitants émigrent là où ils trouvent des conditions de vie décentes ? Les zones reculées et difficiles d'accès se dépeuplent peu à peu inexorablement, conséquence, entre autre d'un abandon de la part des services publics. Néanmoins, en améliorant les infrastructures de base de ces communautés, cet exode rural peut être freiné, même si l'attrait de la ville en termes de travail et de chance de réussite, reste trop puissant pour le stopper complètement. Il faut donc agir sur les conditions de vie pour faire en sorte, aussi, que les personnes voulant émigrer temporairement ou définitivement vers les villes, puissent le faire en ayant toutes les chances de réussir leur intégration.

Dans tous les cas, il est impossible de savoir jusqu'où se détériorera la production agricole familiale, quels seront les futurs investissements en matière d'infrastructures de base, ou s'il se développera une nouvelle source de revenus dans la région. Mais il est évident qu'il n'est pas possible de faire vivre une communauté s'il n'y a pas les infrastructures de bases minimales ainsi qu'une population permanente. Et, à l'inverse, s'il n'existe pas de population permanente, il n'y a pas de développement possible, de constructions d'école, de postes sanitaires et d'infrastructures routières.
A l'heure de conclure, et malgré toutes ces imprécisions, il semble bien que, dans ce contexte, la communauté d'El Terrado se maintienne ainsi pendant encore une ou deux décennies, c'est-à-dire que la génération actuelle d'enfants restera, mais que les générations suivantes partiront et ne reviendront plus.

A l'échelle très locale de cette petite communauté d'El Terrado, nous trouvons ainsi une correspondance directe avec l'ensemble des questionnements et des manifestations qui ont marqué la Bolivie notamment au cours de l'année 2005.

ଔଔଔଔଔଔ

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET DOCUMENTS

ABSI Pascale

2003 – *Les ministres du diable. Le travail et ses représentations dans les mines de Potosí, Bolivie*, Editions L'Harmattan, Paris, France, 323 p.

ACLO

1976 – *Diez años al sevicio del campesino – Chuquisaca, Potosí, Tajira – 1966-1976*, Ed. Tupac Katari, Sucre, Bolivie, 24 p.

sans date - *Proyecto, Generación y difusión de experiencias exitosas,* Aclo, Bolivie, 10 p.

ACLO Potosí

1999 - *Autodiagnostico comunal* : *El Terrado*, Aclo Potosí, Bolivie, 19 p.

2000 - *Proyecto, Generación y difusión de experiencias exitosas*, Aclo Potosí, Bolivie, Janvier 2000, 40 p.

AGRUCO – CDMA

1999 – *Gestión campesina del territorio y de los recursos naturales en la comunidad de Japo* [en ligne], Informe del curso-taller entre Agruco y CDMA, 5-18 mai 1999, disponible sur le site internet de CDMA et d'Agruco : http://www.cde.unibe.ch/Tools/pdf/wsbolivia1999.pdf, 43 p.

AGUILAR F. Martín, VILCHES T. Ruth

2002 – *Terrazas agrícolas. Una estrategia cultural y tecnológica de desarrollo rural andino*, Investigaciones Regionales Potosí, n°4, Fundacíon PIEB, La Paz, Bolivie, 201 p.

ALBO Xavier (comp.)

1977 - *El Futuro de las Idiomas Oprimidas en los Andes,* Universidad Nacional Mayor San Marcos, Centro de Investigación de Linguistica Aplicada, Documento n°33, Marzo 1977, La Paz, Bolivie, 29 p.

1988 - *Raices de América : El Mundo Aymara*, sous la direction de X. ALBO, Ed. Alianza América / Unesco, España, 607 p.

1998 – *Quechuas y Aymaras, Pueblos Indígenas y Originas de Bolivia*, Ed. Embajada de Suecia, Ministerio de Desarrollo Sostenible y Planificación, Viceministerio de Asuntos Indígenas y Pueblos Originarios, Programa Indígena-PNUD, La Paz, Bolivie, 83 p.

ALBO Xavier, LIBERMANN Kitula, GODINEZ Armando, PIFARRE Francisco
1989 - *Para comprender las culturas rurales en Bolivia*, La Paz, MEC-CIPCA-UNICEF, Serie Bolivia pluricultural y multilingüe, Bolivie, 298 p.

ALBO Xavier, BARNABAS Josep
1984 – *La cara campesina de nuestra historia*, Unitas, La Paz, Bolivie, 264 p.

Anomyme
1937 – *Memorandum sobre la construcción del Camino Carretero de Vila Vila à Sucre, Vialidad al Oriente*, La Paz, Bolivie, 21 p.

Anomyme
1983 – *Código de Derecho Canónico*, Biblioteca de Autores Cristianos, Madrid, Espagne, 921 p.

ANTEZANA Luis E, ANTEZANA Alejandro S.
1997 – *Juicio y Condena a la Ley INRA*, Fondo ed. de diputados, La Paz, Bolivie, 119 p.

APFFEL-MARGLIN Federica
2000 - *De Ciencia a Ritual : un Relato Andino* [en ligne], Thèse en Anthropologie, Université de Northampton, Massachusetts, Etats Unis, Traduction et publication sur internet le site de Pratec : http://www.pratec.org.pe/articulos/divulgacion/9.pdf, 2001.

ARNOLD Denise Y. (comp.)
1997 – *Más allá del silencio, Las fronteras de genero en los Andes, Parentesco y genero en los Andes,* Tomo I, Biblioteca de Estudios Andinos, CIASE Research Series n°27/ILCA, La Paz, Bolivie, 583 p.

ARNOLD Denise Y., DIOS YAPITA Juan de (comp.)
1996 – *Madre Melliza y sus crias, Ispall mama wawampi, Antología de la papa*, Hisbol, ICCA, La Paz, Bolivie, 470 p.

Asociación Sucrense de Ecología (ASE)
1996 – Anuario 1996, ASE, Fundación Konrad Adenauer, LIDEMA, Sucre, Bolivie, 120 p.

ASTVALDSSON, A.
2000 – « The dynamics of Aymara duality : changes and continuity in sociopolitical structures in the Bolivian Andes », in *Journal of Latin American Studies*, 32(1), pp. 145-174.

BARNABAS Josep M.
1973 – *Charcas, Orígines históricos de una sociedad colonial*, Centro de investigación y promoción del campesinado, La Paz, Bolivie, 635 p.

BARNABAS Josep M. (coord.)
2002 – *Diccionario Histórico de Bolivia*, publication international sous la direction de Josep M. Barnadas, 1998-2002, Ed. Tupac Katari, Sucre, Bolivie, 2 tomes, 800 p. chacun.

BECQUELIN Aurore, MOLINIE Antoinette

1993 – *Mémoire de la tradition*, Congrès international des américanistes, Symposium Mémoire de la tradition, Juillet 1990, n°47, New Orleans, Société d'Ethnologie, Nanterre, France, 436 p.

BERG Hans Van Den

1989 - *La Celebración de los difuntos entre los campesinos aymaras del Altiplano*, in Anthropos, n°84, pp. 155-175.

1990 - *La tierra no da así nomas,* Yachay, Temas monograficos n°5, Hisbol, Universidad Católica Boliviana, Cochabamba, Bolivie, 352 p.

BERTONIO Ludovico P.

1993 – *Transcripción del Vocabulario de la lengua Aymara [1612]*, Biblioteca del Pueblo Aymara, La Paz, Bolivie, 982 p.

BEY Marguerite

1992 – « La communauté dans l'espace de reproduction des familles paysannes au Pérou », in *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, tome 21 n°1, Lima, Pérou, pp. 327-348.

BEYERSDORFF Margot

1984 – *Léxico Agropecuario Quechua*, Centro de Estudios Rurales Andinos « Bartolomé de las Casas », Cusco, Pérou, 129 p.

Bolivia Ecológica

2001 – *Vegetación de Bolivia*, Revista Trimestral n°21, Fundación Simon I. Patiño, Cochabamba, Bolivie, 28 p.

2001 - *Biodiversidad de Bolivia*, Revista Trimestral n°24, Fundación Simon I. Patiño, Cochabamba, Bolivie, 28 p.

BONTE P., IZARD M.

1992 – *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Ed. PUF, Paris, France, 842 p.

BOURLIAUD Jean, LOPEZ Jaime, ZUTTER Pierre de

1997 – *Encuentros y aprendizajes. Capacitación de las experiencias de los programas de autodesarrollo campesinos (Oruro, Patacamaya, Potosí)*, La Paz, Bolivie. 216 p.

BOUYSSE-CASSAGNE Thérèse

1978 – « L'espace aymara : Urco et Uma », in *Annales ESC* (Economies, Sociétés, Civilisations), n°5-6, sept-dec 1978, Ed. Armand Collin, Paris, France, pp. 1057-1080.

1980 - *Les hommes d'en-haut: structures spatio-temporelles et rapports sociaux chez les Aymaras, XVI ème siècle*, thèse inédite de l'E.P.HE.S.S., Paris, France, 2 Tomes, 380 p.

1987 - *La identidad aymara. Aproximación histórica (siglo XV, siglo XVI)*, Hisbol, La Paz, Bolivie, 201 p.

1988 - *LLuvias y Cenizas, Dos Pachacuti en la historia*, Hisbol, La Paz, Bolivie, 219 p.

1995 – « Les pouvoirs des lieux dans les Andes anciennes », in *Lieux du pouvoir et pouvoirs du lieu dans les Amériques,* Colloque International, GRAL, Volume III, 27-28-29 septembre 1995, Toulouse, France, pp. 99-113.

BOUYSSE-CASSAGNE Thérèse (comp.)

1997 - *Saberes y memorias en los Andes* (T. Saignes in memoriam), IHEAL-IFEA, Paris, France, 434 p.

BOUYSSE-CASSAGNE Thérèse, CERECEDA Veronica, HARRIS Olivia, PLATT Tristan

1987 - *Tres reflexiones sobre el pensamiento andino*, Hisbol, La Paz, Bolivie, 231 p.

BOUYSSE-CASSAGNE Thérèse, HARRIS Olivia

1988 – « Pacha : en torno al pensamiento aymara », in *Raíces de América : El Mundo Aymara*, sous la direction de X. ALBO, Ed. Alianza América / Unesco, España, pp. 217-281

BRUNEL Sylvie

2004 – *Le développement durable*, Que sais-je ? PUF, Paris, France, 123 p.

CALANCHA Antonio de la

1638 - *Coronica moralizada del orden de San Augustin en el Peru, Compuesta por el muy Reverendo Padre Fray Antonio de la Calancha*, Barcelone, Espagne, 1218 p.

CALLA ORTEGA Ricardo

1995 – *Aproximaciones etnográfias de la cubierta vegetal en Potosí*, Ed. Desarrollo Forestal comunal en el Altiplano boliviano, Investigaciones Altiplano Sur / 1, FOA / Hollanda / CDF, Potosí, Bolivie, 71 p.

CAÑETE P. V. y DOMINGUEZ

1787 (1952) - *Guia Histórica, Geográfica, Física, Política, Civil y Legal del Gobierno e Intendencia de la Provincia de Potosi*, Vol. 1, Colección de la Cultura Boliviana, Casa de la Moneda y Sociedad Geográfica y de Historia, Potosi, Bolivie.

CAVAILLES B., DEMELAS M.D., GOLOBOFF G.M., LE BOT Y., et al.

1983 - *L'indianité au Pérou, mythe ou réalité*, GRAL – Editions du CNRS, Paris, France, 250 p.

Centro de Estudios & Proyectos S.R.L. (CEP), Embajada Real de los Países Bajos

1999 – *Cochabamba, Potosí, Tarija, Chuquisaca, Pobreza, Género y Medio Ambiente*, La Paz, Bolivie, 187 p.

Centro Internacional de la Papa (CIP), Centro Internacional de Agricultura Tropical (CIAT), Programa de las Naciones Unidas para el Medio Ambiente (PNUMA)

1995 – *Consulta regional para usuarios de la eco-región andina* [en ligne], Gestión de la información para el manejo integrado de los recursos naturales y medio ambiente de la eco-región andina. Disponible sur le site internet du CIP : http://www.cipotato.org/org/org.htm.

CENTRO WARISATA

1997 – *Sistematización de experiencias intitutionales en desarrollo sostenible – Información y Estudios para el Desarrollo Humano y Sostenible*, La Paz, Bolivie, sans n° de pages (6 x 50 p. environ).

CHEVALIER François

1993 – *L'Amérique Latine de l'Indépendance à nos jours*, 2ème édition, PUF, Paris, France, 723 p.

CHONCHOL Jacques

1990 – « Revalorización de las sociedades campesinas del tercer mundo », in *El campesino contemporaneo, Cambios recientes en los países andinos,* BERNAL Fernando (ed.), Tercer Mundo Editores, Bogotá, Colombie, pp. 23-44.

1995 - *Systèmes agraires en Amérique Latine, Des agriculteurs préhispaniques à la modernisation conservatrice,* Editions de l'IHEAL, Paris, 1995, 370 p.

CHOSSUDOVSKY Michel

1998 – *La mondialisation de la pauvreté : la conséquence des réformes du FMI et de la Banque Mondiale*, (1997 – Edition originale : *The globalisation of Poverty, Impact of IMF and World Bank Reforms*), Les éditions Ecosociété, Montréal, Québec, 248 p.

CICPA

1992 – « Futuro de la comunidad campesina », *Cuarderno de investigación,* n°35, CICPA, La Paz, Bolivie, 298 p.

CNRS-IFEA-IBBA-ORSTOM-SCTIP

1986 - *Actas del 1er symposium de la investigacíon francesa en Bolivia*, 9-12 Septiembre 1986, La Paz, Bolivie, 182 p.

CONDORI Pedro

1996 - *Nous, les oubliés de l'Altiplano, Témoignage d'un paysan des Andes boliviennes recueilli par Françoise Estival,* Editions l'Harmattan, Paris, France, 216 p.

CORTES Geneviève

2000 - *Partir pour rester. Survie et mutation de sociétés paysannes andines (Bolivie),* IRD Editions, Paris, France, 413 p.

CORTES José Domingo

1875 – *Bolivia, apuntes jeográficos, estadísticos, de costumbres, descriptivos e históricos*, Paris, France, 134 p.

COTESU

1990 – *Desarrollo y medio ambiente*, Ed. Cotesu, La Paz, Bolivie, 28 p.

D'HARCOURT Raoul

1962 - *Textiles of Ancient Peru and their Techniques*, Edited by Grace G. Denny and Carolyn M. Osborne, University of Washington Press, Seattle, Etats-Unis, 320 p.

DELEAGE Jean-Paul

1991 – *Une histoire de l'écologie*, Ed. La Découverte, Coll. Point Sciences, Paris, France, 330 p.

DEMELAS BOHY Marie Danielle

1999 – « La Desvinculación de las Tierras Comunales en Bolivia, Siglos XIX-XX », in *Cuadernos de Historia Latinoamericana,* n°7, pp. 129-155.

ELLENBERG Heinz

1981 – *Desarrollar sin destruir, Respuestas de un ecólogo a 15 preguntas de agrónomos y planificadores bolivianos*, Instituto de Ecológia, La Paz, Bolivie, 55 p.

FERRER Aldo

1992 – « Desarrollo humano, medio ambiente y el orden international : una perspectiva latinoamericana », in *Sintesis Ecuador, Desarrollo humano, medio ambiente y el orden international*, n°16, Quito, Equateur, pp. 35-55.

FRANQUEVILLE André

1994 – « Les 500 ans et l'identité indienne en Bolivie », in *Cahier des Sciences Humaines,* 30 (3), 1994, France, pp. 475-495.

1998 – « Les paysans boliviens toujours menacés », in *Cahiers Agricultures,* Volume 7, Numéro 1, Janvier-Février 1998, France, pp. 55-62.

2000 – *La Bolivie, d'un pillage à l'autre*, Ed. de l'IRD, Presses universitaires du Mitrail, Toulouse, France, 292 p.

GADE Daniel W.

1992 – « Landscape, System, and Identity in the Post-Conquest Andes », in *Annals of the Association of American Geographers*, Volume 82, n° 3, numéro spécial, septembre 1992, pp. 460-476.

1999 – *Nature and culture in the Andes*, Ed. The University of Wisconsin Press, Etats-Unis, 287 p.

GARCIA MORA Rafael, SOLIZ Bernardino, COTTLE Patricia

1999 – *Desarrollo sostenible desde los Andes,* CIPCA, NOVIB, Ed. Plural Editores, La Paz, Bolivie, 227 p.

GIRAULT Louis

1969 - *Textiles boliviens, Région de Charazani*, Muséum National d'Histoire Naturelle, Catalogues du Musée de l'Homme, Paris, France, 165 p.

1984 - *Kallawaya, Guérisseurs itinérants des Andes, Recherches sur les pratiques médicinales et magiques,* Ed. de l'ORSTOM, Collection Mémoires n°107, Paris, France, 668 p.

GISBERT DE MESA Teresa

1988 - *Historia de la Vivienda y los Asentamientos Humanos en Bolivia* , Instituto de Geografía e Historia, México, Mexique, 243 p.

1994 - *Iconografía* y *Mitos Indígenas en el Arte* , Ed. Gisbert y Cia, (première édition 1980), La Paz, Bolivie, 250 p.

GISBERT DE MESA Teresa, ARZE Silvia, CAJIAS M.

1987 - *Arte Textil y Mundo Andino* , Ed. Gisbert y Cia, La Paz, Bolivie, 400 p.

GISBERT Teresa, MESA Jose de, MESA GISBERT Carlos D.

2001 – *Historia de Bolivia*, 4ème édition, Ed. Gisbert y Cia, La Paz, Bolivie, 906 p.

GISBERT Teresa, MESA Jose de

2002 – *Monumentos de Bolivia*, 4ème édition, Ed. Gisbert, La Paz, Bolivie, 389 p.

GLAVE TESTINO Manuel

1994 – « Más allá del margen : modernización y pobreza en la agricultura andina », in *Allpanchis*, n°43-44, numéro spécial, volume 1, Cuzco, Pérou, pp. 135-162.

GOLTE Jürgen

1981 – « Cultura y naturaleza andinas », in *Allpanchis*, n°17/18, vol. XV, Cuzco, Pérou, pp. 119-131.

GONZALES DE OLARTE Efraín, CASTRONOVO Alfonso

1994 - *Investigacion para el desarrollo del campesino andino, Bolivia, Colombia, Ecuador y Perú*, Instituto de Estudios Peranos, Lima, Pérou, 113 p.

GRESLOU François

1991 - *La revalorisation des savoirs paysans : Retour au passé ou pilier d'un futur différent ? L'exemple des sociétés andines*, Document de travail, Fondation pour le Développement de l'Homme, Paris, France, 40 p.

1994 - *Le coopérant missionnaire ou médiateur ? Rencontre de cultures et développement dans les Andes : un témoignage*, Syros, Paris, France, 247 p.

GRESLOU, GRILLO, MOYA, RENGIFO, RODRIGUEZ SUY SUY, VALLADOLID

1991 – *Cultura Andina Agrocéntrica*, PRATEC, Lima, Pérou, 320 p.

GRIESHABER Erwin P.

1980 – « Survival of Indian Communities in Nineteenth Century Bolivia : A regional Comparison », *Journal of Latin American Studies 12, 2*, Cambridge University Press, Grande-Bretagne, pp. 223-269.

Grupo de Estudios Históricos

2002 – *Diccionario Histórico de Bolivia*, Redacto bajo la dirección de Josep M. Barnabas con la collaboración de Guillermo Calvo y Juan Ticcla, Sucre, Bolivie, Tome 1 – A-K,

1151 p ; Tome 2 - L-Z, 1217 p.

GUTMANN Margit

1993 – « Visión andina del mundo y conceptos religiosos en cuentos orales quechuas del Perú », in *Mito y simbolismo en los Andes*, URBANO Henrique, Estudios y Debates Regionales Andinos, n°84, Centro Batolomé de las Casas, Cusco, Pérou, pp. 239-258.

HARRIS Olivia

1978 – « De l'asymétrie au triangle. Transformations symboliques au nord de Potosí », in *Annales ESC* (Economies, Sociétés, Civilisations), n°5-6, sept-dec 1978, Ed. Armand Collin, Paris, France, pp. 1108- 1126.

1987 – « Pacha : en torno al pensamiento Aymara », in *Tres reflexiones sobre el pensamiento Andino*, HISBOL, La Paz, Bolivie, p. 11-59.

HEINRICH B. Freddy, RICARDO EGUIVAR Mario

1991 – *El medio ambiente en la legislación boliviana. Recopilación de Disposiciones Legales con Intoducción de las Ordenanzas Dictadas en la Colonia. 1574-1991,* La Paz, Bolivie, 575 p.

HERNAIZ Irene, PACHECO Diego

2001 – *La ley INRA en el espejo de la historia, Propuesta de modificación*, Ed. Plural, La Paz, Bolivie, 116 p.

HERVE Dominique, GENIN Didier, RIVIERE Gilles

1994 - *Dinámica del descanso de la tierra en los Andes*, COTESU, IBTA-ORSTOM, Embajada Real de los Países Bajos, La Paz, Bolivie, 370 p.

HOBSBAWM Eric

1983 – « Introduction : Inventing Traditions », in *The invention of tradition*, Cambridge, Grande-Bretagne, 312 p.

HOWARD-MALVERDE Rosaleen

1990 – « La conceptualisation de la parole et du silence dans la construction de l'identité quechua », in *Journal de la société des américanistes,* Tome LXXVI, Musée de l'homme, Paris, France, pp. 105-120.

HYSLOP John

1984 – *The Inka Road System*, New York, Academic Press. Inc, Etats-Unis, 377 p.

IBARRA GRASSO Dick

1997 – *Pueblos indígenas de Bolivia*, 2ème édition, Libreria Ed. « Juventud », La Paz, Bolivie, 506 p.

Instituto Nacional de Estadisticas

1982 – *Atlas Censal de Bolivia*, La Paz, Bolivie, 294 p.

1987 – *Potosí, II censo nacional agropecuario – Resultados provisionales*, Ministerio de planeamiento y coordinación, República de Bolivia, La Paz, Bolivie, 98 p.

Instituto Nacional de Estadísticas – MDSP - COSUDE

1999 – *Atlas estadístico de Municipios de Bolivia*, La Paz, Bolivie, 485 p.

ITIER César

1997 – *Parlons Quechua, la langue du Cuzco*, L'Harmattan, Paris, France, 206 p.

1997 – « El zorro del cielo : un mito sobre el origen de las plantas cultivadas y los intercambios con el mundo sobrenatural », in *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, tome XXVI n°3, Lima, Pérou, pp. 307-346.

ITURRALDE Diego A.

1995 - « La Gestion du Multi-culturalisme et du Multi-ethnisme en Amérique Latine », in *Gestion des Transformations Sociales* [en ligne], MOST, Documents de travail, n°5, In memoriam Guillermo Bonfil Batalla, Disponible sur internet sur le site de l'UNESCO : http://www.unesco.org/most/iturfra.htm.

JIMENEZ SARDON Greta

1995 – *Rituales de vida en la cosmovisión andina*, Convenio Editorial Secretariado Rural Perú-Bolivía, Centro de información para el desarrollo (CID), La Paz, Bolivie, 139 p.

JULIEN Eric

2002 – *Le chemin des neuf mondes*, Albin Michel, Paris, France, 292 p.

KAMAL TOLBA Mustafá

1982 – *Desarrollo sin destrucción, Evolución de las percepciones ambientales,* Ed. del Serbal, Barcelona, Espagne, 272 p.

KIATIPOV CLARK Evelyn

1975 – « Cambios operados en la estructura de poder y autoridad dentro de una comunidad campesina quechua a raíz de la reforma agraria », in *Revista de la Facultad en ciencias sociales*, n°1, Universidad Boliviana, Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie, pp. 131-138

KLEIN Herbert S.

1997 – *Historia de Bolivia,* Ed. « Juventud », La Paz, Bolivie, 329 p.

KLEMALA Antero

1997 – *The reproduction of community through communal practices in Kila Kila, Bolivia,* Thesis, Liverpool, Grande-Bretagne, 271 p.

LANGER E.

1984 – *Rural society and land consolidation in a declinig economy : Chuquisaca, Bolivia, 1880-1930*, Ed. University Microfilms International, Stanford, Etats-Unis, 320 p.

LARA Jesús

1987 - *Mitos, leyendas y cuentos de los quechuas*, Antologia, Ed. Los Amigos del Libro, La Paz-Cochabamba, Bolivie, 446 p.

LAVAUD J.-P.

1999 - *La dictature empêchée. La grève de la faim des femmes de mineurs. Bolivie 1977-1978*, Ed. CNRS, Collection Amériques-Pays ibériques, Paris, France, 240 p.

1991 – *L'instabilité politique de l'Amérique Latine, Le cas de la Bolivie,* Editions L'Harmattan, Paris, France, 290 p.

LECOQ Patrice

1985 – « Ethnoarchéologie du Salar d'Uyuni, sel et cultures régionales Inter Salar », in *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, tome XIV n°1-2, Lima, Pérou, pp. 57-84.

1991 - *Sel et archéologie en Bolivie : de quelques problèmes relatifs à l'occupation préhispanique de la cordillère Intersalar - sud-ouest bolivien*, Thèse doctorat en Anthropologie, Lille ANRT 1992, France, 566 p.

2004 – « Potosí antes y después de los inka a la luz de los nuevos datos arqueológicos », in *Anuario 2003*, Archives et Bibliothèques Nationales de Bolivie, Sucre, Bolivie, pp. 297-335.

LETOURNEUX Catherine, MENDOZA Fernando, WILLER Flores

1994 - *Atlas de los ayllus de chayanta: territorio del suni*. Vol. 1, Potosí : Programa de Autodesarrollo Campesino, Fase de consolidación, Potosí, Bolivie, 61 p.

LIBERMAN CRUZ Máximo, LEDO Carmen

1995 – « Pobreza y medio ambiente : el caso de Bolivía », in *Pobreza y medio ambiente en America Latina*, HAJEK Ernest R. (coord.), Ed. CIEDLA, Bolivie, pp. 129-203.

LIBERMAN CRUZ Máximo, SEEMIN Qayum

1994 – *La desertificación en Bolivia*, Lidema – Fundación Konrad Adenauer, La Paz, Bolivie, 126 p.

LOPEZ Luis Enrique, MOYA Ruth

1990 – « Pueblos indios, estados y educación », 46ème Congrès International des Américanistes, Amsterdam, juillet 1988, Ed. Educación rural andina, Lima, Pérou, 566 p.

LORINI José

1993 – « Uso tecnológico actual en el altiplano boliviano y sus consecuencias ambientales », in *El uso de los recursos naturales en la montañas : Tradición y Transformación*, RABEY Mario, Unesco, Paris, France, pp. 137-150.

MALENGREAU Jacques

1995 - *Sociétés des Andes, Des empires aux voisinages*, Ed. Karthala, Paris, France, 454 p.

MARTICORENA Benjamín

1994 – « La altura como ambito de creación cientifica, Retos y potencialidas », in *Allpanchis*, n°43-44, numéro spécial, volume 1, Cuzco, Pérou, pp. 117-132.

MARTINEZ ALIER Juan

1994 – « La interpretación ecológista de la historia socioeconómica : algunos ejemplos andinos », in URBANO Henrique, in *Modernidad en los Andes*, Debates Andinos, n°17, Centro de Estudios Regionales Andinos, Centro Bartolomé de la Casas, Cuzco, Pérou, pp. 255-279.

MARTINEZ VALLE Luciano, BARRIL GARCIA Alex

1995 – *Desafios del desarrollo rural frente a la modernización economica*, IICA, Quito, Equateur, 132 p.

MARZAL Manuel

1995 – « El mito en el mundo andino ayer y hoy », in *Anthropologica* del departamento de ciencias sociales, Año XIII, n°13, Universidad Católica del Perú, Lima, Pérou, pp. 7-121.

MATTOS R. Roger, CRESPO Alberto

2000 – *Informe nacional sobre la gestion del agua en Bolivia* [en ligne], Bolivie, sur le site d'Aguabolivia : http://www.aguabolivia.org/situacionaguaX/GestRecAgua.htm, 105 p.

Ministerio de Desarrollo Sostenible y Medio Ambiente – Ministerio de Desarrollo Humano – Secretario Nacional de Recursos Naturales y Medio Ambiente – Secretario Nacional de Participación Popular

1997 – *La gestion ambiental, un nuevo rol para el municipio – Guía para la gestión ambiental municipal,* Hisbol, La Paz, Bolivie, 80 p.

Ministerio de Desarrollo Sostenible y Planificación – Vice ministerio de Planificación Estrategica y Participación, DGPOT-UAT

2001 – *Sistemas de Producción Agropecuaria en el Sur de Bolivia*, Zonisig, La Paz, Bolivie, 140 p.

MOLINIÉ-FIORAVANTI Antoinette

1978 – « La communauté aujourd'hui », in *Annales ESC* (Economies, Sociétés, Civilisations), n°5-6, sept-dec 1978, Ed. Armand Collin, Paris, France, pp. 1182-1196.

1981 – « Variations actuelles sur un vieux thème andin : l'idéal vertical », in *Etudes rurales* n°81-82, 01/06/1981, Revue trimestrielle d'histoire, géographie, sociologie et économie des campagnes, EHESS, Paris, France, pp. 89-107.

1985 – « Tiempo del espacio y espacio del tiempo en los Andes », in *Journal de la Société des Américanistes*, 71, pp. 97-114.

1986 – « El simbolismo de frontera en los Andes », in *Revista del Museo Nacional*, Tomo XLVIII (1986-1987), Lima, Pérou, pp. 251-286.

1988 – « Sanglantes et fertiles frontières. A propos des batailles rituelles andines », in *Journal de la Société des Américanistes,* 74, pp. 49-70.

1991 – « Sebo bueno, indio muerto : la estructura de una creencia andina », in *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, T 20, n°1, pp. 79-92.

MONOGRAFIA DE BOLIVIA

1975 – *Chuquisaca y Potosí,* Tomo 1, Biblioteca del Sesquicentenario de la República, La Paz, Bolivie, 401 p.

MONTES DE OCA Ismael

1995 – « Geografía y clima de Bolivia », in *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines,* n°thématique : Eaux, glaciers et changements climatiques dans les Andes tropicales, n°24(3), Lima, Pérou, pp. 357-368.

1997 - *Geografía y recursos naturales de Bolivia,* 3ème édition, Edición Edobol, La Paz, Bolivie, 615 p.

MORALES Cecile B. de

1988 – *Manual de Ecología*, Instituto de Ecología, UMSA, La Paz, Bolivie, 323 p.

MORALES SANCHEZ Miguel

1999 - *Más allá de las cifras : La visión campesina de los cambios estructurales en la productividad rural y los recursos naturales*, Consulta Sur, Informe Principal, Juin 1999, La Paz, Bolivie, 42 p. sans les annexes.

MORLON Pierre (coord.)

1992 - *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes Centrales, Pérou, Bolivie,* INRA, Paris, Paris, 522 p.

MUCCHIELLI Alex

1994 - *L'identité*, Que sais-je ?, 3ème édition, PUF, Paris, France, 127 p.

MUÑOZ REYES Jorge

1991 - *Geografía de Bolivia,* Librería Editorial Juventud, 3ème édition, La Paz, Bolivia, 521 p.

MUNICIPIO DE BETANZOS

1998 – *Plan de Desarrollo Municipal*, Municipio de Betanzos, Primera Sección, Provincia Cornelio Saavedra, Document photocopié, 286 p. sans les annexes.

MUJICA A.

1994 – « Neglected Crops : 1492 from a Different Perspective », in *Plant Production and Protection,* BERMEJO Hernándo J.E. et LEON J. (eds.), Series n°26, FAO, Rome, Italie, pp. 131–148.

MURRA, J. V.

1975 – « El Control Vertical de un Máximo de Pisos Ecológicos en la Economía de las Sociedades Andinas », in *Formaciones Económicas y Políticas del Mundo Andino*, J. Murra (ed.), Instituto Estudios Peruanos, Lima, Pérou, pp. 59-115.

MUSEF

1998 – *XII Reunión Anual de Etnología,* MUSEF, Serie : Anales de la Reunión Anual de Etnología, 26, 17, 28 et 29 Août 1998, Tomo I, La Paz, Bolivie, 525 p.

OCEANO

1999 – *Enciclopedia concisa de Bolivia, Geografía, Historia, Sociedad y Cultura*, Ed. Oceano, Bacelone, Espagne, 96 p.

ORTIZ RESCANERE Alejandro

1995 – « Unas imágenes del tiempo », in *Anthropologica* del departamento de ciencias sociales, Año XIII, n°13, Universidad católica del Perú, Lima, Pérou, pp. 141-166.

TAPIA Mario E.

1993 – « Gestión de la biodiversidad », in *Recursos naturales : tecnología y desarrollo*, MARTICORENA Benjamín (Comp.), Centro Bartolomé de la Casas, Cuzco, Pérou, p. 47-63.

TAPIA VARGAS Alfredo

1992 – *Geografía del departamento de Potosí*, Potosí, Bolivie, 183 p.

TORRE POSTIGO Carlos de la

1994 – « Capacitación de campesino : una forma de enfrentar el problema cultural en el desarrollo andino », in *Allpanchis*, año XXVI, n°43/44, volume 2, Instituto de Pastoral Andina, Cuzco, Pérou, pp. 379-440.

PACHECO BALANZA Diego

1996 – *Poblamiento etnico provincia Chayanta (Siglos XIX y XX), Mapa preliminar de ayllus e identidades etnicas (fines siglo XX)*, Prólogo de Tristant Platt, IPTK – CIPRES, Sucre, Bolivie, 265 p.

PACHECO BALANZA Diego, GUERRERO PEÑARANDA Edgar

1994 – *Machas, Tinkipayas y Yamparas, Provincía de Chayanta (Norte Potosí)*, CIPRES - IPTK, La Paz, Bolivie, 182 p.

PACHECO Diego, VALDA Walter

2003 – *La tierra en los valles de Bolivia. Apuntes para toma de decisiones*, Consorcio Interinstitucional – Tierra – Aclo – Cicpa – Cedla – Qhana, Ed. Fundación Tierra, La Paz, Bolivie, 270 p.

PEASE Franklin

1981 – « Continuidad y resistencia de lo andino », in *Allpanchis*, n°17/18, vol. XV, Cuzco, Pérou, pp. 105-117.

PEIGNE Alain

1992 – *Territorialidad andina – La gestión del espacio intercomunal*, La Paz, Bolivie, 93 p.

PESTALOZZI H.U., TORREZ M.A. (Dibujos)

1998 - *Flora ilustrada altoandina*, *La relación entre hombre, planta y medio ambiente en el ayllu Majasaya Mujlli (Prov. Tapacarí, Dpto de Cochabamba),* Ed. Herbario Nacional de Bolivia, Herbario Forestal Nacional "Martín Cárdenas", Cochabamba, Bolivie, 244 p.

PLATT Tristan

1976 - *Espejos y maíz*, *Temas de la estructura simbolica andina*, CIPCA, La Paz, Bolivie, 56 p.

1978 – « Symétries en miroir. Le concept de Yanantin chez les Macha de Bolivie », in *Annales ESC* (Economies, Sociétés, Civilisations), n°5-6, sept-dec 1978, Ed. Armand Collin, Paris, France, pp. 1081-1107.

1999 - -*La persistencia de los ayllus en el norte de Potosí, de la invasión europea a la República de Bolivia*, Fundación Diálogo, Centro de Información para le Desarrollo, La Paz, Bolivie, 53 p.

POSNANSKY Manuel

1982 – « Los efectos sobre la ecología del Altiplano de la introducción de animales y cultivos por los españoles » in *Ecología y recursos naturales de Bolivia*, Trabajos presentados en el simposio, 3 al 8 de mayo 1982, Centro Pedagógico y Cultural Portales, Cochabamba, Bolivie, p. 13-22.

POZO Ethel del

1997 - *Organisations paysannes et indigènes en Amérique Latine, Mutations et recompositions vers le troisième millénaire*, Editions Charles Léopold Mayer, Fondation Pour le Développement de l'Homme, Paris, France, 171 p.

POZO URIBE Teodoro

1991 – *Comunidades andinas de Chuquisaca. Formación de ingesos,* Trabajos del colegio andino 2, Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de Las Casas", Cusco, Pérou, 199 p.

QUINTANILLA Jorge, COUDRAIN-RIBSTEIN Anne, MARTINEZ Johnny, CAMACHO Vladimiro

1995 – « Hidroquímica de las aguas del altiplano de Bolivia », in *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, n° thématique : Eaux, glaciers et changements climatiques dans les andes tropicales, n°24 (3), Lima, Pérou, pp. 461-471.

QUIROZ VILLARROEL Alfredo

2000 – *Gramatica quechua*, Ed. Ministerio de educación, cultura y deportes, Fondo de las Naciones Unidas para la infancia, UNICEF, La Paz, Bolivie, 214 p.

RAMIREZ DEL AGUILA Pedro

1639 – *Noticias Politicas de Indias y Religion Descriptiba de la Ciudad de la Plata,* La Plata, Bolivie, Transcription par Jaime Urioste Arana (1978), Sucre, Bolivie, pp. 17-69.

RASNAKE Roger

199O - *Autoridad y poder en los Andes, Los Kuraqkuna de Yura* , Edit. Hisbol, Col. Biblioteca Andina, La Paz, Bolivie, 282 p.

REGALSKY Pablo A.

1993 – « Una metodología de investigación y mejoramiento de sistemas productivos campesinos basada en el propio manejo del tiempo y el espacio », in *El uso de los recursos naturales en la montañas : Tradición y Transformación*, RABEY Mario, Unesco, Paris, France, pp. 151- 164.

1994 - *La sagesse des Andes – Une expérience originale dans les communautés andines de Bolivie,* Fondation Simón I. Patino & Pro-Bolivia, Genève, Suisse, 111 p.

RIOS MONTERO, Héctor

2002 – *Los ayllus de Tacobamba – Procesos históricos, desarrollo y poder local*, Fondation PIEB, La Paz, Bolivie, 184 p.

RIST Stephan

1991 – *Agroecología y saber campesino en la conservación de suelos*, Colección Agruco, Ed. Runa, Cochabamba, Bolivie, 147 p.

1992 – *Desarrollo y participación. Experiencias con la revalorización del conocimiento campesino en Bolivia*, Serie tecnica n°27, Agroecología, Universidad Cochabamba, Cochabamba, Bolivie, 58 p.

RIST Stephan, SAN MARTIN Juan

1991 - *Agroecologia y saber campesino en la conservación del suelo*, Universidad Mayor San Simon, Agruco, Ediciones Runa, Cochabamba, Bolivie, 132 p.

RIVERA CUSICANQUI Silvia, Equipo THOA

1992 – *Ayllus y proyectos de desarrollo en el norte Potosí*, Aruwiyiri, La Paz, Bolivie, 192 p.

RIVIERE Gilles

1983- « Quadripartition et idéologie dans les communautés aymaras de Carangas (Bolivie) », *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines,* tome XII, n° 3 – 4, Lima, pp. 41-62.

ROTH Erick

1993 – « Bolivia : metodos para profundizar los instrumentos y la conciencia ambiental », in *Contribuciones* 1/93, año x - n°1 (37), Janvier-Mars 1993, Buenos Aires, Argentine, pp. 29-34.

SAIGNES Thierry

1985 - *Los Andes Orientales: historia de un olvido,* IFEA-CERES, Cochabamba, Bolivie, 367 p.

1993 - « Borracheras andinas ¿ Porque los ebrios hablan español ? » in *Borrachera y memoria. La experiencia de lo sagrado en los Andes,* Saignes Thierry (comp.), Hisbol, Biblioteca Andina n°16, La Paz, Bolivie, 202 p.

1989 - « Lobos y ovejas: formación y desarrollo de los pueblos y comunidades en el sur andino (siglos XVI-XX) », in *Reproducción y Transformación de las Sociedades Andinas siglos XVI-XX*, S. Moreno et F. Salomon (Comp.), Editions Abya-Yala, Quito, Equateur, pp. 91-135.

SANCHEZ SERRANO Rolando

1994 - *Comunidades rurales ante el cambio y la modernizacíon, Desarrollo interno y participacíon comunitaria frente a la evaluación actual*, CEBEM, La Paz, Bolivie, 132 p.

SCHULZE Juan Carlos, CASANOVAS Roberto

1988 – *Tierras y campesinado en Potosí y Chuquisaca*, Talleres CEDLA n°5, Ed. Cedla, La Paz, Bolivie, pp. 159-277.

SEBILL Nadine

1989 – *Ayllus y haciendas, Dos estudios de caso sobre la agricultura colonial en los Andes,* Hisbol, La Paz, Bolivie, 143 p.

SHERBONDY Jeannette

1982 – « El regadío, los lagos y los mitos de origen », in *Allpanchis*, n°20, volume XVII, Cuzco, Pérou, pp. 3-32.

SPEDDING Alison, LLANOS David, COLQUE Abraham

1999 – *No hay ley para la cosecha. Un estudio comparativo del sistema productivo y las relaciones sociales en Chari y Chulumani,* PIEB, La Paz, Bolivie, 362 p.

TORRE POSTIGO Carlos de la

1994 – « Capacitación de campesino : una forma de enfrentar el problema cultural en el desarrollo andino », in *Allpanchis*, n°43/44, volume 2, Instituto de Pastoral Andina, Cuzco, Pérou, pp. 379-440.

TOMOEDA H. (comp.), MILLONES, L.

1980 - *El hombre y su ambiente en los Andes Centrales*, Series Ethnological Studies, n°10, December 1980, Nacional de Etnología, Osaka, Japon, 307 p.

TROLL Carl, BRUSH Stefen

1987 – *El eco-sistema andino,* Ed. Hisbol, Breve biblioteca de bolsillo, n°1, La Paz, Bolivie, 101 p.

URBANO Henrique

1993 – « Las tres edades del mundo. La idea de utopía y historia en los Andes », in *Mito y simbolismo en los Andes*, URBANO Henrique, Estudios y Debates Regionales Andinos, n°84, Centro Batolomé de las Casas, Cusco, Pérou, pp. 283-304.

URTON Gary

1991 – « Las unidades de analisis en el estudio de la reproduccion y transformación de las sociedades », in *Reproducción y transformación de las sociedades andinas, Siglos XVI-XX,* MORENO Segundo, SALOMON Frank (Comps.), Tomo 1, Colección 500 Años, n°41, Ed. ABYA-YALA/MLAL, Quito, Equateur, pp. 29-46.

VELLARD Jean

1963 - *Civilisations des Andes, Evolution des populations du haut plateau bolivien,* Ed. Gallimard, Paris, France, 270 p.

VEGA-CENTENO Imelda

1993 – « Tradición oral, extirpación y represión », in *Mito y simbolismo en los Andes,* URBANO Henrique, Estudios y Debates Regionales Andinos, n°84, Centro Batolomé de las Casas, Cusco, Pérou, pp. 305-323.

VERICOURT Virginie de

2000 - *Rituels et croyances chamaniques dans les Andes boliviennes, Les semences de la foudre*, L'Harmattan, Paris, France, 297 p.

WACHTEL Nathan

1971 – *La vision des vaincus*, Ed. de 1992, Folio, Paris, France, 395 p.

1973 - *Compte-rendu de mission en Bolivie : Le dualisme à Chipayas*, France, 89 p.

1990 - *Le retour des ancêtres, Les Indiens Urus de Bolivie, XXème-XVIème s., Essai d'histoire régressive*, Ed. Gallimard, Paris, France, 689 p.

1992 – *Dieux et Vampires, Retour et Chipaya*, Ed. La Librairie du XXè Siècle, Seuil, Paris, France, 183 p.

WALTER Doris

2002 - *L 'alpiniste, le paysan et le Parc National du Huascarán : la domestication de la nature sauvage dans les Andes péruviennes*, Thèse doctorat, Université Paris 3, IHEAL, Paris, France, 522 p.

ZOOMERS Annelies (comp.)

1998 – *Estrategias campesinas en el Surandino de Bolivia, Intervenciones y desarrollo rural en el norte de Chuquisaca y Potosí*, Instituto Real del Trópico (KIT), Centro de Información para el Desarrollo (CID) y Plural Editores, La Paz, Bolivie, 619 p.

ZUTTER Pierre de

1989 - *Mitos del desarrollo rural andino*, Hisbol, 2de édition, La Paz, Bolivie, 251 p.

1997 – *Historias, saberes y gentes, De la experiencia al conocimiento*, Fondation pour le Développement de l'Homme, Editions Charles Léopold Mayer, Paris, France, 190 p.

ARCHIVES

- **Abréviations - Bibliothèques et Archives**

ABAS : Archivo Biblioteca del Arzobispado (Sucre).
ANB : Archivo Nacional de Bolivia (Sucre).
EC : Expediente Colonial : relacionado con las ordenes religiosas de los Dominicos o Agustinos.
MH : Ministerio de Hacienda (ANB).

- **Archives de la Bibliothèque Nationale de Sucre :**

EC 1586 – n° 4 – 4 fs : *Censo constitutivo sobre la hacienda de Terrado a favor de los Agustinos de la Provincía de Paria. Apapaya : El Terrado.*

EC ad – 1609 – n° 1 - 18/9 – 34 fs : *Juan Mogollon de Acosta, vecino de la Plata y dueño de las chacras de Talabanca en el Valle de El Terrado, Porco y San Lorenzo en el de Mollecapa, Yamparáez, en la causa con Francisco des Escabar por deuda pide ser suelto de si prisión, aplicándosele la ley de los labradores.*

EC – 1626 – n°9 – 31 fs : *Expediente sobre los molinos y viñas que quedaron en Mataca, Porco por muerte del presbitario Diego Vedia y Arriaga.*

EC – 1626 – 2/07 : *Expediente de las gestiones de Francisco de Bedia por si i sus compartes para optar la posesion de los bienes fincados por muerte de Diego Bedia.*

EC – 1576-1669 – 1627 – n°11 : *El Orden de San Agustin.*

EC – 1652 – n°2 : *Actuados sobre la possession dada a Antonio Gómez de Aranjo, de unas propriedades en El Terrado y pertenecientes al hospital de Veracruz de Potosí. (Otra ficha con la donificación : Tierras, El Terrado, Potosí, Censo).*

EC – 1658 – n°5 – 15/3 – 5 fs : *Reclamación de Domingo Pérez Carriaso sobre el valor de pregones del remate para la obra del camino y puente del Pilcomayo.*

EC – 1731 – n°55 – fs 5 – 31/12 : *Teniente de corregidor y justicia mayor ce 4 doctrinas de esta Provincia de Porco localisé en las haciendades de Tirispaya. Corregidor y Justicia mayor de este Doctrina de Potobamba.*

EC - 1741 - n°78 – 23/9 - 7 fs : *Juan de Bedia y Arriaga teniente corregidor de las Doctrinas de Santa Ana, San Pedro de Potobamba y Tacobamba en Porco. Titulo de Lugar Teniente de Santa Ana de Potobamba y Tacobamba (Porco) de Juan de Bedia y Arriaga.*

EC - 1769 – n° 38 – 7 fs *: Expediente de las diligencias actuadas por el corregidor de la Provincia de París en orden de la prohibición de juegos fuertes y de embite.*

EC (ad) – 1785 – n°1 – 21/1 – 3 fs : *Expediente seguido ante el Alcalde ordinario 1er voto de La Plata, sobre el nombramiento del corregidor ad litem del inepto Ciprián Saavedra en la instancia que tiene pendiente sobre el interés que le coresponde en la hacienda de Villca Pujyu, Yamparéz.*

MH 1833 – T 35 – n° 11 : Jean Lafaye demande au Ministre de l'Hacienda, la construction du pont sur le Pilcomayo.

1834 – RV 511 : *Censo de los que no pertenecen a la clase de contribuyentes del districto de Porco. Canton de Potobamba : El Terrado – Tirispaya – Vuita Moros – Sayaque – Guantapita – Tueyune.*

- **Archives diocésaines de La Plata – ABAS – Sucre :**

- Archivos Parroquias y Vicarias Foraneas - Potobamba – 1837-1924 – 92 f : lettres, correspondances de curés à leurs responsables.

- Capilanías - Chuquisaca - 1595-1668 : documents relatifs aux clercs et aux domaines.

- Obispado de Potosí – Betanzos

- **Libro de fábrica** *de este beneficio de Santa Ana de Potobamba que corre desde el 8 de Agosto de 1848.*

- **Archives Universitaires :**

4 septembre 1833 : Accord notarié relatif à la construction d'un pont sur le Pilcomayo. Juan Lafaye, commerçant en plantes médicinales à Sucre.

ENTRETIENS

ENTRETIENS FORMELS ET/OU SEMI-DIRIGES

Prénom, Nom	**Felicia Medrano**
Age	30 ans
Lieu de résidence	El Terrado
Lieu d'origine	El Terrado
Profession	Agricultrice, tissage et couture, très active dans le groupe des mamans, *comite de salud*, *directiva*
Education	primaire et secondaire
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Dates	06 juin 2001 23 juin 2001 10 septembre 2002 11 octobre 2002 06 septembre 2002 26 décembre 2002 05 janvier 2004 20 avril 2004

Prénom, Nom	**Simon Aricoma**
Age	35 ans
Lieu de résidence	El Terrado
Lieu d'origine	El Terrado
Profession	Agriculteur, responsable de l'association *Solidaridad El Terrado*
Education	primaire (2 années)
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Dates	10 mai 2001 10 septembre 2002 11 octobre 2002 06 septembre 2002 26 décembre 2002 05 janvier 2004 20 avril 2004

Prénom, Nom	**Victor, Abram, Cristian Mamani**
Age	14, 11 et 8 ans respectivement
Lieu de résidence	El Terrado
Lieu d'origine	El Terrado
Education	primaire
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Date	8 septembre 2002

Prénom, Nom	**Zenón Oña**
Age	environ 40 ans
Lieu de résidence	El Terrado
Lieu d'origine	El Terrado
Profession	Agriculteur, responsable de *Solidaridad El Terrado*, *comite de Salud*
Education	primaire
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Dates	10 mai 2001 09 septembre 2002 12 septembre 2002 10 février 2004

Prénom, Nom	**Teofila Oña**
Age	40 ans
Lieu de résidence	El Terrado
Lieu d'origine	Villca Pujyu
Profession	Agricultrice, tissage et couture, très active dans le groupe des mamans
Education	primaire
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Date	05 avril 2004

Prénom, Nom	**Valeriano Medrano**
Age	55 ans
Lieu de résidence	El Terrado
Lieu d'origine	El Terrado
Profession	Agriculteur, c*omite de educación* à l'école de Vila Vila, *directiva*
Education	primaire
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Date	07 juin 2001 16 avril 2004

Prénom, Nom	**Constantina Flores (Doña Costa)**
Age	45 ans
Lieu de résidence	El Terrado
Lieu d'origine	El Terrado
Profession	Agricultrice
Education	primaire (?)
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Date	13 août 2002

Prénom, Nom	**Anakusi et Anita**
Age	65 et 69 ans respectivement
Lieu de résidence	El Terrado
Lieu d'origine	France
Profession	Religieuses, activités très éclectiques
Langue	français, espagnol et quechua
Enregistrement	El Terrado
Date	21 avril 2001

Prénom, Nom	**Loyda Arcasi**
Age	27 ans
Lieu de résidence	El Terrado
Lieu d'origine	environs de Cotagaïta
Profession	tissage et couture, très active dans le groupe des mamans
Education	primaire et secondaire
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Date	14 août 2002

Prénom	**Elia**
Age	22 ans
Lieu de résidence	El Terrado, Vila Vila
Lieu d'origine	El Terrado
Profession	Etudiante à Sucre, membre du *comite cívico* de Vila Vila, responsable de l'atelier des enfants
Education	Baccalauréat
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Date	05 septembre 2002

Prénom, Nom	**Antonio Jarata**
Age	environ 60 ans
Lieu de résidence	El Terrado
Lieu d'origine	El Terrado
Profession	Agriculteur, c*omite de educación* à l'école de Vila Vila, *directiva*
Education	primaire
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Dates	08 novembre 2002 17 février 2004

Prénom, Nom	**Modesta Jarata**
Age	46 ans
Lieu de résidence	El Terrado
Lieu d'origine	El Terrado
Profession	Agricultrice, tissage et couture
Education	primaire
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Date	04 avril 2004

Prénom, Nom	**Beatriz Carrasco Roso**
Age	environ 60 ans
Lieu de résidence	Sucre
Langue	espagnol
Enregistrement	Sucre
Date	31 mai 2001 30 juin 2001

Prénom, Nom	**Teresa Condo**
Age	environ 40 ans
Lieu de résidence	El Terrado
Lieu d'origine	El Terrado
Profession	Agricultrice, tissage et couture
Education	primaire
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Date	06 avril 2001

Prénom, Nom	**Eduardo Sanches**
Age	50 ans
Lieu de résidence	Vila Vila – Sucre
Lieu d'origine	Vila Vila
Profession	Chauffeur du camion jaune, très actif pour le développement de la région
Education	primaire et secondaire
Langue	quechua et espagnol
Enregistrement	El Terrado
Date	17 février 2004

ACLO

Fernando	directeur d'ACLO Potosí
Trifon	Responsable des programmes
Enregistrement	Potosí
Date	18 mai 200

DISCUSSIONS INFORMELLES

Anita, Anakusi et Nicolasa, Felicia et Simon, Teofila et Zenón, Teresa, Modesta, Loyda, Eduardo, les membres du groupe des mamans, les autorités, les anciens, les jeunes et les enfants…

COMMUNICATIONS PERSONNELLES

Clamart Catherine
Forenza Ana
Arce de Diez Canseco Mercedes
Lecoq Patrice
Onofre Agustina

INTERNET

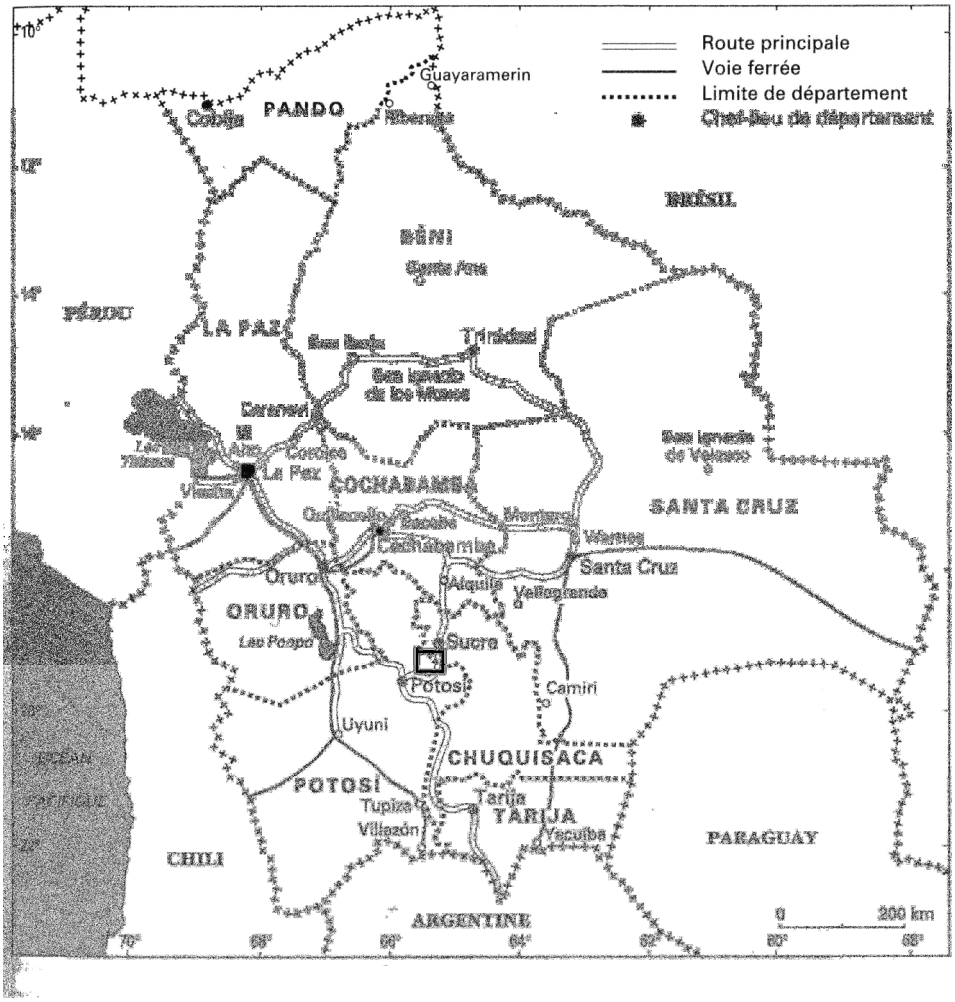
Sites consultés :

http://www.cipotato.org/org/org.htm
http://www.fao.com
http://www.correodelsur.com
http://www.elpotosi.com
http://www.lemonde.fr
http://www.obswww.unige.ch
http://www.inra.gov.bo
http://www.agora21.org
http://www.ine.org.bo
http://perso.wanadoo.fr/moulindelamousquere/pages/meules.htm
http://www.mds.gov.bo/estudios/potosi/plandepartamental.pdf
http : //www.sodis.ch/French/index_f.htm
http : //www.netwasgroup.com/newsletter/articles/2002/05/16
http : //www.fundacionsodis.org/
http://www.nap.edu/books/030904264X/html/128.html
http://www.unesco.org/most/iturfra.htm
http://www.pratec.org.pe/articulos/divulgacion/9.pdf
http://www.aguabolivia.org/situacionaguaX/GestRecAgua.htm
http://www.cde.unibe.ch/Tools/pdf/wsbolivia1999.pdf

ଔଔଔଔଔଔଔ

CARTES ET PLANS

Carte de la Bolivie



Secteur d'étude

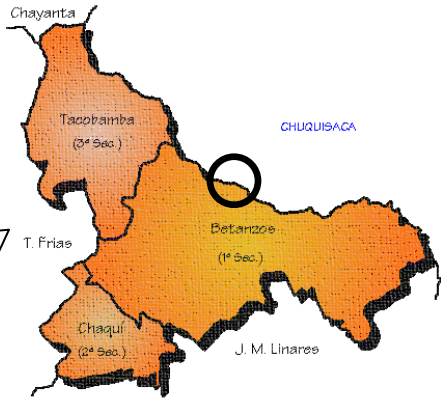
Source : « La Bolivie d'un pillage à l'autre », André Franqueville, P. 55, Figure 4. Départements, villes et communications.

Cartes politiques de la Bolivie : Les départements, le département de Potosí et la Province de Cornelio Saavedra

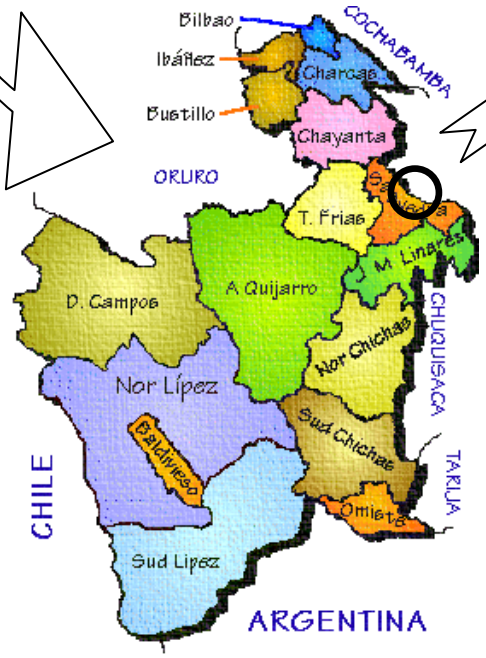


Les départements de la Bolivie

Secteur d'étude



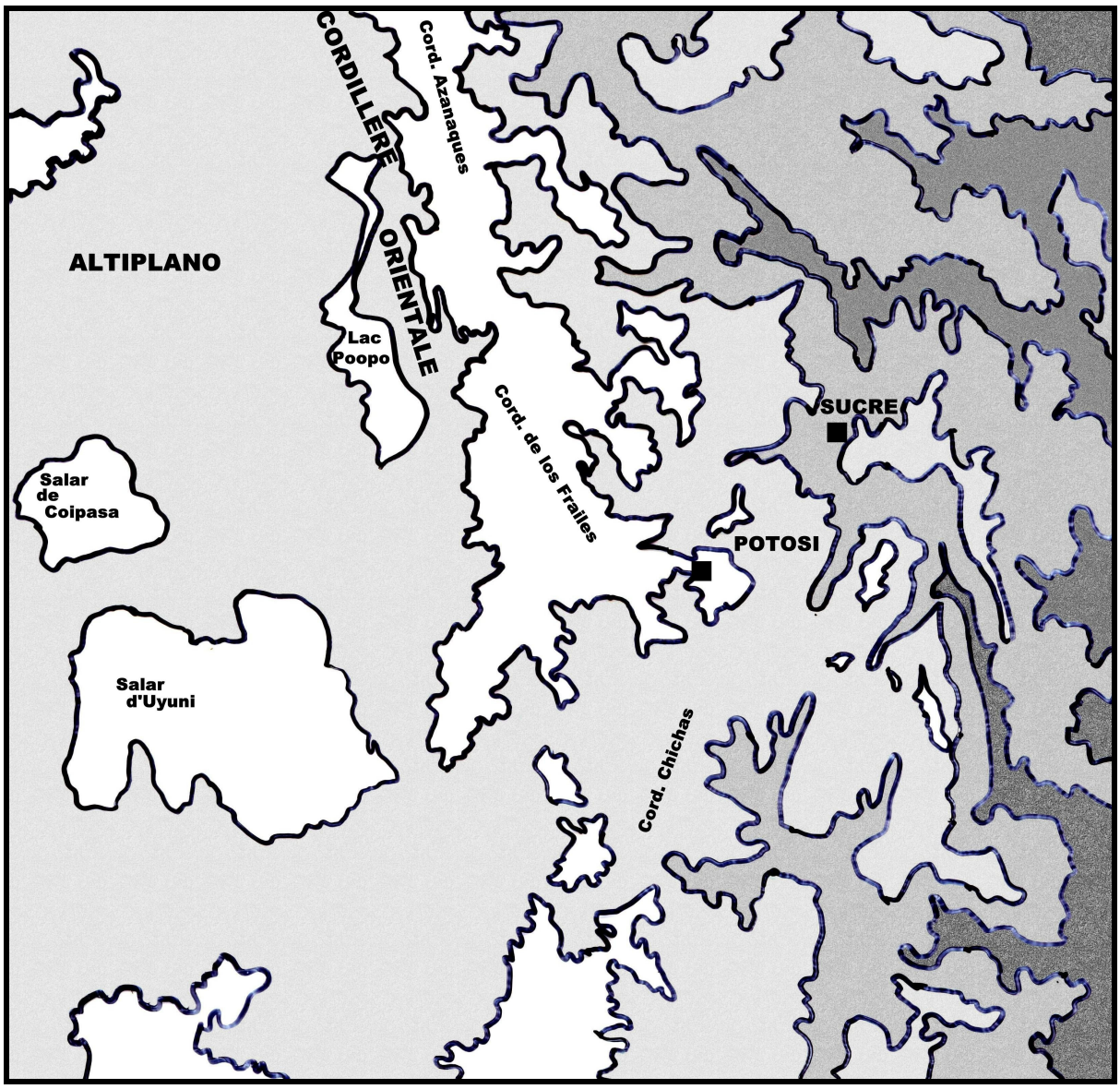
La province de Cornelio Saavedra



Le département de Potosí

Source : http://www.aymara.org

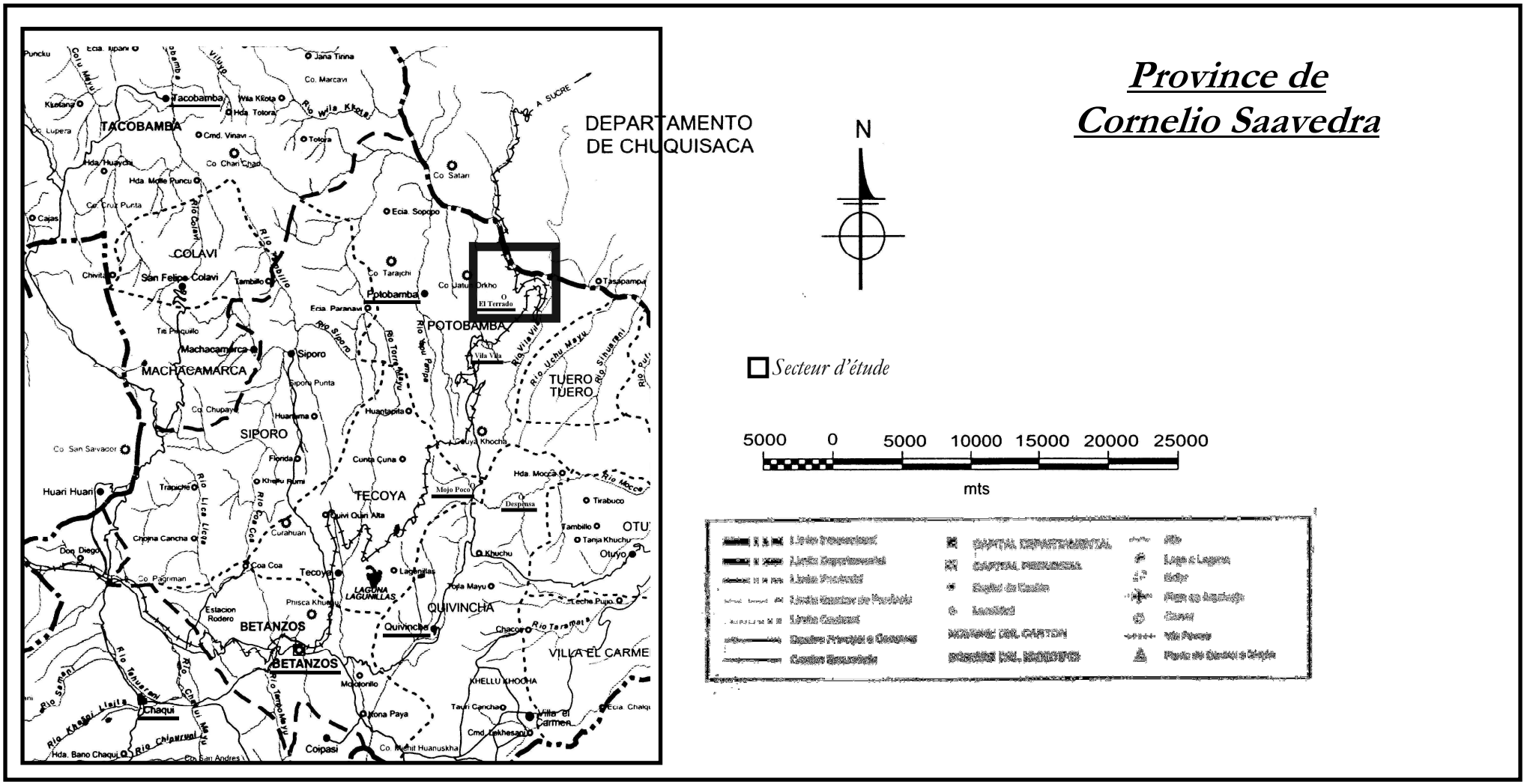
Les principaux reliefs de la Cordillère Orientale autour de Potosí



Légende : *2,5 cm* / *100 km*

Nord ⇧

- *au-dessus de 4 000m*
- *au-dessus de 3 000 m*
- *au-dessus de 2 000 m*
- *au-dessus de 1 000 m*



Selon " Provincia Cornelio Saavedra", in Atlas estadístico de Municipios de Bolivia, Instituto Nacional de Estadísticas, 1999 – MDSP – COSUDE, p. 111

Localisation dans le Canton de Potobamba

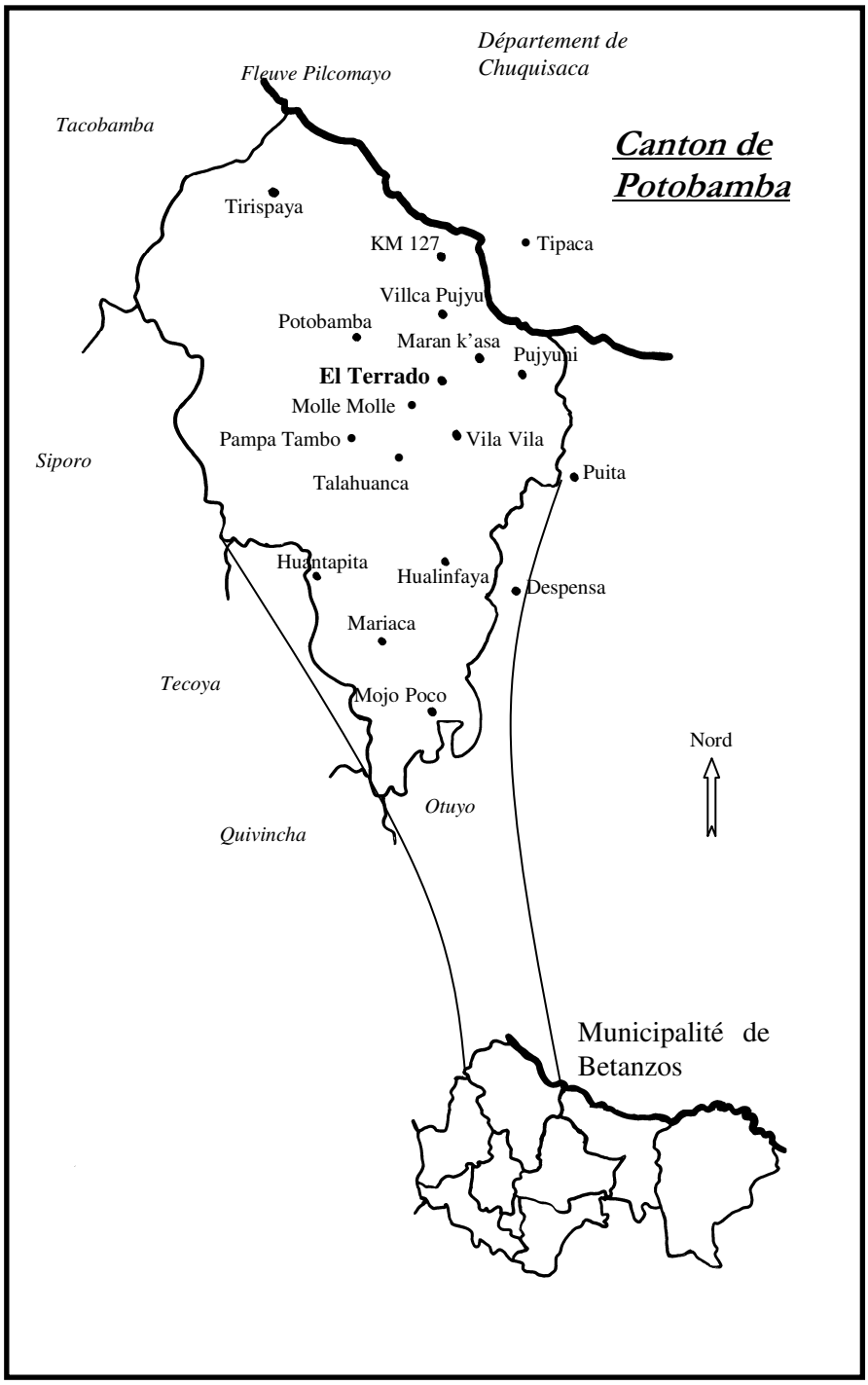
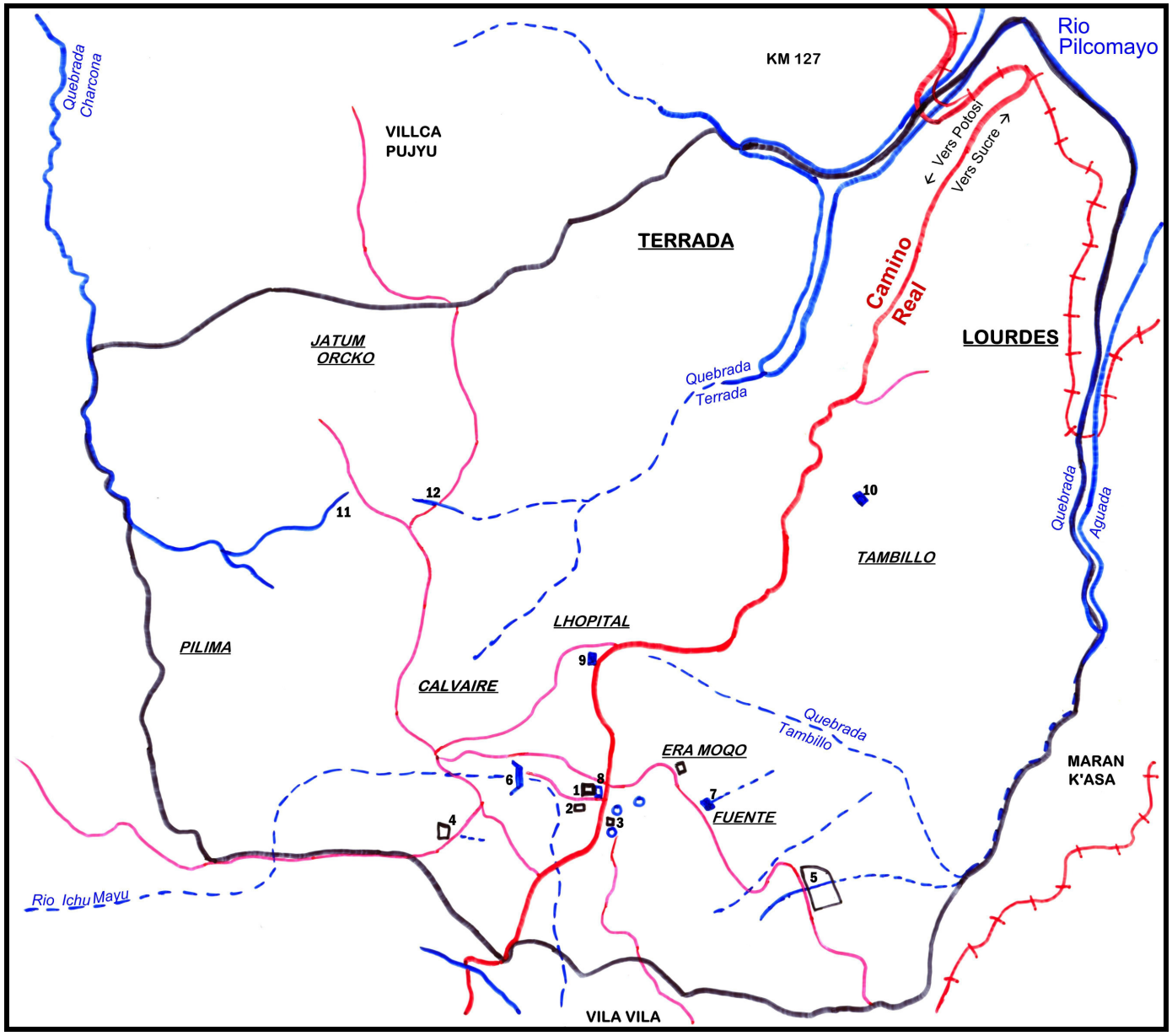


Schéma de la communauté d'El Terrado



Légende :

- hydrographie temporaire
- hydrographie permanente
- chemins
- *Camino Real*
- voie de chemin de fer
- puits
- TERRADA — section
- TAMBILLO — lieu-dit ou hameaux
- KM 127 — communautés voisines

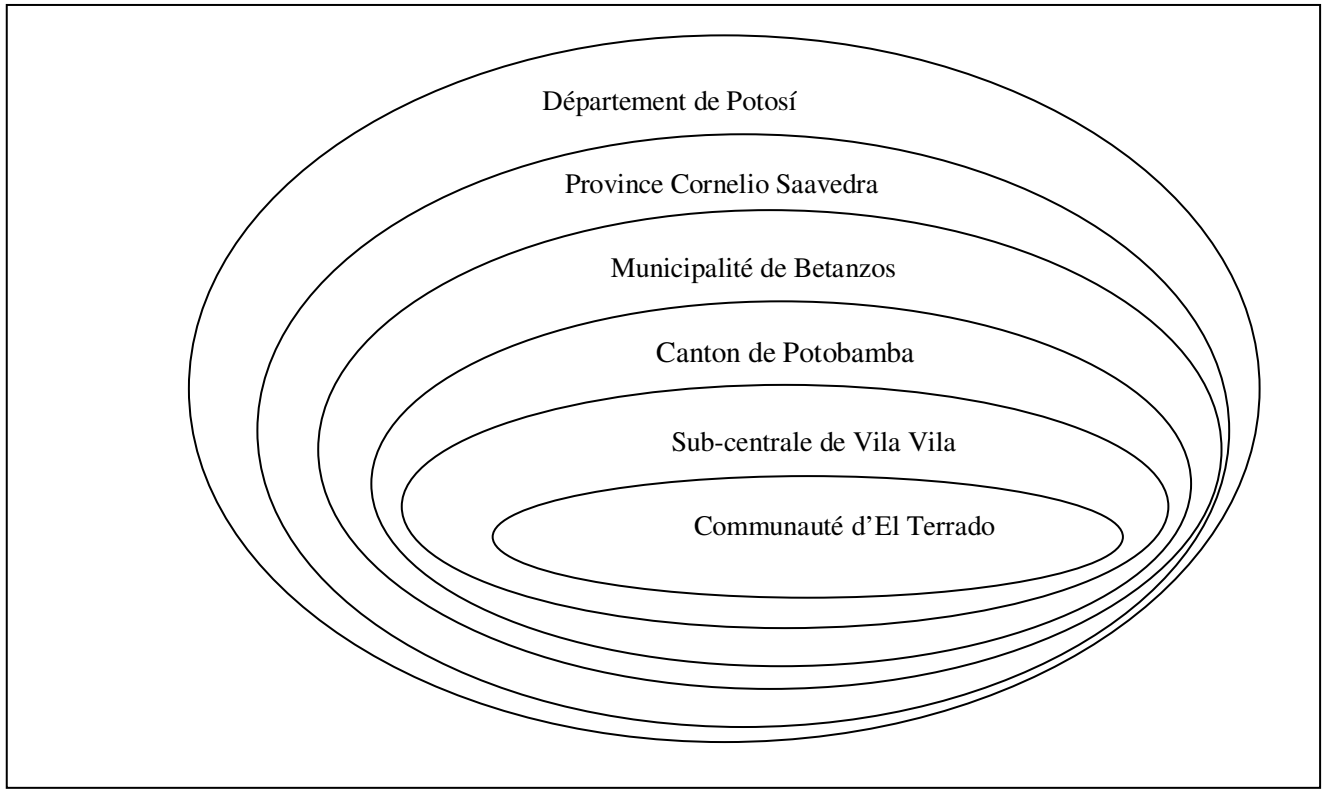
Nord

2 cm / 2 000 m

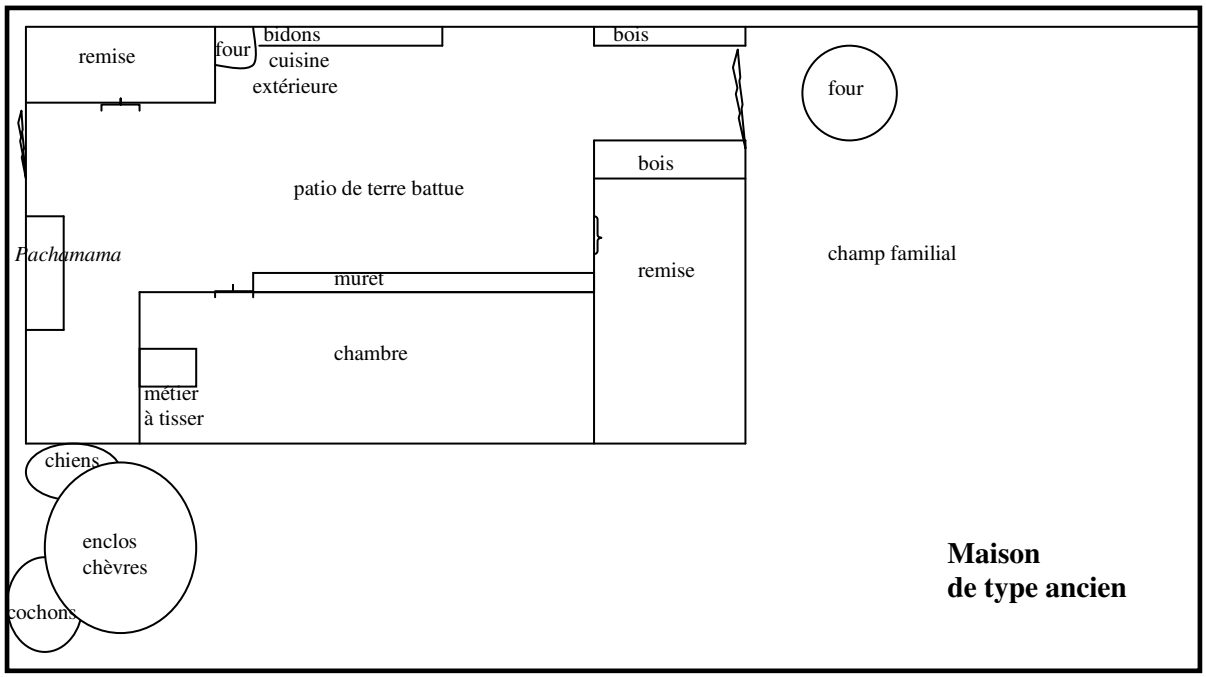
1. La *Casa comunal*
2. La chapelle
3. Le Tambo wasi
4. Le cimetière
5. La *Huerta*
6. L'*atajado,* la retenue
7. L'aménagement de la *Fuente*
8. Le réservoir de la *Jampina wasi*
9. L'aménagement de Lhopital
10. L'aménagement de Tambillo
11. La source *Chachakunitayuq*
12. La source de la *huerta* du Jatum Orcko

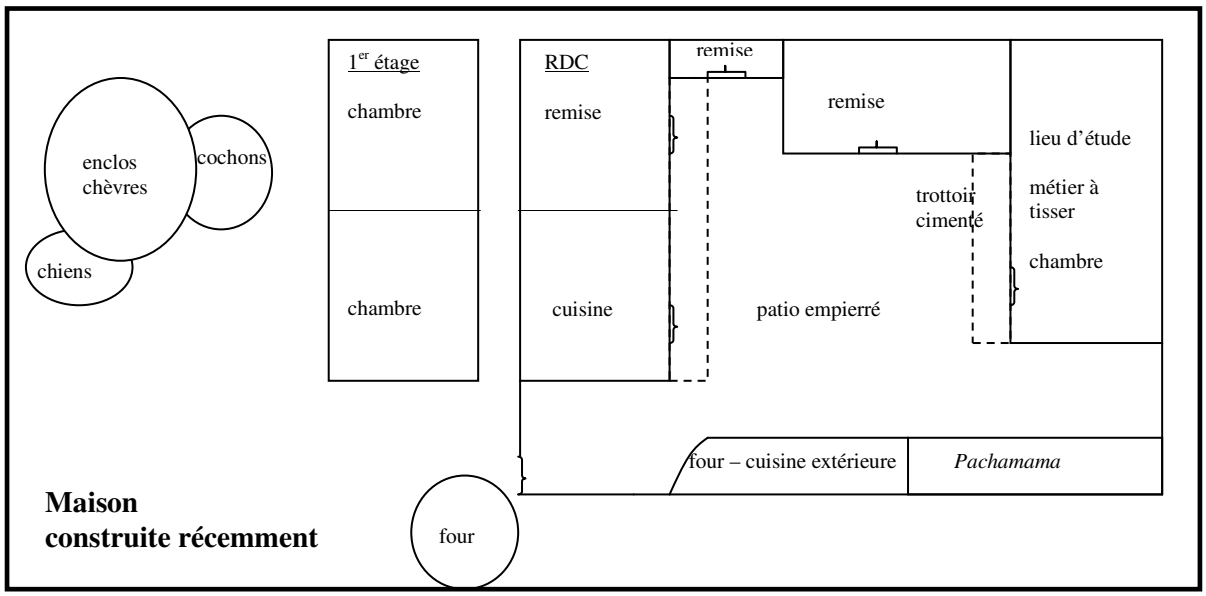
Carte n° 7

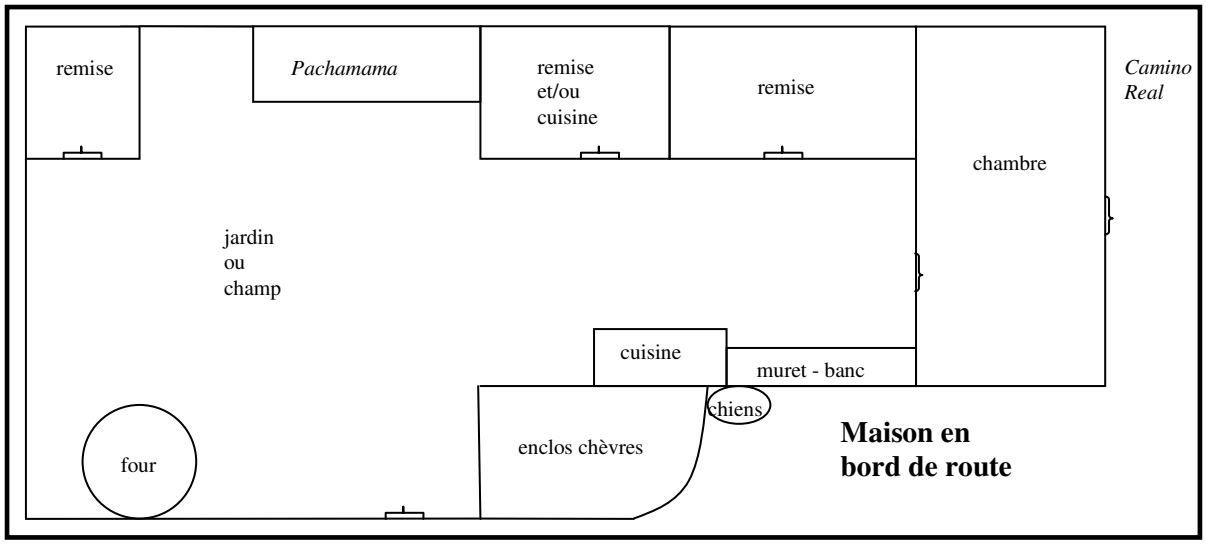
Schéma de la situation administrative de la communauté d'El Terrado



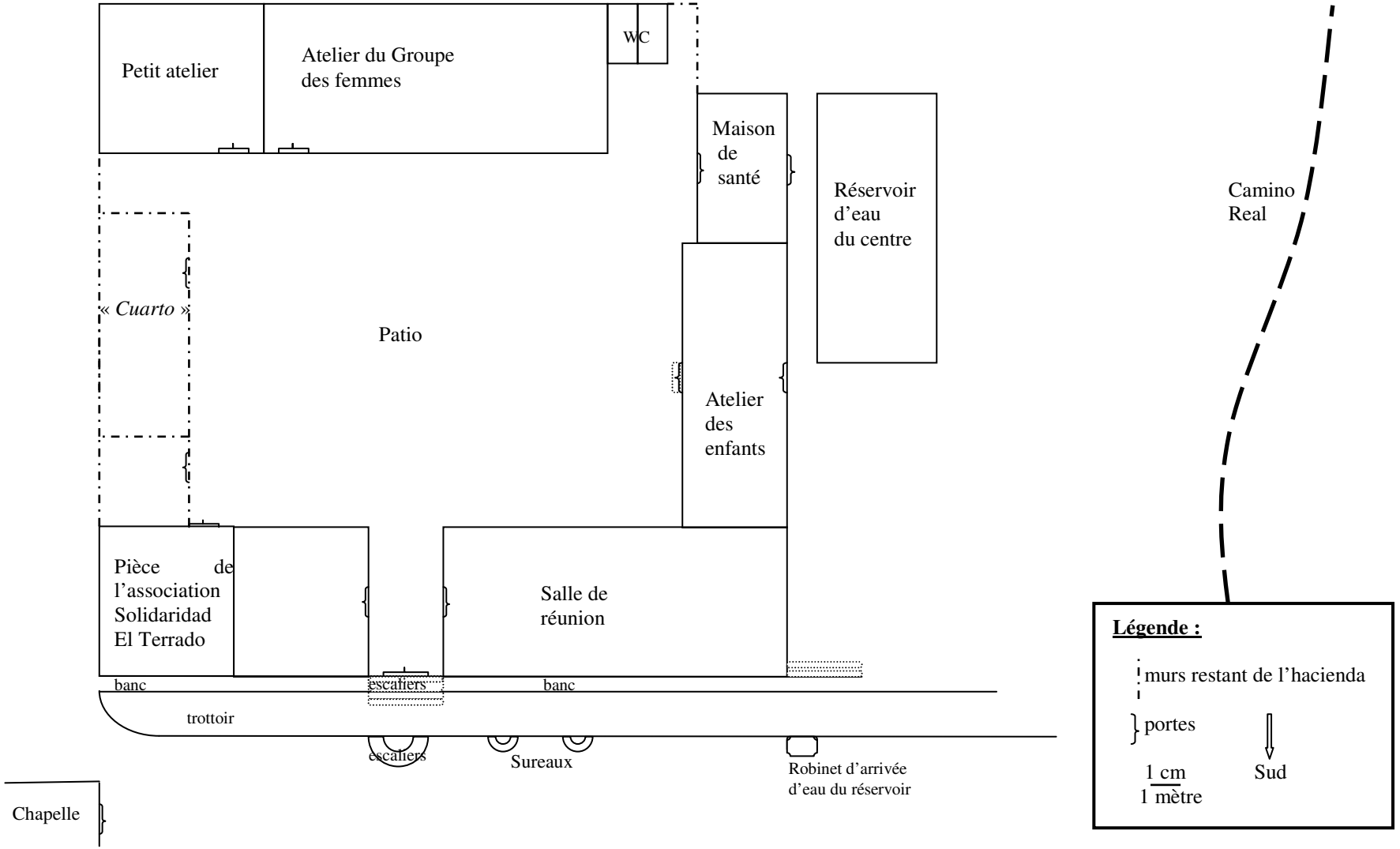
Plans des maisons



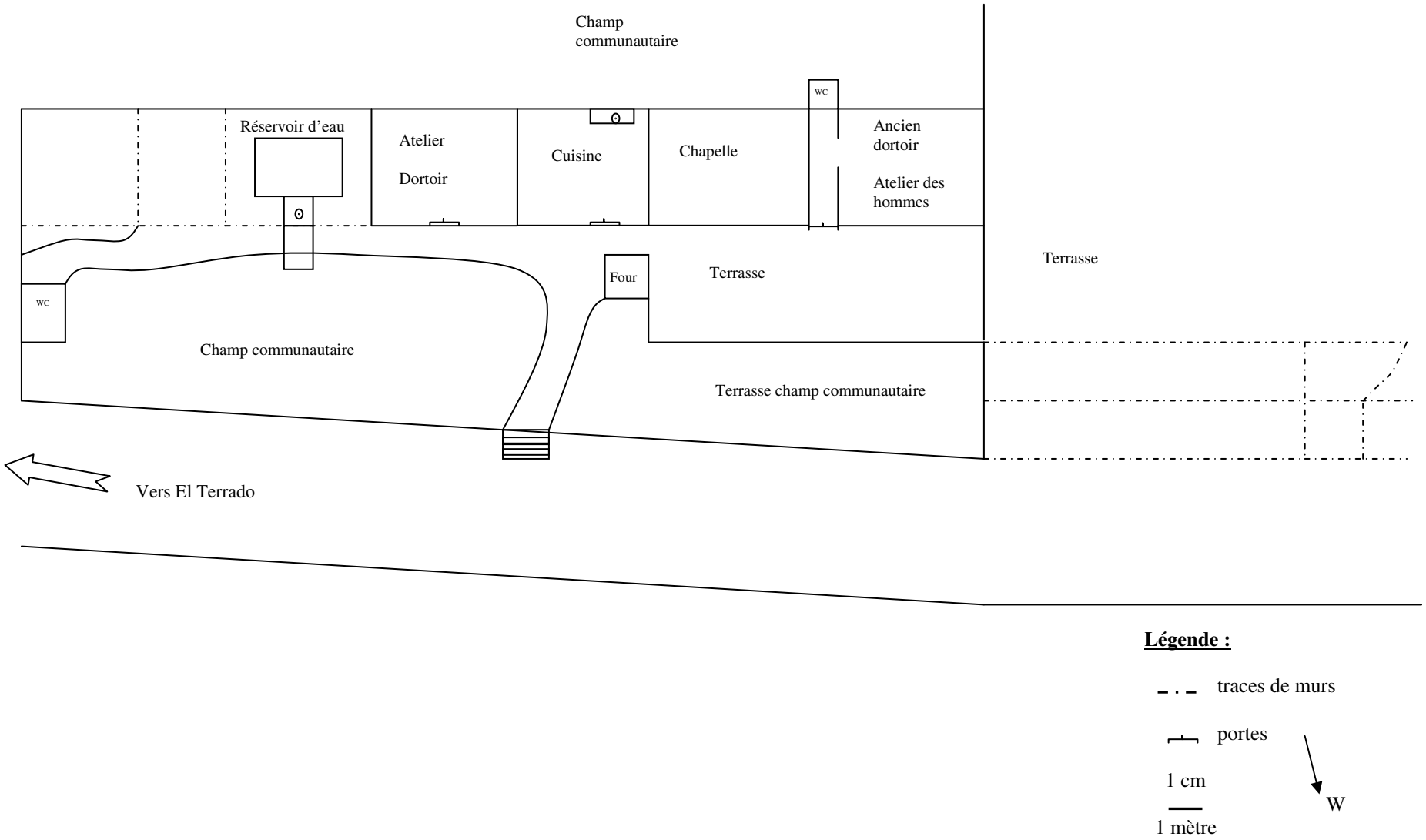




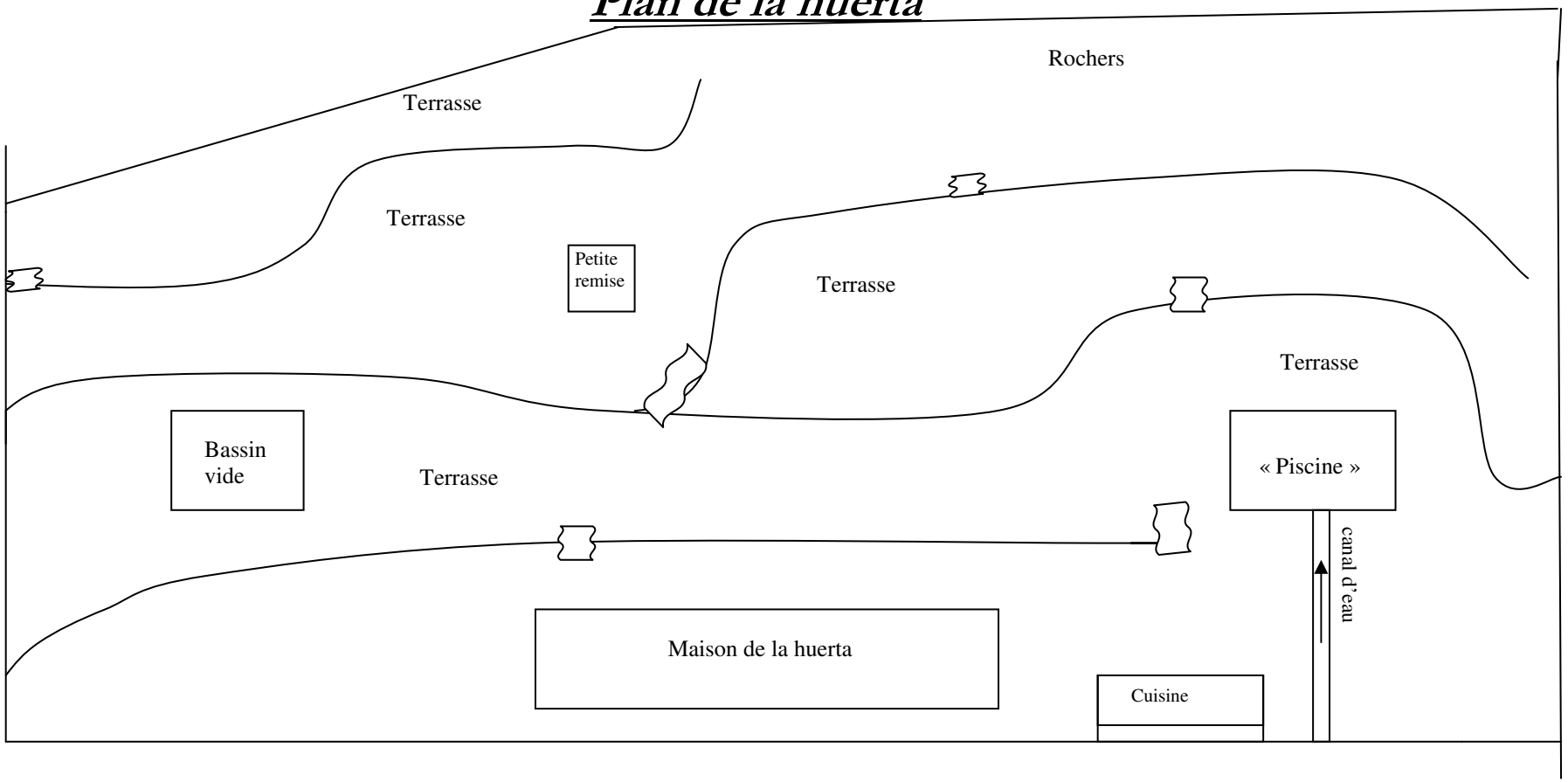
Plan de la Casa comunal



Plan du Tambo Wasi



Plan de la huerta



Légende :

murs

escaliers

N

1 cm
1 mètre

PHOTOGRAPHIES

Le relief et les particularités géographiques de la communauté d'El Terrado



Le Pilcomayo



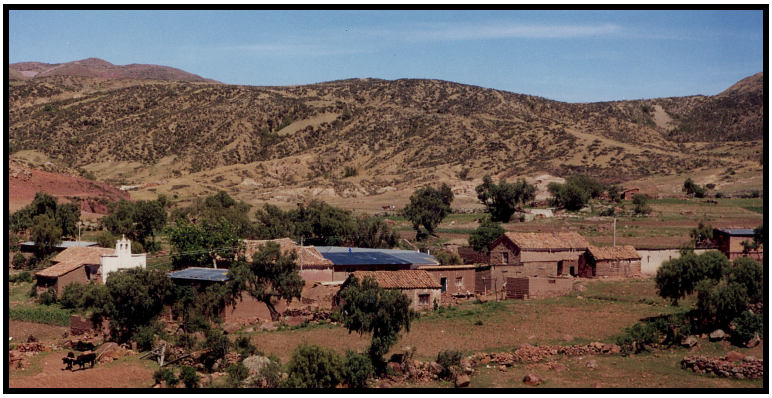
Le Jatum Orcko



La Pampa, vue en direction du Nord-Ouest



La Pampa et El Terrado, vue depuis le Calvario



Le centre de la communauté et le Calvario au fond

L'eau et les aménagements



La fuente avant les travaux d'assainissement



Et désormais …



Aménagement à Tambillo



Le puits de Francisco



Le puits du centre



Le puits du Tambo





Exemple de réservoirs d'eau artisanaux



Le réservoir test chez Simon



Une grande retenue d'eau personnelle (une q'ocha)

L'atajado



Vue générale de l'atajado (lac du barrage)



Le barrage



Un des deux réservoirs dépendant de l'atajado



Petite huerta construite en dessous de l'atajado

Le sol de la communauté d'El Terrado



Ravinement dans les « malas tierras», les mauvaises terres (bad-lands)



L'entrée d'une mine à côté du Camino Real



Les différentes couleurs de la terre au-dessus de l'atajado



Erosion au pied d'un Tipa (Tipuana tipu)



Ravinements près de l'atajado

Les plantes médicinales



Ita Pallu (Cajaphora horrida ou Urera spp)



Payco (Chenopodium ambrosioides)



Malva (Malva)



Buro muña (Satureja boliviana)



Reloj Reloj (Erodium circutorium)



Aya Muña (Satureja boliviana)

La flore de la communauté d'El Terrado



China Tulla



« Ciega »



Quechi



Sunch'u (Viguiera lanceolata)



Molle (Schimus molle)



Tipa (Tipuana tipu)



Lucu Lucu



Cabuya (Agave amarillidace)



Qiwayllu



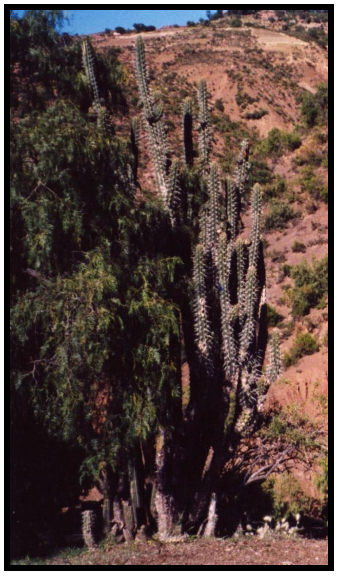
Maych'a



Sanki



T'aqo ou algarrobo
(Prosopis juliflora, Prosopis alba, Prosopis laevigata)



Ayrampu (Berberis lutea)

Le moulin au pied d'El Terrado, dans la quebrada entre Tambillo et Maran K'asa



Les restes de murs marquant les limites de la retenue d'eau

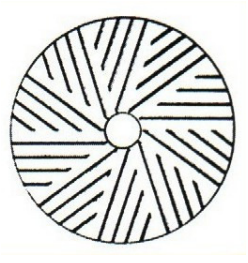
Les meules :



A côté, la cavité par laquelle le mécanisme était alimenté est toujours visible



Détails de la meule supérieure



Les rayons rectilignes sont tracés tangentiellement à l'oeillard

http://perso.wanadoo.fr/moulindelamousquere/pages/meules.htm

Les chemins sillonnant la communauté



Le chemin menant au Jatum Orcko



Chemin du cimetière



Chemin en direction de Maran K'asa



Chemin de Villca Pujyu



Chemin de Maran K'asa
au niveau de la fuente

L'habitat



Une maison ancienne et éloignée du centre de la communauté



Une nouvelle maison avec un étage dans le centre de la communauté, construite il y a moins de cinq ans



Une nouvelle maison (avec l'électricité) à gauche, et à droite l'ancienne maison servant aujourd'hui de remise et de cuisine



Partie d'un mur de la Tambo wasi, technique de construction : base en pierre, adobe au-dessus



Cuisine extérieure



La Pachamama d'Era Moqo, le jardinet sacré

L'hacienda et la nouvelle Casa comunal



La chapelle et l'hacienda vue depuis la Camino Real



Le « cuarto », dernière partie de l'hacienda restante



La Casa Comunal



L'atelier des enfants à gauche, la Jampina Wasi (la maison de santé) à droite, et le réservoir d'eau devant



Le Taller : l'atelier des femmes

Le Tambo wasi



Le Tambo wasi



Le Tambo wasi restauré en 2003, et la Cancha à gauche

Les autorités



Les curacas : à gauche ceux qui achèvent leur charge, et à droite, les autorités désignées pour l'année à venir



Les waras



Les curacas, terminant leurs charges, avec leur pillus

Les plantes cultivées



Ajara (Chenopodium cf. pollidicaule)



Cuimi (Amaranthus caudatus)



Le quinoa (Chenopodium quinoa)



Champs : Maïs (Zea mays), fèves (Vicia faba l.), pommes de terre (Solanum tuberosa)



Dégâts dans un champs à la suite d'un orage



Une chala, sorte de « grange »

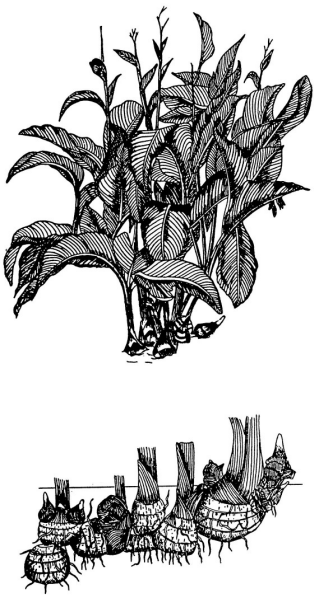


Plantation d'eucalyptus au bord de l'atajado (les plants sont protégés par des accumulations de pierres)



Petite huerta *: Terrasses récentes construites sous un réservoir*

Les tubercules et les « racines »



L'achira (Cannaedulis)



Añu ou maswa (mashua)
(Tropaeolum tuberosum)



La oca
(Oxalis tuberosa)



La pomme de terre
(Solanum tuberosa)





La papalisa ulluku (Ullucus tuberosus)

http://www.nap.edu/books/030904264X/html/128.html
Office of International Affairs – 1989 - Lost Crops of the Incas: Little-Known Plants of the Andes with Promise for Worldwide Cultivation